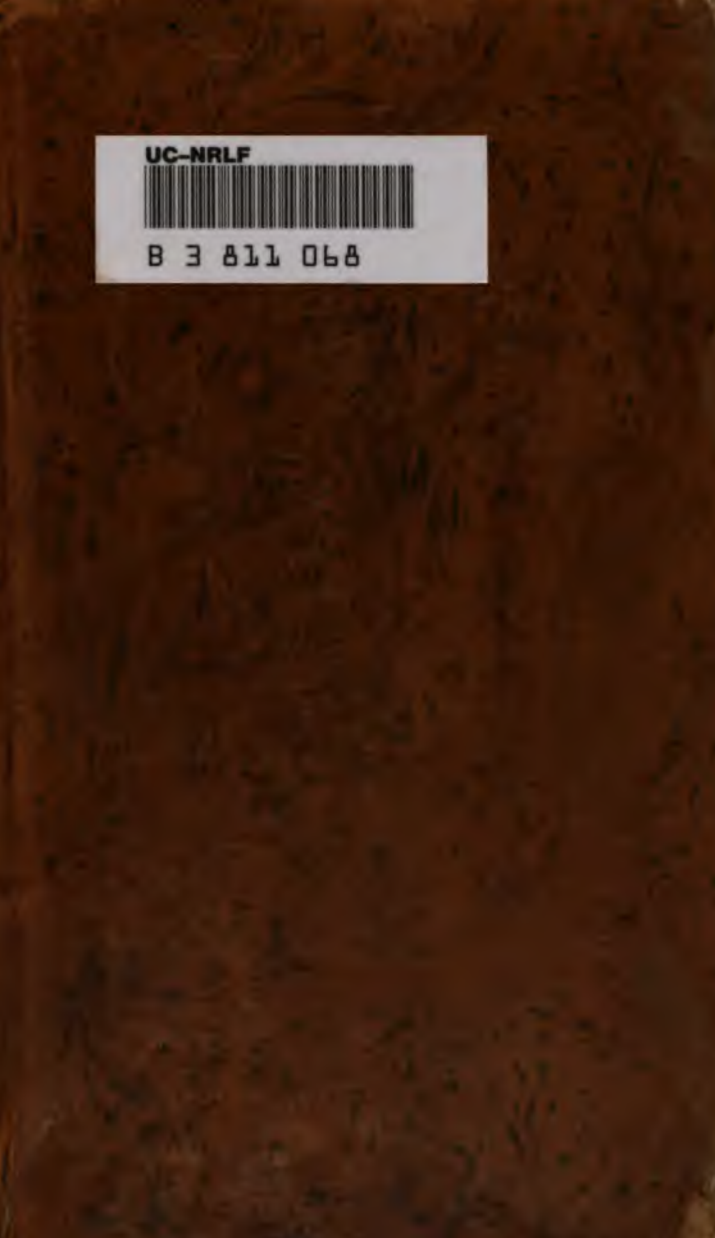
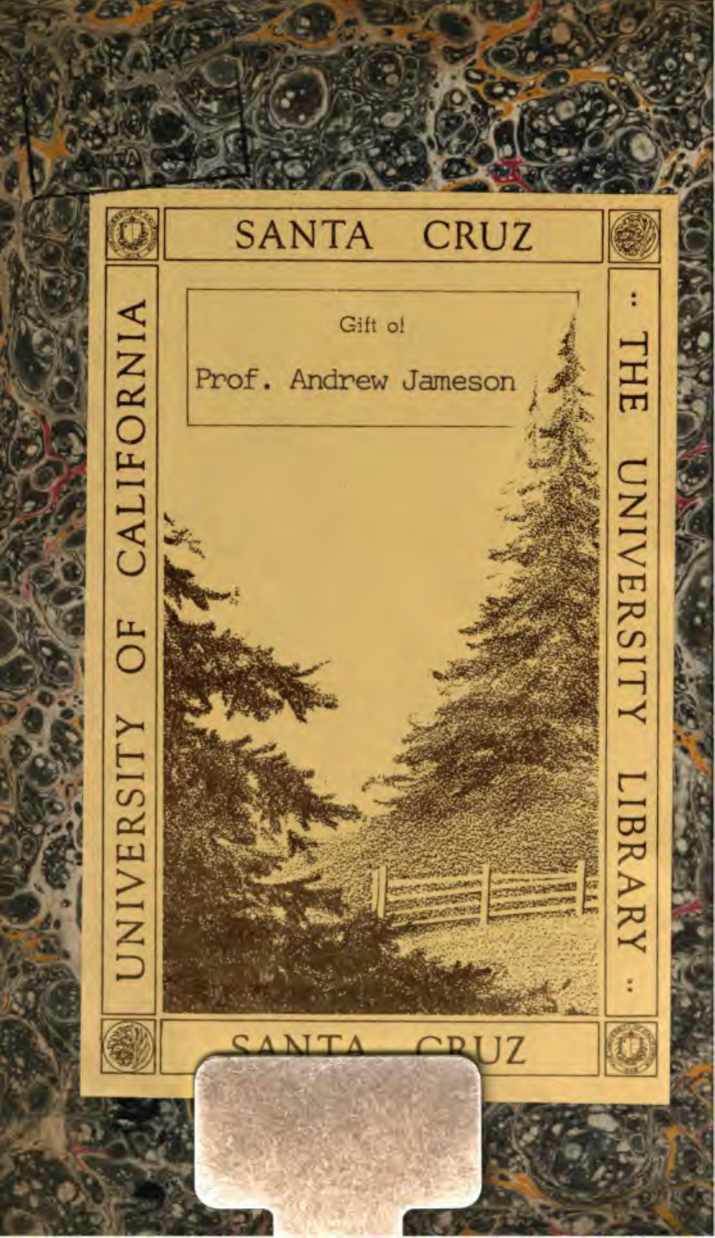




SANTA CRUZ
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
THE UNIVERSITY LIBRARY
Gift of
Prof. Andrew Jameson
SANTA CRUZ



HISTOIRE

DE BERTRAND

DU GUESCLIN.

2

HISTOIRE

DE BERTRAND

DU GUESCLIN,

COMTE DE LONGUEVILLE,

CONNÉTABLE DE FRANCE;

Guillaume François

Par M. GUYARD DE BERVILLE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

A LYON,

Chez V.e BUYNAND née BRUYSET, Imprimeur du Roi, rue du Plat, n.o 8.

1817.

HISTOIRE
DE BERTRAND
DU GUESCLIN.

LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Nouvelles cruautés de D. Pèdre remonté sur son trône. Lettre d'un seigneur maure. Les peuples murmurent et rappellent D. Henri, qui va consulter du Guesclin prisonnier à Bordeaux. Son aventure dans la prison. Le prince de Galles délivre du Guesclin par gloire. Celui-ci déclare qu'il rétablira Dom Henri roi de Castille. Il se met lui-même à 70,000 florins d'or de rançon. La princesse de Galles souhaite le voir. Réception qu'elle lui fait, avec un présent de trente mille florins. Il les emploie à délivrer des prisonniers. Plusieurs autres traits de sa générosité. Va voir le duc d'Anjou, et le rend maître de Tarascon. Arrive à la cour; confere avec le roi sur les projets de la campagne prochaine. Va en Bretagne,

où il est reçu en roi. De là à Bordeaux pour se mettre en prison. Des inconnus payent sa rançon en entier. Troubles dans la Guienne. Trahison contre D. Henri, qui en est préservé, et va joindre le duc d'Anjou en Languedoc ; de là passe en Espagne. Révolte en sa faveur. Fait le siége de Tolède. Du Guesclin va pour le joindre ; est traversé par Charles-le-Mauvais, qui essaye de le faire périr dans ses montagnes. Suite du siége de Tolède. Dom Pèdre vient au secours avec un corps d'Africains. Du Guesclin arrive enfin. Ses premiers exploits. Écrit à D. Henri les moyens de défaire D. Pèdre et son armée ; ce qui réussit avec un grand carnage d'Africains. On va à la poursuite de D. Pèdre qui trompe les Tolédans. Suites du siége. Malheurs de D. Pèdre, réduit à n'avoir plus d'asile. Il apprend que Fernand de Castro lui a préparé une ressource. Défaite de ce secours. D. Pèdre se sauve en Afrique. Court un grand danger dans la traversée. Il obtient un secours de 8,000 hommes moyennant qu'il se fit mahométan. 60,000 Africains abordent en Espagne. Du Guesclin les bat, et en détruit 7,000. Résolution d'attaquer les autres. Du Guesclin est chargé de la conduite de cette opération. Sanglante bataille où il périt 50,000 Maures, et

peu après tous les autres. D. Pèdre se sauve. Est investi dans le château de Montiel; essaye d'en sortir; est surpris et arrêté. Sa fureur. Sa mort. Suites de cet événement. Reddition de Tolede. D. Henri est généralement reconnu de toute l'Espagne.

Le roi D. Pèdre redevenu paisible possesseur de la Castille, et débarrassé de la présence du prince de Galles qui contenoit son caractère violent et qui l'empêchoit d'exercer ses vengeances sur ceux qui l'avoient offensé ou abandonné, oublia bientôt qu'il avoit promis à Dieu et au prince de pardonner à tout le monde sincèrement, et d'oublier les injures que ses sujets lui avoient faites. Au lieu de chercher à conserver, par un gouvernement équitable et modéré, une couronne que ses fureurs lui avoient déjà fait perdre une fois, il se livra plus que jamais à son caractère féroce, et ce prince exécrable sembloit étudier à se rendre l'horreur de ses peuples. La soif de la vengeance et la crainte de retomber dans l'état où il s'étoit vu, lui firent sacrifier par des supplices rigoureux les plus grands seigneurs de son royaume sur de simples soupçons, et même des femmes de la première qualité. Connoissant cependant que non-seulement il ne devoit plus attendre de secours du prince de Galles, mais qu'il trouveroit plutôt

en lui un ennemi prêt à le punir de ses perfidies, et de l'avoir trompé lui-même, il prit le parti de chercher des amis parmi les princes maures.

Il y avoit à la cour du roi de Grenade un premier ministre nommé Bennahim, homme recommandable par son esprit et par sa sagesse, qui l'avoient élevé au poste qu'il occupoit, et lui avoient acquis un très-grand crédit auprès de son maître et de la nation. D. Pèdre s'avisa de lui écrire comme il auroit pu faire à un ami, pour lui faire part de sa victoire et de son rétablissement. Il en reçut une réponse si judicieuse et si pleine d'instructions solides, que nous ne pouvons nous empêcher d'en mettre quelques traits sous les yeux du lecteur.

« Seigneur,.... écrivoit ce sage ministre, vous avez éprouvé de furieuses atteintes de la fortune, qui doivent vous faire songer aux moyens d'en profiter : si vous n'êtes pas du nombre de ceux qui savent tirer avantage et faire leur bonheur des disgraces d'autrui, au moins devriez-vous vous estimer heureux, si vous savez profiter de celles que vous avez essuyées vous-même. Les adversités qui arrivent aux hommes peuvent être comparées aux remèdes de la médecine, qui sont désagréables au goût, et qui ensuite opèrent le rétablissement de la santé, quand ceux qui les ont pris en attendent patiemment

les effets et leur donnent le temps de faire toute leur opération ; mais aussi comme ces remèdes se tournent en poisons et donnent trop ordinairement la mort, quand l'inquiétude des malades ou leurs mauvaises habitudes les empêchent de faire des effets salutaires ; de même les disgraces passées achèvent la ruine d'un homme qui n'a pas assez de prudence pour en faire son profit. Si vous avez été arraché de votre trône par ceux qui étoient plus obligés que d'autres à vous y maintenir, vous devez faire réflexion que votre conduite a pu en être la première cause ; et que n'ayant pas eu pour vos sujets l'affection que vous leur deviez, vous leur avez donné l'exemple de manquer pareillement à ce qu'ils vous devoient, et de ne plus vous aimer ni respecter. Ainsi je vous conseille de vous former une nouvelle politique sur celle que vous avez autrefois pratiquée, et de vous conduire sur des principes directement opposés à ceux que vous avez précédemment suivis ; par ce moyen vous acquérerez les cœurs de vos sujets qui donneront à l'avenir leurs biens et leur sang pour votre gloire et pour votre service ; vous deviendrez même cher à vos voisins qui respecteront votre autorité et votre personne ; enfin vous êtes pour vous-même un exemple dont vous devez profiter. » La lettre de ce sage Mahométan contenoit encore un nombre de réflexions qui toutes tendoient au même but.

Le bruit courut bientôt dans la Castille, que D. Pèdre avoit contracté alliance avec les ennemis du christianisme ; les murmures recommencèrent de toutes parts, et furent suivis de complots et de soulèvemens. On envoyoit courriers sur courriers à D. Henri pour le conjurer de revenir en Castille, et on l'assuroit que tous les esprits et les cœurs étoient disposés à le recevoir et à le remettre sur le trône. Le prince incertain d'abord, se réveille enfin ; tant d'avis réitérés et tant d'invitations lui confirment la sincérité de ses peuples : l'espérance se ranime dans son cœur ; il voit, sans pouvoir en douter, qu'il n'aura plus le prince de Galles pour ennemi, après la perfidie de D. Pèdre. Mais l'aventure lui paroissoit trop intéressante pour qu'il s'y embarquât sans précaution, et sans en apercevoir l'issue à son avantage. Il crut ne pouvoir mieux se consulter qu'avec du Guesclin ; mais il étoit prisonnier à Bordeaux, et il n'étoit pas aisé de le voir ; la bonne fortune de l'un et de l'autre y pourvut, ou plutôt la Providence qu'on ne peut se lasser de reconnoître dans la plupart des événemens de cette histoire.

Le prince se résolut à hasarder sa fortune et sa vie même pour le voir ; et travesti en pélerin, lui troisième, il part de Toulouse, et en cet équipage se rend à Bordeaux. Il y arrive incognito, et choisit la moindre hôtellerie de la ville, pour

éviter d'être reconnu. Dieu permit qu'un gentilhomme breton pris à la bataille de Navarret, et qui avoit la ville de Bordeaux pour prison, se trouvât logé dans la même auberge. Ce gentilhomme qui avoit servi sous D. Henri, le reconnut d'abord; le roi même se remit ses traits, en sorte que tous deux admirèrent en particulier dans cette aventure une opération du Ciel, qui les avoit fait rencontrer pour concourir ensemble aux grands desseins que la Divinité fit éclore depuis. Ils soupèrent ensemble, les trois pélerins et le prisonnier, sans se découvrir l'un à l'autre; mais celui-ci sur la fin du repas étant tombé dans une profonde rêverie, donna aux autres d'étranges inquiétudes d'être découverts. Ils avoient remarqué que pendant tout le repas cet homme avoit eu les yeux fixés sur le roi, et ils craignirent d'être trahis. Cependant ils se rassurèrent sur ce qu'il étoit gentilhomme et breton, et qu'avec ces deux qualités il devoit être à l'abri de tout soupçon de perfidie et de lâcheté. Dans cette assurance l'un deux lui demanda d'où venoit ce grand sérieux, et s'il se trouvoit indisposé. Le gentilhomme lui répondit naivement : Il *y* a là un de vos camarades qui ressemble si parfaitement au roi de Castille D. Henri, que j'ai l'idée pleine de cette ressemblance, et je n'en ai jamais vu de pareille. Sur cela il se mit à discourir, rappela tout ce qu'il savoit de ce roi

et de ses aventures ; en un mot, il raconta tout ce qu'ils en savoient eux-mêmes, en sorte qu'ils ne doutèrent pas d'être reconnus. Cependant ils n'osoient se déclarer à lui, de peur de mettre la personne du roi en un danger évident; ils n'osoient non plus laisser voir trop de défiance, de peur de l'indisposer, et que s'il apprenoit leur secret par d'autres que par eux, il ne fût capable de le divulguer. Le gentilhomme continuant toujours à parler de D. Henri et à le combler d'éloges, tant sur sa valeur que sur sa bonté et ses autres vertus, faisoit des vœux au ciel pour qu'il remontât sur le trône, et protestoit d'être des premiers à le servir, si l'occasion s'en présentoit ; puis il porta la parole au roi lui-même, avec une effusion de cœur qui acheva de lui gagner la confiance du prince et de ses deux compagnons d'aventures : « Ah! dit-il, que je serois heureux si c'étoit à ce grand roi que j'eusse l'honneur de parler! Je vous conjure de ne me pas laisser plus long-temps dans cette incertitude; apprenez-moi si je ne me trompe point, et soyez assuré d'avoir en moi un de vos plus fidelles serviteurs et des plus affectionnés. » Le roi ne lui fit qu'un signe pour lui faire entendre qu'effectivement c'étoit lui-même, et il lui découvrit son secret.

Dans la conversation ils avoient parlé de du Guesclin et de ses faits ; le roi dit

donc au gentilhomme : C'est pour lui que je suis venu ici dans cet équipage bizarre ; je désirerois le voir et l'entretenir ; et puisque vous venez de m'offrir vos services, tâchez de me rendre celui-là ; vous voyez la confiance que j'ai en vous. L'officier flatté de la proposition, promit de lui donner contentement, et ils arrêtèrent que D. Henri iroit l'attendre dans une église à l'extrémité de la ville, et qu'il s'enfonceroit dans le lieu le plus obscur, crainte d'être vu et reconnu de quelques Anglais qui avoient servi en Castille avec Hüe de Caurelée, et dont toute la ville de Bordeaux étoit pleine; que le gentilhomme iroit à la prison de du Guesclin essayer de le voir et de lui parler pour concerter leurs mesures, et leur procurer, au roi et à lui, le plaisir de se voir; ensuite de cet arrangement, les trois pélerins le quittèrent, et le Breton alla faire sa commission. Il eut le bonheur de parler le lendemain à du Guesclin, et ne l'étonna pas peu quand il lui apprit que D. Henri étoit à Bordeaux sans autre cause que pour le voir. Du Guesclin ravi d'une nouvelle si agréable et si inespérée, dit à ses gens de lui préparer un grand repas pour régaler des gentilshommes bretons qui revenoient de Saint-Jacques-de-Compostelle, et que le hasard lui avoit appris être à Bordeaux. Il envoya le geolier prendre de sa part cent écus chez un Lombard son banquier, en disant qu'il

en vouloit dépenser la moitié pour son dîner ; que le reste seroit pour lui et pour le payer de ses peines.

D. Henri étoit dans l'église à attendre le retour du gentilhomme breton, lorsque quelques gardes du prince de Galles y vinrent pour entendre la messe, et apercevant ces trois figures extraordinaires, ils eurent long-temps les yeux fixés sur eux : enfin ils les abordèrent pour leur demander s'ils alloient à St-Jacques, ou s'ils en revenoient. D. Henri pendant ces questions étoit étrangement agité de la peur d'être reconnu, lorsque par bonheur le gentilhomme breton entra dans l'église ; et pour ne point paroître avoir connoissance de ces pélerins, se mit à genoux, et leur fit signe de loin, comme ils en étoient convenus, et sortit. Les pélerins le suivirent, laissant une grande distance entre lui et eux, et enfin il les introduisit dans la prison où étoit du Guesclin. La joie que le roi et lui ressentirent en se retrouvant ensemble, est inexprimable : ils se retirèrent à quartier pour s'entetenir librement en attendant le dîner ; les trois autres s'éloignèrent pour ne les pas gêner ; cependant ils laissoient quelquefois entendre quelques paroles de leur conversation, comme s'ils ne disoient rien d'intéressant et qu'elle n'eût rien de secret. Les autres pour n'être point suspects parloient haut, et souvent le roi et du Guesclin leur portoient la parole : le

prince témoigna à Bertrand combien il lui étoit sensible de le voir en si mauvais lieu pour récompense des bons services qu'il lui avoit rendus; qu'il voudroit pouvoir le racheter de tout ce qui lui restoit au monde; que son trop grand mérite leur faisoit tort à tous deux, et que toute l'Europe pensoit que le prince de Galles ne le relâcheroit jamais, parce qu'il redoutoit sa valeur. Du Guesclin lui répondit qu'il ne ressentoit la dureté de son état, que parce qu'il lui ôtoit la liberté de lui rendre de plus grands services que ce qu'il avoit fait jusqu'alors. Le roi ensuite entra en matière, et instruisit son connétable de l'état présent des affaires; que les peuples et les grands de Castille lui avoient donné avis du mécontentement général de la nation contre D. Pèdre; que l'on murmuroit tout haut de sa conduite aussi cruelle qu'avant sa disgrace; que lui D. Henri avoit reçu quantité de courriers et de lettres d'invitation de se rendre en Castille, et que les peuples le reconnoîtroient dès qu'il s'y montreroit. Du Guesclin ne fit que rêver un moment, et répondit au roi: « Il faut, sire, vous rendre en Castille le plus promptement que vous pourrez; votre présence et vos vertus achèveront de décider le soulèvement que l'affection qu'on a pour vous a excité en votre absence: je vous y suivrai de près, malgré tous les empêchemens humains; Dieu seul pourra s'y opposer. »

Pendant qu'ils étoient à discourir, il pensa leur arriver un terrible malheur : le geolier se défia que ces trois pélerins qui avoient montré tant d'empressement à voir du Guesclin, et qui tenoient avec lui une conversation si vive, ne fussent des gens de qualité déguisés, ou des espions. Il en parla à sa femme, et lui dit que la fortune leur présentoit une belle occasion, et qu'il en falloit profiter, en avertissant le prince de Galles de ce qui se passoit; que si la chose se trouvoit vraie, ils auroient infailliblement une récompense proportionnée à un si grand service. La femme, plus généreuse que son mari, lui remontra qu'il établissoit là sa fortune sur un fondement qui n'étoit ni certain, ni vraisemblable; que si ces pélerins n'étoient en effet que ce qu'ils paroissoient, ce seroit pour lui et pour elle une honte éternelle d'avoir tenté une pareille trahison, et que tout ce qui leur en reviendroit seroit d'être généralement méprisés; que d'ailleurs rien ne pressoit, puisqu'ils ne sortiroient qu'après leur dîner; que cependant, pour ne négliger ni leur fortune, ni le service du prince, il falloit examiner de près quelles gens ce pouvoit être, et qu'elle verroit bien à leur mine et à leur contenance, ce qu'ils en devoient penser. Le mari approuva le projet, et elle feignit d'aller les considérer; mais en entrant dans la chambre où du Guesclin étoit avec ses quatre convives,

elle leur raconta ce qui venoit de se passer entre elle et son mari ; ce qui jeta du Guesclin et les autres dans une terrible consternation, de crainte qne cet homme n'allât les trahir par l'espoir d'une récompense. Mais elle les rassura en disant qu'elle s'étoit emparée des clefs, et elle les lui remit.

Cependant le dîner fut servi, et du Guesclin, pour avoir toujours les yeux sur ce dangereux homme, le fit rester à dîner, lui et sa femme avec la compagnie, et le repas fut aussi gai qu'il pouvoit l'être. Sur la fin le mari quitte la table, peut-être à mauvais dessein, cherche les clefs des portes pour sortir, et ne les trouvant point, il appelle sa femme qui feint de ne savoir pas où elle les avoit mises, ce qui le fit entrer en mauvaise humeur : du Guesclin entendant leur contestation, sort de la chambre avec un gros bâton à la main, et sous prétexte de la brutalité du geolier envers sa femme, il lui en donne tant de coups, qu'il ne pouvoit plus se remuer. Ensuite il va prendre les clefs, et fait sortir les trois pélerins, qui, bien contens d'en avoir été quittes pour la peur, partirent bien vite de Bordeaux. D. Henri, pour reconnoître le bon service du gentilhomme, lui donna de quoi payer sa rançon, se mettre en équipage et l'aller rejoindre.

Cependant il y avoit déjà long-temps que Bertrand étoit prisonnier, et qu'on

soit redoutable à un prince qui se fait également craindre et admirer par-tout. On se trompe, messire Bertrand, reprit le prince, de penser comme cela; je ne connois pas la peur : j'aime et je considère les braves hommes; mais je n'en appréhende pas un seul, ainsi je vous mets à rançon. Du Guesclin le remercia de la grâce qu'il lui faisoit, et il dit en haussant la voix : « Je ne suis donc plus prisonnier, puisqu'il ne tient plus qu'à de l'argent; je n'hésite point à déclarer que le roi D. Henri peut se regarder dès ce moment comme roi de Castille; je l'en ferai couronner encore une fois, malgré tous ceux qui voudront s'y opposer; je le jure et y engage mon honneur en présence de vous, monseigneur, et de tous les chevaliers qui m'entendent. » Cette parole étonna toute la compagnie, et parut bien fière : le prince la releva, en disant que cela ne seroit pas si aisé qu'il se l'imaginoit. « Je sais bien ce que je dis, reprit Bertrand, et j'ose vous demander, monseigneur, s'il n'est pas vrai que vous vous reprochez d'avoir donné du secours à un homme aussi méchant que D. Pèdre, et qui a payé vos bienfaits de perfidies. Aussi quand vous prîtes la peine d'aller en Espagne, personne ne put comprendre que vous eussiez pris les armes pour un homme que vous en connoissiez si indigne, et que vous donnassiez votre protection au meurtrier d'une reine aussi respectable

qu'étoit la reine sa femme, votre parente du meilleur côté, puisqu'elle sortoit du sang des rois de France, le plus noble qui soit sur la terre. Au reste, monseigneur, je n'aurois point dû être retenu dans vos prisons; je ne vous ai point fait la guerre; j'ai servi D. Henri contre D. Pèdre, comme a fait Hüe de Caurelée, et un assez bon nombre de vos sujets, avant que vous les eussiez rappelés. Il n'y eut jamais de querelle plus juste que celle que nous avons soutenue, et je n'ai pas eu dessein de rien faire contre vos intérêts personnels. Quoi qu'il en soit de ma rançon, faites-moi la grâce de vous en expliquer, et je suis prêt à la payer; mais je vous supplie de faire attention que je suis un pauvre chevalier, qui n'ai de bien que ce que j'ai pu gagner dans le métier des armes. »

Le prince lui répondit : Messire Bertrand, vous êtes le maître qu'il ne vous en coûte rien pour votre rançon; je me contente de votre parole que vous ne porterez jamais les armes contre le roi mon père et contre moi. Du Guesclin se crut presque offensé de la proposition. Eh quoi! monseigneur, répondit-il avec vivacité, est-il possible qu'un prince si vaillant et le plus honnête homme du monde, me fasse une condition aussi contraire à mon devoir? J'aimerois mieux mourir que de vous donner une parole qui me déshonoreroit pour toute ma vie. Hé bien donc,

reprit le prince anglais, je vous quitte de votre rançon pour ce que vous voudrez, et ne veux de votre argent que par formalité : vous êtes un homme de mérite, et je ne vous taxe qu'à cent francs, et encore moins si vous voulez; décidez-en vous-même. Du Guesclin crut que le prince se divertissoit pour voir ce qu'il diroit, et que les Anglais auroient voulu lui voir faire une bassesse, pour avoir occasion de l'estimer moins : il répondit au prince qu'il ne seroit pas raisonnable qu'on lui fît une composition si disproportionnée, et qu'un homme qui avoit comme lui commandé des armées royales avec honneur, fût rançonné comme un soldat; mais qu'il s'estimoit assez pour croire devoir payer cent mille florins d'or. Comment, s'écria le prince, cent mille florins d'or : c'est trop, et je n'en veux pas tant. En ce cas-là, reprit du Guesclin, voici mon dernier mot : Je me taxe à soixante-dix mille; je n'en rabattrai pas une obole. Le prince admirant le grand cœur et le bon sens de du Guesclin, lui demanda où il prendroit une si grosse somme, s'il étoit vrai qu'il fût un si pauvre chevalier. J'ai des amis, répondit Bertrand, et les rois de France et de Castille ne me laisseront pas en arrière pour si peu de chose; il y a en Bretagne cent chevaliers qui vendront leurs terres pour m'acquitter, et enfin les femmes de France fileront assez dans un an pour faire ma somme. Mais

tel porte sa bourse à sa ceinture, qui ne sait pas que son argent servira pour ma rançon.

Après tous ces discours, le prince fit apporter du vin, et but avec du Guesclin pour lui donner avant son départ une dernière marque de son estime et de son amitié, et lui dit : Vous voilà libre ; vous pouvez désormais aller où il vous plaira chercher votre somme. Chandos et de Caurelée lui offrirent leurs bourses ; il prit d'eux seulement de quoi payer ce qu'il pouvoit devoir dans Bordeaux et pour la route qu'il avoit à faire.

Le bruit fut bientôt répandu dans la ville que du Guesclin étoit libre ; le peuple sortit aussitôt en foule des maisons, et remplit la rue qui étoit vis-à-vis le palais du prince de Galles, lequel voyant cet empressement du public, obligea du Guesclin de se montrer par les fenêtres. La princesse de Galles étoit alors à Angoulême où elle apprit cette nouvelle ; elle écrivit à son mari qu'elle le prioit de ne pas laisser partir Bertrand qu'elle ne fût arrivée à Bordeaux : aussitôt qu'elle y fut, on lui présenta une quantité de bassins de confitures de la part de la ville, avec une provision des meilleurs vins de toute la Gascogne, suivant l'usage. Avant que de toucher à rien, elle demanda si on avoit fait la même civilité à du Guesclin : on lui répondit que la ville l'avoit fait seulement

complimenter ; aussitôt elle ordonna que tout ce qui venoit de lui être présenté fût porté de sa part au logis de Bertrand avec défense que personne en retînt la moindre chose, et elle chargea encore l'officier qui devoit lui remettre le présent, de lui dire de sa part qu'elle l'attendoit le lendemain pour dîner avec elle. Du Guesclin se trouva très-honoré d'une pareille invitation, la reçut avec respect, et promit de n'y pas manquer.

Le lendemain il se rendit au palais à midi, et le trouva plein de monde, et surtout de la première noblesse de la Guienne, qui s'y étoit rendue pour le voir. La princesse lui fit l'accueil qu'elle auroit pu faire à un grand prince, lui donna des témoignages extraordinaires de son estime, et elle le força de dîner à sa table, malgré toutes les difficultés que le respect l'obligea de faire. Après le dîner, elle lui témoigna sa surprise de la somme excessive à laquelle il s'étoit lui-même taxé pour sa rançon ; qu'elle étoit résolue à lui faire un présent de trente mille florins d'or pour contribuer au payement, et qu'elle vouloit qu'il les acceptât. Du Guesclin se jeta aux genoux de la princesse, et lui dit : Madame, j'ai toujours cru jusqu'ici être le plus laid chevalier qu'il y eût en France ; mais je commence à avoir meilleure opinion de ma personne, puisque les dames me font des présens de si grande conséquence : je

n'en puis refuser un qui me vient de la plus belle et de la plus illustre main du monde ; je l'accepte avec tout le respect et la reconnoissance dont je suis capable. La princesse le retint jusqu'au soir à converser ensemble ; et quand il eut pris congé d'elle et qu'il rentra chez lui, il trouva que les trente mille florins y étoient déjà, et que les trésoriers de la princesse les y avoient portés.

L'usage qu'il fit de cette somme ne fut pas de la donner en déduction de sa rançon ; il commença par rendre à Chandos et à Caurelée ce qu'il avoit emprunté d'eux, ensuite il prit ce qu'il lui falloit pour son voyage, et employa tout le reste à délivrer les soldats bretons prisonniers à Bordeaux. Le prince de Galles voulut faire à Bertrand le même honneur que la princesse lui avoit fait, et lui donner à dîner ; il accompagna le repas de tous les plaisirs qui pouvoient se donner dans ce temps-là, et la fête dura tout le jour. A l'exemple du prince, Chandos, Caurelée et plusieurs autres des premiers seigneurs de la cour le régalèrent l'un après l'autre, après quoi il quitta Bordeaux, laissant à tout le monde la plus haute idée de sa personne.

En sortant de la ville il fut rencontré par un pauvre gentilhomme breton à pied : Bertrand le reconnut pour l'avoir vu servir en France et en Espagne, et lui demanda ce qu'il faisoit et d'où il venoit : Monsei-

gneur, lui répondit-il, je vous croyois encore prisonnier, et je me consolois de l'être moi-même, pendant que vous étiez hors d'état de commander; mais aujourd'hui que je vous vois libre, je suis au désespoir de retourner me constituer prisonnier : je reviens de Bretagne, où j'étois allé pour faire l'argent de ma rançon; je n'ai pu y parvenir, et je retourne me remettre aux Anglais. Hé, dit Bertrand, combien vous faut-il pour payer votre rançon? Cent francs, répondit le Breton. Vous vous mécomptez, dit du Guesclin, il vous faut le double; savoir, cent francs pour votre rançon, cinquante pour avoir un cheval, et autant pour vous mettre en équipage. Il commanda à celui qui portoit son argent de donner deux cents francs à ce pauvre gentilhomme, qui lui fit des remercîmens à proportion du bienfait, et lui jura que dès qu'il auroit nouvelle de sa première marche, il le joindroit, en état de le suivre par-tout.

Du Guesclin, en quittant Bordeaux, avoit dirigé sa route vers le Languedoc, pour y voir le duc d'Anjou frère du roi, avant que de se rendre à Paris et en Bretagne : il apprit en chemin que ce prince étoit alors en Provence à faire la guerre contre la reine Jeanne de Naples, comtesse de Provence, et qu'il étoit actuellement occupé au siége de Tarascon (1).

(1) Les écrivains ne s'expliquent point sur le sujet de cette guerre; il y a apparence qu'elle étoit une

Il se rendit en diligence auprès de lui, pour avoir sa part à la prise de cette place. Le duc d'Anjou, qui l'honoroit d'une amitié et d'une estime particulière, court au-devant de lui, l'embrasse et dit : Voici un moment que j'ai long-temps souhaité, et je jouis du plaisir de revoir l'incomparable Bertrand couronné de mille nouveaux lauriers. Du Guesclin lui répondit : « Vous voyez à vos pieds, monseigneur, un prisonnier qui va chercher sa liberté dans la bourse de ses amis : j'ai su que vous assiégiez Tarascon, et je suis accouru pour vous y servir ; mais si je n'ai pas encore la liberté de m'armer, du moins ai-je deux poings dont je ferai usage. » Le duc d'Anjou lui répondit que sa rançon seroit payée, mais qu'en attendant il estimoit sa présence au prix d'une armée entière ; que le courage de ses troupes en alloit redoubler, et celui des assiégés s'affoiblir au point d'être forcés de se rendre.

Du Guesclin ne se donna que le temps d'embrasser les amis qu'il avoit dans l'armée du prince, et de recevoir les témoignages de la joie que son arrivée y avoit répandue ; ensuite il appela un héraut avec lequel il alla seul jusqu'aux barrières des portes de la ville. Il fit appeler l'officier qui étoit

---

suite de celle que cette reine avoit avec le roi d'Aragon, ou peut-être à cause de Beaucaire dont Tarascon commande le commerce par le Rhône qui sépare ces deux places.

de garde, lui dit qu'il vouloit parler au gouverneur, et se fit annoncer par son nom. Le gouverneur, au nom de du Guesclin, vint à l'instant, accompagné des principaux officiers et des plus notables habitans : ils sortirent tous sur le pont, prièrent du Guesclin d'entrer dans leur ville, pour qu'ils eussent l'honneur de le recevoir avec tout le respect dû au plus grand capitaine du monde. Il les remercia de leur civilité, et leur dit : « Je ne viens point à vous comme un ennemi, vous me voyez même sans armes (il n'avoit effectivement point d'épée, mais seulement une baguette à la main); ainsi vous pouvez juger de mes intentions : je ne viens que pour vous conjurer de ne pas vous opiniâtrer dans une résistance qui seroit inutile, et où vous risqueriez trop. Je vous conseille de profiter de la bonne disposition où est le duc d'Anjou de vous recevoir à composition, et de ne pas lui donner le temps d'en changer. Je vous avertis encore que l'armée du prince vient d'être rafraîchie par un renfort de deux mille Bretons, conduits par mon frère Olivier du Guesclin et par le seigneur de Mauny. Ces troupes fraîches sont impatientes de vous donner l'assaut ; on attend encore à tout moment toutes les forces du Languedoc : c'est à ma prière que le prince a différé l'assaut d'un jour ; mais si vous refusez de vous rendre, attendez-vous que certainement votre ville

sera attaquée demain de toutes parts ; et vous, vos familles et vos biens, serez exposés à la fureur du soldat victorieux. Quant à moi, qui suis venu à vous en qualité d'ami, je cesserai de l'être et deviendrai votre ennemi, si vous persistez à vous défendre. »

Le gouverneur lui répondit très-sagement, lui exposa les raisons qu'il avoit de tenir encore, lui rendit compte au vrai de l'état de la ville, et lui dit : Je m'en rapporte à vous, messire Bertrand ; conseillez-moi sur votre honneur ce que vous feriez si vous étiez à ma place. Du Guesclin lui fit connoître qu'il étoit absolument dans la nécessité de se rendre, tant par sa situation, que par les forces de l'armée du prince. Le gouverneur en convint ; il demanda jusqu'au lendemain matin pour en délibérer avec son conseil, et du Guesclin le lui accorda ; ensuite ils prirent congé l'un de l'autre avec de grandes marques d'estime réciproque.

Les assiégés s'assemblèrent, et les avis furent fort partagés dans leur conseil ; mais enfin on se décida pour venir présenter les clefs au duc d'Anjou. Cette résolution prise, les quatre principaux habitans sortirent, et ayant été introduits dans la tente du prince, qu'ils trouvèrent environné d'un grand nombre de seigneurs, ils se jetèrent à ses pieds, lui dirent qu'ils venoient lui présenter les clefs d'une ville qui

se faisoit honneur de devenir française, puisque c'étoit à ses armes qu'elle se soumettoit; qu'ils s'abandonnoient entièrement à sa clémence, espérant qu'il leur pardonneroit, et qu'il les traiteroit comme des gens qui ne s'étoient pas défendus comme ennemis, mais par devoir, et par la fidélité qu'ils devoient à leur souveraine.

Le duc fut quelque temps sans répondre, et même il leur jetoit des regards de colère : mais du Guesclin s'en aperçut, et comme il étoit plein d'humanité, sur-tout envers les ennemis qui se soumettoient, il prit la parole, et lui demanda grâce pour eux, le priant d'avoir égard à cette quantité de femmes, d'enfans et d'autres personnes innocentes qui étoient dans la ville. A cela le duc un peu radouci lui répondit : Messire Bertrand, je vous les donne, disposez-en comme vous voudrez; aussi sont-ils votre conquête plutôt que la mienne. Alors les clefs furent rendues, et du Guesclin prit les enseignes du duc, alla lui-même les placer sur la principale porte, et laissa des soldats pour les garder.

Le prince s'y transporta dans le même jour. Il trouva les femmes à genoux dans les rues, qui les cheveux épars lui crioient miséricorde; il en fut touché et leur dit : Rassurez-vous, tout est pardonné; mais remerciez-en messire Bertrand du Guesclin, qui incline toujours pour la douceur. C'est ainsi que le duc d'Anjou se vit maitre

de Tarascon qu'un grand nombre de soldats n'avoit pu réduire, et que du Guesclin seul et désarmé avoit obligé de capituler, sans presque d'autre violence que la gloire que son nom portoït avec lui.

Après ce léger exploit, il prit congé du duc qui lui témoigna sa satisfaction du service qu'il venoit de lui rendre, et lui fit présent de trente mille florins d'or, pour contribuer au payement de sa rançon. Bertrand les accepta avec de grands témoignages de reconnoissance, et ayant pris des quartiers pour ses deux mille Bretons, et leur ayant enjoint de se tenir prêts pour l'accompagner en Espagne, il partit et prit sa route par Avignon, où il eut l'honneur de voir le pape, et accompagné de quelques-uns de ses amis, continua sa route pour se rendre à Paris auprès du roi.

Dans les premiers jours de sa marche, il lui arriva une aventure où il eut occasion de signaler son caractère généreux. Dix gentilshommes bretons, faits prisonniers comme lui à Navarret, s'en retournoient de Bordeaux en Bretagne, sur leur parole, pour y aller chercher l'argent de leur rançon : ils entrèrent dans une auberge de la route, et mirent leurs chevaux à l'écurie. Leur équipage faisoit pitié; quelques-uns étoient à pied, les autres mal montés, leurs habits de vrais haillons, et, ce qu'il y avoit de plus fâcheux, ils étoient sans argent. Le maître de la maison les voyant en si mau-

vais état, leur demanda qui payeroit la dépense qu'ils alloient faire. Ne vous inquiétez pas, lui dirent-ils, nous sommes bons pour vous payer; nous venons de Bordeaux, où nous avons été mis à rançon, ayant été faits prisonniers avec le fameux du Guesclin à la bataille de Navarret, et nous allons sur notre parole chercher de l'argent dans notre pays. Nous savons seulement que du Guesclin est en liberté depuis quelques jours à la même condition que nous, et notre intention est de le joindre où nous pourrons pour le suivre par-tout. L'hôte qui avoit été homme de guerre, les reconnut à leur accent, leur demanda avec empressement des nouvelles de du Guesclin et de ses aventures, et se fit raconter les belles actions qu'il avoit faites en Espagne, dont il fut si charmé, qu'il leur dit : Puisque vous avez combattu sous un si grand capitaine, et que vous êtes Bretons comme lui, soyez les bien venus ; je vais vous traiter comme des amis, et comme je recevrois mes propres enfans : tout de suite il ordonna que l'on préparât un bon repas. A peine y avoit-il une demi-heure que ces dix gentilshommes étoient dans l'auberge, que du Guesclin y entra : dès qu'ils surent que c'étoit lui, ils coururent lui rendre leurs devoirs, et se faire reconnoître ; ils lui rendirent compte du bon accueil que l'hôte leur avoit fait pour l'amour de lui. Du Guesclin prit sa place à

leur table au milieu d'eux, avec ses amis, et les fit tous dîner avec lui : ces pauvres gentilshommes vouloient s'en excuser par respect, et par la disproportion qu'il y avoit entre eux et un homme de son rang et de sa dignité, mais il les contraignit de se mettre à table. Quand le repas fut fini, il s'informa d'eux à quoi montoient leurs rançons ; ils répondirent qu'ils avoient composé pour tous, et s'étoient engagés les uns pour les autres à quatre mille francs. Il faut bien, dit-il, les trouver, et encore autant ; savoir, deux mille pour vos armes, mille pour votre voyage, et mille pour l'honnête homme qui vous a si bien reçus à ma considération. Ce qu'il fit exécuter à l'instant par son trésorier ; ensuite de quoi ils se séparèrent après que les gentilshommes se furent acquittés de leurs actions de grâces pour un bienfait si considérable, et qui leur étoit venu aussi à propos. Ils s'habillèrent, se remirent en bon équipage, et retournèrent à Bordeaux porter l'argent de leurs rançons. Cette heureuse aventure leur en occasiona une autre fort plaisante.

Celui qui les avoit pris, et à qui ils portèrent l'argent, les voyant revenir sitôt, si bien équipés et si bien vêtus, s'imagina qu'ils avoient dévalisé quelques marchands sur le grand chemin, et les dénonça au sénéchal de Bordeaux, qui les fit mettre en prison et les interrogea séparément : toutes leurs réponses se trouvèrent uniformes ;

ils lui apprirent la rencontre qu'ils avoient faite de du Guesclin, et tout le reste. Il n'en fallut pas davantage pour les faire élargir. Au nom de du Guesclin, personne ne douta de la vérité d'un si beau trait de sa générosité. Le prince de Galles, qui en fut informé, s'écria : En vérité ce du Guesclin est un excellent chevalier en tout ce qu'il fait ; s'il continue, jamais homme n'aura fait une si belle carrière que lui ; Dieu nous garde nous-mêmes de regretter un jour de ne l'avoir pas retenu. Chandos, qui étoit gouverneur de Nyort, sut qu'il devoit passer par cette ville ; il s'y rendit en diligence pour l'y recevoir, et lui fit rendre autant d'honneurs qu'il auroit pu faire au roi d'Angleterre lui-même : il le conduisit et le traita jusques dans Poitiers, où le gouverneur, par ordre du prince de Galles, le reçut avec tous les honneurs possibles, et l'accompagna jusqu'à Tours, où il y avoit un ordre du roi de France de lui faire une pareille réception : le même ordre étoit donné sur toute sa route, à Amboise, Blois et Orléans. Enfin il arriva à Paris et descendit au palais des Tournelles où le roi étoit logé, et dont il fut reçu avec des témoignages de joie, d'estime et d'amitié inexprimables.

Après avoir passé huit ou dix jours auprès du roi, sa majesté lui donna congé d'aller en Bretagne, avec sa parole royale de ne pas manquer une seule occasion de

lui donner des marques de son estime, et du cas qu'il faisoit de son mérite et de sa valeur. Sur cela du Guesclin renouvela au roi les assurances de sa fidélité; le roi lui répartit: *Je serois injuste si j'en doutois; je suis même très-assuré que par-tout où vous vous trouverez, vous quitterez tout pour mon service, si j'ai besoin de votre épée.* Du Guesclin lui en fit serment, et que rien ne seroit capable de le retenir ailleurs. Enfin, comblé des bontés de son prince et de l'affection de toute la cour, il prit le chemin de Bretagne.

Il envoya devant lui un de ses officiers trouver de sa part le duc (1) à Nantes, sans doute pour savoir s'il ne trouveroit pas mauvais qu'il entrât dans la province, et pour lui présenter ses respects. Le duc, qui étoit plein d'honneur et de cœur, reçut le gentilhomme de du Guesclin très-gracieusement, et le chargea de dire à son maître, que non-seulement il pouvoit passer et résider par toutes les terres de son obéissance, mais qu'il seroit lui-même fort aise de voir un homme qui étoit l'honneur de la Bretagne et de toute la chrétienté; qu'ainsi il seroit le bien venu par-tout. Bertrand prit sa route par Craon et Rennes, et se rendit à la Roche-d'Airien où étoit sa

(1) C'étoit Jean comte de Montfort contre lequel et contre son père, Bertrand avoit si long-temps porté les armes, comme on l'a vu.

femme, et dont le nouveau duc Jean-le-Conquérant avoit confirmé à du Guesclin le don que Charles de Blois lui avoit fait de l'usufruit. Là, il reçut les visites de tout ce que la Bretagne avoit de plus haute noblesse : le vicomte de Rohan, le seigneur de Craon, Raoul de Tréal, évêque de Rennes ; Jean de Laval, les sires de Beaumanoir, de Coëtquen, de Montbourcher, de Dinant, de la Bellière, de Quitté, et tous les autres seigneurs de Bretagne, d'Anjou et du Maine s'y rendirent avec empressement, ainsi que plusieurs de la Basse-Normandie.

De son premier voyage en Espagne, il avoit rapporté une somme de cent mille livres, qu'il avoit mise en dépôt à l'abbaye du Mont-Saint-Michel. De retour de Bordeaux, et voulant payer sa rançon, il parla de cet argent à Typhaine Raguenel sa femme, et lui dit qu'il vouloit le retirer pour en payer une partie, afin de n'être à charge que pour le surplus à ses amis de qui il seroit forcé de l'emprunter. Elle lui répondit qu'il ne falloit plus compter ni sur son argent d'Espagne, ni sur les revenus de ses terres de Longueville, de Pontorson, Provencé, la Guerche, la Roche-d'Airien et autres, non plus que sur sa vaisselle et sur ses pierreries, bagues et bijoux à elle-même : « J'ai, dit-elle, employé ou engagé tout cela pour secourir les pauvres gentilshommes qui ont servi sous vous,

en payant la rançon des uns, remettant d'autres en équipages, récompensant les autres, enfin en vous acquérant le plus de braves gens que j'ai pu. » Du Guesclin l'embrassa tendrement, et lui dit qu'elle avoit encore mieux fait qu'elle ne croyoit, et que c'étoit véritablement bien ménager, bien employer l'argent et s'enrichir réellement que d'en avoir fait un usage si judicieux, puisque l'acquisition d'un vaillant homme étoit préférable à celle d'une seigneurie, et qu'un bon soldat valoit mieux qu'un trésor; puis il ajouta: « Ce que vous avez fait là, me procurera non-seulement plus de gloire par la valeur des braves gens que vous m'avez attachés; mais j'espère que j'en acquérerai beaucoup plus de biens que vous n'en avez employés. Les seigneurs qui étoient alors, comme nous avons dit, en grand nombre à la Roche-d'Airien, instruits de la générosité de la dame du Guesclin, convinrent ensemble d'avancer à leur ami la somme dont il avoit besoin pour payer sa liberté, et l'exécutèrent en très-peu de jours: le comte de Laval seul lui prêta quarante mille livres, les autres chacun selon ses forces; ensuite toute cette compagnie se sépara avec toutes les protestations possibles d'amitié réciproque.

Du Guesclin resta encore quelque temps chez lui pour arranger ses affaires, après quoi il partit pour Bordeaux. Il prit sa route par Pontivy, où séjournoit le vicomte

de Rohan, et de là se rendit à Nantes, où le duc n'oublia rien pour lui faire une réception magnifique. De Nantes il alla en droiture à la Rochelle, où il trouva encore un nombre de ses gendarmes bretons, pris à Navarret, dans le même cas de ceux qu'il avoit déjà assistés de son argent : Ce n'est pas la peine, leur dit-il, que vous fassiez une si longue traite pour aller en Bretagne et en revenir ; il vaut mieux que je vous donne ici l'argent de vos rançons, et que vous retourniez à Bordeaux vous en acquitter ; puis vous irez en Languedoc m'attendre pour m'accompagner en Espagne. Il commanda à son trésorier de leur donner le montant de leurs rançons, de quoi se remonter et faire leur route : en sorte qu'en partant de la Rochelle il ne lui restoit plus d'argent, et qu'il fut obligé d'en prendre chez des banquiers, et de tirer des lettres de change sur les fermiers de toutes ses terres. Enfin il sembloit que rien ne fût à lui ; tout étoit pour les pauvres et les gens de guerre, jusqu'à ses habits et ses chevaux ; il ne se réservoit que le droit et le plaisir de faire des heureux. Les Rochelois témoins de son excessive générosité, ne pouvoient contenir leur admiration, et peu à peu conçurent pour lui une affection qui eut enfin des suites très-considérables, comme nous le dirons dans le temps.

Du Guesclin arrivé à Bordeaux, se rendit chez le prince de Galles qu'il trouva

dans son palais, avec Jean Chandos son connétable, Hüe de Caurelée et plusieurs autres seigneurs de sa cour. Sitôt que le prince aperçut du Guesclin, il se leva, et l'empêcha de se jeter à ses genoux: il entra en conversation, le questionna sur son voyage, et lui dit qu'il avoit fait grande diligence pour une si longue route; qu'il étoit informé qu'il apportoit des fonds pour payer sa rançon, et même beaucoup plus qu'il ne lui en falloit. Du Guesclin lui répondit: Il est vrai, monseigneur, que j'ai perdu le moins de temps que j'ai pu, et que j'étois fort impatient de jouir de ma liberté entière, et d'aller servir le roi D. Henri qui m'attend actuellement en Espagne. Il est vrai aussi que j'ai trouvé plus d'argent qu'il ne m'en falloit pour dégager ma parole; mais je n'ai pas cru pouvoir l'employer plus utilement et plus honorablement qu'à délivrer tant de pauvres soldats ou gentilshommes qui n'avoient pas le moyen de se racheter, qui tous valent mieux que moi, et qui sont à présent à m'attendre en Languedoc: il ne me reste pas seulement un florin des soixante et dix mille que je vous apportois; mais j'ai la satisfaction d'avoir procuré la liberté à quatre mille braves hommes. » Le prince lui demanda en souriant: Comment donc nous arrangerons-nous? Du Guesclin lui répondit: « Je ne suis pas si difficile à prendre ici que je l'étois aux plaines de

Navarret; vous pouvez vous assurer de ma personne, et même je me souviens assez bien où est ma prison, pour m'y rendre moi-même et sans escorte; j'y attendrai de nouveaux fonds pour ma rançon: peut-être vous seroit-il plus avantageux qu'elle ne vous fût jamais payée. » Le prince lui dit: Demeurez avec nous sur votre parole; je suis content de vous savoir dans la ville; votre argent viendra quand il pourra.

Ensuite le prince de Galles se retira à l'écart avec Chandos: « Il a, dit-il, peut-être raison de dire qu'il nous seroit plus utile qu'il ne payât jamais sa rançon; je commence à le croire: j'ai un pressentiment qui m'inquiète, et que je ne saurois surmonter, que nous regretterons un jour de ne l'avoir pas gardé pour toujours quand nous le pouvions; je crois qu'il y auroit eu plus d'avantage pour nous à le retenir, que de recevoir dix fois la valeur de ce qu'il nous doit: et souvenez-vous en, je vous prédis que quelque jour sa liberté coûtera cher à l'Angleterre. » Chandos fit à cela la réponse d'un adroit courtisan: il convint que Bertrand étoit un grand capitaine, un excellent sujet et un ennemi redoutable; mais que tant que Dieu conserveroit à l'Angleterre le vaillant prince de Galles, les armes anglaises seroient toujours victorieuses et triomphantes. Au reste, monseigneur, ajouta-t-il, c'est de votre part une action honorable de l'avoir

mis à rançon ; vous ne pouviez même guère vous en dispenser : je crois que le pape, les rois de France et d'Aragon, et D. Henri ne tarderont pas à le délivrer, et que son argent est bien prêt à venir.

La prédiction de Chandos se trouva juste ; car dès le lendemain de cette conversation et de l'arrivée de du Guesclin, comme le prince de Galles étoit à table pour dîner, des personnes inconnues vinrent le trouver, et lui dire qu'ils avoient ordre de lui payer la rançon de du Guesclin ; ils le supplièrent d'ordonner qu'on reçût leur argent. Le prince qui ne s'y attendoit pas sitôt, et qui, comme nous venons de le dire, auroit voulu l'attendre long-temps, reçut le compliment avec un peu d'émotion ; cependant il ordonna que l'argent fût reçu, et leur demanda qui ils étoient, d'où ils venoient, et qui avoit fourni ces fonds. Ils lui répondirent qu'ils n'avoient point ordre de s'expliquer jusques-là, et qu'ils lui demandoient en grâce de les en dispenser. Du Guesclin dînoit dans la même salle avec des officiers anglais, mais à une autre table ; quand il vit ce qui se passoit, il but à la santé du prince de Galles et de ses libérateurs ; alors l'un d'eux s'approcha de lui, et lui dit publiquement qu'ils avoient ordre non-seulement de payer les soixante-dix mille florins d'or pour sa liberté, comme ils venoient de faire, mais de lui en offrir à lui-même

encore cent mille, et plus même, s'il en vouloit. Il ne m'en faudra pas tant, lui répondit du Guesclin; je n'en prendrai que le nécessaire pour délivrer tous les prisonniers français, bretons et castillans qui sont ici depuis la bataille, et les mettre en équipages pour me suivre.

C'étoit là de sa part un acte de prudence et d'intelligence autant que de générosité. En acquérant pour lui-même beaucoup d'honneur, il s'assuroit d'un bon nombre d'excellens hommes de guerre que la reconnoissance lui attachoit autant que l'affection qu'ils lui avoient portée auparavant; il étoit sûr par là de mener à D. Henri des soldats invincibles. Il avoit encore fait une réflexion digne d'un capitaine aussi sage qu'il l'étoit : c'est que s'il eût payé simplement sa rançon, et qu'il eût laissé ces prisonniers dans leur état, on les auroit méprisés et négligés, et avec le temps ils auroient tous péri dans la captivité et la misère.

Il se fit donc expédier des quittances en bonne forme par les ministres du prince : après quoi il alla s'acquitter des actions de grâces qu'il lui devoit pour les bons traitemens qu'il en avoit reçus, et tout de suite prendre congé de lui, et il lui dit : « Je pars pour l'Espagne, où peut-être aurai-je l'honneur de vous voir; car vraisemblablement vous y ferez un second voyage pour rétablir encore D. Pèdre, qui a su

aussi mal s'y conserver depuis qu'il est remonté sur le trône, qu'il avoit mal su s'y maintenir : mais, monseigneur, si vous y remenez vos Anglais, vous ne devez pas vous attendre à y avoir le même succès qu'à votre première campagne ; D. Henri prendra d'autres mesures pour vous résister. » Le prince sur cela lui répondit : Allez, à la bonne heure ; quant à moi, je ne sais pas encore le parti que j'aurai à prendre. Ainsi Bertrand le quitta, et prit bientôt la route d'Espagne.

Le prince de Galles étoit bien éloigné de faire un second voyage en faveur de D. Pèdre qui l'avoit payé de ses peines par des perfidies : il craignoit d'ailleurs de n'y pas réussir, et de perdre dans une seconde campagne les lauriers de la première : il craignoit encore que le roi Edouard n'en fût pas d'avis ; il étoit sans argent ; son expédition pour D. Pèdre avoit tellement épuisé ses finances, qu'il s'étoit obéré et endetté de toutes parts ; il devoit à tout le monde, et n'avoit plus de crédit. Il savoit aussi que les plus grands seigneurs de la Guienne étoient très-mécontens de son gouvernement et de sa conduite, et qu'ils s'étoient rendus en grand nombre à la cour de France, pour supplier le roi de faire cesser les violences de ce prince : de sorte que quand il l'auroit voulu et qu'il eût eu de l'argent, il n'auroit pu mettre sur pied une armée assez forte pour repasser en

Espagne ; la faute auroit été d'autant plus grande, que s'il se fût éloigné de la Guienne, la mutinerie qui fermentoit auroit sans doute éclaté tout-à-fait en son absence. Ainsi le départ de du Guesclin avec tous les bons soldats qu'il emmenoit, lui sembloit avantageux, dans l'espérance qu'il en périroit une bonne partie, et peut-être du Guesclin lui-même ; que le reste en reviendroit hors de service, et que ce seroit autant de forces et un grand capitaine de moins pour la France, qui l'empêcheroient de seconder les mécontens de Gascogne.

Pendant que tout ce que nous venons de raconter se passoit, les troupes de du Guesclin s'étoient toutes rassemblées en Languedoc, tant celles qui y étoient déjà, que celles qu'il avoit levées en France, en Bretagne et en Guienne ; en sorte que dès qu'il les eut jointes, il ne fut plus question que d'entrer sur les terres d'Espagne. Le roi D. Henri, dont on a vu le voyage à Bordeaux, et son départ en habit de pélerin, s'étoit rendu heureusement à Toulouse après bien des peines et des dangers, et tous ses compagnons de voyage avec lui. Le duc d'Anjou étoit alors à Villeneuve d'Avignon ; cela fit que le prince descendit dans une hôtellerie où il courut le plus grand danger d'être découvert. Un gentilhomme gascon, cadet du comte de Comminges, ou plutôt bâtard de la mai-

son (1), avoit suivi D. Henri depuis sa retraite de la bataille de Navárret, et n'en avoit perdu la trace que quand le prince s'étoit déguisé en pélerin. Il se proposoit de l'enlever où il pourroit le trouver, et de le livrer à D. Pèdre de qui il espéroit de grandes récompenses. Ayant compris que D. Henri se rendroit nécessairement en Languedoc, il avoit laissé un écuyer à son service dans l'hôtellerie des Balances (2) à Toulouse pour examiner tous les étrangers jusqu'à ce qu'il eût découvert Dom Henri : ce fut justement là que le prince se logea. Aussitôt l'écuyer dépêche un exprès à son maître, (qui attendoit à Comminges les avis de ses espions); il lui marque qu'il a vu le bâtard Henri; qu'il sait sa demeure, et que s'il veut venir en forces, il lui procurera les moyens de l'enlever infailliblement. Sur cet avis de l'écuyer, Comminges assemble cent de ses amis, les poste dans un village sur la route que D. Henri devoit prendre pour se rendre auprès du duc d'Anjou, et envoie vers son écuyer pour l'instruire du lieu où il est, et où il attendra de ses nouvelles pour agir.

---

(1) Ce qui fait voir que c'étoit un bâtard, c'est qu'on l'appeloit le *Bourg de Comminges.* C'étoit là alors le sobriquet de tous les bâtards de grandes maisons.

(2) Il en avoit pareillement distribué quantité d'autres dans les principales villes, et même dans les meilleures auberges des routes. Le trait est odieux de la part d'un homme de la qualité ou du nom de Comminges.

Le duc d'Anjou n'étant point à Toulouse, D. Henri retourné à son auberge, se souvint d'un gentilhomme toulousain qu'il avoit vu servir en Espagne, attaché au comte de la Marche, nommé Guillaume Gaillard, que lui-même avoit fait chevalier. Il s'informa de son hôte s'il le connoissoit, et il sut que ce chevalier étoit alors à Toulouse nouveau marié, et le lieu de sa demeure : le prince se fit conduire chez lui, et sur ce que les gens lui dirent qu'il étoit à table, il entra dans la salle, où le mari et la femme dînoient seuls; dès qu'il parut, Gaillard se leva et alla se jeter à ses genoux; mais le prince en le relevant lui dit tout bas de ne le pas faire connoître, et qu'ils causeroient ensemble après le dîner. Comme D. Henri en entrant avoit renvoyé trois seigneurs avec qui il étoit venu, on les envoya prier de revenir, et tous dînèrent ensemble. Après le dîner, le roi eut une longue conférence avec Gaillard; ils conclurent qu'ils partiroient tous ensemble le lendemain au matin pour Carcassonne. L'écuyer espion du bâtard de Comminges sut cet arrangement, et lui en donna avis. Celui-ci part pour Carcassonne, assez tôt pour y arriver le premier, après avoir ordonné à ses amis de s'y rendre les uns séparément des autres, et d'entrer par différentes portes pour n'être point suspects; de se loger en différentes auberges, et de feindre de ne se pas connoitre. Le prince

arrive à Carcassonne, lui sixième, et descend à une auberge nommée la *Pomme-d'Or*, où étoient avant lui quelques-uns des conjurés. La duchesse d'Anjou étoit alors dans cette ville; le prince l'envoya complimenter par Gaillard, l'usage de ce temps-là ne permettant pas aux femmes de recevoir les visites des hommes en l'absence de leurs maris. La duchesse lui envoya des présens et des rafraîchissemens sans le pouvoir admettre chez elle. Gaillard, sortant du palais de la duchesse, aperçut le Bourg de Comminges qui s'informoit quelles gens étoient logés à la *Pomme-d'Or*. Il s'avance vers lui, l'appelle tout haut par son nom, le fait arrêter, et lui demande d'un ton très-brusque ce qu'il avoit à faire à Carcassonne, où apparemment il n'étoit pas venu sans quelque dessein? car il avoit déjà de violens soupçons contre lui. Comminges, qui sans doute avoit préparé une défaite en cas de besoin, lui répondit que le comte son frère lui avoit depuis peu donné une terre, dont quelques voisins lui disputoient certains droits; que la cause étoit pendante devant le sénéchal de Carcassonne; qu'il attendoit de Toulouse ses gens d'affaires qui devoient lui amener un conseil, et qu'il alloit dans toutes les hôtelleries, savoir s'ils n'étoient pas arrivés, parce que l'affaire pressoit. Quoique cette fable fût assez bien composée, Gaillard ne s'en contenta pas, et ne la prit que pour une défaite.

Son zèle pour D. Henri lui rendoit tout suspect : il envoie à toutes les portes de la ville savoir si on n'avoit pas vu entrer des gens inconnus : ayant appris des portiers qu'ils en avoient vus beaucoup, il en fit arrêter quelques-uns qui confessèrent être venus pour servir le bâtard de Comminges, au sujet d'un procès qu'il avoit, disoit-il, contre des gens qui l'avoient menacé de le faire assassiner. Gaillard en rendit compte à la duchesse d'Anjou, qui donna ordre aux officiers de Carcassonne d'arrêter Comminges. Mais il avoit déjà pris la fuite sitôt qu'il se fut aperçu que son mauvais dessein étoit découvert, et il évita ainsi la peine qu'il méritoit ; car la princesse étoit résolue, malgré le beau nom qu'il portoit, de le faire pendre comme un traître, et comme il le méritoit, selon toutes les lois de la justice et de l'honneur.

D. Henri ayant ainsi évité ce piége, se rendit de Carcassonne à Béziers, où il trouva le frère du Bègue de Villaines, qui lui fit escorte jusqu'à Villeneuve d'Avignon, où en arrivant, il trouva le duc d'Anjou dans sa chapelle prêt à entendre la messe : il y resta avec le duc, qui, quand elle fut dite, le mena à son logis, le fit servir par ses officiers. Ils eurent fréquemment ensemble des conférences secrètes sur le voyage d'Espagne. Tant que D. Henri séjourna à Villeneuve, ils mangèrent souvent en public et seul à seul ; enfin le duc

lui fit une réception telle qu'il convenoit de faire à un roi, comme il l'étoit effectivement, et tint maison ouverte (1). Les fêtes se terminèrent par un festin royal que le duc lui donna, après lequel il lui dit publiquement devant toute sa cour rassemblée, qu'il souhaiteroit de tout son cœur être libre d'aller en Espagne pour lui remettre la couronne de Castille sur la tête; mais que les affaires du roi son frère ne lui permettoient pas de quitter le Languedoc (2); qu'ainsi il le supplioit de le dispenser de ce voyage, et qu'en sa place il lui donneroit deux mille vaillans hommes qu'il avoit fait lever dans son gouvernement, commandés par le Bègue de Villaines, et qui étoient payés pour trois mois; que pour gage de son amitié, il le prioit d'accepter toute la vaisselle d'argent qui avoit servi à leur dîner. D. Henri, très-content des manières nobles et généreuses du duc d'Anjou, lui en témoigna sa reconnoissance dans les termes les plus sensibles, l'assura que tant de bienfaits et de si bons offices étoient pour lui autant de devoirs de n'oublier jamais un si grand prince; que s'il acceptoit le riche présent qu'il lui

(1) C'étoit le terme usité pour exprimer la réception que les rois et les plus grands princes se faisoient, où ils étaloient toute la magnificence de leur cour.

(2) Cela est aisé à comprendre, ayant un voisin aussi entreprenant et aussi ambitieux que le prince de Galles, en Guienne.

offroit, c'étoit par estime pour la main de qui il venoit; qu'il le conserveroit toute sa vie pour avoir toujours devant les yeux des objets qui lui rappelassent sans cesse son souvenir. Il pria le duc de lui conserver toujours la même affection, qui, de ma part, ajouta-t-il, ne s'éteindra jamais que par la mort, en quelqu'endroit et dans quelque situation que je me puisse trouver.

Le lendemain ils passèrent le Rhône, et se rendirent à Avignon, où ils eurent audience du pape, et ratifièrent avec lui tous les articles du traité qui avoit été fait auparavant entre sa sainteté, les rois de France et d'Aragon, et D. Henri. L'Aragonois avoit fait sa paix avec D. Pèdre, non par infidélité, mais parce qu'il redoutoit ses forces et le caractère de ce roi, qui, rétabli sur son trône, étoit capable de lui enlever sa couronne, et qui l'avoit obligé à n'avoir pas même de liaison avec D. Henri. Mais quand il vit toute la Castille en rumeur contre ce roi, et excédée de sa tyrannie et de ses cruautés, il entra sans balancer dans la nouvelle ligue. Tous les Castillans, en effet, murmuroient tout haut, et regrettoient D. Henri, dont ils comparoient le gouvernement à celui de Dom Pèdre; la douceur, la modération, les vertus de l'un, avec la férocité, la barbarie et les vices de l'autre. Tous les états depuis les grands jusqu'aux plus petits, les ecclésiastiques même souffroient également et soupiroient

après le retour de leur roi D. Henri, n'attendant plus que lui pour éclater.

D. Henri, après son opération à Avignon, traverse tout le Languedoc avec les deux mille hommes que le duc d'Anjou lui avoit donnés, entre sur les terres d'Aragon, y est reçu du roi comme un allié, reçoit de lui une bonne troupe de vaillans soldats, et l'infant aîné pour les commander. La nation, et sur-tout les gens de guerre étoient ravis que ce jeune prince fût installé dans le métier sous du Guesclin, et qu'il apprît de lui à être sage, vaillant et humain; car personne ne doutoit qu'il ne dût être de cette expédition, vu les préparatifs qu'on savoit qu'il avoit faits en France.

Henri parut bientôt sur les bords de l'Ebre à la tête de ces troupes. Aussitôt toute la Castille, consternée auparavant, entra dans la joie et dans l'espérance d'une félicité certaine: tout s'anima d'une nouvelle vigueur à la vue de cet astre favorable après lequel on avoit tant soupiré (1).

---

(1) Les historiens espagnols racontent que D. Henri étant arrivé sur les bords de l'Ebre avec son armée, demanda à ceux qui l'accompagnoient s'il étoit déjà entré sur les terres de Castille. Ceux-ci lui ayant répondu que oui, il descendit de cheval, et s'étant mis à genoux, il fit avec la main une croix sur la terre; puis l'ayant baisée avec humilité, il prononça tout haut et distinctement ces paroles : *Je jure aujourd'hui devant cette figure de la croix, que désormais je ne sortirai de ma vie de Castille, en quelque état que je me trouve, et quelque malheur qui m'arrive; mais que j'y demeurerai constamment*

Le prince laissa la reine sa femme à Borgia, (qui étoit occupé par ceux qu'Olivier de Mauny y avoit laissés, et qui l'avoient conservé à du Guesclin); ensuite il passa la rivière, et fit la revue de son armée : il la trouva composée de trois mille hommes d'armes (neuf mille chevaux), et de six mille hommes de pied, tant français qu'aragonois et génois qu'il avoit amenés avec lui à ce dernier voyage, et encore de ceux qui étoient restés en Espagne, qui y avoient toujours milité, et lui avoient conservé la ville de Birbiesça et quelques autres places sur l'Ebre.

Il fut reçu avec joie dans Calahorra, et tout de suite dans Burgos, où il renforça son armée des soldats de la Castille-Vieille. Il apprit là que Jacques, roi de Mayorque, étoit dans Valladolid, où il attendoit un secours d'hommes et d'argent que le perfide D. Pèdre lui faisoit espérer, et qu'il n'avoit nullement dessein de lui donner. D. Henri pensa qu'il lui seroit avantageux de se saisir de la personne de ce roi, afin d'en tirer de l'argent pour payer son armée, et en même temps pour s'attacher davantage le roi d'Aragon son ennemi personnel. Sur ce projet, il détache une partie de son

---

jusqu'à la mort, et que j'y attendrai tout ce qui pourra arriver dans la suite. Cette cérémonie contribua beaucoup à rassurer les esprits de ceux qui avoient embrassé le parti de ce prince, et à les affermir dans son service.

armée qu'il envoie en Galice avec ordre d'attaquer et de prendre la ville de Léon; et lui-même, avec l'autre partie, marche droit à Valladolid. A la première sommation les habitans lui en ouvrent les portes; il se fait conduire au logis du roi de Mayorque qu'il trouve malade et dans son lit, et le fait son prisonnier. Ce prince en se rendant à lui le pria d'une grâce, qui étoit de le traiter en roi, et de ne le pas livrer au roi d'Aragon, son ennemi mortel. D. Henri le lui promit, et quelque temps après lui donna sa liberté, au moyen de vingt-huit mille florins d'or que Jeanne, reine de Naples, sa femme (1) envoya pour sa rançon.

D. Henri devenu maître de Valladolid avec si peu de peine, n'en eut pas davantage à l'être de la ville de Léon, et ensuite des deux royaumes de Léon et de Galice. La seule ville de Salamanque fit quelque résistance; mais ne tarda pas à suivre l'exemple des autres. De là il entra en roi dans la Castille, où tout se soumit; il ne faisoit plus que passer d'une ville dans l'autre pour les réduire à son obéissance. Au moyen de tant de conquêtes, il avoit augmenté son armée au delà de soixante mille combattans; alors il se crut assez fort pour aller mettre le siége devant Tolède, que D. Pèdre avoit fortifiée et munie de

(1) C'est la même impudique Jeanne dont nous avons parlé. Il étoit son troisième mari.

façon à en faire une place imprenable. Il en avoit chassé l'archevêque, parce qu'il le connoissoit peu affectionné à son service, et le prélat s'étoit rendu auprès du roi D. Henri, dont il appuyoit les intérêts de tout son crédit; ce qui étoit très-avantageux au roi, parce que c'étoit un homme de très-grande qualité, puissant en biens et en amis, et très-habile dans les affaires du cabinet et même dans celles de la guerre.

D. Henri ayant donc résolu d'avoir Tolède, écrivit d'abord aux habitans pour les engager à le reconnoître et le recevoir dans leur ville. Il leur rappeloit le souvenir du bon traitement qu'ils avoient reçu de lui, lorsqu'il les avoit soumis la première fois; mettant en parallèle la douceur qu'ils avoient éprouvée sous son gouvernement, avec la dureté de celui de D. Pèdre.

Le héraut qui porta cette lettre fut écouté à la porte de la ville, où le gouverneur ne lui permit pas d'entrer. Il le traita de traître et de révolté, aussi-bien que le bâtard qui l'envoyoit, et le chargea de dire à son maître que les Tolédans étoient déterminés à réparer l'injure qu'ils avoient faite une fois à leur légitime roi D. Pèdre et à eux-mêmes, en se soumettant à ce bâtard son ennemi; que s'ils avoient été trompés alors par les artifices et les fourberies de leur archevêque, ils ne le seroient pas une seconde fois. Le héraut jeta son paquet de lettres sur le pont, et s'en retourna.

D. Henri jugea par cette réponse qu'il n'avoit plus rien à ménager avec des gens qui lui parloient si audacieusement, et qui paroissoient résolus à se laisser pousser aux dernières extrémités ; ainsi il fit marcher son armée sur Tolède. Il donna son avant-garde à conduire au Bègue de Villaines, qui établit son quartier le long du Tage, du côté qui regarde Cordoue ; le prince mit le sien sur l'autre bord, et ils se communiquoient par deux ponts de bateaux que l'on avoit fait au-dessus et au-dessous de la ville, au moyen desquels les assiégeans étoient maîtres de la rivière. Le Bègue fit fortifier son camp de terrasses larges et élevées, soutenues de grosses pièces de bois à plusieurs rangs ; il avoit fait placer des madriers qui traversoient l'ouvrage l'un sur l'autre de dix pieds en dix pieds, attachés ensemble par des branches d'arbres, depuis le fond des terrasses jusqu'en haut ; en sorte que les terres étoient soutenues aussi solidement que par un mur de pierres et à l'abri de toute entreprise. Il avoit encore fait une espèce de corridor qui environnoit le tout, garni d'une palissade de pieux, avec un fossé à fond de cuve. Le roi qui prévoyoit que le siége de Tolède seroit long, comme il le fut effectivement, n'avoit pas moins pris de précautions pour fortifier son quartier ; en sorte que ces deux camps paroissoient une nouvelle ville bâtie autour de l'ancienne.

Les assiégeans donnèrent plusieurs assauts, mais sans aucun succès : ce qui détermina D. Henri à tenir la ville bloquée, et à attendre que la famine obligeât les assiégés à se rendre. Pour lui, comme il avoit la campagne, il en tiroit des vivres et des fourrages abondamment; en sorte que son armée resta tranquille sans faire aucune attaque, en attendant que la place capitulât.

Cependant on étoit impatient de ne pas voir arriver du Guesclin; on savoit qu'il avoit quitté Toulouse, et qu'il s'avançoit avec six ou sept mille hommes les plus vaillans du monde, et on l'attendoit à tout moment.

Notre héros étant parti de Toulouse, se trouva avec ses troupes, après quelques jours de marche, engagé dans les gorges des Pyrénées, où il rencontra des ennemis et des précipices. Le roi de Navarre, qui le haïssoit mortellement, et qui prévoyoit ce qu'il avoit à craindre si D. Henri remontoit sur le trône de Castille, donna commission au vicomte de Castelbon, seigneur navarrois, de traverser son passage par les montagnes. Celui-ci avoit garni le pays de soldats qui en connoissoient les détours et les routes les plus secrètes, et qui étoient accoutumés dès l'enfance à gravir les montagnes les plus hautes et les plus escarpées. On les voyoit dans cet affreux séjour disparoître par de petits sentiers

couverts de neiges et presque en pic, et se mettre à l'abri des coups de flèches, et un moment après ils reparoissoient sur la pointe des rocs, et de là ils rouloient de grosses pierres et des arbres tout entiers, dont les hommes et les chevaux étoient emportés dans les précipices qui bordoient la route à droite et à gauche. Dans d'autres endroits du Guesclin trouvoit le chemin coupé de grandes tranchées qui retardoient sa marche; en sorte qu'il lui falloit employer une partie de son monde pour combler ces tranchées, pendant que les montagnards assommoient de loin les soldats déjà demi-morts de froid et de fatigues. Les troupes eurent encore un autre malheur à essuyer. Le second jour de leur entrée dans ces abîmes, il s'éleva un orage affreux, et le vent souffloit avec tant d'impétuosité, qu'il poussoit contre eux de grands monceaux de neige durcie, comme la mer irritée pousse ses flots. Plusieurs soldats en furent renversés, d'autres étouffés dessous, et d'autres restoient saisis par le froid et y mouroient. Avec tous ces obstacles il faisoit un brouillard si épais qu'on ne voyoit pas à trois pas devant soi: cette fâcheuse journée fut suivie d'une nuit qui ne le fut pas moins, parce que l'orage continua, et qu'on ne pouvoit s'en garantir. On n'avoit ni vivres, ni feu, ni tentes, les pourvoyeurs et les bagages n'ayant pu suivre; en sorte que tous se trouvèrent réduits à la dernière

extrémité. Il ne restoit plus de ressource à cette armée désolée que le grand cœur du chef et la fermeté de son courage. Aussi ne sortit-on de ce dangereux pas que par les moyens que sa prudence lui inspira. Il avoit pris au pied des Pyrénées un nombre d'hommes qui en savoient les détroits comme ceux du pays ; ils ouvrirent les chemins, et enseignèrent les moyens d'aller chercher les Navarrois jusque dans les cavernes les plus secrètes : on en tua quelques-uns, et bientôt le reste prit la fuite, de sorte que toute l'armée pouvoit passer sans difficulté, si le vicomte de Castelbon n'eût encore apporté de nouveaux obstacles. Quand il aperçut les enseignes des Français et qu'ils étoient passés, il se retira avec le vicomte de Paillats dans son château de Castelbon : du Guesclin leur envoya quelques-uns de ses capitaines pour traiter à l'amiable avec eux ; mais ils commencèrent par violer le droit des gens et de la guerre, et arrêtèrent ces capitaines prisonniers ; et avec trois mille hommes qu'ils avoient assemblés, ils se mirent en devoir de traverser la route qui restoit à faire, incommoder l'armée, et se mettre eux-mêmes à l'abri de toutes entreprises, à la faveur des gorges et des détours qu'il falloit passer. Le vicomte de Castelbon occupoit une forteresse devant laquelle il falloit nécessairement que l'armée passât. Du Guesclin jugea à propos de tenter encore une

fois les voies de la négociation avec ces deux seigneurs ; il leur fit demander un passe-port pour un gentilhomme qu'il vouloit leur envoyer. Ils l'accordèrent, et du Guesclin leur envoya Hervé de Mauny, chargé de leur redemander les prisonniers et la liberté du passage, moyennant une somme d'argent dont on conviendroit, pourvu que leur demande fût raisonnable. Celui à qui Hervé de Mauny parla, lui dit que le seigneur de Castelbon étoit plein d'honneur et d'humanité ; que les Français devoient se fier à lui avec assurance, et faire ce qu'il souhaiteroit d'eux, qui étoit de venir le trouver désarmés, et réparer les dommages que les soldats avoient faits à ses sujets à leur précédent passage. Mauny ne chercha pas long-temps la réponse qu'il avoit à faire à une proposition aussi ridicule : *Maudit soit*, s'écria-t-il, *celui qui a imaginé un tel avis, et celui qui le propose ! Pour qui nous prend-on ? Allez dire que nous n'en ferons rien.* Il n'y a pourtant pas, répliqua le Navarrois, d'autres moyens d'obtenir ce que vous demandez ; autrement préparez-vous à la guerre, et sachez que le vicomte ne rendra pas les prisonniers que ses sujets ne soient pleinement dédommagés. Mauny lui tourna le dos, et rapporta cette réponse à du Guesclin, qui dans l'instant se détermina à aller attaquer la forteresse, et il marcha à la tête de ses troupes, les enseignes déployées et

toutes les trompettes sonnant l'assaut. Les Navarrois s'imaginant défaire aisément les Français fatigués comme ils devoient l'être, firent sortir de la place leurs trois mille hommes que du Guesclin chargea avec tant de jugement et d'impétuosité, qu'il les défit, en tua la plus grande partie, et le reste se sauva dans la forteresse. Le vicomte, qui s'étoit fait annoncer pour un homme plein d'honneur et d'humanité, fit une action de barbarie que du Guesclin punit moins sévèrement qu'elle ne le méritoit : irrité de la défaite de son monde, il fit dépouiller les six capitaines qu'il avoit retenus prisonniers contre toute raison, et les fit exposer tout nus au froid de la nuit (c'étoit la nuit de Noël). Ils eurent le bonheur de s'échapper, et de se rendre au camp dans un état déplorable et demi-morts. Parmi eux étoient les capitaines du Halay-Parges, Tirecocq et Moronneuil. Du Guesclin, vivement indigné de cette inhumanité exercée sur ses amis, jura de les venger. Dès le point du jour il commande l'assaut : le vicomte se met en devoir de défendre ses murailles, qui sont bientôt forcées ; la place est mise au pillage, et lui avec son compagnon Paillats faits prisonniers ; du Guesclin les place à la tête de sa troupe pour servir de guides au péril de leurs vies s'il arrive le moindre accident.

Retournons au siége de Tolède. D. Pèdre recevoit courriers sur courriers au sujet de

ce qui s'y passoit ; car quoique la ville fût bloquée, les assiégés avoient encore moyen de lui donner de leurs nouvelles, parce que comme tous parloient la même langue, on ne pouvoit distinguer ceux qui sortoient ou de la ville ou du camp. On ne laissa pas cependant d'intercepter quelques lettres par lesquelles on sut que le gouverneur mandoit à D. Pèdre qu'il le supplioit d'employer les derniers efforts pour faire lever le siége, parce que de la perte ou du salut de la ville de Tolède dépendroit l'événement de la guerre ; que tout étoit prêt dans la ville pour faire une vigoureuse sortie sur les ennemis, sitôt qu'il les attaqueroit dans leur camp, pourvu qu'on fût averti de sa venue par des feux ou autres signaux : qu'en attendant ce secours, il feroit de sa part tout ce qu'il pourroit pour brûler les deux ponts de bateaux que les ennemis avoient construits sur le Tage, afin de séparer leurs deux camps qui l'étoient déjà par la rivière, et qu'ils n'eussent plus de communication ; au moyen de quoi celui des deux que le roi attaqueroit en seroit plus aisé à défaire : que le roi devoit faire d'autant plus de diligence, que les assiégeans attendoient à tout moment du Guesclin avec un renfort de huit mille hommes.

Les lettres du gouverneur qui ne furent pas interceptées, firent penser à D. Pèdre que sa place, quoique bien fortifiée et bien munie, ne tiendroit peut-être pas tant qu'il

se l'étoit promis, et d'un autre côté il sentoit bien de quelle conséquence étoit pour lui la conservation de Tolède. Il avoit alors une armée de trente mille hommes, dont les Espagnols chrétiens faisoient les deux tiers, et les autres étoient juifs ou mahométans, tous ses sujets; le roi de Portugal lui avoit encore envoyé trois mille chevaux. Cette armée étoit belle, et tous paroissoient disposés à le bien servir. Il n'osoit cependant se mettre en campagne par la crainte de hasarder ces troupes, qui étoient sa dernière ressource: il jugeoit qu'elles n'étoient pas assez fortes pour aller attaquer l'armée de D. Henri, du double plus nombreuse, et campée aussi avantageusement qu'elle l'étoit. Ainsi il amusoit de paroles la garnison et les habitans de Tolède, en leur mandant qu'ils prissent patience, et qu'il feroit ce qui seroit nécessaire pour leur conservation. Enfin il apprit qu'un secours de dix mille Africains lui étoit arrivé par Lisbonne où ils avoient abordé, et que le roi de Portugal son oncle leur avoit fait fournir des bateaux, pour remonter le Tage jusqu'à Tolède et le joindre.

Ces Africains remontèrent en effet la rivière, et débarquèrent à la vue de l'armée de D. Pèdre qui les attendoit. Il leur donna quelques jours de rafraîchissement pour reposer les hommes et les chevaux de la fatigue de la mer qui avoit été fort agitée pendant leur traversée: après quoi

il tint conseil pour délibérer par quel endroit on commenceroit la guerre contre D. Henri. Quelques-uns opinèrent que les assiégés étant assez forts pour se soutenir long-temps, il falloit faire une diversion en marchant vers la Castille-Vieille, de là passer dans les royaumes de Galice et de Léon, reprendre les villes de Salamanque, Burgos, Léon et Valladolid: que suivant toute apparence D. Henri quitteroit le siége de Tolède, pour venir au secours de ses conquêtes; qu'ainsi cette ville seroit délivrée: que si au contraire D. Henri s'opiniâtroit au siége, on auroit le temps de reconquérir ce qu'il avoit pris, et ensuite de venir l'attaquer dans son camp. D. Fernand de Castro, le fidelle ami du roi D. Pèdre, dont nous avons déjà parlé, homme sage et très-expérimenté, étoit présent à la délibération; il prit la parole, et dit qu'il n'étoit pas d'avis de cette diversion, laquelle n'étoit pas sans inconvéniens, et ne seroit bonne que s'il n'y avoit rien de mieux à faire: que d'abord on n'étoit pas assuré de reprendre les places possédées par D. Henri aussi aisément qu'on s'en flattoit, parce qu'elles s'étoient plutôt rendues d'elles-mêmes qu'elles n'avoient été conquises, et qu'elles soutiendroient leur défection, de peur d'être traitées et punies comme elles le méritoient; qu'ensuite il falloit considérer que l'armée de D. Henri étoit si nombreuse, qu'il pourroit

sans l'affoiblir, en tirer quarante mille hommes pour suivre le roi, et en laisser presqu'autant devant Tolède : qu'ainsi si on se déterminoit à porter la guerre dans la Castille-Vieille, on auroit sans cesse sur les bras une puissante armée, qui traverseroit tous les projets formés; en sorte que le roi, au lieu de marcher en forces pour attaquer, seroit forcé de se tenir toujours sur la défensive, et au lieu de faire des conquêtes, ne feroit jamais que des retraites peu glorieuses et peu dignes de lui : qu'il estimoit donc que pour employer utilement au service du roi les braves gens qu'il avoit, il falloit s'approcher des ennemis, se camper et se bien fortifier en un lieu avantageux, leur couper les vivres, et les tenir assiégés dans leur propre camp, en attendant le moment et l'occasion favorables pour les attaquer. Cet avis prévalut, comme le meilleur, et à l'instant l'armée eut ordre de marcher.

Du Guesclin cependant ayant triomphé des obstacles qui avoient traversé son passage par les Pyrénées, s'avançoit à grandes journées pour joindre D. Henri au siége de Tolède. Il n'en étoit plus qu'à peu de distance, lorsqu'il apprit que D. Pèdre marchoit au secours des assiégés à la tête d'une armée puissante. Aussitôt il envoie à la découverte son frère Olivier avec cinq cents chevaux; et lui-même, au lieu de continuer sa route directement au camp,

il tourne sur la droite, dans le dessein d'enfermer D. Pèdre entre D. Henri et lui.

Olivier marcha avec ses cinq cents chevaux, et détacha de différens côtés plusieurs partis, pour savoir où étoient les ennemis et ce qu'ils faisoient. On lui rapporta que quelques-uns couroient le pays, et qu'entre autres on avoit rencontré un détachement de trois à quatre cents Africains ensemble. Olivier s'avance vers l'endroit qu'on lui a indiqué, et les ayant découverts à la faveur d'un rideau qui le cachoit, fond sur eux avec impétuosité en criant NOTRE-DAME GUESCLIN; il en tue une partie, fait fuir le reste et en prend un bon nombre. Les fuyards rendent compte à D. Pèdre et à l'amiral maure qui les conduisoit, de leur disgrace et de la marche de du Guesclin. Ce malheureux roi fut extrêmement alarmé de cette nouvelle; mais l'amiral, qui commandoit les Africains, lui dit qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, et qu'il falloit aller attaquer le bâtard dans son camp, avant que du Guesclin pût le joindre; que de sa part il lui promettoit de lui mettre D. Henri entre les mains dès la première occasion qu'il auroit de le combattre.

Olivier de retour de son expédition, eut à peine une heure pour se reposer, que son frère le fit monter à cheval, pour commander son avant-garde, composée de deux mille hommes; du Guesclin le suivit de

près avec quatre mille; Mauny faisoit l'arrière-garde avec trois mille cinq cents (1). Du Guesclin en se mettant en marche écrit à D. Henri de ne pas manquer à partir la nuit suivante avec trente mille hommes, sans bruit et sans trompettes; qu'il se rende au point du jour à tel endroit qu'il lui indique, où il trouvera infailliblement D. Pèdre; qu'il marche en bataille, et que sitôt qu'il découvrira l'armée de D. Pèdre, il fasse sonner la charge et fonde dessus, sans lui donner le temps de se reconnoître : qu'il le supplie de faire commencer le combat par le Bègue de Villaines et les Français qu'il commande, et que de sa part il pourroit compter qu'il feroit son devoir. Aussitôt cette lettre écrite, il marche avec sa troupe et va se loger à deux lieues de D. Pèdre. Il avoit pris la précaution de laisser son bagage derrière, pour n'être pas embarrassé d'un si grand attirail, ne doutant pas que le lendemain il n'y eût surement bataille.

D. Henri ayant reçu cette lettre, l'exécuta de point en point. A l'entrée de la nuit il sort de son camp avec trente mille hommes, laisse à l'archevêque de Tolède la direction du siége en son absence; lui donne ordre de faire relever la garde le lendemain

(1) Il falloit que du Guesclin eût levé du monde sur la route pour se trouver ici avec 9,500 hommes. Il n'en avoit que 6,000 en sortant de Toulouse, et en avoit perdu dans le passage des Pyrénées, comme on l'a vu.

à l'heure accoutumée, et de commander aux valets de l'armée de prendre des habits de soldats, afin que les assiégés ne s'aperçussent pas du nombre qu'il en avoit emmené. Il marche toute la nuit en diligence et sans bruit, et se trouve au point du jour sur la pente d'une colline que couvroit une petite éminence; là ses coureurs vinrent lui dire qu'ils avoient découvert les ennemis campés dans une plaine, le long de la rivière. D. Henri sur cet avis range son armée en bataille, et en peu de mots exhorte ses soldats à bien faire. Tous lui répondirent par un cri de joie unanime qui fut entendu de l'armée de D. Pèdre, et qui fit juger à ce prince qu'il étoit prévenu, ce qui lui donna d'étranges alarmes. Cependant pour ne point laisser voir ce qui se passoit dans son cœur, il reprit son air fier et intrépide, et ayant encouragé ses troupes par une courte harangue, il sortit de son camp, fit plier les tentes et les pavillons, et se rangea dans la même plaine où étoit D. Henri. Celui-ci étant arrivé au haut du coteau, s'aperçut que l'armée ennemie n'avoit pas encore achevé de prendre ses rangs; il descendit au petit pas sur deux lignes: à la première étoit l'avant-garde, conduite par le Bègue de Villaines, et il étoit en personne à la seconde à droite avec le corps de bataille qu'il commandoit, accompagné de D. Tellès son frère et de l'infant d'Aragon; à sa gauche étoit son

arrière-garde, sous les ordres du prince D. Fadrique, amirante de Castille, son autre frère. Dans ce moment, il arriva un héraut de du Guesclin, qui lui dit de la part de son maître qu'il étoit temps de donner, et que les Bretons dont il lui montra les enseignes déployées en l'air, étoient en bataille et prêts à agir sitôt que le combat seroit engagé. Alors le roi commanda au Bègue de Villaines de marcher, et à toute l'armée de suivre dans l'ordre où il l'avoit mise.

Les deux armées dans un instant fondent l'une sur l'autre avec fureur, et les combattans de part et d'autre faisoient des efforts si prodigieux, qu'il sembloit qu'elles ne se quitteroient pas qu'elles ne fussent toutes deux victorieuses et vaincues par leur destruction entière et réciproque. Les choses étoient dans cette incertitude du succès, lorsque la redoutable aigle bretonne, dont le nom seul effrayoit D. Pèdre, vient fondre sur ce malheureux prince, en flanc, pénètre dans ses rangs, enfonce sa troupe, et y met tout dans un tel désordre, que D. Henri n'eut pas de peine à décider la victoire dans un moment. Il se fait aussitôt donner une lance, et apercevant l'amiral africain au milieu des siens, perce la mêlée, va jusqu'à lui, le traverse de sa lance de part en part, et le jette mort aux pieds de son cheval. Les Sarasins ayant vu tomber leur chef, perdirent courage, et furent tous passés au fil de l'épée.

On ne peut refuser à D. Pèdre la justice de dire qu'il fit en cette occasion le devoir d'un brave et intrépide général; il rallia deux ou trois fois ses troupes, et les fit retourner au combat; mais quand il eut vu presque sous ses yeux du Guesclin abattre son principal étendard, et le déchirer de ses propres mains; que dans le même moment il vit un gentilhomme breton assommer d'un coup de hache l'un de ses plus fidelles serviteurs, et que lui-même il se trouva environné de milliers de soldats, les uns morts et nageans dans leur sang, les autres mourans et perçans l'air de leurs cris douloureux; il eut le cœur saisi, et jugea que sa mauvaise fortune n'étoit pas encore consommée, ni ses malheurs prêts à finir. Sur cela il dit à ceux qui étoient les plus proches de lui: Il faut céder aux victorieux; que chacun se retire comme il pourra. Il en donna l'exemple, en songeant le premier à se sauver, et prit le chemin d'un petit bois, accompagné seulement de six cents chevaux, tous espagnols. Tout le reste de son armée fut dissipé ou pris, ou périt sur le champ de bataille. Et les dix mille Africains qui avoient passé la mer, furent tellement maltraités, qu'il ne s'en sauva que cinq cents, encore étoient-ils presque tous couverts de blessures.

Du Guesclin se mit à la poursuite des fuyards; mais l'épaisseur du bois et la nuit qui survint, lui en firent perdre les

traces, et l'obligèrent à retourner vers le camp. Tout tomba au pouvoir de D. Henri, l'argent, le bagage, tous les équipages, le champ de bataille et les vivres : il ne lui manquoit, pour rendre sa victoire complète, que la personne de D. Pèdre qui ne devoit son salut qu'à la vîtesse de son cheval. On sut que pour se mettre en toute sureté, il avoit passé le Tage tout à cheval, et qu'il eut bien de la peine à trouver un gué pour aborder.

D. Henri sentoit bien qu'il auroit en D. Pèdre, tant qu'il vivroit, un ennemi qui ne lui donneroit point de repos, qui trouveroit toujours des ressources pour rétablir son parti, et des moyens de perpétuer la guerre; ce qui seroit une suite continuelle de troubles et d'alarmes pour la Castille : c'est pourquoi il assembla ses amis, leur exposa ce qu'il pensoit, et il fut conclu que l'on marcheroit à sa poursuite, et qu'on laisseroit la conduite du siége de Tolède à l'archevêque, qui en étoit chargé depuis le départ du roi.

Cet arrangement fait, D. Henri expédia divers courriers pour porter la nouvelle de sa victoire; le premier fut à son camp devant Tolède, où il ajouta qu'il alloit poursuivre son ennemi : les autres courriers furent envoyés pour le même sujet à Léon, Burgos et Salamanque. D. Pèdre de son côté craignant le mauvais effet que pouvoit opérer pour son parti la nouvelle de sa

défaite, écrivit aux habitans de Tolède des lettres toutes contraires à la vérité. Il leur marquoit que Dieu lui avoit fait la grâce de défaire son ennemi, qui s'étoit réfugié dans un château où il alloit l'assiéger; qu'ils tinssent bon encore quelques jours, et qu'il iroit avec son armée victorieuse faire lever le siége, forcer les rebelles jusque dans leurs retranchemens, et les punir de leur infidélité.

Cette fausse nouvelle répandit la joie dans toute la ville; l'envoyé de D. Pèdre l'appuyoit de tant de circonstances débitées hardiment, tant de la bataille, que de la victoire et de leurs suites, que personne n'eut le moindre soupçon de la fausseté. Aussitôt les habitans se livrèrent à l'allégresse, allumèrent des feux de joie, et firent retentir le son de leurs cloches pendant toute la nuit suivante. Du côté des assiégeans le camp n'étoit pas moins éclatant en réjouissances et en actions de grâces envers le Ciel.

L'archevêque envoya un héraut aux assiégés, pour les sommer de se soumettre au roi D. Henri, victorieux de D. Pèdre, et il le chargea de la lettre du roi pour la leur montrer et les convaincre. La réponse que l'on fit au héraut, fut un tissu d'injures; on le traita d'imposteur et de porteur de nouvelles dont on savoit la fausseté; on lui déclara que l'on avoit reçu des avis certains du contraire, et qui annonçoient

que dans peu de jours, le roi, vainqueur de D. Henri, reviendroit triomphant dans leur ville; et que pour élever à sa gloire et à sa justice, et en même temps pour laisser à la postérité un monument de la fidélité et de la constante affection de sa bonne ville de Tolède, il en couronneroit les murailles des têtes criminelles de ses sujets révoltés. Le pieux prélat, bien loin de ressentir la dureté et l'insolence de ces invectives, tourna ses yeux de compassion sur cet infortuné troupeau que la Providence avoit confié à ses soins; il le regarda comme un bon père regarde ses enfans, et se contenta de prier Dieu de les tirer d'un si grand aveuglement, et de donner à ses ouailles la grâce de connoître le précipice où elles alloient se jeter.

Pendant que cela se passoit dans le camp du roi D. Henri, ce prince étoit à la poursuite de D. Pèdre. Il avoit fait prendre les devants à du Guesclin avec 3 mille chevaux, lui promettant de le suivre le lendemain, et il chargea ses deux frères D. Tellès et D. Fadrique, de conduire l'infanterie. Il ne leur laissa de cavalerie que ce qu'il leur en falloit pour faire les gardes avancées et envoyer à la découverte. Du Guesclin détacha son frère Olivier avec les deux de Mauny, et cinq cents chevaux, avec ordre de marcher jour et nuit, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint D. Pèdre.

Le bruit de la défaite de cet infortuné

roi et de sa fuite, se répandit bientôt dans tout le royaume : quelques petites places qui tenoient encore pour lui, perdirent leur résolution, et envoyèrent des députés à D. Henri, pour se soumettre à ses lois. D. Pèdre qui s'étoit retiré dans Monteclare, craignant d'y être assiégé, en sortit la nuit avec quatre cents chevaux, qui étoient tout le reste de sa grande armée. Le jour suivant le Bègue de Villaines parut devant la ville avec mille chevaux, fit appeler le gouverneur, et lui ordonna au nom du roi D. Henri de lui livrer la personne de D. Pèdre qu'il avoit reçu. Le gouverneur lui répondit qu'il étoit prêt à remettre la ville, et à reconnoître D. Henri; mais que D. Pèdre qui s'étoit retiré la veille dans Monteclare, ne s'y croyant pas en sureté, en étoit sorti la nuit précédente sans dire où il alloit. Le Bègue reçut la place, et le gouverneur en sortit. D. Henri qui avoit suivi la trace de D. Pèdre y arriva le jour suivant, et fut si satisfait de la diligence et des bons services du Bègue de Villaines, qu'il lui donna cette ville avec le titre de comté.

Olivier du Guesclin et les deux de Mauny avoient passé le Tage, et pris une autre route, croyant que D. Pèdre se seroit rendu sur la côte pour passer la mer avec les Africains, dans l'espérance de trouver de nouveaux secours. Mais le peu de temps qu'il avoit passé à Monteclare, et la peur que les Maures avoient d'être suivis par

D. Henri, et qui leur avoit fait donbler le pas, lui fit manquer l'occasion ; il les vit déjà bien loin en mer, avec tous les navires qui les avoient apportés, et tous ceux des Espagnols dont ils purent s'emparer, afin qu'il n'en restât pas pour les poursuivre.

Le malheureux D. Pèdre ne pouvant donc s'échapper par mer, pensa à se se sauver en Portugal; mais quoiqu'il fût neveu du roi, il n'eut pas la confiance de se mettre dans ses mains ; de sorte qu'il se résolut à errer comme un fugitif dans la Castille, en attendant un meilleur sort. Il se présenta d'abord aux portes de Montiel, parla au gouverneur, se fit connoître à lui, et demanda un asile pour une nuit seulement. Mais cet officier qui lui avoit été attaché pendant son règne et son état de puissance, lui avoua qu'il le reconnoissoit bien pour D. Pèdre, mais qu'il ne le connoissoit plus pour son roi, depuis qu'il étoit tombé de son trône; qu'il ne le regardoit que comme un méchant homme, qu'un Dieu vengeur châtioit de tous ses crimes, et des maux infinis qu'il avoit fait souffrir à ses meilleurs sujets; et qu'enfin s'il lui eût donné retraite, ce n'auroit été que pour le livrer à D. Henri, ou pour le punir de sa propre main. D. Pèdre furieux, lui dit : Attends-toi que le jour viendra que tu me payeras bien cher le cruel et insolent compliment que tu viens de me faire, et ton infidélité; peut-être que mon ennemi même, moins

perfide que toi, t'en punira. Ensuite il le quitta, et alla chercher un gîte ailleurs.

Il passa quelques jours à errer dans les bois, aussi honteux de laisser voir sa misère à ses amis mêmes, que soigneux d'échapper à la poursuite de ses ennemis. Un jour qu'il étoit dans cette malheureuse situation, accompagné seulement de deux de ses serviteurs, il se présenta à lui un homme dont le cheval étoit rendu de lassitude. Cet homme mit pied à terre, et lui donna des lettres de D. Fernand de Castro et du grand-maître de l'ordre d'Alcantara, qui lui donnoient avis qu'ils avoient rallié deux mille hommes d'armes, bien équipés, avec lesquels il y avoit lieu d'espérer de faire quelque effort contre l'armée de D. Henri, accablée de fatigues et de longues marches, actuellement campée en lieu désavantageux et dépourvue de tout. Cette nouvelle lui releva le courage; il fut charmé d'apprendre qu'il avoit encore des amis qui ne l'abandonnoient point dans la fâcheuse extrémité où la fortune l'avoit réduit, et dont le zèle ne s'étoit pas encore éteint. Il marche avec ce courrier, lequel le conduit à l'endroit où il avoit rendez-vous de ces deux seigneurs. Le roi trouva le grand-maître et D. Fernand campés près d'un bois sur la pente d'un petit vallon qui étoit bordé d'un ruisseau, dont l'eau étoit extrêmement belle et fraîche. Ils s'étoient fait des logemens de branches d'arbres et de

feuillages au lieu de tentes, n'ayant pas eu le temps de se remettre autrement en équipages. Il eut la satisfaction d'être reçu de cette petite armée avec autant de démonstrations de joie, d'affection et de bonne volonté, que s'il eût été dans un état triomphant et victorieux; et ce débris de troupes lui témoigna être disposé à le servir avec un zèle qui sembloit s'être augmenté par les disgraces de leur ancien maître, et en proportion du petit nombre qu'ils se trouvoient là.

Le gouverneur de Montiel ne se contenta pas de l'indigne réception qu'il avoit faite à ce malheureux roi; il poussa la perfidie jusqu'à envoyer un homme à D. Henri pour l'instruire de l'aventure. A l'instant du Guesclin, son frère Olivier, le Bègue de Villaines, les deux de Mauny, Carlonnet et tous les capitaines français qui se trouvèrent là, montent à cheval et vont à sa poursuite, résolus de l'atteindre quelque part qu'il soit; et l'ayant suivi trace à trace par-tout où il avoit été vu, ils parvinrent au lieu où il étoit effectivement avec cette petite armée dont nous venons de parler. Carlonnet commandoit un détachement de deux cents chevaux, avec lesquels il poursuivit quelques coureurs de D. Pèdre qu'il avoit découverts: ces coureurs vinrent apprendre à ce roi la rencontre qu'ils avoient faite; il fut résolu que le grand-maître iroit se mettre en

embuscade derrière une haie qui bordoit des deux côtés le chemin par où Carlonnet devoit naturellement passer avec ses deux cents chevaux. Ce seigneur y en conduit cinq cents : il fait mettre pied à terre à ses hommes et coucher sur le ventre le long de cette haie qui étoit assez haute pour couvrir les chevaux, que l'on avoit donnés à garder aux valets dans un petit vallon tout proche. Carlonnet arrive au trot avec son détachement, et dès que le grand-maître le voit enfiler le chemin le long de la haie, il commande à deux cent cinquante de ses hommes d'aller monter à cheval dans le petit vallon, de s'y former en escadron, et d'attendre que les ennemis soient arrivés à l'extrémité de la haie, et là les charger brusquement : cependant il fait monter à cheval ses autres deux cent cinquante hommes, et va au grand galop se poster à l'autre bout de la haie. Carlonnet entendant le bruit des chevaux se doute de quelque embuscade, il rebrousse chemin pour sortir de ce détroit par où il y étoit entré ; mais il ne peut y être assez tôt ; déjà le grand-maître étoit entré dans le chemin avant qu'il en fût dehors, en sorte qu'ils se rencontrèrent face à face : aussitôt on baisse les lances de part et d'autre, et on va au qui vive. Le grand-maître alongeoit le temps pour donner à ses autres deux cent cinquante cavaliers le loisir de se rendre à leur poste. Sitôt qu'il les aperçoit

venant à toute bride, il fond sur Carlonnet et sa troupe avec fureur ; celui-ci qui se voit enfermé entre deux corps, chacun plus fort que le sien, se défend vaillamment et soutient le choc assez long-temps. Mais voyant qu'il falloit mourir là ou vaincre, il choisit le grand-maître, lui porte un coup d'estoc (1), et le fait tomber mort. Il fut tué encore quelques-uns des siens auprès de lui ; mais D. Pèdre sachant que le grand-maître se battoit, se mit en voie pour venir à son secours avec toutes ses forces.

Carlonnet voyant qu'il n'y avoit plus de ressource et que presque tout son monde étoit tué, descendit de cheval et huit des siens avec lui. Ils se glissent à travers la haie, passent le fossé qui étoit derrière, et se sauvent dans un petit bois qui n'en étoit pas loin. Là ils percent comme ils peuvent à travers les bruyères et les taillis, et parviennent enfin auprès de du Guesclin, à qui ils racontent leur mauvaise aventure. Celui-ci console Carlonnet, lui promet que jamais on ne le taxera ni de foiblesse ni de témérité ; que de pareilles disgraces sont journalières dans leur métier ; mais que

---

(1) L'estoc étoit une longue épée, dont la lame avoit jusqu'à quatre pouces, et finissoit en pointe angulaire : il étoit à deux usages ; on le mettoit quelquefois en arrêt comme une lance, ou bien on en frappoit à deux mains. Il y en avoit qui pesoient douze livres.

puisque cela lui avoit appris où étoient les ennemis, il falloit songer à réparer ce malheur en leur faisant plus de mal qu'ils n'en avoient fait. Sur cela il commande à tout son monde de se tenir prêt pour le lendemain au point du jour, dépêche un homme au roi D. Henri pour l'instruire de ce qu'il va entreprendre pour son service, et dont il concevoit de très-bonnes espérances. Le jour commençant à paroître, du Guesclin ordonna à Carlonnet de prendre encore deux cents chevaux et de marcher droit où étoit D. Pèdre, d'entamer le combat et de le soutenir jusqu'à ce qu'il l'eût joint avec le reste de ses troupes, ce qui ne tarderoit pas long-temps.

Carlonnet avec ses deux cents hommes, marche droit vers le camp de D. Pèdre: il rencontre bientôt ses coureurs, qui d'abord tournent bride et vont avertir leur maître de la rencontre. D. Pèdre fait partir avant lui deux cents chevaux, et les suit accompagné de toutes ses forces; en sorte que Carlonnet se trouva avoir affaire à deux mille hommes d'armes, sans pour cela prendre ouvertement la fuite: il se contentoit de se retirer pas à pas, et de repousser ceux des ennemis qui sortoient de leurs rangs pour venir faire de petites escarmouches; il envoyoit des siens pour les chasser, et puis revenir joindre le gros. Dans cette position, paroît Olivier du Guesclin, comme par hasard, avec cinq cents chevaux, et se

range vers son ami pour le tirer d'embarras. Carlonnet rassuré par ce renfort, et sachant assez que du Guesclin n'étoit pas loin, tient ferme; il essaye même d'entamer la charge. D. Pèdre ne s'étoit pas étonné d'un renfort si inégal à sa troupe; il en devient au contraire plus animé par l'espérance d'en avoir bon marché; il attaque de toutes parts ces sept cents chevaux avec assurance de les défaire, parce qu'ils feignoient de s'ébranler, et qu'ils sembloient hors d'état de faire une plus longue résistance. Dans ce moment paroissent, l'un à droite, l'autre à gauche, du Guesclin et le Bègue de Villaines avec six cents chevaux; ils fondent sur les gens de D. Pèdre avec tant de vivacité, que ceux-ci ne purent soutenir l'effort de ces nouveaux combattans, qui se font jour de tous côtés, et tuent ou font prisonniers jusqu'au dernier homme. D. Henri qui étoit à Monteclare, et que Bertrand avoit fait avertir de ce qu'il alloit faire, voulut en être, et étoit accouru avec seulement deux cents chevaux qui s'étoient trouvés auprès de sa personne, mais l'affaire étoit à la fin; cependant D. Henri ne laissa pas de faire de belles actions.

Quant à D. Pèdre, il ne jugea pas à propos de tomber entre les mains du vainqueur; il gagna le bois avec deux cents hommes d'armes; mais ce prince monté sur un excellent cheval, couroit avec tant

de vîtesse, qu'il n'y eut qu'un seul de ses écuyers qui put le suivre sans le quitter. Il se trouva enfin avec ce seul domestique, sans argent tous les deux, dans des pays déserts, couverts de bois, sans pouvoir recevoir aucunes nouvelles de ses gens, ni leur donner des siennes. Dans ce fâcheux état, il se présente aux portes de plusieurs places dont il croyoit être le maitre; mais par-tout on le rebute, et il se voit enfin forcé de chercher un asile hors de son royaume, et de passer chez les Infidelles, qui jusque-là avoient toujours été également ennemis de sa personne, de son royaume et du nom chrétien. Dans ce dessein il se rend au bord de la mer, où le hasard lui fournit une petite barque prête à passer en Afrique, et il en profite.

Le patron lui demanda qui il étoit; il ne dissimula pas qu'il étoit l'infortuné Dom Pèdre, roi de Castille, dépouillé et fugitif. Ce que le patron n'eut pas plutôt entendu qu'il se sentit saisi d'horreur et d'indignation. Il commença par lui reprocher tout ce qu'il avoit entendu dire de ses crimes, de ses perfidies, de la dureté de son gouvernement, et sur-tout de la mort de la reine sa femme; après cela il eut l'insolence de commander à quatre de ses matelots de le jeter à la mer. Déjà ces hommes barbares se mettoient en devoir d'obéir, lorsque le prince eut la bassesse de demander au patron d'avoir pitié de son

état déplorable. Mais ces humiliations n'attendrissoient point ces Africains, et Dom Pèdre touchoit au moment de terminer sa misérable carrière dans les flots, sans un marchand juif qui se trouvoit dans la même barque, et qui eut l'humanité d'offrir au maître une somme d'argent, pour sauver la vie à cet infortuné prince. La proposition fléchit enfin ce cruel homme, et D. Pèdre eut le bonheur de prendre terre au premier port du royaume de Bennémarine.

Il ne manquoit plus à D. Henri pour être tout-à-fait en possession de la Castille, que de réduire Tolède; il retourna donc au camp devant cette place, et trouvant le siége dans le même état où il l'avoit laissé, il se résolut à faire les derniers efforts pour le terminer. Il fit construire douze machines comme celles dont nous avons parlé à l'occasion du siége de Rennes, et que l'on nommoit en Bretagne *beffrois*, et il les fit conduire jusqu'au pied des murailles de la ville: les assiégés en brûlèrent quelques-unes, et en démontèrent d'autres à coups de canons, dont l'usage commençoit à s'établir. Cependant la famine devenoit de jour en jour plus cruelle dans cette grande ville; elle avoit gagné jusques aux riches, en sorte que l'on y demandoit à hauts cris une capitulation, et que D. Henri fût reconnu pour roi. Le gouverneur s'y opposoit de tout son pouvoir, et faisoit tous ses efforts pour adoucir et

soulager la misère générale : il commençoit pourtant à s'apercevoir que ses efforts ne tendoient à rien ; que le temps de se soumettre pressoit de plus en plus tous les jours, et il alloit s'y résoudre, lorsqu'un homme de Séville trouva le moyen de s'introduire dans Tolède, et assura les habitans qu'il y avoit vingt mille Sarasins de Grenade et trente mille Espagnols tout prêts à marcher, et qu'en outre D. Pèdre étoit attendu avec trente mille Africains ; en sorte que dans quinze jours au plus tard, il ne manqueroit pas de se présenter à la tête de toutes ces troupes pour faire lever le siége. Cette nouvelle, qui étoit vraie, quoique peu vraisemblable, avoit déjà pénétré dans la ville ; elle releva les espérances et le courage des habitans, et leur fit prendre la résolution de souffrir les dernières extrémités, plutôt que de capituler.

Cette nouvelle étoit fondée sur ce que le malheureux D. Pèdre ayant abordé en Afrique, s'étoit rendu à la cour du roi de Bennémarine, qu'il l'avoit trouvé dans les dispositions les plus favorables pour lui, et que ce prince, sans perdre de temps, avoit donné ses ordres pour faire lever une puissante armée, et la tenir prête à tout événement ; car tous les Maures, espagnols, africains et jusqu'à ceux d'Asie, regardoient la ruine de D. Pèdre comme un commencement de la leur. Ils n'ignoroient point que la première destination

des troupes qui avoient aidé D. Henri à la conquête de la Castille, étoit de leur faire la guerre à eux-mêmes, et ils ne doutoient pas qu'après la destruction de D. Pèdre, ces soldats accoutumés à vaincre ne suivissent leur projet, et ne tournassent leurs armes contre le royaume de Grenade et jusqu'en Afrique. D'ailleurs les grands exploits de du Guesclin avoient porté sa réputation jusque dans l'Orient; et il y étoit aussi redouté des Mahométans, que désiré des Chrétiens qui l'attendoient comme un libérateur que le Ciel sembloit leur annoncer. Il étoit donc de l'intérêt commun des princes sarasins d'éloigner l'orage qui les menaçoit, en fomentant les troubles dont la Castille étoit agitée, et en y envoyant des forces capables d'affoiblir celles des princes chrétiens.

Ces considérations suffisoient pour déterminer le roi maure à donner du secours à D. Pèdre; cependant quelques historiens prétendent que ce prince, observateur rigide de la loi de Mahomet, ne put se résoudre à protéger le cruel, à moins que celui-ci n'embrassât sa religion; que la passion de régner et l'ardeur de se venger de D. Henri, engagèrent D. Pèdre à consentir à la proposition de ce roi, et qu'en conséquence s'étant fait mahométan, il épousa sa fille, qui passoit pour la plus belle personne de l'Afrique.

Quoi qu'il en soit de ce récit qui paroît

peu vraisemblable, les Africains préparèrent en effet soixante mille hommes pour les faire passer en Espagne, et déjà Dom Henri étoit informé qu'il y en avoit vingt mille prêts à aborder. Ils apportoient avec eux des machines et les équipages pour toute l'armée, sachant que D. Henri n'avoit point d'armée navale à leur opposer : ils projetoient, sitôt que ces vingt mille hommes seroient à terre, de les joindre à l'armée de D. Pèdre, laquelle étoit aux environs de Séville, avant que D. Henri eût le temps de détacher de son camp devant Tolède, des forces suffisantes pour empêcher leur jonction ; et ils pensoient que du Guesclin étoit trop habile et trop prudent capitaine, pour faire une telle faute, que d'affoiblir l'armée du siége, ce qui auroit été la même chose que de le lever tout-à-fait. Et en cas que contre toute apparence cela arrivât, ils se promettoient de mettre dans la ville autant d'hommes et de vivres qu'il en faudroit, pour empêcher D. Henri de continuer le siége, ou de le recommencer une seconde fois.

D. Henri ayant donc reçu nouvelle de la prochaine arrivée de ces vingt mille Africains, en parla à du Guesclin, qui lui proposa d'aller lui-même au devant d'eux, et qu'il espéroit les empêcher de se joindre aux troupes qui étoient aux environs de Séville, de les combattre et de les défaire, et que même il essayeroit de brûler leurs

vaisseaux. Le roi lui répondit qu'il étoit toujours de son avis, qu'il le laissoit le maître de faire tout ce qui lui sembleroit à propos, et qu'il avoit une confiance sans bornes en son courage, sa sagesse et son expérience. Quand il eut cette parole du roi, il commença par dépêcher des coureurs vers les côtes de la mer; il leur donna ses ordres et ses instructions, leur indiqua en quels lieux ils pourroient le trouver en suivant ses routes, pour lui rendre compte de leurs découvertes, et sur-tout qu'ils ne lui apportassent que des nouvelles certaines et sur lesquelles il pût compter. La nuit suivante il se met en chemin à la tête de dix mille chevaux français et bretons, et quelque peu d'infanterie espagnole: outre cela, il étoit accompagné d'Olivier du Guesclin son frère, du Bègue de Villaines, homme en qui il avoit toute confiance, des deux Mauny, et de toute la noblesse française et bretonne qui l'avoit suivi en son voyage d'Espagne. Il marche jusqu'au jour, et s'arrête pour passer la journée dans un bois, afin que sa marche ne soit point découverte par les ennemis; il continue ainsi pendant six nuits de fatigue et six journées de repos. Il sait enfin que la flotte d'Afrique commençoit à paroître à la vue de Cadix; que le bruit étoit que D. Pèdre avoit cédé cette importante ville au roi de Bennémarine, pour retraite et place de sureté. Du Guesclin s'avance vers

ce port de mer, traverse quelques petites villes pour y trouver des ponts et y passer les rivières qui gênoient sa route, et aussi pour y prendre des provisions; et en sortant de toutes ces villes, il y laissoit du monde en garde pour empêcher que quelqu'un n'allât porter des nouvelles de sa marche à l'armée mahométane.

Enfin ses coureurs vinrent lui annoncer très-positivement qu'ils avoient vu les Africains débarquer près de Cadix; qu'ils avoient mis à terre leurs chevaux, leurs machines de guerre, leurs tentes, leurs provisions et munitions; qu'ils se disposoient à aller joindre l'armée de Dom Pèdre près de Séville; qu'au reste ils paroissoient en très-bon équipage, et tous hommes bien résolus et capables de se bien battre. Le rapport de ces coureurs étoit d'autant plus fidelle, que c'étoient tous gens parlans la langue castillane, et qui connoissoient le pays: ils s'étoient déguisés en paysans, avoient porté des vivres au camp des Maures; ce qui leur avoit donné la liberté de se mêler parmi eux, de voir tout ce qui se passoit dans leur camp, et d'apprendre leurs projets.

Sur leur rapport, du Guesclin tint conseil: c'étoit une suite de sa prudence (et une leçon pour tous ceux qui commandent), de ne jamais entreprendre une chose de conséquence, sans prendre l'avis des capitaines qu'il avoit auprès de lui; et son

principe étoit d'un homme bien sage. Il estimoit qu'en les consultant, il les intéressoit davantage au succès des opérations que chacun avoit en partie conseillées, puisque chacun devoit y contribuer : c'est un sentiment naturel et de l'amour-propre fondé sur la raison, de souhaiter de voir réussir ce que nous avons pensé ou conseillé ou au moins approuvé. Ainsi du Guesclin, en donnant à ses officiers ce témoignage de sa déférence pour eux, les engageoit par un endroit sensible, acquéroit leur estime, leur amitié et leur confiance, et les engageoit d'autant au succès des délibérations où ils avoient eu part, et à braver le péril comme lui et avec lui : de son côté il est constant qu'il avoit plus d'assurance dans les affaires qu'il avoit consultées, que s'il n'eût pris conseil que de lui seul, pensant en devoir naturellement retirer plus de gloire et d'honneur.

Le résultat de ce conseil de guerre fut, que le Bègue de Villaines et Olivier du Guesclin marcheroient avec trois mille chevaux et feroient l'avant-garde ; que lui du Guesclin les suivroit avec le cadet de Mauny et quatre mille chevaux, et qu'Olivier de Mauny avec Carlonnet conduiroient l'arrière-garde qui seroit de trois mille chevaux ; que si le Bègue rencontroit les Africains, il entameroit le combat et le soutiendroit lentement, jusqu'à ce que du Guesclin et le reste de l'armée vinssent à paroître.

Les Maures étoient déjà en marche : quelques-uns de leurs coureurs s'étoient montrés à la vue de l'armée chrétienne, et avoient d'abord tourné bride pour porter la nouvelle à leurs officiers, que les Français étoient en campagne, et même peu éloignés. Aussitôt les ennemis se formèrent en bataille, et continuèrent leur marche : leur avant-garde d'un côté s'engagea dans un défilé au moment même que le Bègue et Olivier du Guesclin y entroient par l'autre. Ceux-ci voyant que les Africains avoient quelque avance sur eux, les chargent d'abord avec deux cents chevaux seulement, et de suite avec leurs trois mille chevaux, qui étoient l'avant-garde, et les repoussent jusques dans la plaine d'où ils venoient de sortir. Là les Chrétiens firent ferme, et occupèrent les ennemis en attendant le reste de leur armée. Du Guesclin parut bientôt avec le corps de bataille, et un moment après Olivier de Mauny avec l'arrière-garde. Dès qu'ils furent réunis, ils passèrent le défilé au grand trot, et trouvèrent dans la plaine le Bègue de Villaines et le jeune du Guesclin qui amusoient les ennemis par une légère escarmouche. Le général donna à l'instant le signal pour la charge générale. Les Maures au premier choc lâchèrent le pied, car leur coutume est de fuir d'abord, puis de se rallier et retourner à la charge ; mais ils furent pressés avec tant de vigueur en cette occasion,

et leur dit : « Vous devez vous apercevoir comme moi, mes bons et fidelles compagnons, que la Providence divine se dispose peu à peu, et comme par degrés, à couronner son ouvrage ; qu'après avoir rendu plusieurs fois votre valeur victorieuse, elle a enfin rassemblé nos ennemis de toutes parts, pour que par une seule bataille vous terminiez vos travaux et cette longue et pénible guerre ; elle veut que comme vous avez acquis une gloire immortelle, vous acquériez aussi une tranquillité durable. Tout le monde sait le frivole projet que le malheureux D. Pèdre forme contre nous ; en sorte qu'il est temps de délibérer ici sur les moyens les plus sûrs et les plus vigoureux pour faire retomber sur la tête de cet homme détestable tous les maux dont il ose nous menacer : jugez donc lequel des deux partis vous semble le meilleur, ou de l'attendre dans nos lignes, ou d'en sortir pour aller à sa rencontre. Quant à moi, je ne suis encore déterminé à rien, sinon à prendre vos avis et agir suivant vos conseils, et je vous promets de ne rien changer à la délibération que vous allez faire. »

On peut juger que dans une affaire d'une si grande conséquence, les opinions furent bien partagées. Dès que le roi eut cessé de parler, les uns qui n'étoient pas d'avis que l'on quittât le camp pour aller combattre D. Pèdre en pleine campagne, disoient

que ce seroit absolument lever le siége et montrer aux ennemis qu'on les craignoit; qu'ils profiteroient de cette foiblesse pour en être plus résolus, et tâcher de rétablir la réputation de leurs armes; que les retranchemens étoient tellement fortifiés et si insurmontables, que pour le peu de raison et d'intelligence qui restât à D. Pèdre, il n'y avoit aucune apparence qu'il tentât de les forcer; qu'il seroit même à souhaiter qu'il l'essayât, qu'il portât la témérité jusqu'à l'entreprendre, parce que sa défaite et celle de toute son armée seroit indubitable.

Mais du Guesclin fut d'avis différent. Il fit observer l'état présent des affaires, les circonstances du siége, la conduite ordinaire de D. Pèdre et la nature de cette guerre, et conclut qu'il falloit prendre la campagne et aller au devant de cette nombreuse armée. « Si nous nous tenons, dit-il, cantonnés dans nos lignes, nous paroîtrons les craindre, et compter plus sur nos retranchemens que sur notre valeur; nos troupes mêmes en deviendroient moins hardies, et le courage de nos ennemis s'en augmenteroit. Il seroit encore possible que nous fussions forcés dans notre camp, et tout ce qui pourroit nous arriver de mieux, seroit de soutenir leurs efforts et de les repousser; ce qui seroit pour nous un trop petit avantage, et qui nous coûteroit une partie de nos plus braves

hommes. En mon particulier, je suis persuadé que D. Pèdre ne hasarderoit à nous attaquer que ses moindres troupes et les hommes qu'il auroit moins de regret de perdre. Du côté de sa majesté, qu'y auroit-il à gagner pour elle à remporter des avantages médiocres sur cette multitude d'Africains ? J'estime au contraire que de tels avantages feroient plus de mal que de bien, parce que de petits combats ne décideroient rien, animeroient les Infidelles, les aguerriroient peu à peu, et les rendroient avec le temps, capables de nous égaler et de devenir victorieux à leur tour. Du côté des retranchemens, s'il arrivoit que nous y fussions forcés, ce qui arriveroit infailliblement, car tôt ou tard, ou au moins pour l'ordinaire, les assaillans réussissent, les Infidelles alors nous accableroient sans que nous y pussions remédier ; la terreur s'empareroit de nos troupes, et leur grand nombre leur donneroit une victoire aisée et certaine. Si leur projet n'étoit pas de nous attaquer dans nos lignes, ils auroient encore plus d'avantage sur nous ; ils se posteroient de manière à nous incommoder tant qu'ils voudroient ; ils seroient maîtres de la campagne, et nous couperoient les vivres que nous n'avons pas en assez grande quantité pour continuer le siége jusqu'à ce que la place se rende. Nous serions donc alors forcés ou de lever le siége, ou d'aller les

combattre en plaine, et faire alors par nécessité ce que nous pouvons bien faire aujourd'hui par bravoure. » A toutes ces *réflexions* il en ajouta encore d'autres, comme l'assurance que le roi devoit avoir en son armée accoutumée à vaincre, et qui combattroit avec l'espérance de revenir du combat chargée de gloire et de riches dépouilles; que les soldats de D. Pèdre accoutumés à être vaincus ne soutiendroient pas l'aspect de leurs vainqueurs, et n'oseroient les attendre quand ils les verroient l'épée à la main. Que cependant le roi pourroit marcher au devant de l'ennemi, et laisser assez de monde au siége de Tolède, et que vingt mille hommes braves et éprouvés, comme le roi en avoit, lui suffiroient pour battre cette multitude d'Infidelles.

Le roi, qui avoit écouté du Guesclin de toute son attention, déclara ouvertement dans le conseil qu'il pensoit comme lui. Ensuite il lui porta la parole à lui-même, et lui dit : « Vous pensez et vous parlez si juste, messire Bertrand, vos réflexions sont si bien méditées, et vos résolutions formées avec tant de sagesse et de prudence, qu'il semble que la fortune ne puisse en traverser les événemens, et qu'elle doive toujours seconder votre valeur. Allons donc et marchons, je suis tout prêt; et quand je vous aurai auprès de moi, j'irai au combat, assuré d'aller à la victoire. » Aussitôt il se fit dans l'assemblée une espèce

de murmure, sur ce que le roi venoit de dire qu'il étoit prêt à marcher. On le supplia tout d'une voix de ne point exposer sa personne à l'événement incertain d'une bataille. Du Guesclin releva cet avis, et dit avec vivacité, qu'il n'étoit pas temps d'écouter des conseils timides; qu'il appartenoit au roi de remporter en personne une victoire aussi intéressante que celle-ci, qui le couvriroit de gloire et d'honneur; que c'étoit à son bras seul à lui acquérir la couronne de Castille et à la lui assurer pour toujours, et qu'on l'en estimeroit d'autant plus digne, qu'il l'auroit acquise par son épée.

La résolution fut donc prise de sortir du camp. Le roi laissa son frère D. Tellès à la continuation du siége de Tolède. Du Guesclin se chargea de donner tous les ordres nécessaires pour la marche; et il choisit vingt mille hommes, qui tous furent prêts pour marcher à minuit.

Le connétable étoit déjà parfaitement instruit de l'état et de la position de l'armée de D. Pèdre; il savoit encore que ce prince, se fiant sur le grand nombre de ses troupes, s'imaginoit qu'on n'oseroit jamais l'aller attaquer, et comptoit encore moins sur une affaire générale; que dans cette sécurité il ne faisoit observer aucune discipline dans son camp, quoiqu'il ne fût qu'à six lieues du siége devant Tolède. Tel étoit l'aveuglement, la présomption et l'imprudence de ce malheureux roi.

Quand les vingt mille hommes de Dom Henri eurent fait environ deux lieues, c'est-à-dire vers les deux heures du matin, le prince fit faire halte dans une belle plaine où l'armée se trouvoit : il attendit là que tout son monde fût arrivé, et à mesure que les troupes s'assembloient, il leur faisoit prendre leurs rangs ; en sorte qu'aguerries et expérimentées comme elles l'étoient, elles se rangèrent bientôt d'elles-mêmes en bataille. Alors le roi assembla tous ses principaux capitaines à la tête de cette armée, et tint conseil avec eux, pour délibérer sur ce qu'il avoit déjà conclu dans l'assemblée où l'opération avoit été décidée : il se mit au milieu de tous ses officiers pour être bien entendu de chacun, et se tournant vers du Guesclin et lui portant la parole, il lui tint ce judicieux et obligeant discours : « Si j'avois suivi, brave du Guesclin, vos sages conseils à la bataille de Navaret, nous n'aurions plus d'ennemis à combattre ; nous aurions conservé un grand nombre de bons soldats qui y sont restés, auxquels je ne puis encore penser sans douleur, et je n'aurois pas aujourd'hui celle de craindre pour la vie des bons serviteurs qui me restent : il falloit sans doute que ce malheur nous arrivât, pour que nous connussions toute l'étendue de votre valeur, qui auroit sans doute moins brillé en nous sauvant de cette perte, qu'elle n'a fait depuis en la réparant : j'ai

que l'effort fût général, et que les ennemis fussent épouvantés en même temps de tous les côtés. Il fut encore réglé qu'Olivier de Mauny ne combattroit point sans un ordre exprès, quelque chose qui pût arriver, et qu'il attendroit sans remuer qu'on vint l'avertir de donner : enfin, que si le lieu n'étoit pas assez spacieux pour combattre dans l'ordre exposé ci-dessus, les corps marcheroient dans leur ordre de bataille, et tiendroient leur front moins étendu. Les choses ainsi réglées, du Guesclin détacha Olivier son frère, avec cinq ou six cents chevaux, pour aller à la découverte ; celui-ci envoya devant divers partis de coureurs, et puis tout se mit en marche.

Le connétable, monté sur une excellente mule d'Aragon, parcouroit les rangs et observoit la contenance des soldats. Son air intrépide, sa mine toujours victorieuse, l'idée de ses grandes actions continuellement présente à ceux qui en avoient été les témoins, tout cela répandoit sur toute sa personne l'éclat d'un héros, et parloit plus éloquemment qu'il n'auroit pu faire : il sembloit que les troupes en fussent éblouies, et elles auroient eu honte de combattre foiblement sous les yeux et sous les ordres d'un homme si merveilleux, avec qui il n'y avoit que des triomphes assurés, et qu'elles avoient vu en toutes occasions déployer la force de son bras d'une manière unique et inimitable. Cependant pour n'ou-

blier rien de ce que doit faire un grand capitaine, il leur disoit qu'il ne doutoit pas qu'ils ne répondissent tous à la grande opinion que le roi avoit de leur vaillance et de leur affection pour sa personne et pour sa gloire; que ce grand prince alloit combattre pour leur repos, comme ils alloient combattre pour le sien, et que la couronne qu'ils alloient affermir sur sa tête, seroit un gage de leur bonheur pour toujours. Considérez, ajoutoit-il, pour qui et pour quelle cause vous allez combattre, après avoir déjà essuyé tant de fatigues : vous allez mettre votre vie au hasard pour un roi bon, équitable et rempli de vertus, contre le plus injuste, le plus méchant, le plus vicieux de tous les hommes, contre un monstre que ses cruautés et ses crimes ont rendu l'horreur du ciel et de la terre. Dieu vous a choisis non-seulement pour délivrer toute la Castille de la servitude insupportable qui la fait gémir, et pour la mettre à couvert des fureurs d'un tyran qu'elle déteste, mais encore pour affermir la croix de Jésus-Christ ébranlée par l'impiété de cet apostat, et par les insultes des Infidelles qui l'ont séduit et qui viennent ici pour protéger son crime. Songez donc que c'est la cause de Dieu même que vous allez soutenir; que c'est à lui à diriger vos bonnes intentions, et à les seconder, si par votre ardeur vous vous rendez dignes d'être dans ses mains les instrumens de

ses vengeances : songez aussi que vous devez craindre qu'il ne vous livre à vos ennemis, si vous ne le servez pas aujourd'hui avec tout le zèle et toute l'ardeur dont vous êtes capables. » C'est ainsi qu'il animoit ses troupes à une sainte colère et à une juste vengeance pour les intérêts du Ciel; ensuite ayant passé à la tête de l'armée, où les trois mille chevaux qu'il avoit choisis l'attendoient, mêlés avec ceux de l'avant-garde, qui tous étoient de ses vaillans Bretons, il s'aperçut qu'il s'y faisoit un profond silence, qui signifioit que l'on souhaitoit qu'il parlât, ce qu'il fit en ces termes : « Je dois vous rendre cette justice, mes chers compagnons, que j'ai éprouvé par-tout que votre valeur est invincible; je reconnois vous être redevable de tout ce que j'ai acquis par les armes, comme je crois n'avoir pas été inutile aux avantages que vous avez remportés. Je vous considère comme des hommes qui vont à la victoire, puisque vous allez au combat : vous n'avez jamais eu d'ennemis plus faciles à battre que ceux-ci : ce sont tous gens ramassés, différens de langage, de mœurs et de religion, qui, par conséquent, ne peuvent agir de concert; qui, après avoir été défaits tant de fois par votre valeur, ne soutiendront pas même votre premier effort; qui, quoique rassemblés et composant une même armée, n'en sont pas moins entre eux ennemis irréconciliables : tous les

Africains souhaiteroient voir répandre la dernière goutte du sang espagnol; les Espagnols n'ont pas une moindre animosité contre le sang africain : cette passion les entretient dans une défiance continuelle les uns des autres. Il est inutile que je vous représente les vertus du roi que vous servez, vous le connoissez pour reconnoissant, et d'une générosité vraiment royale, et qui sait que ce n'est pas par intérêt ni dans la vue des récompenses que vous allez combattre, mais pour sa gloire et pour la vôtre. Soyez cependant assurés que les biens de la fortune ne vous manqueront pas, tant que vous conserverez ceux dont vos vertus vous ont enrichis. Ce que je demande de vous, c'est que vous vous rappeliez tout ce que je vous ai vu faire d'exploits en France, en Bretagne et en Espagne; et que vous vous regardiez comme l'espérance du roi que vous servez, et la terreur de ses ennemis. »

Cependant Olivier du Guesclin, qui, comme nous l'avons dit, avoit été envoyé à la découverte, avoit déjà rencontré quelques Africains de l'armée de D. Pèdre, qui s'étoient répandus dans la campagne pour piller, et qui effectivement emmenoient des bestiaux qu'ils avoient trouvés dans les pâturages, et des hommes qu'ils conduisoient en captivité; il les chargea si vivement et si à propos, qu'il en tua la plus grande partie, fit une vingtaine de

prisonniers, mit les autres en fuite, recouvra le butin, et délivra les Chrétiens. Il envoya les prisonniers au camp du roi, lesquels effrayés des menaces qu'on leur fit, instruisirent le connétable de quantité de particularités intéressantes sur ce qui se passoit dans leur armée. Mais les autres qui avoient pris la fuite avertirent les leurs qu'il y avoit des ennemis en campagne.

Sur cet avis dont on ne pouvoit pas douter, D. Pèdre et les chefs des Africains envoyèrent de leur côté à la découverte, des cavaliers montés sur des chevaux barbes, d'une légèreté et d'une vitesse sans égale, qui ne furent pas long-temps à découvrir ce qu'ils cherchoient, et à venir confirmer les premières nouvelles. Ils rapportèrent et assurèrent positivement que D. Henri marchoit avec toutes ses forces; car l'obscurité de la nuit et leur précipitation ne leur permirent pas d'examiner, encore moins de juger du nombre de leurs ennemis. Ils furent même rencontrés par ceux qui marchoient les premiers, et qui précédoient le connétable, qui les poussèrent; de quoi du Guesclin ayant été instruit, il ne douta pas que les ennemis ne le fussent aussi bientôt de sa marche; mais en grand capitaine il songea à faire son profit de cette conjoncture qui auroit bien embarrassé un autre. Il fit prendre le trot à toute sa troupe, pour arriver au point du jour à la vue des Infidelles, et commencer

le combat avant qu'ils fussent détrompés sur le petit nombre qui marchoit contre eux, et ainsi les entretenir dans l'alarme et l'étonnement où les premières nouvelles devoient les avoir jetés.

Du Guesclin se trouva donc, une heure avant le jour, sur le sommet d'une petite colline, dont les troupes de Dom Pèdre avoient déjà commencé à s'emparer, et dont elles avoient été chassées par Olivier du Guesclin qui l'occupoit, quand son frère y arriva. De là il découvroit la disposition du camp ennemi, le long du Tage, à la faveur des feux qu'ils avoient allumés; il sut en même temps par quelques transfuges que D. Pèdre mettoit son armée en bataille: cette nouvelle donna lieu de délibérer si on l'attaqueroit avant que le jour parût; mais on pensa que, si on le faisoit, on lui donneroit lieu de prendre la fuite et d'échapper à la faveur des ténèbres: ainsi on se détermina à attendre le jour.

Le connétable employa le reste de la nuit à disposer son armée, et à l'étendre sur la pente de la colline: il exposa toutes ses troupes à la vue des ennemis, qui les crurent beaucoup plus nombreuses qu'elles n'étoient, parce que pour les abuser on avoit serré les premiers rangs, pendant que ceux de derrière étoient fort dégarnis; mais tout avoit ordre de se remettre en état. Du Guesclin usa encore d'un autre stratagème, qui fut de faire planter en

terre, à l'autre côté de la colline, une quantité de drapeaux exposés à la portée de la vue du camp ennemi. Ceux-ci furent en effet trompés par cette ruse, et croyant que sous ces drapeaux il y avoit des soldats, ils en concluoient que Dom Henri avec toute son armée avoit abandonné le siége de Tolède pour venir contre eux.

Dom Pèdre de son côté sentoit bien de quelle conséquence cette journée alloit être pour lui, et qu'elle décideroit infailliblement de sa couronne et de sa vie. Il rappela son courage tout entier dans cette occasion, et allant de rang en rang dans son armée, il caressoit les capitaines et les soldats, et les flattoit de belles espérances. « Vous allez, leur disoit-il, vous couvrir de gloire, en soutenant celle de votre roi, et en contribuant à le venger de ses sujets rebelles. Vous allez avoir à combattre des ennemis braves et expérimentés, mais vous l'êtes autant qu'eux, et vous avez sur eux un grand avantage par la supériorité du nombre. » Il leur remontroit encore qu'ils avoient lieu de tout attendre de leur valeur tant de fois éprouvée, et que c'étoit là plus que jamais qu'il falloit la déployer toute entière; que par la victoire qu'ils alloient remporter, ils verroient tous leurs travaux terminés; et qu'ils auroient avec la paix une vie heureuse, tranquille et honorable : qu'au contraire une défaite seroit pour eux une source de tous les

malheurs possibles; qu'ils auroient affaire à des vainqueurs impitoyables, de qui ils ne devoient attendre que la mort, la captivité, la honte et la misère.

De sa troupe, il passa à celle des Sarasins; il leur représenta quel intérêt ils avoient à bien faire, non-seulement pour lui, mais pour eux-mêmes: que si Dom Henri sortoit de la bataille victorieux, non-seulement il ne feroit quartier à aucun d'eux, mais qu'il seroit en état d'aller porter le fer et le feu dans leur pays, soit sous le prétexte de religion, ou pour se venger dans leur sang, des secours qu'ils avoient donnés à lui D. Pèdre, soit pour occuper ses troupes à servir son ambition et à étendre les bornes de son royaume.

Le fils du roi de Bennémarine, jeune prince d'un courage intrépide jusqu'à la présomption et la témérité, interrompit Dom Pèdre, pour le prier de ne se point exposer à l'événement de la bataille; qu'il étoit apparent que son ennemi en vouloit sur-tout à sa personne, à laquelle le sort de toute son armée étoit attaché; qu'ainsi il le prioit de s'en reposer sur lui et sur ses troupes, et l'assuroit que dans ce jour même il lui mettroit entre les mains le bâtard avec son connétable, ou du moins qu'il lui apporteroit leurs têtes. « Je ne doute pas, répliqua D. Pèdre au jeune prince, de votre valeur et de votre affection pour moi: je vous en rends grâces de

tout mon cœur; mais je suis déterminé à partager le péril avec vous, et à courir la même fortune où vous vous êtes engagé pour me secourir : je vous conjure même de vous ménager, et de ne pas vous livrer trop à votre courage dans la bataille; d'employer votre prudence pour tempérer votre ardeur et conserver votre personne, trop précieuse au roi votre père et à moi. Je ne vous dissimulerai pas cependant que nous allons avoir en tête les plus vaillans hommes de la terre et les plus grands capitaines; que ce du Guesclin dont nous voyons d'ici les enseignes chargées de ses armes et de son aigle noire (1), gentilhomme breton, l'honneur de la France et de sa patrie, et le modèle de tous les gens de guerre; et le Bègue de Villaines, son compagnon inséparable, sont deux hommes qui ne reculeront pas; que tous ceux qui les accompagnent sont également braves, et gens qui se sont très-souvent signalés : en un mot, soyez persuadé, comme moi, que de deux choses l'une; il faudra que nous les assommions, ou bien qu'ils nous assomment. »

Après cette conversation, D. Pèdre retourna prendre sa place, et à l'instant les trompettes se firent entendre de toutes parts : celles de du Guesclin y répondirent;

---

(1) Nous avons déjà donné le blason de ses armes d'argent, à l'aigle de sable éployée à la cotice de gueules, brochant en bande sur le tout.

la prière se fit, et tout de suite on marcha en avant. Le connétable s'avisa d'une chose qui contribua beaucoup à la victoire, qui fut de défendre de faire aucun prisonnier mahométan ; (il fit en cette occasion violence à son humanité naturelle, mais la nécessité des circonstances l'y força), et à ordonner qu'on fît main-basse sur tous, sans aucune exception : il donna au contraire un autre ordre aussi sage que le premier, qui fut que les soldats en approchant des ennemis criassent qu'il y auroit quartier pour les Espagnols chrétiens, et aucun pour les Infidelles. Ce commandement eut des effets fort heureux pour le parti de D. Henri. Il répandit une grande défiance dans l'esprit des Africains contre les Espagnols ; les premiers se persuadèrent que les autres étoient d'intelligence avec Dom Henri, et qu'ils les trahissoient ; D. Pèdre lui-même ne savoit qu'en penser. Outre cela, les Espagnols du parti de ce dernier furent touchés sensiblement de la magnanimité de leur ennemi, qui avoit l'attention de songer à la conservation de ceux mêmes qui portoient les armes contre lui. Cette réflexion les rendit moins opiniâtres ; en sorte que, sur la fin du combat, ils se déterminèrent plus aisément à mettre les armes bas, et à se soumettre à la clémence du vainqueur. Les Infidelles tout au contraire, désespérés de ne se voir environnés que de périls, sans apercevoir aucune

ressource, perdirent bientôt courage, et ne firent que peu de résistance.

La bataille commença par Olivier du Guesclin et le Bègue de Villaines qui s'attachèrent aux Africains. Les gens de trait d'une et d'autre part firent leur décharge, et aussitôt on en vint aux épées et aux haches d'armes. Le jeune prince maure faisoit des merveilles de sa personne ; il se montroit tout à la fois grand capitaine et vaillant soldat, et faisoit voir autant d'intelligence que de valeur. Son exemple animoit tous les siens à bien faire, en sorte qu'ils se précipitoient courageusement dans le plus fort de la mêlée, et quoique les Français les abattissent par monceaux, ils ne se ralentissoient pas. Un de leurs principaux officiers apercevant le Bègue de Villaines, vint à lui pour le percer, mais il reçut à l'instant le coup mortel, et l'honneur de mourir de la main de cet excellent capitaine. Ce Maure étoit proche parent et le principal confident du jeune prince, qui, apprenant la mort d'un homme qui lui étoit si cher, voulut en tirer lui-même vengeance. Il courut avec fureur contre le Bègue, et lui porta un si violent coup de zagaie, qu'à peine celui-ci en put-il soutenir la force extraordinaire. Tous les spectateurs de ce combat s'arrêtèrent pour voir quelle en seroit l'issue : le Bègue eut à peine reçu le coup dont heureusement il ne fut point blessé, qu'il

en porta un de son épée à son adversaire dont il perça sa casaque et son bouclier; et sans la cotte de mailles que le prince avoit sous ses habits, il l'auroit percé de part en part; mais malgré toute sa vigueur il en fut renversé par terre: alors les Africains poussèrent un grand cri, se jetèrent en foule au devant du Bègue de Villaines, et se mirent entre lui et le prince pour l'empêcher de le tuer. Cet événement donna lieu à une action où la force du sang et la bonté du naturel se développèrent bien honorablement.

Le Bègue de Villaines assailli de toutes parts, et presqu'accablé par le nombre des Infidelles, alloit infailliblement périr là, lorsque son fils, avec quelques gentilshommes français, se précipita parmi les Maures, couvrit son père de son corps et lui sauva la vie; mais sa tendresse et son courage le mirent lui-même dans le plus grand péril de la part de ceux à qui il venoit d'arracher son père, et dont il avoit tué plusieurs, en sorte que le père dégagé de leurs mains, vint à son tour fondre sur eux, et délivra son fils.

Il y avoit déjà plus de deux heures que l'on se battoit, et que l'affaire se soutenoit également, sans qu'il y eût encore aucune apparence de quel côté elle se décideroit, quoique les Africains eussent été jusques-là bien maltraités, lorsque du Guesclin jugea qu'il étoit temps pour lui

d'agir. Il vient avec ses trois mille hommes fondre sur eux, les prend en flanc et en queue, et les étonne tellement par son impétuosité et par son cri toujours victorieux de NOTRE-DAME GUESCLIN, que tout fléchit; on les massacroit sans rémission, et on en fit des monceaux. Tout ce qu'ils purent faire dans ce désordre, fut d'essayer à sauver la personne de leur jeune prince : ils l'environnèrent en grand nombre, le remirent à cheval, et le retirèrent de la bataille; mais du Guesclin s'apercevant de cette manœuvre, se mit à leur suite avec sa cavalerie, et les atteignit à l'entrée d'un petit bois, au nombre de cinq ou six cents chevaux qui étoient toute l'escorte du prince. Les Infidelles ne purent soutenir le choc que du Guesclin leur porta, d'autant plus que de moment à autre il lui venoit du renfort. Ainsi tout fut tué, le prince et les généraux que le roi son père lui avoit attachés; et de tout le surplus qui étoit l'élite de la noblesse maure qui combattoit pour défendre sa personne, il ne s'en sauva pas un seul.

Cependant le combat se soutenoit encore entre les Aragonois et les Juifs, lorsque du Guesclin revenant de la défaite du jeune prince de Bennémarine, s'aperçut que D. Henri avoit besoin de secours, et que la bataille entre lui et D. Pèdre duroit encore avec égalité : les seigneurs français en grand nombre s'étoient déjà rangés auprès

du roi, laissant à leurs soldats le soin d'exterminer les Maures, et ayant pris des chevaux frais, ils étoient aux mains contre le corps commandé par D. Pèdre. Les deux rois avoient fait l'un contre l'autre des prodiges de valeur : ils étoient également animés par la haine, l'ambition, la fureur ; ils avoient combattu homme à homme. D. Pèdre avoit eu un cheval tué sous lui, et l'un de ses écuyers ayant couvert la personne de son maître, de son corps, mourut à ses yeux, et tomba à ses pieds. D. Henri de son côté étoit tout couvert de sang : sa cotte d'armes criblée de coups, et son bouclier rompu par la moitié, étoient autant de témoins de sa valeur et des périls auxquels il s'étoit exposé. La longueur du combat et le travail qu'il avoit fait, lui avoient donné une si grande lassitude, qu'à peine pouvoit-il se soutenir, et peut-être alloit-il être réduit à se rendre ou à périr, lorsque du Guesclin vint à son secours. La présence de cet homme incomparable fit tout d'un coup changer la face de l'affaire. Du Guesclin pénétra jusqu'au fond de la bataille de D. Pèdre, qui étoit de vingt mille hommes, et ses Bretons couvrirent la terre de milliers de morts, pendant que d'un autre côté les Maures de Grenade et les Juifs de Castille furent totalement rompus par les Aragonois, dont la cavalerie poursuivoit les fuyards, et l'infanterie étoit acharnée sur ceux qui ne se

sauvoient pas assez légèrement : ces deux corps en firent un carnage effroyable.

L'infant d'Aragon, le comte de Roquebertin, aragonois, et les autres seigneurs de la même nation, au nombre de mille chevaux, vinrent se joindre à D. Henri, et fondirent sur l'armée de D. Pèdre ; Olivier de Mauny en fit autant avec son corps de réserve, au lieu de s'amuser à la poursuite des Grenadins qu'il venoit de défaire : alors tout plia ; le parti de D. Pèdre ne fit plus de résistance ; tout céda à la fortune de D. Henri.

Fernand de Castro, toujours fidellement attaché à D. Pèdre, voyant que non-seulement la bataille étoit perdue, mais que la vie de son roi étoit dans le plus grand danger, lui conseilla de se retirer, en attendant une occasion plus avantageuse. D. Pèdre suivit son conseil, se retira de la mêlée, et fuit à toutes brides avec quatre cents chevaux pour escorte. Le Bègue de Villaines fut le premier qui s'aperçut de sa fuite : il le suivit avec tant de vîtesse et de vivacité, qu'il le contraignit de se jeter dans le château de Montiel, ne pouvant aller plus loin sans risquer de tomber dans les mains de ses ennemis. Le Bègue le poursuivant toujours, arrive jusqu'à la porte du château, et la trouvant fermée, il poste son fils au devant, avec quatre cents chevaux ; et lui-même, avec toute sa cavalerie, investit la place de tous côtés.

Quand les Espagnols du parti de ce malheureux roi virent qu'il les abandonnoit, la déroute devint générale parmi eux : chacun se sauva par où il put, et on les poursuivit jusqu'à quatre lieues du champ de bataille ; mais ils s'échappèrent à la faveur de la nuit et des bois.

Cette bataille, qui décida absolument le sort des deux rois de Castille, et qui est connue dans l'histoire sous le nom de *bataille de Montiel*, fut donnée le treizième jour d'août mil trois cent soixante-neuf. Il y mourut, du parti de D. Pèdre, plus de cinquante mille hommes ; les drapeaux, les bagages, les munitions et le champ de bataille demeurèrent au vainqueur, avec un nombre considérable de très-beaux chevaux. Il n'y resta de la part de D. Henri que deux mille hommes : il n'y eut quartier ni pour les Maures, ni pour les Juifs ; mais les Chrétiens espagnols qui furent faits prisonniers, furent mis à rançon.

Toute cette grande opération fut l'ouvrage de du Guesclin. Il en avoit conçu l'entreprise, en avoit dirigé le projet, arrangé les dispositions et les marches, et on en dut le succès à sa prudence, à son activité et à sa valeur. Il n'y fut pas fait la moindre faute contre les principes ; et peut-être n'y a-t-il pas d'exemple dans l'histoire, d'une action si considérable où il n'ait été rien reproché. Il n'en fut pas de

même du côté de D. Pèdre, dont l'armée étoit trois fois plus nombreuse que celle de son ennemi. Il fit une faute énorme, qui fut une des principales causes de sa défaite; ce fut d'avoir partagé son armée en trois corps seulement, ce qui formoit trois lourdes machines difficiles à remuer et embarrassées dans leurs évolutions : au lieu que du Guesclin d'une armée de vingt mille hommes avoit formé cinq corps, qui se tournoient et agissoient avec légèreté, au gré des commandemens, et qui, chargeant sans cesse par divers endroits cette multitude pesante, sembloient être partout à-la-fois, et en plus grand nombre qu'ils n'étoient effectivement.

Le château de Montiel où Dom Pèdre s'étoit réfugié, étoit bâti sur un roc vif assez près du Tage, à six lieues au-dessous de Tolède (1). Ce roc s'élève dans une plaine très-découverte; la situation en est fort avantageuse, et l'art y a ajouté tout ce qui peut le rendre inaccessible, et le château imprenable. La main d'homme y avoit taillé un chemin étroit et roide, traversé de place en place par des angles qui faisoient que l'on ne voyoit pas, en y montant, plus de vingt pieds devant soi, et que du haut de ces redans on voyoit

(1) Il ne faut pas confondre ce château de Montiel près Tolède, avec un autre du même nom qui en est éloigné de sept journées, vers le royaume de Murcie.

tout ce qui montoit. Cette habitation forte et sauvage appartenoit à un vénérable vieillard, homme de grande qualité, à qui l'âge et les infirmités qui en sont inséparables, avoient fait choisir cet asile entre le ciel et la terre, pour y achever ses jours dans la pratique de sa religion et dans l'étude de la saine philosophie. Là il repassoit les foiblesses humaines que peut-être avoit-il autrefois éprouvées comme les autres; il méditoit sur la frivolité des choses passagères, se détrompoit par ses réflexions de tout ce qui l'avoit attaché à la terre; et il éprouvoit que la sagesse est utile à tous les âges, et une grande ressource dans la caducité.

Lorsque D. Henri vint faire le siége de Tolède, ce respectable seigneur lui écrivit pour le supplier de lui conserver le repos dont il jouissoit, qui étoit le seul bien solide qu'il se fût réservé, et il assura ce prince qu'il ne feroit rien contre ses intérêts. Le roi lui accorda de bonne grâce ce qu'il souhaitoit, et ordonna que le séjour de ce vieux gentilhomme, ainsi que tout ce qui en dépendoit, fût conservé; et tous les capitaines de l'armée se firent un devoir d'y veiller. D. Pèdre lui-même, tout incapable qu'il étoit de bien faire, avoit toute la considération possible pour ce bon homme : tant il est vrai que la vertu a de la force contre le vice même. Quand il arriva avec sa grande armée pour faire lever le

siége de Tolède, il n'attendit pas que ce gentilhomme lui demandât une sauve-garde : il le prévint, et lui envoya un des siens pour lui dire que, comme il avoit avec lui grand nombre d'Africains qui sont tous voleurs de profession, il jugeoit à propos, pour que lui et ses biens fussent respectés d'eux, de se loger chez lui avec dix ou douze personnes seulement, et qu'il profiteroit avec plaisir de l'occasion de le voir. Le gentilhomme qui connoissoit Dom Pèdre pour ce qu'il étoit, se seroit volontiers dispensé de recevoir cette visite; mais il n'y avoit pas deux réponses à faire dans une pareille conjoncture. D. Pèdre y vint donc et y passa quelques nuits. Quand il eut perdu la bataille et pris la fuite, le même château lui servit d'asile, et il y arriva bien à propos; car un moment plus tard les portes auroient été fermées.

Ce fut là qu'il eut le loisir de penser profondément sur son état présent, sur celui dont il se voyoit déchu, et dont il lui paroissoit impossible de réparer la perte : enfin tous ses malheurs se présentèrent à son esprit si vivement, qu'il tomboit dans le désespoir. Tous ses amis péris dans une seule journée, lui-même sans argent, sans alliés, sans soldats, sans réputation ni confiance, au contraire certain de la haine et de l'aversion de sa nation et de ses voisins; voilà de quoi son imagination s'occupoit, et ce qui excitoit sa fureur contre lui-

même. Pour comble de malheur il n'y avoit pas de provisions dans le château ; et il étoit entré avec lui près de sept cents hommes, qui n'y pouvoient subsister quinze jours. Le jeune de Villaines que son père avoit laissé à la garde des portes, avoit ordre de lui de n'en laisser sortir personne, et d'y laisser entrer tous ceux qui se présenteroient, afin d'affamer la place plus vîte.

Les choses étoient en cet état lorsque du Guesclin arriva, et D. Henri le lendemain, devant cette place. Il étoit difficile à ceux de dedans de sortir de là, et il ne l'étoit pas moins de s'y défendre, vu le peu de troupes qui s'y étoient renfermées. Du Guesclin y fit faire, aussitôt qu'il fut arrivé, un retranchement qui l'environnoit, bordé d'une terrasse de la terre même qu'on en avoit tirée. Il avoit ordonné si expressément que cet ouvrage fût bien gardé, que les officiers-généraux mêmes y couchoient, et y passoient les jours entiers sans s'en éloigner : de sorte que les troupes ainsi renfermées ne pouvoient sortir sans passer le retranchement, ni le passer sans le forcer : ce qui étoit encore plus impossible ; et les assiégés n'avoient pas plus à craindre les assauts, que les assiégeans les sorties.

Quelques jours se passèrent ainsi, pendant lesquels D. Pèdre chercha tous les moyens possibles de sortir de Montiel, et de mettre sa personne en sureté. Après

quelques tentatives rendues inutiles par l'extrême vigilance de notre héros, on s'arrêta enfin dans le conseil de Dom Pèdre à cet expédient : ce fut de tâcher de persuader à Dom Henri que son rival n'étoit plus dans la place, et de lui proposer de la part du gouverneur une négociation pour la lui remettre entre les mains. On s'imagina que pendant les pourparlers, la place ne seroit pas resserrée avec autant d'attention, et que le roi pourroit profiter de cette négligence pour en sortir à la faveur des ténèbres de la nuit; ou que si par la capitulation on obtenoit de D. Henri, pour la garnison, la liberté de sortir du château, on pourroit travestir D. Pèdre sous les habits d'un simple soldat, et le faire ainsi passer dans la foule.

Un officier nommé Dom Rodrigue de Sanatrias, que nous avons vu gouverneur de la ville de Birbiesça, et recevoir tant de bons traitemens de la part de du Guesclin, lui envoya un héraut pour lui proposer, au nom du gouverneur, d'accorder la sortie de la garnison. Du Guesclin présenta le héraut à Dom Henri, qui répondit que les Espagnols qui étoient dans la place étoient tous ses sujets naturels, et qu'il ne leur permettroit de sortir qu'à condition qu'ils se rangeroient à leur devoir en entrant à son service. Le héraut retourné avec cette réponse, fut interrogé sur tout ce qu'il avoit vu dans le camp; et comme il étoit

connu pour un homme intelligent, on jugea par ses réponses qu'il seroit fort aisé de faire sortir D. Pèdre avec peu d'hommes; et pour tromper mieux D. Henri et faire en sorte de ralentir l'exactitude de la garde du camp, on lui renvoie le même héraut pour lui proposer que s'il vouloit bien accorder une trève de dix jours, le gouverneur s'obligeroit de lui rendre la place à l'expiration de ce terme, dans le cas où D. Pèdre ne paroîtroit pas en état de la secourir.

Le héraut arrive donc une seconde fois, expose sa commission: la proposition est acceptée, la trève signée, et le héraut s'en retourne. La délibération cependant avoit été longue avant qu'on se déterminât, et avant qu'elle fût finie; l'ordre avoit été donné à toute l'armée: mais dès que la trève fut arrêtée, du Guesclin changea l'ordre, fit lui-même la visite des quartiers, redoubla les gardes, et recommanda fortement aux officiers de se tenir à leurs postes et d'avoir l'œil par-tout; et tout cela parce que l'envoi du héraut lui étoit suspect, et lui pronostiquoit que l'on méditoit l'évasion de D. Pèdre. Il communiqua sa pensée au Bègue de Villaines, qui fut du même sentiment; ensuite il envoya par toute l'armée l'ordre d'observer un profond silence pendant la nuit: après quoi il se retira dans sa tente pour prendre un peu de repos.

Tout étant si bien ordonné au camp de Dom Henri, la nuit vint; il y fut observé un silence si exact, qu'il sembloit qu'il n'y eût personne, ou qu'on fût dans un désert. Dans le château, on s'agitoit sur les moyens de faire sortir D. Pèdre : la tentative lui paroissoit tellement dangereuse pour lui, qu'il n'osoit la hasarder, et cependant elle étoit absolument nécessaire : la nuit qui étoit fort obscure, lui parut favorable à son dessein; il envoie un de ses gens, qui se coule sans bruit près du retranchement; il écoute, n'entend rien, et juge de là que tout le monde, excédé de fatigue, des marches et veilles précédentes, est enseveli dans un profond sommeil, sur la foi de la trève. Il retourne annoncer cette bonne nouvelle à son maître, l'assure que tout lui est favorable, et qu'il n'en faut pas manquer l'occasion. D. Pèdre ne se contente pas de ce premier rapport; il envoie l'un après l'autre des gens à lui, qui tous lui confirment le premier.

Enfin il part du château de Montiel, accompagné de cinq ou six des plus grands seigneurs de sa cour, et de quelques domestiques. Tous descendoient la montagne avec le plus profond silence qu'ils pouvoient : le roi lui-même conduisoit son cheval par la bride, de crainte de faire le moindre bruit; les autres conduisoient de même les leurs : mais le pas des chevaux, dans le grand silence de la nuit, fut entendu

de ceux que le Bègue de Villaines avoit mis en faction pour y avoir l'oreille. A l'instant ils lui en donnent avis; il arrive, commande à ses gens de laisser passer le retranchement à tous ceux qui descendoient, et se poste en lieu propre pour les arrêter tous. Ils passent tous en effet, et déjà se croient en sureté; mais au moment que Dom Pèdre mettoit le pied à l'étrier pour monter à cheval avec une entière assurance d'échapper, le Bègue le saisit par le bras; et aussitôt lui et toute sa suite se virent enveloppés par des soldats, qui s'assurèrent de leurs personnes. D. Pèdre se voyant entre les mains et à la merci de ses ennemis, dit au Bègue de Villaines qui le tenoit: Qui que vous soyez, souvenez-vous des devoirs que vous impose la qualité de chevalier; je suis le roi, gardez-vous bien de me livrer à D. Henri, mon ennemi capital; il me feroit cruellement mourir, et le crime en retomberoit sur vous, et votre réputation en seroit flétrie et déshonorée.

De Villaines se fit aussitôt connoître par son nom, et ajouta qu'il ne manqueroit à rien de ce qui étoit du devoir d'un chevalier; il le conduisit avec les seigneurs qui l'accompagnoient dans la tente la plus prochaine, qui se trouva être celle d'Eustache de la Houssaye, capitaine breton. Dom Henri en fut d'abord averti, et accourut à l'instant, suivi de du Guesclin et d'un grand nombre de seigneurs. Dom

Pèdre ne le reconnut point, et demanda lequel de ces seigneurs étoit Dom Henri : sitôt qu'il le connut, il s'échappa des mains de ceux qui le gardoient, et comme un furieux, il tira une dague du côté d'un des assistans le plus proche de lui, se précipita sur son ennemi pour l'en frapper : Traître, lui dit-il, au moins aurai-je l'avantage de te faire périr de ma main, et de me venger moi-même ; et je t'empêcherai de pousser ton infidélité et ta révolte jusqu'à verser mon sang. D. Henri ne recula pas ; au contraire il le reçut si vigoureusement qu'il le renversa par terre et tomba avec lui ; ils se prirent au corps dans cette posture et se débattirent, pendant que les seigneurs se mirent à les séparer, pour qu'ils ne se blessassent point ; mais cela même donna le temps à D. Henri de tirer sa dague et d'en frapper D. Pèdre à la gorge, dont il mourut à l'instant. Ce genre de mort pour un roi, et la façon dont elle venoit d'arriver, causèrent à tous les spectateurs un étonnement extrême : mais le mal étoit fait, et il étoit sans remède. D. Henri lui-même en fut affligé, et auroit souhaité que l'aventure fût arrivée sur un champ de bataille. Il se retira dans sa tente, et ensuite il envoya couper la tête de cet infortuné roi (1).

(1) Il répugne à nos mœurs de voir couper la tête à un roi mort ; mais on a vu plusieurs exemples dans cette histoire que c'étoit alors un usage contre les vaincus, morts ou non.

Cette mort a été rapportée de différentes façons, qui ne méritent pas d'être examinées ; mais quelques-uns ont dit que le *Bègue* de Villaines vendit D. Pèdre à son ennemi ; que le comte de Roquebertin le lui reprocha publiquement, et que le Bègue, pour s'en purger, offrit un combat singulier à son accusateur, qui le refusa. Un autre, *Valsigan*, a dit que D. Pèdre avoit la parole de du Guesclin, et qu'il s'y fioit entièrement ; que cependant ce fut par lui qu'il fut trahi et livré : ce qui est absurde et contre toute vraisemblance de la part d'un homme qui avoit l'honneur plus en recommandation que sa vie : il paroît plus sensé de croire que la chose s'est passée comme nous le rapportons d'après des écrivains fidelles.

La nouvelle de cette mort fut bientôt portée au château de Montiel, et aussitôt ceux qui s'y étoient retirés vinrent implorer la clémence du roi victorieux. Il pardonna à tous, reçut en ses bonnes grâces tous les seigneurs qui avoient suivi le parti contraire, et les assura qu'il les mettroit au rang de ses bons et fidelles sujets, tant qu'ils se maintiendroient dans leur devoir vis-à-vis de lui et des siens, et leur permit de se retirer chez eux. Il fit porter la tête de D. Pèdre à Séville, dont les habitans ne différèrent pas à se soumettre volontairement. Toutes les villes suivirent leur exemple ; et celle de Tolède, si obstinée, et qui

avoit traité si injurieusement D. Henri et ses hérauts, fut trop heureuse de le reconnoître pour son roi, de lui ouvrir ses portes, et de terminer ainsi définitivement la conquête de toute la Castille.

C'est ainsi que ce beau royaume conquis déjà une fois par les vertus et l'épée de D. Henri, le fut une seconde fois par les mêmes voies, et toujours à l'aide de la sagesse et de la valeur de son brave connétable. D. Pèdre au contraire, après l'avoir perdu une première fois par sa cruauté et ses perfidies, se le vit enfin arracher avec la vie, n'étant âgé que de trente-cinq ans et six mois. Ce prince détestable paroissoit né pour un meilleur sort ; il étoit très-avantagé des dons de la nature, grand, bien fait, doué de beaucoup d'esprit, *bon gendarme* et grand capitaine ; mais tout cet extérieur couvroit l'assemblage des vices les plus odieux, parmi lesquels on lui reprochoit une avarice insatiable, qui lui fit amasser des trésors immenses, sans le garantir d'être le plus malheureux homme de son royaume.

Le sort de l'un et l'autre de ces princes présente un contraste bien sensible, et prouve une vérité incontestable ; c'est que si les peuples doivent à leurs souverains respect, obéissance et fidélité, ceux-ci n'ont pas des obligations moins réelles vis-à-vis de leurs peuples ; que les rois, de quelque état que ce soit, ne doivent point

regarder la suprême puissance qui leur a été confiée par la Providence, ou le choix libre d'une nation dans la personne de leurs ancêtres, comme un moyen plus commode de satisfaire toutes leurs fantaisies, ou un rempart invincible contre les peines dues à leurs crimes; mais comme une obligation certaine de travailler au bonheur d'un grand nombre de personnes, et de donner à la société l'exemple des vertus qui contribuent à ce bonheur; que leur trône doit être le centre de la justice et de l'honneur; et que ce n'est que par un attachement inviolable à ces vertus qu'ils peuvent acquérir et conserver l'amour et la fidélité de leurs sujets, l'amitié, la considération et le respect de leurs voisins; que si quelquefois de bons princes éprouvent des disgraces, ils trouvent bientôt dans l'amour de leurs peuples les secours nécessaires pour réparer leurs malheurs; et que dans la prospérité, ils ressentent un double plaisir, en voyant tous les cœurs applaudir à leurs succès et partager leur satisfaction.

D. Henri éprouva cette vérité dans toute son étendue. Ses bonnes qualités le portèrent sur un trône dont toutes sortes de raisons paroissoient l'éloigner, et il eut le bonheur de le transmettre à ses descendans. D. Pèdre au contraire, ayant rompu le lien naturel de l'amour qui seul réunit un peuple à son roi, et qu'aucun autre

moyen ne pourra jamais suppléer, fut précipité du trône où sa naissance l'avoit placé, et éprouva toutes les rigueurs de la mauvaise fortune. Il semble que la Providence en permettant la première disgrace et le rétablissement de ce malheureux prince, eût voulu éprouver si un châtiment terrible et bien mérité le rendroit à son devoir; mais qu'enfin lassée par l'indomptable dureté de son cœur, elle l'abandonna, et le laissa courir au dernier période du malheur, pour en faire aux souverains un exemple effrayant, et le rendre l'horreur de la postérité, dont il n'est plus connu que sous l'affreux surnom de Cruel.

Fin du quatrième Livre.

HISTOIRE DE BERTRAND DU GUESCLIN.

LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Renouvellement de la guerre en Guienne. Cause de cette guerre. Troubles dans cette province. Les grands portent leurs plaintes au roi. Le prince de Galles cité à la cour des pairs. Le connétable de France rend l'épée au roi, et lui propose du Guesclin pour son successeur. Le roi le rappelle d'Espagne, et lui destine l'épée de connétable. Réduction de Séville à D. Henri. Alliance de ce prince avec la France. Départ de du Guesclin. Belles paroles de D. Henri. Son dernier exploit en Espagne. Honneurs qu'il reçoit sur sa route, du comte de Foix, du duc d'Anjou, du comte de Périgord, etc. Toutes les villes sur son chemin se soumettent au bruit de son nom. Expédition contre

les Anglais à Périgueux. Siége de Limoges, qui se soumet dès que du Guesclin y est arrivé. Il se déguise pour achever sa route vers Paris. Joie de toute la ville à son arrivée. Sa réception du roi. Est fait connétable. Les Anglais qui couroient la campagne fuient à cinquante lieues de Paris. Le connétable les suit. Sa générosité envers ses soldats, et celle de sa femme. Terreur des Anglais. Grandtson leur commandant demande la bataille. Du Guesclin le défait complètement. Grandtson l'attaque corps à corps, et est vaincu. Insolence d'un Anglais; du Guesclin prend sa place et l'Anglais est tué avec toute sa garnison. Continuation de victoires et de réductions de places sans résistance. Aventures du capitaine Cressonnailles et ses suites. Infidélité de ce capitaine qui brûle sa place avant de la rendre. Colère de du Guesclin, et la vengeance qu'il en tire. Autre insolence encore plus piquante du gouverneur de Bressuire; siége et prise de cette place. Mort du maréchal d'Andrehan. Les Anglais se sauvent par la Bretagne pour gagner leurs vaisseaux. Du Guesclin les fait suivre et détruire.

Il reçoit un présent immense en or et en bijoux précieux du roi D. Henri, et distribue le tout à ses troupes. Le roi le mande à la cour. Conférences qu'il a

avec ce prince ; suites qu'elles eurent. Naissance de Louis duc d'Orléans, second fils de Charles V. Du Guesclin est parrain. Il part pour aller continuer la guerre. Toute la noblesse le suit. Affaire entre Chandos et Carlonnet qui est pris. Générosité d'un Anglais. Mort de Chandos, le du Guesclin d'Angleterre. Sa générosité en mourant. Marches de du Guesclin. Il assiége Uzès en Languedoc. Il va à Avignon. Prend Mulac et autres places en grand nombre sans combat, en chassant toujours les Anglais devant lui. Uzès se soumet. Du Guesclin va à la cour. Le duc de Lancastre, fils du roi d'Angleterre, entre dans le Languedoc, prend Montpaon en Limosin. Fureur de ce prince. Ses courtisans l'appaisent. Son père le rappelle, et envoie le comte de Pembroc à sa place, sur une flotte qui est battue par celle d'Espagne, et tous les généraux faits prisonniers. Du Guesclin profite de l'événement. Il entre en Poitou, prend nombre de places, médite le siége de Poitiers et de la Rochelle. Insolence d'un Anglais dans Montcontour. Du Guesclin le fait pendre. Siége de Sainte-Sévère, place très-forte. Conseil de guerre à ce sujet. Aventure singulière qui occasione l'escalade et la prise de la ville mise au pillage. Les habitans de Poitiers écrivent

au connétable qu'ils sont prêts à se rendre. Il s'y rend, et y entre aux acclamations de tout le peuple. Le château est pris de force, et tous les Anglais massacrés. D'autres prennent Nyort, et y mettent tout à feu et à sang. Carlonnet prend Châtelleraut par stratagème. Siége de Soubise, secourue par le captal de Buch, qui est défait par Yvain de Galles.

Du Guesclin se dispose à faire le siége de la Rochelle. Trait admirable du maire de cette ville pour rendre la place au roi sans siége; succès de son stratagème. Joie générale à l'armée et à la cour sur cet événement, et les suites qu'il eut.

Les affaires d'Espagne se trouvant ainsi terminées par la valeur, la sagesse et l'activité de du Guesclin, ce héros y fit encore quelque séjour, jusqu'à ce que les troubles de la France le rappelassent, et que la fortune lui eût préparé de nouveaux triomphes, en lui donnant lieu de prévenir la désolation du royaume, et de lui rendre sa première et naturelle splendeur.

(1369.) D. Henri, devenu paisible roi de Castille, témoigna toujours à du Guesclin une reconnoissance infinie de ses grands services : il se souvint qu'il lui devoit sa proclamation à la royauté, et deux fois sa couronne ; il l'en récompensa en roi généreux. Ensuite il renouvela et cou-

firma tous les traités qu'il avoit faits avec la France, à la persuasion et par l'entremise de ce grand homme, également négociateur et guerrier.

Comme les affaires de la France et de nouvelles divisions entre cette couronne et l'Angleterre vont le rappeler sur son ancien théâtre, il est bon d'entrer dans quelque détail sur ce qui y donna lieu.

Nous avons vu dans le troisième livre, que le prince de Galles n'avoit épargné ni hommes, ni argent, ni peines pour rétablir D. Pèdre sur le trône de Castille; que sur les promesses de ce perfide roi, il avoit épuisé ses finances, au point d'avoir vendu sa vaisselle d'or et d'argent, et ses meubles; et enfin perdit son crédit, pour rendre service à un ingrat, et mettre sur pied des forces proportionnées à une si grande entreprise. Quand il fut de retour en Guienne, il eut assez à penser pour trouver les moyens de remédier au dérangement de ses affaires, satisfaire ceux qui l'avoient suivi dans son expédition, et acquitter les dettes qu'elle lui avoit fait contracter et dont ses créanciers demandoient le payement avec beaucoup de vivacité. Cela lui étoit d'autant plus difficile, qu'il suffisoit à peine à sa dépense courante qui ne pouvoit souffrir ni interruption ni diminution: du côté de l'Angleterre, il ne pouvoit compter sur aucun fonds. Ce royaume étoit aussi épuisé que lui par les différentes

guerres qu'il avoit eues à soutenir contre la France et l'Ecosse, et d'autres ennemis considérables.

On voyoit bien dans le conseil du prince de quelle conséquence il étoit pour l'Angleterre de tirer la Guienne de cet embarras, et même promptement, par la crainte que les Gascons qui ne supportoient pas patiemment une domination étrangère, ne trouvassent des prétextes pour secouer ce joug, et se réunir à la couronne de France, à laquelle ils avoient appartenu et dont ils avoient été détachés par des raisons de politique. Le mal donc augmentant tous les jours, le prince de Galles vit qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour y apporter remède. Il assembla pour cet effet les états-généraux d'Aquitaine, où se trouvèrent les principaux seigneurs, prélats et bourgeois, et ceux qui étoient le plus au fait des affaires et les plus capables de le conseiller. On y fit un état exact des dettes du prince; on y représenta que puisque les sommes empruntées étoient dues à toutes personnes de la nation, et qu'il n'en sortiroit pas d'argent, il n'y avoit pas d'inconvénient de lever cette valeur par une imposition sur le public; que pour rendre cette imposition plus facile et moins onéreuse, on la feroit à longs termes, et qu'on ne lèveroit qu'en trois ans ce que le peuple pouvoit aisément fournir dans une année, si un cas urgent l'exigeoit.

Ceux de la Xaintonge et du Poitou souscrivirent sans beaucoup de peine à cette résolution ; mais ceux d'au-delà de la Garonne s'y opposèrent formellement, et déclarèrent ouvertement qu'ils ne souffriroient jamais qu'il fût établi sur le peuple un impôt qui avec le temps deviendroit perpétuel ; que c'étoit déjà assez pour eux de tolérer les vexations des Anglais, qui, bien loin de les protéger et de les secourir, faisoient venir de leur pays les hommes les plus capables d'entretenir les divisions ; que ces étrangers ne passoient la mer que pour venir sucer leur sang et s'enrichir de leurs dépouilles ; qu'ils n'étoient pas traités comme sujets libres, mais comme des hommes subjugués et réduits dans une servitude qui devenoit tous les jours plus dure et plus insupportable ; qu'enfin ils se garderoient bien à l'avenir de sacrifier leurs biens, leur vie et leur repos à l'ambition des Anglais ; et qu'ils étoient résolus à ne plus faire servir désormais leur propre valeur d'instrument aux violences qu'ils avoient souffertes trop long-temps. Ces propos qui sentoient la révolte, se tenoient publiquement, et étoient appuyés par le sire d'Albret, les comtes d'Armagnac, de Carmaing (1), de Comminges, de Péri-

---

(1) Les comtes de Carmaing ont pris depuis le nom de Foix, par alliance d'une héritière qui leur porta le comté de Foix, dans le quatorzième siècle.

gord (1) et tous les autres grands seigneurs, et par la plus grande partie des villes et des communautés. Les seignèurs employoient pour prétexte les intérêts des peuples, dont ils faisoient un masque pour couvrir leurs intérêts propres; mais par cette conduite ils s'attachoient les particuliers et le plus grand nombre des citoyens, sauf à trouver dans la suite le moyen de faire leur arrangement personnel et d'abandonner le parti qu'ils avoient paru protéger, comme l'expérience l'a fait voir mille fois. Les seigneurs gascons considéroient que si le prince de Galles levoit des tributs sur les peuples, il les appauvriroit, et ôteroit par-là aux grands les moyens d'en tirer les avantages qu'ils savoient y trouver. Le prince de Galles fut fort mécontent de ces murmures; mais l'imposition avoit été arrêtée par les états-généraux en sa présence, et il étoit de son honneur de la soutenir : d'ailleurs, il étoit d'un caractère fier et absolu ; la résistance des seigneurs l'offensoit, elle tendoit à la révolte et étoit d'une dangereuse conséquence pour l'avenir; enfin, pour ne pas paroître les craindre ni leur céder, il donna tous les ordres nécessaires pour l'exécution de cette levée de deniers.

Il faut aussi convenir que le conseil

---

(1) Les comtes de Périgord sont aujourd'hui connus sous le même nom, et sous ceux de princes de Chalais, comtes de Périgord ou comtes de Taleyran, qui est le nom primitif de la maison.

d'Angleterre faisoit une grande faute de politique en ne donnant tous les emplois et toutes les dignités qu'à des Anglais, au préjudice des naturels de la Guienne. Les Anglais y jouissant de tout, ne songeoient qu'à s'enrichir pendant le temps de leur exercice, et s'en retournoient chargés des richesses de la nation. Ils étoient remplacés par d'autres qui quelquefois enchérissoient sur les premiers ou au moins les imitoient ; en sorte qu'avec le temps toute la substance des peuples auroit passé en Angleterre.

Le prince de Galles ayant donc pris sa résolution, et la soutenant avec hauteur et fermeté, les seigneurs mécontens qui voyoient leur résistance infructueuse, se rendirent à Paris, y portèrent leurs plaintes aux pieds du roi comme seigneur suzerain, et implorèrent sa protection et sa justice contre cette nouveauté.

Le roi trouva l'affaire délicate et de la plus grande importance; il fut long-temps à se déterminer sur ce qu'il avoit à faire. Mais son conseil lui représenta que les plaintes des seigneurs et du peuple de la Guienne étoient bien fondées ; qu'il étoit souverain seigneur de leur province, et qu'en cette qualité il ne pouvoit refuser de les écouter et de leur rendre justice ; qu'il étoit même de sa dignité de faire un acte de son autorité supérieure ; qu'il ne devoit pas craindre que les Anglais refu-

sassent de se soumettre à ce qu'il leur commanderoit, dans la crainte d'avoir à soutenir une guerre, qui étoit ce qu'ils craignoient le plus, tant à cause de la vieillesse de leur roi Edouard III, de la maladie incurable du prince de Galles (1) et de la mésintelligence qui étoit entre ses frères, que par l'épuisement de leurs finances, la misère actuelle du peuple et le mécontentement déclaré de la noblesse.

Toutes ces considérations déterminèrent Charles à faire droit sur les plaintes qu'il avoit reçues. L'occasion étoit favorable, il n'avoit alors point de guerre à soutenir; il jugeoit que non-seulement il étoit difficile de contenir dans l'oisiveté une nation aussi remuante et aussi guerrière que la nation française, mais que ce repos même pouvoit être préjudiciable à celui du royaume. Ainsi il envoya assigner le prince de Galles à comparoitre en personne en son parlement des pairs à Paris, pour répondre sur les plaintes que les seigneurs avoient faites de son mauvais gouvernement. Le prince reçut cette assignation avec sa hauteur et sa fierté naturelles, et ne comparut point; en sorte que le roi envoya déclarer la guerre au roi d'Angleterre,

---

(1) On a vu qu'après la bataille de Navarret qu'il gagna sur D. Henri, il partit d'Espagne attaqué de maladie. Cette maladie se déclara être une hydropisie, dont il mourut peu après ce que nous rapportons, à Londres.

et tout-à-coup le feu s'alluma entre les deux couronnes. Les commencemens de cette guerre furent peu de chose, et ne consistèrent qu'en courses réciproques sur les terres des deux princes; mais quoique cet orage ne fît encore que paroître, il ne laissoit pas d'annoncer par les premiers coups de tonnerre, jusqu'à quel point il s'échaufferoit.

Le connétable Moreau de Fiennes, après avoir passé toute sa vie au service de ses rois et de sa patrie, comblé de gloire, et parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, se trouvoit accablé des infirmités inséparables d'une vie longue et laborieuse. Se voyant absolument hors d'état de continuer les fonctions d'une si grande charge, et apercevant les premières étincelles d'un incendie qui ne pouvoit que devenir très-considérable, il jugea qu'il étoit temps d'avoir un successeur qui fût dans toute sa force, pour réprimer l'audace des Anglais, et soutenir les armes de la France dans tout leur éclat et leur réputation. Dans ce dessein, il dit au roi que se voyant désormais hors d'état de le servir plus long-temps par la foiblesse de son âge, et pensant qu'un homme de bien devoit toujours mettre un intervalle entre les affaires de ce monde et celles de l'autre, il le supplioit très-humblement de lui permettre de se retirer de la cour, pour achever dans le repos et le silence une vie qu'il avoit passée dans le

tumulte des armes : qu'il étoit fâché de voir qu'à mesure que ses forces diminuoient, l'importance des affaires augmentoit, et que l'impossibilité de continuer à le servir comme par le passé, le forçoit à lui remettre l'épée de connétable qu'il lui avoit fait l'honneur de lui confier, pour qu'elle passât dans une main plus vigoureuse que la sienne ; que quant à lui il ne pouvoit plus servir sa majesté que par ses prières et ses vœux ; que cependant pour dernière preuve de son zèle pour le service de son maître, il le prioit de lui permettre de lui donner encore un conseil, qui étoit de lui proposer pour son successeur Bertrand du Guesclin ; que la connoissance qu'il avoit acquise par un long exercice dans son métier, le persuadoit qu'il n'y avoit pas au monde un plus vaillant homme ni un plus sage capitaine.

Le roi, qui avoit le cœur d'un grand prince, et qui conservoit toujours beaucoup d'affection à ses bons serviteurs, embrassa tendrement son vieux connétable, et lui dit, les larmes aux yeux : « J'ai grand regret de vous perdre ; il seroit à souhaiter que des hommes comme vous ne mourussent point ; mais puisque vous ressentez les infirmités de l'âge, et que vos services vous fatigueroient, je suis forcé de recevoir la démission que vous me faites de votre charge, à condition cependant que vous resterez auprès de moi, ou que

du moins vous viendrez souvent à la cour pour m'aider de vos conseils. Celui que vous me donnez au sujet de Bertrand du Guesclin, est une preuve de l'amitié que vous me portez et de la droiture de votre cœur : je le connois pour le meilleur sujet que j'aye ; il est encore en Espagne, attaché aux affaires du roi D. Henri : je vous promets de me souvenir de lui, comme d'un homme plein d'honneur et de vertus, et que l'estime que vous en faites me rend encore plus recommandable. »

Le roi, sans s'expliquer davantage, envoya un courrier à notre héros qui étoit encore en Espagne occupé au siége de Tolède, et lui manda qu'il eût à se souvenir que la dernière fois qu'ils s'étoient séparés, il lui avoit donné sa parole de le venir joindre, quand il auroit besoin de lui et qu'il le rappelleroit. Du Guesclin répondit à la lettre que le roi lui avoit fait l'honneur de lui écrire, qu'il osoit croire que sa majesté étoit trop persuadée de son respect et de sa soumission à ses ordres, pour douter de son zèle et de sa promptitude à lui obéir ; qu'il étoit très-fâché que la continuation de la guerre d'Espagne le retînt malgré lui, et l'empêchât de se rendre à l'instant à ses commandemens, comme il le devoit ; mais qu'il alloit travailler avec tant d'ardeur et d'attention à le servir auprès de D. Henri, que dans très-peu de temps il auroit la liberté d'aller se jeter à

ses pieds, et lui renouveler ses sermens de fidélité et ses très-humbles actions de grâces des marques que sa majesté vouloit bien lui donner de la continuation de sa bienveillance royale.

D. Henri profita de l'occasion pour joindre des lettres de sa part à celles que son connétable écrivoit au roi, et dépêcha quatre de ses principaux officiers pour les porter plus honorablement; il les chargea de présens précieux à remettre en même temps au roi. Mais ce qui fût le plus agréable à sa majesté, ce fut de voir dans quel haut degré de réputation et d'estime du Guesclin étoit parvenu en Espagne. Il fut charmé de voir que celui qu'il avoit choisi pour remplir la première dignité de son royaume, et le représenter à la tête de ses armées dans des circonstances aussi intéressantes, eût acquis chez les alliés tant de considération; il en auguroit qu'il lui en seroit d'autant plus utile pour le bien de son service, et pour donner de la terreur à ses ennemis.

Enfin le siége de Tolède étant fini par la soumission des habitans, du Guesclin se disposa sérieusement à quitter l'Espagne, et en demanda la permission à D. Henri, qui lui fit cette réponse: « Je m'étois flatté, illustre du Guesclin, que nous jouirions ensemble de la couronne de Castille, dont je suis redevable à la force de vos armes; mais puisque votre valeur n'est pas encore

satisfaite d'avoir procuré le repos de la Castille, de l'avoir délivrée du monstre qui la faisoit gémir par ses cruautés et ses violences; puisque la Providence divine veut que cette valeur soit sans cesse exercée, il ne m'appartient pas de m'opposer à ses ordres. Allez donc, vaillant Bertrand, allez faire éprouver à votre patrie combien elle est heureuse, et combien il lui est glorieux d'avoir donné la naissance à un homme comme vous; mais quand vous aurez contraint les Anglais à faire raison à la France de toutes les insultes qu'ils lui ont faites, repassez les Pyrénées : je me joindrai à vous pour faire la conquête du royaume de Grenade que les Sarasins ont usurpé en Espagne; j'aurai autant de joie de vous mettre sur la tête la couronne de ce beau et vaste pays, que vous en avez eu à me donner celle de Castille, et de vous voir dans un tel état qu'il n'y ait plus d'inégalité entre nous, pour m'acquitter, autant que je le pourrai, des obligations que je vous ai, et qui sont quant à présent au-dessus de mon pouvoir. » Du Guesclin lui répondit que cette séparation l'affligeoit sensiblement, et qu'il ne pouvoit s'en consoler que par la pensée des services qu'il alloit rendre au roi son maître, dans la guerre qu'il avoit déclarée aux Anglais; qu'il auroit la satisfaction de combattre les mêmes gens qui avoient favorisé les intérêts du cruel D. Pèdre, et qui s'étoient

déclarés si ouvertement ennemis de sa majesté. Ensuite il proposa à D. Henri de faire un traité avec la France contre les Anglais, semblable à celui qui avoit subsisté contre D. Pèdre, et il eut le bonheur de terminer cette négociation et d'en arrêter les articles, qui furent signés par D. Henri et par du Guesclin, au nom du roi à qui il les porta. Par ce traité les Castillans s'engageoient à traverser par terre et par mer les entreprises des Anglais, et pour cela de tenir toujours toutes leurs forces en état : du Guesclin s'engageoit de sa part pour la France à les secourir en tout temps et en toute occasion, et de les aider d'hommes et d'argent.

Après avoir pris congé du roi et reçu de lui des témoignages de son estime et de sa reconnoissance, il partit et se rendit d'abord à son duché de Molinès, qui faisoit partie des bienfaits dont le généreux Dom Henri avoit récompensé ses grands services. Du Guesclin après y avoir fait quelque séjour, se disposoit à continuer sa route, lorsqu'il y arriva un des chambellans du roi de France, nommé Jean de Berquettes, chargé de paquets. Du Guesclin l'avoit vu à la cour de France, et le reconnut; il lui demanda d'abord avec empressement des nouvelles du roi et de sa santé. Berquettes lui présenta ses paquets en lui disant : « Voilà de quoi vous en instruire ; mais je puis par avance vous annoncer comme

une chose publique, que jamais il n'y a eu plus de raison de craindre pour le royaume de France; que l'animosité et la fureur des Anglais sont montées à leur comble; déjà la Champagne et la Brie sont inondées de leurs troupes: la consternation et les alarmes se répandent par-tout, et les plus affectionnés sujets du roi commencent à perdre toute espérance. Nos ennemis se préparent à entrer en France par la Guienne et par le Poitou, et à faire de toutes parts des efforts extraordinaires. Le roi seul paroît inébranlable au milieu de cette nouvelle tempête, et nous n'avons plus d'espoir que dans sa sagesse et sa valeur; mais tout le royaume vous désire: on est généralement persuadé qu'il a besoin que votre bras vienne le seconder, ce bras qui a fait tant de grandes actions, et dont la réputation et la gloire l'ont rendu la terreur des mêmes ennemis que nous avons à combattre. Il est réservé au plus vaillant homme du monde et au plus prudent de tous les capitaines, de faire réussir les projets du plus sage roi que la France ait vu régner. Vous êtes attendu et souhaité comme un restaurateur en qui tout le royaume a mis son espérance et sa confiance. Ne tardez donc plus à vous rendre aux vœux de votre patrie, et à venir recevoir les honneurs qui vous y attendent. »

Du Guesclin lui répondit qu'il alloit se rendre au camp devant Soria, et que de

là il se rendroit en France sans s'arrêter ; cependant il balançoit encore sur le parti qu'il avoit à prendre. Comme il étoit dans ces incertitudes, il reçut de Charles un message le plus honorable qui eût jamais été fait à un sujet : le roi fit partir le maréchal d'Andrehan pour se rendre auprès de du Guesclin, achever de le résoudre, et l'amener. Ce maréchal étoit son ancien ami, et la cause première de son avancement, l'ayant lui-même présenté et donné au roi Jean : il avoit long-temps fait la guerre avec Bertrand, et ayant été le témoin de ses faits d'armes, il avoit eu lieu de concevoir pour notre héros une si grande estime, qu'en plusieurs occasions, quoique maréchal de France et de beaucoup son ancien dans le service, il n'avoit pas hésité à commander en second sous ses ordres. Ce seigneur trouva du Guesclin au siége de Soria, qui lui appartenoit en vertu de la donation que le roi D. Henri lui fit aussitôt après sa première proclamation, et dont les habitans refusoient de le reconnoître pour leur seigneur.

Celui-ci ressentit dans toute son étendue l'honneur que le roi lui faisoit ; il reçut le maréchal non-seulement avec les plus grandes démonstrations de joie et de plaisir de posséder un ami qui lui étoit infiniment cher, mais en grande cérémonie et avec respect, comme une espèce d'ambassadeur du plus grand roi du monde. Ils entrèrent

en conférence seul à seul, et en toute liberté. Le maréchal lui remit la lettre du roi, que du Guesclin lut; ensuite le premier lui tint ce discours : « C'est trop long-temps vous refuser aux désirs d'un grand roi et à ceux de tous les Français; c'est trop long-temps vous opposer vous-même à votre propre élévation et aux honneurs que votre vertu vous a mérités : vous la faites volontairement servir d'obstacle et presque d'ennemie à votre agrandissement. Les peuples vous attendent avec la dernière impatience, le roi n'en a pas moins de vous voir et de vous employer; déjà les ennemis qui en sont instruits tremblent au nom du brave du Guesclin. Vous ne pouvez plus rester en Castille, pendant que votre patrie a besoin de vous, et qu'elle est en péril; votre retardement seroit injuste et même criminel, et vous rendroit responsable de tous les malheurs qui pourroient arriver au royaume par votre faute. » Du Guesclin voulut répondre; mais le maréchal ne lui en donna pas le temps, et pour terminer la conversation, lui dit : « Il n'y a plus à délibérer, le roi le veut, vous êtes nécessaire; il y va de l'intérêt de votre honneur, il y va du bien de la France, et tous vos amis m'ont chargé de vous dire de leur part qu'ils vous ordonnent de vous rendre à la cour. » A cela du Guesclin n'eut pas un mot à répliquer, et il s'engagea à partir sans plus de délai. Il dépêcha à l'instant un

hérault au roi pour lui en donner avis, et il écrivit à tous ses amis pour les prier de se tenir prêts à le joindre sur sa route.

La nouvelle de la prochaine arrivée de du Guesclin répandit une joie universelle, comme si c'eût été un ange tutélaire que le Ciel envoyât à la France. Le roi sur-tout en laissa voir toute sa satisfaction : sa profonde sagesse lui faisoit apercevoir, mieux qu'à personne, combien la valeur et la conduite de cet excellent guerrier étoient importantes dans l'état des affaires, et le grand changement qu'elles alloient y apporter.

Du Guesclin avoit, comme on a vu, reçu le maréchal d'Andrehan étant au siége de Soria, que les habitans refusoient de rendre à ceux qu'il avoit envoyés pour en prendre possession en son nom. Il avoit donné cette commission aux deux frères de Beaumont, bretons et ses proches parens. Comme les révoltés avoient quelques gens de guerre dans leur ville, du Guesclin avoit obtenu de D. Henri la permission de la faire assiéger dans les formes, et ces deux seigneurs y avoient mené deux mille hommes avec lesquels ils n'étoient pas plus avancés que le premier jour. Un ancien a dit bien à propos, que les lauriers ne croissent pas en toute sorte de terre, et qu'ils ne sont pas faits pour être cueillis par toutes sortes de mains. Du Guesclin surpris de la longueur de ce siége et irrité de l'opiniâtreté insensée de ces habitans, ne fut pas plutôt

arrivé devant la place, qu'il ordonna que tout fût prêt pour livrer le lendemain un assaut général. Il commença par envoyer sommer ces rebelles, qui, glorieux d'avoir résisté si long-temps contre des troupes tant de fois victorieuses, firent au hérault une réponse insolente; ils le chargèrent de dire de leur part à du Guesclin qu'ils vouloient avoir l'honneur de lui faire lever le siége, lui apprendre que lui-même pouvoit être vaincu comme un autre, et que sa valeur ne savoit triompher que des misérables et des lâches. Bertrand méprisa cette réponse arrogante; il la regarda comme une rodomontade castillane, où la hardiesse est toujours accompagnée de termes altiers. Alors il se disposa tout de bon pour l'assaut du lendemain matin; il employa le reste du jour à visiter les quartiers de son camp, et ne put s'empêcher de témoigner aux deux frères de Beaumont sa surprise, de ce qu'avec d'aussi braves gens que ceux qu'ils avoient là, ils avoient eu si peu de succès dans les attaques qu'ils avoient faites.

Le lendemain dès qu'il fut jour, tous les chefs et les soldats en foule s'assemblèrent autour de lui; ils le regardoient avec une respectueuse admiration, et sa présence leur étoit un gage certain d'ajouter cette petite victoire à tant de grandes qu'il leur avoit fait remporter. De cette admiration ils tombèrent tout-à-coup dans un profond

silence, qui étoit un signal ordinaire aux troupes pour l'engager à leur parler. Il leur dit donc : « Je m'aperçois, mes chers compagnons, que vous êtes offensés de ne vous être pas encore rendus maîtres de cette petite place, et qu'une populace mutinée ait eu l'audace de vous résister; mais il falloit que les choses arrivassent ainsi pour rendre la gloire que vous en remporterez plus éclatante. Si ces ennemis s'étoient rendus dès la première attaque, il eût semblé que vous n'auriez dû cette conquête qu'à leur foiblesse, et non pas à votre courage; mais on verra aujourd'hui que vous savez soumettre quiconque a la témérité de combattre contre vous, comme vous avez fait voir que vous savez pardonner à ceux qui vous rendent les armes. Au reste, cette place, toute petite qu'elle est, renferme des richesses incroyables, que la terreur que vous avez répandue par-tout y a fait renfermer, comme dans un asile. Tout cela est pour vous, je vous abandonne tout, faites-en votre profit. »

Ce discours prononcé avec feu et accompagné de la contenance intrépide de celui qui parloit, communiqua sa vivacité aux soldats qui y répondirent par des acclamations réitérées, pour exprimer leur impatience d'aller à l'assaut. Aussitôt les trompettes se font entendre, les échelles sont plantées de toutes parts : les ennemis se présentent hardiment pour défendre leurs

murailles ; les assaillans sont plusieurs fois repoussés ; mais la présence de leur chef leur donne sans cesse de nouvelles forces avec de nouvelles espérances de vaincre, et ceux mêmes qui avoient été renversés de dessus les échelles y remontoient avec plus d'ardeur que la première fois. Enfin un jeune gentilhomme breton, filleul de du Guesclin, et qui soutenoit déjà glorieusement le nom de Bertrand qu'il avoit reçu au baptême, et qui lui inspiroit les vertus d'un si excellent parrain, monta le premier sur le haut d'une des murailles ; là il demanda l'enseigne de son parrain, et l'ayant plantée sur une des tours, il s'écria : NOTRE-DAME GUESCLIN. Alors plusieurs Bretons l'y suivirent, et les assiégés commençant à s'apercevoir de leur défaite, et que leurs espérances et leur ridicule vanité se trouvoient confondues, ouvrirent leurs portes, mirent les armes bas et se jetèrent à genoux pour implorer la clémence du vainqueur, les hommes par des cris, les femmes par leurs larmes. Du Guesclin accorda la vie aux habitans ; mais quant aux soldats, il les envoya prisonniers à D. Henri qui en fit pendre quelques-uns, voulant par cet exemple de sévérité et de justice, donner de la terreur à ceux qui dans la suite oseroient imiter la témérité de la garnison de Soria.

Quand cette conquête fut terminée, du Guesclin ne tarda pas à prendre le chemin

de la France : il ne s'arrêta dans aucune ville, quoique toutes celles par où il passoit fissent leurs efforts pour le retenir quelques jours et lui rendre les honneurs qu'elles croyoient lui devoir : il fit un peu de séjour à Borgia, l'une de ses terres, pour y mettre ses affaires en ordre et donner quelque repos à son équipage. De là il se rendit à grandes journées dans le comté de Foix. Dès que le comte apprit que cet illustre personnage étoit sur ses terres, il se fit un devoir de lui rendre tous les honneurs dont il le croyoit digne. Il monta à cheval accompagné de sa principale noblesse, avec l'appareil le plus somptueux et le plus brillant qu'il put; et allant au-devant de lui, il lui fit compagnie tout le temps que du Guesclin mit à traverser les terres de sa souveraineté. Le comte, en l'abordant, lui fit son compliment, et lui dit entre autres choses, qu'il ressentoit une joie parfaite de recevoir chez lui et de traiter en ami, le plus sage et le plus redoutable guerrier qui fût sur la terre; que d'autres que lui avoient éprouvé, à leur grand dommage, quel malheur ç'avoit été pour eux de l'avoir pour ennemi. Du Guesclin lui répondit qu'il lui étoit infiniment honorable d'être si bien reçu par un grand prince, mais qu'il ne s'en attribuoit pas l'honneur; qu'il pensoit le devoir principalement au vicomte de Rohan, beau-frère du prince qui depuis long-temps l'honoroit de sa bienveillance :

ce seigneur de Rohan avoit épousé la princesse Jeanne de Navarre, sœur de la comtesse de Foix et de la reine de France (1) et de celle d'Aragon. Ensuite dans une conversation familière, le comte lui fit des plaintes un peu vives d'Olivier du Guesclin son frère, qui avoit rendu ses services au comte d'Armagnac son ennemi, et qui non-seulement avoit traversé les progrès qu'il auroit pu faire contre lui, mais de plus avoit fait, et faisoit encore des courses dans le comté de Foix, jusqu'à l'avoir obligé à se mettre sur la défensive. Du Guesclin répondit qu'il n'y avoit pas lieu de se plaindre de son frère Olivier, qui étant engagé au service du comte d'Armagnac et recevant sa solde, ne pouvoit se dispenser de faire tout ce qui étoit de son devoir; qu'il le prioit de considérer que ceux qui font le métier de la guerre n'ont pas d'autres moyens de subsister que de semblables emplois; que quant à lui il étoit très-content qu'il n'y eût pas eu de bataille entre lui et le comte d'Armagnac, et que les choses se fussent bornées à quelques hostilités légères et de peu de conséquence. Que cependant s'il agréoit son entremise, il lui offroit de travailler à leur accommodement, et qu'il se flattoit que le comte d'Armagnac qui étoit attaché à la France, ne le dédiroit pas des avances qu'il pour-

(1) Blanche de Navarre, veuve de Philippe de Valois, dont nous avons parlé, tome I.

roit faire. Le comte de Foix reçut sa proposition avec action de grâces, et lui dit qu'il lui remettoit tous ses intérêts entre les mains : du Guesclin envoya aussitôt à Toulouse vers le comte d'Armagnac qui étoit à la cour du duc d'Anjou ; ce comte prit pareillement du Guesclin pour son arbitre ; en sorte qu'en peu de jours il les accommoda et les rendit bons amis ; ainsi que sa prudence et son grand crédit arrêtèrent dans sa source une guerre qui auroit pu ruiner l'un des deux, et peut-être l'un et l'autre. Ensuite il rappela son frère du service du comte d'Armagnac, dont il prit congé, après s'être, le comte et lui, juré une amitié éternelle ; et il continua sa route.

(1370.) Il entra dans le Languedoc, accompagné de quinze cents hommes d'armes, tant de ceux qu'il avoit amenés d'Espagne, que de ceux qui l'avoient joint pendant sa marche. Dès qu'il y fut, tout y changea de face ; la renommée le devançoit au loin, et fournissoit des conquêtes au seul éclat de son nom. Par-tout où il passoit, il trouvoit des députés des villes ou forteresses qui venoient, même des places éloignées, lui présenter leurs clefs ; quelques-unes qui résistoient n'étoient, pour cette petite armée, que l'ouvrage d'un moment ; et tant de celles qui se soumettoient d'elles-mêmes que de celles qu'il forçoit, il recevoit au nom du roi le serment des habitans ; en sorte que sa route étoit marquée par ses

conquêtes. Enfin il arriva à Toulouse, où le duc d'Anjou l'attendoit avec la plus grande impatience : il avoit rassemblé pour le recevoir avec plus d'honneur, tous les grands seigneurs de son gouvernement ; et ceux de la Guienne qui s'étoient plaints au roi du prince de Galles, se trouvoient à sa cour.

Le duc, pour profiter de la présence de du Guesclin et de l'alarme générale que son arrivée avoit répandue chez les ennemis, avoit par provision levé une belle armée, qui se tenoit aux environs de la capitale, toute prête à agir : elle étoit composée de six mille hommes de pied et de deux mille chevaux, lesquels avec l'escorte que du Guesclin avoit amenée, pouvoient former en tout dix mille combattans.

Dès que l'arrivée de du Guesclin fut annoncée à l'armée qui l'attendoit, les soldats firent éclater des démonstrations de joie inconcevables : les peuples n'en témoignèrent pas moins ; ceux-ci par l'espérance d'une tranquillité certaine ; ceux-là comme s'ils étoient assurés de recueillir des richesses et des lauriers. Les seigneurs les surpassèrent encore par les témoignages de leur satisfaction : ils allèrent en grand nombre bien loin au-devant de lui, et à son entrée dans la ville, les bourgeois lui donnèrent les marques les plus distinguées de leur respect et du plaisir qu'ils ressentoient de posséder le plus grand personnage du monde.

Quand le duc d'Anjou sut qu'il entroit au palais, il sortit de son appartement, courut avec précipitation à sa rencontre, suivi de toute la plus haute noblesse qui se trouvoit auprès de lui; il l'embrassa avec une tendresse et une affection marquées, et l'empêcha de se jeter à ses genoux, comme l'usage de ce temps-là l'exigeoit. Ce prince étoit saisi d'une joie si extraordinaire, qu'il fut quelque temps sans pouvoir parler; et ayant un peu repris ses sens, il lui dit en présence de toute sa cour: « Je ne sais, vaillant du Guesclin, si je dois dans cet heureux jour vous féliciter sur les merveilleuses actions que vous avez faites en Espagne, ou sur les victoires qui vous attendent ici. C'étoit déjà beaucoup, après tant d'exploits en Normandie et en Bretagne, d'avoir deux fois conquis la Castille, et de lui avoir donné un roi constamment établi par la force de votre bras; mais c'est infiniment davantage de porter la confiance et la tranquillité dans des cœurs que la crainte avoit saisis, de donner la paix à ceux que vous défendez, de délivrer votre patrie des ennemis dont elle est menacée et déjà accablée, et de lui rendre par vos armes cet ancien lustre et cet ancien éclat qu'ils veulent lui enlever. Déjà votre présence a tempéré de beaucoup la fierté des Anglais, et vous avez fait plus vous seul en quinze jours, que tout ce qu'il y a de gens de guerre en France n'ont pu faire

dans toute une année. Le roi vous destine l'épée de connétable; gardez-vous bien, je vous prie, de la refuser : elle ne sera jamais dans des mains plus dignes de la porter; et soyez assuré que tant que vous vivrez, personne n'aura la témérité d'en être jaloux. Allez donc à la cour, brave Bertrand, allez-y remplir les grandes espérances que votre vertu y a fait si justement concevoir. Déjà Robert Knolles, général des Anglais, tient la campagne aux environs de Paris, et menace cette capitale du royaume : c'est là que le mal est plus pressant et plus dangereux, et il n'y a que vous seul capable d'y remédier. De ma part, j'ai rassemblé des forces qui vous suivront, afin que vous marchiez avec l'appareil d'un conquérant, et que votre passage dans toutes les provinces que vous traverserez, soit un triomphe continuel; aussi je ne doute point que tant de braves gens qui vont vous suivre, ayant à leur tête le plus grand capitaine du monde, ne remplissent les grandes idées que nous avons d'eux et de vous. J'aurois la plus grande satisfaction de vous accompagner, mais les affaires de mon gouvernement me forcent à ne m'en pas éloigner; nos ennemis sont trop proches de nous; peut-être en mon absence feroient-ils quelques irruptions dans la province. Allez enfin, et soyez certain d'emporter avec vous toute mon amitié, comme vous avez déjà mon estime. Je remets la France sous

la protection du Dieu des armées ; je la remets entre vos mains, comme son bouclier et son plus assuré défenseur (1). »

Le héros confus par tant de louanges et retenu par le respect, n'osa interrompre le prince ; mais quand celui-ci eut fini de parler, Bertrand lui témoigna combien il étoit sensible à tant d'honneur et éloigné de croire l'avoir mérité ; qu'il n'avoit pas la présomption de s'attribuer la moindre de tant de bonnes qualités ; que la seule dont il pût se parer, étoit d'avoir toujours eu les intentions droites et sincères ; qu'il ne cesseroit jamais de remplir ses devoirs autant que sa foiblesse le lui permettroit ; que le seul objet de sa conduite et de ses vœux étoit le service du roi, l'obéissance à ses commandemens, et que jamais il n'auroit d'autre but dans toutes ses entreprises.

Ensuite le duc d'Anjou se retira à part avec un de ses courtisans, pour donner le loisir à tous les assistans de faire leurs complimens, ou pour mieux dire, de rendre leurs hommages à du Guesclin. Le reste du jour et les deux suivans se passèrent en plaisirs et en bonne chère, et cependant on ne perdoit point de temps à se disposer à entrer dans le pays ennemi.

On a vu du Guesclin arrivant avec deux mille hommes seulement, répandre la ter-

(1) C'est à peu près le discours que le duc d'Anjou tint à du Guesclin, suivant la vieille chronique qui le rapporte, imprimée en 1383.

reur par-tout où il passoit dans la domination anglaise ; que l'on s'imagine à présent quels exploits il va faire avec tant de belles troupes : à peine eut-il occasion de combattre ; tout se soumettoit sur sa route, et l'on n'y voyoit que des députés venant de toutes parts lui apporter les clefs des villes : Moyssac, Agen, Tonneins, Aiguillon, le Port-Sainte-Marie et nombre d'autres se rangèrent à l'obéissance du roi. Du Guesclin s'étoit rendu maître de la campagne et des rivières ; et s'il eût eu une autorité absolue sur son armée, il eût en passant chassé les Anglais de toute la Guienne : mais le duc de Lancastre faisoit à Bordeaux des levées de monde considérables ; le comte de Pembrok avoit amené avec lui un nombre d'archers d'Angleterre, et le prince de Galles étoit dans Angoulême où il rassembloit toutes les forces du Limousin, de la Xaintonge et du Poitou ; cela engagea les comtes d'Armagnac et de Périgord, le sire d'Albret et tous les autres seigneurs gascons, mécontens de ce prince, à se retirer chacun chez eux pour se mettre en état de défense, en cas que les Anglais entreprissent quelque chose contr'eux, estimant que les garnisons qu'ils laisseroient dans les places suffiroient dans tous les cas pour les conserver, tenir le prince en alarme et tout son pays en crainte. Ainsi l'armée avec laquelle du Gueselin étoit parti de Toulouse se sépara, et il demeura seul avec ses compagnies particulières qui ne le quittoient point.

Pendant qu'il étoit entré en Guienne du côté de Toulouse, le duc de Berry frère du roi et le duc de Bourbon étoient entrés dans le Limousin, y avoient fait de grands progrès, et avoient mis le siége devant la capitale ; mais tous leurs efforts n'avoient pu les en rendre maîtres : il y avoit bien eu des négociations entre les habitans et les deux princes ; les assiégés sembloient écouter les propositions qu'on leur faisoit ; mais ce n'étoit que pour gagner du temps et retarder leur réduction. Le duc de Berry ne savoit quel parti prendre ; s'il s'opiniâtroit au siége de Limoges, il s'exposoit à avoir bientôt le prince de Galles sur les bras, et il étoit instruit qu'il armoit puissamment pour venir secourir la place ; il craignoit que non-seulement il fît lever le siége, mais encore qu'il ne défît toute son armée, ce qui auroit découvert tout le Berry et auroit mis l'Anglais en état d'y entrer sans obstacles : d'un autre côté, si le duc de Berry levoit le siége, il se déshonoroit lui et toutes ses troupes, et il pensoit que la conséquence en seroit aussi grande pour lui que la perte d'une bataille. Dans cette irrésolution, il pensa à du Guesclin, (car c'étoit toujours sa valeur que l'on invoquoit dans les affaires désespérées). Il lui écrivit dans les termes les plus pressans que sa présence étoit absolument nécessaire au camp devant la ville de Limoges ; que l'affaire étoit très-intéressante, s'agissant de la

gloire des armes du roi et du succès de l'entreprise ; qu'enfin personne ne doutoit que dès qu'il y paroîtroit, la ville ne se rendît. Du Guesclin fut très-joyeux d'avoir une occasion de rendre ce service au duc de Berry, avec qui il avoit eu jusque-là bien moins de liaison qu'avec les deux autres frères du roi, les ducs d'Anjou et de Bourgogne ; aussi se mit-il en chemin aussitôt qu'il eut reçu sa lettre. En traversant le Périgord, le comte alla au-devant de lui avec les sires de Mucidan, d'Aubeterre et quantité de noblesse, pour lui faire le plus d'honneur qu'ils pourroient. Les habitans de Périgueux souhaitèrent avoir l'avantage de le recevoir dans leur ville et de lui témoigner, comme on avoit fait dans toutes les autres villes, combien ils respectoient sa vertu. Leur comte le pria donc d'y aller, et ordonna en même temps des quartiers pour sa troupe dans les environs de Périgueux. Gallerand, frère du comte, commandoit alors dans la ville, et n'oublia rien de ce qui pouvoit rendre l'entrée de du Guesclin magnifique et triomphante. Le lendemain on le conduisit dans tous les endroits considérables de la place, les murailles, les fortifications, le château et les magasins : il voulut monter jusqu'au haut de la principale tour, d'où on découvroit fort au loin dans la campagne : son dessein étoit de reconnoître la situation des environs, de quel côté on pouvoit craindre d'être attaqué, et

comment on pourroit se défendre ; il s'informoit des noms de tous les endroits où sa vue pouvoit porter, et de l'état de toutes choses. On lui montra entre autres une abbaye dont les Anglais s'étoient mis en possession, après en avoir chassé l'abbé et les religieux, et on ajouta que de là ils faisoient des courses qui causoient un dommage inestimable aux gens de la campagne. Sa sensibilité et sa piété furent fort émues de ce récit ; sa gloire et sa valeur ne purent souffrir qu'il y eût des ennemis si proches de lui, sans qu'il les allât combattre, et que d'honnêtes gens, de pieux solitaires fussent impunément traités avec tant d'inhumanité et mis hors de chez eux. Il proposa d'aller en chasser les Anglais, avec autant de sang froid qu'un autre auroit proposé une partie de promenade. Je veux, dit-il, les en faire sortir tout à l'heure, et y faire rentrer les religieux. A l'instant sa troupe se trouva prête à marcher, et partit pour exécuter ce projet. Gallerand de Périgord offrit de faire suivre de l'artillerie, mais du Guesclin n'en voulut point, et dit qu'il n'en étoit point besoin ; que ses soldats valoient mieux que des canons. Tous les habitans de Périgueux sortirent de la ville pour voir cette expédition. On arrive à l'abbaye : du Guesclin s'avance jusqu'à la porte, fait venir le commandant, et le somme d'en sortir à l'heure même. Cet officier se moqua de la sommation, et répondit ironiquement que la

place étoit bonne, qu'il avoit des soldats vaillans et aguerris, et qu'il ne craignoit pas qu'on vînt l'y attaquer; que s'il la rendoit, le prince de Galles lui demanderoit ce qu'il en auroit fait et à qui il l'auroit rendue. En ce cas-là, lui répartit du Guesclin, vous lui direz que vous l'avez remise à Bertrand du Guesclin. Ce nom fit baisser le ton et changer de contenance au capitaine. Il est vrai, dit-il, que je ne pourrois lui donner une meilleure excuse; mais cependant toute la valeur et la réputation de mon ennemi ne me laveroient pas de la honte de m'être rendu trop tôt : au reste, je suis dans la dernière surprise qu'un si grand capitaine s'abaisse à un si petit objet, et emploie son épée contre une place indigne de son attention : cependant je suis résolu de soutenir un assaut et d'en risquer l'événement; on voit tous les jours les plus grands vaisseaux échouer contre le moindre écueil; de même j'aurai peut-être l'honneur de vous avoir fait périr en m'attaquant. Mon capitaine, répliqua du Guesclin, je plains votre aveuglement; vous prenez là un mauvais parti; votre abbaye est foible, et je vous assure que si vous osez vous défendre, il vous en coûtera la vie, et qu'il ne sera fait quartier ni à vous ni aux vôtres. Et tout de suite il ordonna aux trompettes de sonner, et à ses gens d'apporter des fascines; dans un instant le fossé est comblé, les échelles sont plantées, et les flèches

partent comme une grêle contre les assiégés, qui à l'abri de leurs murailles se défendoient fort bien. Du Guesclin monte le premier sur une échelle, son bouclier au-dessus de sa tête, parvient jusqu'au niveau de la muraille, et de là s'écrie : A moi, nobles compagnons, la place est à vous ; vous la rendrez aux bons pères, et vous partagerez la dépouille des Anglais. Le comte de Périgord et son frère étoient là, non pour donner des premiers, mais pour soutenir les assaillans : ils se tenoient aux côtés du maréchal d'Andrehan, et regardoient avec tant d'admiration ce qu'ils voyoient faire à du Guesclin, qu'à peine en croyoient-ils leurs yeux ; il montoit avec autant d'intrépidité que s'il n'y avoit eu ni danger à courir, ni ennemis à combattre. Enfin l'abbaye fut emportée ; le commandant reçut de la main de du Guesclin un coup de hache qui lui fendit la tête ; plusieurs Anglais y périrent aussi par la fureur du soldat, le surplus implora la clémence du vainqueur, et ressentit les effets de son humanité ; le soldat victorieux fut chargé de butin. Bertrand sortit ainsi de l'abbaye, et y fit entrer les religieux, à qui il dit : Rentrez dans votre maison et dans vos biens ; il ne vous sera fait aucun tort par mes gens ; ils n'emporteront que ce qui appartenoit aux Anglais.

Les religieux rétablis dans leur monastère y rendirent grâces à Dieu, et lui adressèrent

leurs prières pour leur libérateur. Du Guesclin rejoignit le comte de Périgord et les autres seigneurs avec qui il étoit venu, et retourna à Périgueux, aux acclamations de tout le peuple témoin de sa victoire, et qui le combloit de louanges et de bénédictions.

En rentrant dans la ville, il trouva des lettres du roi avec de nouvelles instances de se rendre à Paris le plutôt qu'il lui seroit possible. Il jugea à propos que le maréchal d'Andreban partît pour la cour, tant parce qu'il étoit homme de tête et de bon conseil, qui pourroit être très-utile au roi dans les circonstances présentes, que pour rendre compte à sa majesté de tout ce qui s'étoit passé en Guienne, et des raisons qui obligeoient du Guesclin à retarder encore son arrivée.

Après cet exploit à Périgueux, il prit la route de Limoges. A son arrivée au camp, le duc de Berry lui fit les mêmes honneurs qu'il avoit reçus par-tout, assigna des quartiers à ses troupes, et lui remit le commandement de son armée, le considérant comme l'homme le plus capable de remplir ses espérances, et en second lieu comme connétable de France désigné. Du Guesclin voulut s'en excuser; mais le duc le lui ordonna si absolument, qu'il ne put se dispenser d'accepter. Il se fit rendre compte de l'état présent du siége, après quoi il s'avança jusqu'aux portes de la ville; là il représenta aux habitans l'inutilité de leur résis-

tance ; que jamais ils ne pourroient se tirer des extrémités où ils alloient tomber ; que les nouvelles forces qu'il avoit amenées avec lui assuroient les affaires du roi contre tous les secours qu'ils pouvoient attendre des Anglais, qui, depuis long-temps, les amusoient d'espérances et ne les exécutoient point ; que ses soldats étoient tellement accoutumés à forcer des villes, qu'ils emporteroient la leur infailliblement, s'ils portoient la témérité jusqu'à exposer au sort d'un siége leur vie, celle de leurs familles et leurs fortunes, et risquer la barbarie et l'insolence du soldat victorieux. Les habitans lui demandèrent le temps pour délibérer sur une affaire de si grande importance ; et environ deux heures après, l'évêque de Limoges vint au camp, et la reddition fut aussitôt conclue. Après qu'il en eut été pris possession, la place fut réparée, et on y laissa une forte garnison, pour la conserver contre les efforts des Anglais. Le duc de Berry partit pour sa province, et congédia ses troupes jusqu'à nouvel ordre.

En quittant le Limousin, du Guesclin laissa ses troupes sous la conduite d'Olivier son frère et des autres capitaines bretons qui l'avoient suivi ; il partit pour se rendre directement et sans délai à Paris. A peine y fut-il entré, que le bruit s'en répandit par-tout, et aussitôt les rues furent remplies de peuple qui désiroit le voir : de toutes

parts on crioit *NOEL*, comme on auroit fait pour le roi même (c'étoit alors un cri de joie et un témoignage d'allégresse publique). Il se rendit tout de suite chez le roi en son palais des Tournelles, accompagné d'une foule de monde grands et petits, dont il sembloit que sa présence avoit banni toutes les alarmes, et qui s'écrioient comme en chœur autour de lui : *Soit le bien-venu l'invincible Bertrand, dont la valeur va faire cesser tous les malheurs de la France.*

Il fut présenté à sa majesté par Bureau de la Rivière, grand-chambellan et grand-écuyer de France, seigneur breton, que le roi avoit envoyé au-devant de lui avec un nombre de gentilshommes et d'officiers de sa maison. La joie du prince fut inexprimable et proportionnée à la sagesse du maître, au mérite du sujet et à la satisfaction que le roi avoit des exploits passés de du Guesclin et à l'espérance de ceux qu'il avoit lieu d'attendre de sa valeur.

Charles l'attendoit dans sa chambre : du Guesclin en entrant se prosterna à ses pieds; le prince le releva d'abord et lui dit: « L'impatience que j'avois de vous voir me faisoit trouver bien long votre retardement; d'un autre côté, vous étiez si nécessaire où vous vous êtes arrêté, que j'étois fort content que vous y demeurassiez : on souhaiteroit que les gens comme vous fussent par-tout à la fois. » Du Guesclin se jeta une seconde fois aux pieds du roi, pour le re-

mercier des faveurs dont il le combloit. Le roi lui ordonna de se relever, et lui dit qu'il ne vouloit pas l'entendre dans cette posture. Ensuite il lui raconta comment les Anglais lui avoient demandé la bataille, et les raisons qu'il avoit eues de la leur refuser, ne voulant désormais rien résoudre de considérable sans son avis, ni faire combattre ses troupes que sous ses ordres. Un seigneur de la cour prit la parole, et dit au roi que Robert Knolles, général des armées d'Angleterre, avoit été très-irrité de ce refus, et qu'il disoit que s'il eût demandé la bataille à du Guesclin, il étoit trop brave pour le refuser. « Et moi, répartit le roi, dans ce cas-là je l'aurois acceptée; et cette bravade de sa part est d'autant plus ridicule, que dès qu'il a su que du Guesclin devoit arriver, il a décampé. » Un autre seigneur dit qu'apparemment le songe de Thomas Grandtson avoit fait peur aux Anglais. Le roi ayant voulu savoir ce que c'étoit, le même raconta que ce capitaine anglais avoit songé qu'il se voyoit attaqué par un aigle qui vouloit lui crever les yeux, en le battant à grands coups de ses ailes et le pressant dans ses serres, sans que ses gens pussent le secourir, en sorte qu'il avoit été obligé de se rendre à cet ennemi; que Hüe de Caurelée ayant appris ce songe de son ami, avoit dit : Si j'avois fait un tel songe, j'irois trouver cet aigle, qui n'est autre que du Guesclin, et je me rendrois à

lui sans combat. Le roi sourit de ce récit, et dit : De deux choses l'une, ou peut-être toutes les deux ; ou les Anglais sont bien superstitieux, ou bien notre aigle leur fait une étrange peur ; ce sera du Guesclin lui-même qui leur en donnera quelque jour l'interprétation.

La conversation rouloit ainsi sur des plaisanteries familières, en attendant que le souper du roi fût prêt ; un officier vint un moment après avertir, et le roi passa dans la salle où il mangeoit ordinairement : il commanda à du Guesclin de se mettre à table avec lui, et à Bureau de la Rivière, de conduire les gentilshommes venus avec lui, manger dans une autre salle. Après le souper du roi, sa majesté retourna dans son appartement, où après quelque peu de conversation générale, il s'expliqua clairement sur la résolution qu'il avoit prise d'honorer du Guesclin de la dignité de connétable de France ; ensuite il le tira à part, et lui dit : « Il est temps, brave du Guesclin, que je vous fasse ressentir les derniers effets de mon estime et de mon affection. Le seigneur de Fiennes, mon connétable, accablé d'années et d'infirmités, m'a remis mon épée, et m'a conseillé de la mettre entre vos mains. En attendant votre retour, j'en ai fait dépositaire mon frère le duc de Bourgogne, et demain j'en ferai la proposition dans mon conseil, pour avoir l'avis de mes ministres, non que j'ignore que l'affaire est

tout-à-fait à ma disposition ; mais je veux que votre élévation à cette dignité vous soit encore plus glorieuse, non-seulement par les suffrages des princes de mon sang et des plus notables personnages du royaume, mais encore par leurs instances. Je veux même qu'ils m'en prient, et que mon choix soit universellement applaudi. Du Guesclin supplia le roi de considérer qu'il n'étoit né qu'un pauvre gentilhomme, et qu'il n'avoit le bonheur d'être connu que parce que la fortune avoit secondé ses entreprises; qu'il se sentoit bien capable de commander quelques corps de troupes, mais que le commandement général d'un aussi grand royaume que la France, passoit sa capacité. Sur cela le roi l'interrompit, et lui dit : Je sais ce dont vous êtes capable, et votre modestie ni vos excuses ne me feront rien changer à la volonté que j'ai de vous faire mon connétable. Du Guesclin répartit : « Je n'ai, sire, d'autre devoir que de vous obéir ; mais je ne puis m'empêcher encore de re- « présenter à votre majesté qu'elle est environnée de princes de son sang et de grands seigneurs qui sont tous braves et expérimentés, qui sont infiniment plus dignes que moi de cet honneur, et plus en état d'en soutenir le poids et l'appareil, et même plus capables de vous rendre service. Comment, sire, aurois-je la hardiesse de leur commander, comme il le faudroit, si j'étois connétable ? Il n'y a aucune proportion de

leurs personnes et de leurs fortunes à moi: je suis né pour prendre leurs ordres, et non pas pour leur en donner; ainsi je supplie encore votre majesté de jeter les yeux sur quelqu'autre qui puisse remplir cette charge avec plus d'autorité et même de bienséance que moi. » Le roi répliqua: « Je vous ai laissé parler tant que vous avez voulu; mais vous avez acquis une si grande considération en France et chez les princes mes voisins, qu'il n'y a personne dans mon royaume qui fasse difficulté de vous obéir, non-seulement les plus grands seigneurs et les princes de mon sang, mais je n'en excepte ni mes neveux, ni mes frères même; et si quelqu'un y manquoit, je lui ferois bientôt connoître à quel point je m'en tiendrois offensé. Ainsi ne me répliquez plus, faites ma volonté et acceptez la charge que je vous destine, comme étant l'honneur de mes amis et la fleur de ce qu'il y a de plus illustre parmi les gens de guerre: je le veux et je vous en prie. Allez vous reposer, et trouvez-vous à mon lever demain des premiers, nous résoudrons le reste. » Du Guesclin fit au roi une profonde révérence, lui souhaita la bonne nuit, et se retira.

Bureau de la Rivière, chargé de lui faire les honneurs, le conduisit dans une chambre du palais, tendue des plus riches ameublemens et destinée pour lui. Le lendemain, qui étoit le 2 d'octobre 1370, du Guesclin se rendit chez le roi, comme il en avoit

reçu l'ordre ; sa majesté l'entretint quelque temps en particulier, et lui déclara que c'étoit une résolution prise de sa part, et qu'il vouloit qu'il fût connétable de France. Du Guesclin répondit à cela qu'il ne contesteroit pas davantage, et qu'il accepteroit la charge dont sa majesté vouloit si absolument le décorer; mais qu'il osoit la supplier que ce fût à condition que si jamais quelqu'un lui donnoit de mauvaises impressions de sa conduite, en interprétant mal ses actions, elle auroit la bonté de n'y point prêter l'oreille, et même de vouloir bien l'instruire de ce que la malice des gens de cour pourroit lui imputer. « Car, sire, ajouta-t-il, en m'élevant si fort au-dessus de moi-même, votre majesté m'expose à l'envie de tout le monde, et me met en bute à la médisance ; et s'il arrivoit qu'elle fût surprise par l'artifice de quelques cabales, je ne pourrois jamais me justifier, ni éclaircir la vérité, si je ne savois de quoi on me chargeroit. » Le roi lui répondit avec sa sagesse ordinaire : « Votre conduite et vos actions passées vous mettent à couvert de tout soupçon ; je n'en prendrai jamais aucun à votre préjudice : ne craignez point non plus ce que vous appelez cabale ; vous me connoissez assez pour savoir que je ne suis pas capable de m'y prêter, et que j'agis par moi-même assez bien pour rompre de pareilles intrigues ; au surplus, si pareille chose arrive, je vous promets de vous en instruire. »

Ensuite le roi alla entendre la messe dans sa chapelle, suivant son usage de commencer toujours sa journée par ce saint devoir, pour obtenir de Dieu les lumières nécessaires pour l'administration de ses affaires et le plus grand bien de ses peuples. Son bon exemple contribuoit beaucoup à la piété de ses sujets et à l'exercice des lois de la religion. Il pensoit, ce qui est très-vrai, que plus les sujets sont instruits de leurs devoirs envers Dieu et les observent avec respect, plus ils sont attachés et soumis à leurs rois, et vivent ensemble avec plus d'union et d'amitié.

Après la messe, le roi dîna (1), et ensuite le conseil s'assembla. Sa majesté y avoit appelé, outre les personnes qui y avoient séance, le recteur de l'université, le prévôt de Paris, et les prévôt des marchands et échevins; et après que tout fut placé, ce sage roi entra, prit sa place, reçut du duc de Bourgogne son frère l'épée de connétable qu'il avoit en dépôt depuis la démission de Moreau-de-Fiennes, puis le roi dit :

« Non-seulement tous ceux qui sont ici présens ont été témoins des maux infinis qui ont affligé la France pendant les dernières années du règne du feu roi mon père,

---

(1) La table du roi se servoit à huit heures du matin, et le dîner étoit son premier repas : cela est observé encore dans la vie de Louis XII, et il y est dit qu'il se couchoit toujours à huit heures.

tante, et sans se déplacer, il renouvela au roi ses instances et ses conditions de ne se pas laisser surprendre aux intrigues et aux cabales de la cour, et de n'ajouter foi à rien de ce qui lui seroit rapporté à son préjudice, sans l'entendre, ce que le roi lui accorda comme il le lui avoit déjà promis. Ensuite du Guesclin prit l'épée, la tira du fourreau (1), déclarant qu'il ne l'y remettroit que quand il auroit chassé les Anglais du royaume; puis la tenant toute nue et élevée, il fit serment de fidélité entre les mains du roi, et prêta l'hommage-lige, que le roi reçut en le baisant à la bouche.

Dès que la cérémonie fut achevée, la nouvelle en fut annoncée au public, et reçue avec des démonstrations de joie générale : il sembloit que l'on n'osât plus douter que les victoires allassent se succéder sans interruption, comme il arriva en effet. Le roi lui-même, pour en témoigner sa satisfaction, en fit une journée de fête, et tint cour ouverte; le nouveau connétable eut l'honneur de manger à sa table, et reçut dans le jour même des bienfaits proportionnés à la générosité du prince et aux espérances qu'il avoit conçues des événemens qui en alloient suivre.

Les fêtes et la joie durèrent quelques

---

(1) L'histoire dit qu'il fut le premier qui ait tiré l'épée de connétable de son fourreau, et qui ait prêté l'hommage-lige, qui est l'action d'un vassal envers son souverain.

jours, après lesquels il fut question de parler sérieusement de faire la guerre : déjà du Guesclin étoit impatient de justifier par ses faits le choix de sa majesté et l'approbation que tout le monde y avoit donnée.

Le roi tint plusieurs conseils sur les circonstances actuelles. Robert Knolles, général des troupes anglaises, qui étoit devant Paris, et menaçoit la capitale, n'avoit pas plutôt appris l'arrivée prochaine de du Guesclin, qu'il s'étoit retiré précipitamment vers la rivière du Loir. Ce poste lui étoit très-avantageux, en ce qu'il dominoit plusieurs provinces, le Poitou, l'Anjou, le Maine, la Touraine, la Bretagne et la Normandie : il avoit divisé son armée en plusieurs corps qu'il avoit envoyés de différens côtés, tant pour les faire subsister plus aisément, que pour contenir en crainte plus de pays, et vexer les campagnes par des contributions violentes et même par des hostilités. Thomas Grandtson, celui dont nous avons rapporté le songe, étoit le premier officier après le général Knolles.

La résolution de ces conseils fut qu'il falloit aller attaquer les Anglais dans les provinces où ils s'étoient postés, et de là les chasser pied à pied hors de tout le royaume. Le connétable en reçut les ordres de la bouche du roi, et promit de les exécuter promptement de tout son pouvoir : il partit de Paris, accompagné de toute la principale noblesse de la cour et de tous les gens de

qualité en état de servir, tant l'empressement étoit grand de prendre des leçons d'un si grand maître. Il avoit conseillé au roi de lever une armée de trente mille hommes, l'assurant qu'avec ces forces, et vu l'état où se trouvoient les Anglais, il espéroit leur faire repasser la mer et remettre le roi en possession de tout ce qu'ils occupoient en France. Charles V, malgré toute la confiance qu'il avoit en son connétable à qui il savoit que rien n'étoit impossible, ne fut pas cette fois-là de son avis; il ne voulut lever que quinze cents hommes d'armes (6,000 chevaux), dont la paye fut payée d'avance pour deux mois seulement. Les motifs que le roi avoit pour se borner à cela étoient dignes de sa sagesse ordinaire. Il considéroit que s'il mettoit tant de troupes en campagne, les Anglais suspendroient leurs divisions domestiques, pour se réunir et inonder la France de tous leurs gens de guerre, ce qui l'auroit ruinée; au lieu qu'en ne leur opposant qu'une médiocre armée, ils mépriseroient le petit nombre, qui cependant par la valeur des hommes dont il seroit composé, et commandé par le premier capitaine de l'univers, feroit sur eux peu à peu des progrès considérables: qu'ainsi sans s'engager dans une dépense trop grande et superflue, qui tourneroit à la charge du peuple (ce qui lui déplaisoit infiniment), il parviendroit en partie à son but, d'autant plus encore

que l'hiver s'approchoit et qu'il traverseroit les opérations.

Du Guesclin prit sa route par Caen, et se rendit à son gouvernement de Pontorson. De là il envoya ses mandemens à ses amis; il fit publier qu'il avoit besoin de gens de guerre: il recevoit tous les braves gens qui se présentoient, et sur-tout les Bretons ses compatriotes, dont il connoissoit la valeur et l'attachement pour lui, et qui en effet rendirent de grands services dans la présente guerre (1). En sorte qu'au lieu de marcher avec quinze cents hommes d'armes, il se trouva en avoir plus de trois mille (douze mille chevaux), chevaliers ou écuyers.

Olivier de Clisson, qui avoit d'abord suivi le parti des Anglais, et qui avoit passé au service du roi (2), remontra au conné-

---

(1) Ceux qui voudront connoître les noms des seigneurs, chevaliers et gentilshommes qui s'engagèrent dans le service sous les ordres du nouveau connétable, recueillis sur les pièces originales de la chambre des comptes de Paris, par M. Bion d'Herouville, l'un des savans hommes du dernier siècle, pourront consulter l'édition de l'histoire de du Guesclin, *in-folio*, Paris 1666, par Paul Hay seigneur du Châtelet. Le nombre en est si grand, qu'il semble que toute la noblesse de Bretagne servoit sous lui : on y voit en particulier le nom des plus grands seigneurs.

(2) La raison qui avoit forcé Clisson à se brouiller avec le duc de Bretagne et les Anglais auxquels il avoit toujours été attaché, étoit qu'ayant demandé au duc la seigneurie du Gavre, qui étoit à sa bienséance et proche de son château de Blein, celui-ci lui répondit qu'il en avoit disposé en faveur de Jean

table qu'il n'y avoit pas de raison d'engager plus de gens qu'il n'en pourroit payer ; et il en reçut cette réponse : « Je ne saurois refuser les offres de services que me font tant de braves soldats ; leur métier est la guerre, il faut les y employer ou les laisser oisifs ; ce seroit les abandonner à la misère qui en feroit des voleurs, les forceroit à mille mauvaises actions pour subsister, et les conduiroit à la fin à périr honteusement. J'aime mieux les avoir avec moi et les occuper ; ils me serviront à faire payer aux Anglais l'argent qu'il m'en coûtera pour les équiper, à quoi je sacrifierai mes meubles et les joyaux de ma femme. Mon pis-aller sera que le roi me dédommage de ce que j'aurai dépensé pour son service. » Clisson étonné de ce discours, dit alors avec admiration : Je n'avois pas encore bien connu du Guesclin. Cette estime de

---

Chandos, à qui il avoit des obligations essentielles. Clisson, outré de cette préférence, jura qu'il n'auroit jamais d'Anglais pour voisin, et tout de suite alla mettre le feu à cette maison, en fit transporter les pierres à Blein, et s'en servit pour fortifier ce château. Il en conçut depuis une haine mortelle contre le duc et les Anglais, embrassa le parti de la comtese de Penthièvre à qui il avoit fait la guerre, et accepta sa lieutenance en Bretagne et la garde de toutes les places qu'elle y avoit. Ce changement le conduisit au service de France ; et Charles V, ravi de l'acquisition d'un si grand capitaine, l'admit dans ses conseils, le combla de bienfaits, et lui donna la lieutenance générale de la Touraine, du Maine et de l'Anjou. La suite de cette histoire offrira quelques traits de son acharnement contre les Anglais.

Clisson pour notre héros fut vraisemblablement le motif de l'alliance d'armes qu'ils firent ensemble, avant de quitter Pontorson. Par ce traité daté du 23 octobre 1370, ces deux braves guerriers s'allient à toujours contre tous ceux *qui peuvent vivre et mourir*, excepté contre le roi de France, ses frères, le vicomte de Rohan et les autres seigneurs de qui ils tiennent terres; promettent de s'aider et secourir mutuellement, de partager ensemble par moitié tous les profits de la guerre, et de se garder réciproquement corps, honneurs et biens (1).

Lorsque le connétable eut engagé autant d'hommes qu'il comptoit en avoir besoin, il se disposa à sortir de Pontorson et à tenir la campagne. Avant que de partir, il voulut donner un grand repas à tous les seigneurs qui alloient servir sous ses ordres. Tout s'y trouva, l'abondance, la délicatesse, la propreté, la somptuosité. Il fit servir à ce festin un service complet de vaisselle d'or, qu'il avoit apporté d'Espagne, et qu'il avoit eu de la dépouille du malheureux roi D. Pèdre. Quand les tables furent levées, il se fit apporter ce service, avec toute sa vaisselle d'argent et les joyaux de sa femme (aussi généreuse que lui et qui étoit présente), et de tout cela il fit des partages qu'il distribua à ses soldats.

---

(1) Le lecteur trouvera cette pièce en entier à la fin de ce volume.

Mes camarades, leur dit-il, je vous fais présent de tout ce que j'ai, pour vous donner plus d'appétit à gagner encore tout ce que nos ennemis possèdent; et, ajouta-t-il, que tout le monde soit prêt à marcher dès demain matin.

Cette générosité extraordinaire anima les soldats d'une nouvelle ardeur: ils ne demandoient plus qu'à marcher et à combattre, comme gens assurés de vaincre.

Le jour étant venu, du Guesclin prit sa route droit à la ville du Mans, que les Anglais menaçoient de siége, faisant déjà des courses jusque dans les faubourgs. Quand il y fit son entrée, il trouva les rues pleines de peuple, qui faisoit retentir l'air de cris de joie et d'actions de grâces à Dieu de son arrivée: il commença par rassurer ces peuples alarmés, et à effrayer par sa présence les Anglais qui ne l'attendirent pas. Cette affaire finie, et la place mise en toute sureté, il en partit pour se rendre à Vire. Son départ du Mans se fit avec tous les honneurs que les bourgeois purent y ajouter: ils se mirent sous les armes jusques hors de la ville, toutes les cloches sonnèrent; les acclamations générales et le bruit des trompettes firent de cette journée un triomphe digne de celui à qui on ne pouvoit témoigner assez de reconnoissance d'être venu en personne délivrer le pays des fâcheux voisins qui l'infestoient. L'évêque l'accompagna bien loin dans le fau-

bourg, et en le quittant, bénit sa personne, les capitaines, les soldats et les enseignes.

Les Anglais, qui avoient su assez tôt sa marche vers le Maine, pour s'en retirer eux-mêmes, se tenoient sur leurs gardes. Ils savoient qu'il ne négligeoit rien, et ne remettoit jamais au lendemain ce qu'il pouvoit faire dans le jour; ainsi ils craignoient qu'il n'allât les attaquer pendant que leurs corps étoient séparés, et ils ne perdirent pas un moment pour se réunir et prendre tous leurs avantages. Du Guesclin jugea aussi par leur situation actuelle, qu'ils n'avoient rien de mieux à faire que de se réunir. Il étoit informé encore qu'il y avoit de la division parmi les capitaines anglais; cela le persuada de la nécessité de les attaquer avant qu'ils pussent se rejoindre, et de les aller chercher pour les combattre.

Pendant que son esprit étoit occupé de la résolution qu'il venoit de prendre et des moyens de la faire réussir, Thomas Grandtson, commandant les ennemis en l'absence de Robert Knolles, que les circonstances de l'arrivée de du Guesclin avoient fait partir pour la Guienne, souhaitoit avec ardeur de combattre le connétable avant l'arrivée de Knolles: il connoissoit la valeur et l'expérience de ses troupes, celles de ses capitaines, et l'empressement qu'ils avoient tous de se mesurer avec les Français, dont l'armée étoit remplie de gens de la première qualité, espérant les

faire prisonniers pour la plupart, et s'enrichir tous par les rançons considérables qu'ils se promettoient d'en tirer. Par toutes ces considérations, il se décida pour le combat, en parla à tous ses capitaines présens, et en écrivit avec empressement à ceux qui étoient dispersés et aux chefs de parti anglais. Quand il crut avoir bien pris toutes ses mesures, et être assuré de la réunion de son armée répandue en quartiers de rafraîchissemens éloignés les uns des autres, il envoya au connétable un de ses hérauts, pour lui demander la bataille.

Ce hérault anglais, en allant faire sa commission, en rencontra un qui appartenoit à du Guesclin, qui avoit pour cri de guerre le nom de *du Guesclin* (1), et qui arrivoit du Mans. Ces deux hommes s'étant reconnus pour être du même état, par l'inspection des armes de leurs maîtres, l'Anglais instruisit l'autre du sujet de son voyage, et qu'il alloit trouver le connétable, et lui demander la bataille de la part de Thomas Grandtson et des autres chefs de l'armée anglaise. Le héraut français lui répondit qu'il retournoit vers le connétable, et lui offrit de lui servir de guide s'il vouloit qu'ils marchassent de compagnie, ce qu'ils firent; en sorte que le soir du même jour ils arrivèrent au château de Vire, où étoit

(1) C'est le seul exemple que j'aie trouvé jusqu'ici dans l'histoire de France, d'un héraut d'armes qui ait porté le nom de son maître.

du Guesclin avec tous les seigneurs et les capitaines de l'armée. Le hérault français fut écouté le premier, rendit compte de sa commission, et ensuite apprit à son maître la rencontre qu'il avoit faite d'un hérault anglais envoyé par le seigneur Grandtson, qui étoit porteur de quelques propositions, et duquel il avoit appris qu'il y avoit quatre mille Anglais campés au Pont-Valain, commandés par le même Grandtson, et que le lendemain il devoit lui en arriver encore autant avec bon nombre de capitaines. Sur cela du Guesclin se fit amener le hérault anglais, qui d'abord se mit à genoux pour parler, et lui dit qu'il étoit envoyé de la part des chefs anglais, sous l'autorité du roi leur maître, pour le prier de leur donner la bataille, et qu'ils avoient trop bonne opinion de sa valeur pour douter qu'il ne la leur accordât. Oui, sans doute, répondit le connétable, je la leur donnerai, et peut-être plutôt qu'ils ne voudront. Ensuite il demanda de très-bonne grâce au hérault des nouvelles de tous ses anciens amis, avec lesquels il avoit ci-devant fait la guerre en Espagne et ailleurs, et singulièrement de Hüe de Caurelée, avec qui il avoit lié une amitié intime, dès le temps que ce gentilhomme étoit l'un des chefs des grandes compagnies; ensuite il chargea le hérault de complimens pour tous ceux de sa connoissance. Après quoi il lui fit donner par son trésorier quatorze marcs

d'argent, et ordonna à son maître-d'hôtel de le bien régaler, ce qu'il fit en associant à sa bonne chère les hérauts et les trompettes de l'armée française, qui lui tinrent si bonne compagnie à boire et lui en donnèrent une si bonne charge, qu'il oublia que son devoir étoit de s'en retourner; en sorte qu'il passa toute la nuit à table. Du Guesclin cependant n'avoit pas plutôt su la position des quatre mille Anglais commandés par Grandtson, qu'il se résolut à partir à l'entrée de la nuit pour être au point du jour au Pont-Valain, en état de les surprendre et de les charger. Il jugeoit, comme on l'a déjà vu, qu'il les battroit à coup sûr quand il les rencontreroit par détachemens, et que s'il leur donnoit le temps de se rassembler tous, ils formeroient un corps plus nombreux que le sien, et qu'il n'auroit pas d'occasion si belle de les attaquer avec avantage.

Il donna donc ses ordres pour marcher. Il prit pour lui l'avant-garde composée de cinq cents hommes, et se fit accompagner du comte de Saint-Pol et de ses deux fils, d'Olivier du Guesclin son frère, des deux frères de Mauny et des deux de Beaumont. Le maréchal d'Andrehan commandoit le corps de bataille, qui étoit de huit cents hommes : l'arrière-garde étoit aux ordres d'Olivier de Clisson et du maréchal de Blainville (1), qui avoient avec eux le

(1) Jean de Mockenchin, sire de Blainville, mort en 1378.

comte du Perche prince du sang, le seigneur de Rohan, le seigneur de Vienne qui fut ensuite amiral de France, et mourut en 1396, et les seigneurs de la Hunaudaye, de Rochefort, de Tournemine, de Coëtquen, de Montbourcher et plusieurs autres, tous bretons. Le connétable avoit arrangé qu'il marcheroit une lieue en avant du maréchal d'Andrehan, et que celui-ci seroit suivi à la même distance par le corps de Clisson. Cette opération se faisoit au milieu de novembre; l'armée avoit plus de dix lieues à faire pour joindre les Anglais (1); et l'obscurité de la nuit jointe à une pluie abondante et continuelle qui rompoit les chemins, rendit cette marche extrêmement pénible. Cependant le connétable, qui alloit le premier, arriva au point du jour à la vue des ennemis qu'il trouva campés dans une plaine au-dessous des jardins de Pont-Valain; et comme ses troupes étoient fatiguées, il leur donna une heure pour se reposer et prendre de la nourriture.

Les Anglais entendirent quelque bruit qui leur donna l'alarme; ils s'aperçurent bientôt qu'il y avoit des troupes proche de leur camp; mais ils se trompèrent eux-mêmes, par l'opinion qu'ils eurent que c'étoit de leurs gens, tant parce que les

(1) Cela fait présumer que ces trois détachemens étoient tous hommes d'armes, sans infanterie; cependant, par les suites, il semble le contraire.

enseignes n'étoient pas déployées, que parce que leurs soldats arrivoient d'heure en heure, sans ordre et de tous côtés différens, et sur-tout par la persuasion où ils étoient que les Français étoient encore à dix lieues de distance. Cependant ils en donnèrent avis à leurs chefs qui étoient logés dans le village de Pont-Valain, et qui commandèrent que l'on allât à la découverte et qu'on vînt leur en rendre compte. Toutes ces démarches donnèrent le loisir aux troupes françaises d'arriver, de se ranger et se disposer pour attaquer; dans un moment les enseignes sont déployées, les trompettes sonnent, et tout le monde marche.

Les Anglais ne tardèrent pas, à la vue des enseignes, à voir que c'étoit le connétable lui-même qui s'avançoit. Aussitôt la frayeur se répandit dans tout leur camp; mais comme leurs troupes étoient composées de tous vieux soldats vaillans et aguerris, cinq ou six cents d'entre eux se formèrent d'eux-mêmes en bataille, et reçurent les Français avec vigueur. Mais leurs efforts ne se soutinrent pas long-temps: les Français les enfoncèrent, en tuèrent la plus grande partie, et renversèrent les tentes et tous les logemens. Au bruit de ce premier exploit, tout le reste de l'armée anglaise se rassembla en corps et marcha en bon ordre pour attaquer le connétable déjà victorieux: ils étoient environ deux mille hommes

conduits par leur général Thomas Grandtson, qui comptoit, avec ce nombre, envelopper aisément le corps du connétable qui n'étoit que de cinq cents hommes; ceux-ci, sachant que le maréchal d'Andrehan ne pouvoit être loin, allèrent en bonne résolution contre ce corps supérieur. Leur valeur suppléa au nombre, ils firent des choses prodigieuses, et combattirent sans se rompre et même sans désavantage; mais il étoit à craindre pour eux que la force ne leur manquât s'ils n'étoient secondés: ce qui ne tarda pas; car le maréchal d'Andrehan, qui n'étoit pas loin, s'apercevant du danger où étoit l'honneur des armes françaises, ainsi que la vie même du connétable, attaqua les Anglais en flanc avec ses huit cents hommes qui fondirent comme des lions, et les étonnèrent grandement; cependant, ils soutinrent si vaillamment cet effort, que la victoire fut plus de deux heures à se décider.

Thomas Grandtson, dès le commencement de l'attaque, avoit envoyé vers les autres capitaines leur donner avis de l'aventure. Ils arrivèrent en effet à la tête de deux mille hommes de troupes fraîches; mais ils rencontrèrent face à face Clisson et son arrière-garde, qui tombèrent sur eux avec une si terrible impétuosité, que les Anglais ne purent la soutenir: tout plia, tout fut défait; et les chefs de ce renfort furent trop heureux de se rendre

prisonniers. Après ce glorieux succès, Clisson et sa troupe s'avancèrent vers le fort de la mêlée, prirent Grandtson en arrière, le défirent avec tout ce qui lui restoit de combattans, et le forcèrent enfin de rendre son épée au connétable ; ce qui arriva d'une manière singulière qui mérite d'être rapportée.

Grandtson défait, comme on vient de voir, s'apercevant que tout le corps anglais étoit aussi maltraité que le sien, et qu'il n'y avoit aucune ressource pour lui, se sentit animé d'un mouvement de fureur et de désespoir, qui lui inspira de s'attacher lui-même à la personne du connétable, résolu de délivrer, au prix de sa vie, sa nation d'un ennemi si redoutable, et de rétablir, autant qu'il le pourroit, son parti quoique vaincu. Dans cet excès de rage, il s'arme d'une longue hache, dont les tranchans étoient d'un acier bien trempé et bien affilé, la lève à deux mains jusques au-dessus de sa tête, et dans cette position cherche du Guesclin, le trouve, et décharge son coup de hache; mais celui-ci, qui étoit souple et vigoureux, esquive le coup, saute sur Grandtson, le terrasse, et lui appuyant sa dague sur la poitrine, lui dit : Rendez-vous ou je vous tue; ce que Grandtson ne lui donna pas la peine de répéter, et il rendit son épée. Olivier de Clisson arriva au moment que du Guesclin tenoit Grandtson sous lui, et l'auroit tué si

le connétable ne l'en eût empêché, en lui disant qu'il s'étoit rendu prisonnier.

Le sort de cette bataille, ou plutôt de ce combat, fut que tous les chefs et tous les soldats de ce corps d'Anglais, furent tués ou pris : leur camp fut pillé, et tout le bagage fut le lot des Français. Il y eut peu de fuyards qui en échappèrent, et qui se sauvèrent du côté par où fortuitement Hüe de Caurelée, avec les Anglais qu'il commandoit, arrivoit pour se joindre à ceux qui venoient d'être défaits, suivant le rendez-vous donné par Grandson, et croyant les y trouver. Les fuyards les instruisirent de leur mauvaise aventure, et leur épargnèrent le chagrin d'en éprouver une pareille. Caurelée se retira et mit ses gens en lieu de sureté.

La conduite et la sagesse du connétable dans cette rencontre, méritent autant de louanges que sa valeur. Si d'un côté il eût différé d'attaquer les Anglais jusqu'à ce qu'ils se fussent tous rassemblés, il se seroit mis en danger de ruiner les affaires du roi, de flétrir sa propre réputation et celle de ses troupes, et de laisser prendre aux Anglais une supériorité qu'il auroit eu par la suite bien de la peine à leur arracher. De l'autre, en les prévenant comme il fit, il les mit hors d'état de se rétablir; et par cette première défaite, il décida les événemens de toute cette guerre. L'expérience a justifié dans tous les temps,

que les premiers succès dépendent de la diligence des chefs, et qu'ils donnent le branle à toutes les entreprises suivantes, en donnant au parti victorieux une ardeur et une espèce de certitude pour l'avenir, et au contraire, en imprimant aux vaincus une certaine frayeur, dont très-rarement ils peuvent se remettre. Mais ce qu'il y a de singulier dans cette aventure, c'est la vérification du songe de Grandtson que nous avons rapporté, et la justesse de la réponse de Caurelée.

Enfin, cette victoire, quoiqu'elle ne paroisse pas fort considérable, attendu le petit nombre de combattans des deux côtés, le fut cependant assez pour empêcher les Anglais de tenir davantage la campagne, sur-tout par la perte de cinq ou six de leurs principaux chefs, prisonniers de du Guesclin. Robert Knolles, qui étoit en Guienne alors, en revint peu après, et ne se mit pas en peine de venger Grandtson, ni d'avoir raison de la défaite de ses soldats; il dédaigna même de rassembler ce qui avoit échappé au fer du vainqueur, et s'en alla tranquillement passer l'hiver à Derval, terre dont il étoit seigneur en Bretagne, soit qu'il ne fût pas fâché de la déroute de Grandtson, qu'il savoit être pour lui un ennemi secret et jaloux de sa faveur, et qu'il se fît un plaisir de voir ses idées de gloire et d'ambition évanouies; soit que pour achever d'abattre ce rival,

il voulût faire paroitre au roi d'Angleterre la perte plus grande qu'elle n'étoit, et se préparer à lui-même plus d'honneur en la réparant, la campagne suivante.

A son exemple tous les autres officiers anglais, Hüe de Caurelée lui-même, cherchèrent à passer l'hiver en repos, les uns dans leurs terres, les autres dans leurs places de guerre; mais le connétable, qui ne distinguoit pas les saisons, les suivit sans relâche, et les poussant toujours devant lui d'une place à l'autre, parvint enfin à les confiner tous dans le fond de la Guienne, et ainsi à en délivrer le Limousin, le Poitou et les autres provinces qu'ils infestoient.

Ceux qui s'étoient sauvés de la défaite de Pont-Valain, se réfugièrent dans le château du Vas. Il commença par eux et les y suivit avec toutes ses forces; arrivé devant la place, il s'avança jusqu'au bord du fossé, et fit appeler le commandant qui parut sur le haut de la muraille, et eut l'audace de demander au connétable ce qu'il lui vouloit, et à quel propos il s'étoit approché d'une place où il devoit savoir qu'il n'avoit point d'amis. Du Guesclin lui répondit, qu'en sa qualité de chef de l'armée française, il lui faisoit cette visite pour le sommer personnellement de lui remettre ce château avec tout ce qui étoit dedans. Il faut, dit l'Anglais, commencer par me parler de m'y assaillir, avant que

nétable, et quelle ardeur on montra pour le venger; aussi tous s'y préparèrent avec un empressement qui tenoit de la fureur. Du Guesclin se posséda mieux que les autres; il parla à ses soldats, et leur dit avec sa gaieté ordinaire : Allons, camarades, dépêchons-nous d'entrer là-dedans, le diner s'apprête; si nous tardons, les viandes seront froides; il y a de quoi faire bonne chère, de bons lits pour nous coucher, et des étoffes en abondance pour nous habiller. A l'instant il place ses archers en lieu d'où ils tiroient sans relâche contre les murailles pour empêcher les ennemis d'y paroître et de les défendre, et pour garantir, tant ses travailleurs qui devoient faire la sape, que ceux qui alloient escalader.

Aussitôt après, deux cents hommes qui avoient gagné le fossé avant les autres, plantent leurs échelles, montent avec une ardeur incroyable, et pour gagner le haut des murailles, se servent de couteaux et de poignards faits pour cela, qu'ils piquent entre les pierres, et s'en font des échelons pour parvenir où les échelles ne pouvoient pas atteindre. Le connétable étoit au milieu de toute l'attaque, monté lui-même sur une échelle, et de là donnoit ses ordres par-tout. Un des seigneurs bretons de son ancienne connoissance, Roulequin de Tameval, saisit ce moment pour prier le connétable de l'armer chevalier de sa

main, ce qu'il obtint; et à l'instant, pour se montrer digne de l'honneur qu'il venoit de recevoir, il plante son échelle et monte jusqu'au haut. Alors, les ennemis firent rouler le long de son échelle une si grosse pierre que l'échelle en fut rompue, et le nouveau chevalier renversé. L'attaque se renforçoit de moment à autre; les Français animés par la présence et la voix de leur général, redoubloient sans cesse leurs efforts: ils étoient repoussés sans se rebuter; les chutes mêmes sembloient leur donner une nouvelle ardeur pour retourner à l'escalade; enfin, un soldat breton dont l'histoire auroit dû conserver le nom, parvint le premier sur le haut de la muraille, et ayant été suivi par Jean de Beaumont et un autre gentilhomme breton, ces trois hommes seuls poussèrent les ennemis jusque dans une tourelle, ce qui donna moyen aux Français de monter de toutes parts.

Le capitaine voyant sa place prise, ne se souvint plus qu'il avoit lui seul plus de valeur que tous les seigneurs français ensemble, ni de ses menaces d'assommer tout le monde. Il songea d'abord à se mettre en sureté en sortant de la place par une porte de derrière dont il avoit pris les clefs par précaution, et ce fut précisément là sa perte; car, comme il eut ouvert cette porte pour se sauver, les Français qui se trouvèrent derrière le renfoncèrent en dedans, et non-seulement l'empêchèrent

de la refermer, mais eux-mêmes entrèrent en foule, firent main-basse sur le capitaine, et sur tout ce qui se présenta devant eux. Alors le désordre se mit par-tout, le vainqueur fit tout plier sous ses armes triomphantes, presque tous les assiégés furent passés au fil de l'épée, le reste pris. Le soldat trouva un butin dont il s'enrichit, et les magasins pleins de vivres et de munitions servirent à la subsistance de l'armée.

Cette expédition terminée, du Guesclin pensa à poursuivre les Anglais par-tout où ils seroient ; il envoya ses coureurs à la découverte, pour savoir où s'étoient sauvés ceux de Pont-Valain qui lui avoient échappé, et il apprit qu'ils s'étoient retirés dans le monastère de Saint-Maur. Il se résolut d'aller les y visiter, et partit tout de suite pour Angers : sur sa route les capitaines des châteaux de Grailly et de Méroux lui apportèrent leurs clefs : enfin, il passa la rivière au Pont-de-Cé, et se vint poster à la vue du monastère de Saint-Maur. C'est une ancienne abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, célèbre par les saints et savans religieux qu'elle a produits ; sa situation est sur le bord de la Loire vers le midi, et la rivière en lave les murailles. Elle est entre l'Anjou et le Poitou, dans un territoire abondant en tout ce qui est nécessaire pour la vie et pour l'agrément.

Les Anglais échappés de Pont-Valain

et du Vas, et ceux qui étoient sortis vie et bagues sauves de Grailly et de Méroux, s'étoient rendus là auprès de ceux de leur nation qui tenoient la place. Ils y avoient porté avec eux l'effroi et la consternation; de sorte qu'au bruit de la marche du connétable, peu s'en fallut qu'on ne se déterminât à lui rendre la place à la première sommation qu'il en feroit, tant ils avoient l'imagination frappée de leur défaite certaine et des horreurs du carnage. Cependant ils avoient pour commandant un homme de grand cœur et de grande expérience, nommé Cressonnailles, que du Guesclin connoissoit et estimoit comme tel, l'ayant vu très-bien faire en Espagne au service de D. Henri. Cet officier harangua ses gens, et leur inspira tant d'assurance, qu'ils se résolurent à attendre les événemens de l'assaut.

Le connétable, voyant cette place également fortifiée par la nature et par l'art, balança sur ce qu'il auroit à faire: il consulta les seigneurs de son armée qui opinèrent les uns pour le blocus, les autres pour l'assaut. Ces deux avis ne le contentèrent pas; il voyoit tous les avantages de la place et ses forces; il savoit qu'elle étoit pleine de très-vaillans hommes, et qu'elle étoit d'ailleurs fournie abondamment de munitions et de subsistances. Il considéroit encore la saison où il étoit (au mois de décembre), temps bien peu propre aux opérations laborieuses, et qui ne permettoit

pas de faire un siége dans les formes, sans exposer toute l'armée à y périr. A ces considérations se joignoient celles de toutes les autres entreprises qu'il méditoit, qui auroient été retardées ou peut-être manquées par le temps qu'il faudroit perdre devant une place qu'il savoit bien qui seroit à lui quand il voudroit.

Quand il eût bien combiné tout ce qui pouvoit arriver de bien ou de mal, il se borna à une pensée qui lui vint et qui lui plut : ce fut d'employer l'adresse et la négociation, pour s'épargner tout emsemble les inconvéniens d'un siége, la perte de son temps, les fatigues de son monde, et l'effusion du sang. Nous venons de dire qu'il se souvenoit avantageusement de la personne de Cressonnailles, et même d'avoir eu occasion de lui rendre plusieurs bons services; cela le détermina à lui envoyer un héraut avec une lettre par laquelle il lui mandoit qu'avant que d'agir avec lui comme avec un ennemi, il désiroit lui donner des marques de son ancienne amitié, et renouveler leur connoissance; qu'il le prioit de le venir voir; qu'il n'auroit pas regret d'avoir pris cette peine, et qu'il pouvoit sur sa parole compter être en toute sureté, tant pour venir que pour s'en retourner; et que pour plus grande assurance, il lui avoit fait expédier un saufconduit, qu'il lui envoyoit. A la vue de la lettre, Cressonnailles dit au héraut : Cer-

tainement j'irai, et tout de ce pas; j'irai par-tout sur la parole de votre maître; ses sermens sont de trop bonnes cautions. En effet, il monta à cheval sur-le-champ, et suivit le héraut.

Du Guesclin apprenant que Cresonnailles arrivoit chez lui, courut au devant de lui et l'embrassa: C'est, lui dit-il, avec la joie la plus grande et la plus sincère, mon cher capitaine, que je reçois cette marque de votre confiance et de votre affection; votre visite me fait honneur, et j'ai lieu de connoître que j'ai eu raison de vous regarder comme un brave et généreux ami. Cressonnailles lui rendit sa politesse en lui disant qu'il avoit saisi avec joie et empressement l'occasion de le voir et de l'assurer de son respect, dont il avoit toujours fait et feroit profession toute sa vie; qu'il étoit venu seul et sans armes, pour lui prouver que sa parole étoit capable de le rassurer contre toute une armée. Le connétable lui répartit: J'eus bien du déplaisir quand je vis les troupes anglaises quitter le parti du roi D. Henri; mais je regrettai singulièrement de lui voir perdre un officier aussi brave et aussi sage que vous; allons dîner ensemble, comme de bons et anciens amis. Très-volontiers, reprit Cressonnailles, pourvu que je sois assuré qu'il ne m'arrivera rien contre mon devoir et contre le service du roi d'Angleterre, mon maître. Soyez tranquille, lui

répondit du Guesclin; vous êtes assuré de n'en pas courir le risque, et qu'il ne vous sera fait aucune proposition qui puisse alarmer votre honneur; de quelque façon que les choses se passent entre nous ici, rien ne nous empêchera, quand nous nous rencontrerons au combat, de faire chacun notre devoir. Aussitôt ils allèrent se mettre à table. La bonne chère fut complète, le repas se passa avec tout le plaisir et toute la joie possible, et la conversation roula sur la guerre, les beaux faits d'armes, la galanterie, la chasse, etc.

Après le repas, du Guesclin tira Cressonnailles en particulier, et lui dit que l'ancienne amitié qui étoit entre eux l'avoit empêché de se rendre à l'avis de tous les chefs de l'armée, qui étoit de l'assaillir dans son monastère; qu'il avoit employé tout son pouvoir pour empêcher la ruine d'un si brave chevalier, qu'il avoit lui-même vu tant de fois exposer sa vie pour acquérir de l'honneur, et qui y avoit réussi; qu'il l'avoit invité à lui faire cette visite pour lui parler à cœur ouvert et en bon et sincère ami, et lui exposer l'état des affaires, et comment l'armée pensoit à son sujet; qu'en particulier le soldat brûloit d'impatience d'aller à l'assaut, dans l'espérance de faire un grand butin. Considérez, ajouta-t-il, que quand vous auriez trois fois plus de monde que vous n'en avez, nous ne laisserions pas pour cela

d'emporter votre place : vous avez trop d'expérience dans le métier de la guerre pour en douter : ainsi, croyez-moi, je vous conseille avec amitié de ménager l'estime dont vous jouissez et votre fortune, et de nous rendre de bonne grâce cette forteresse sans vous exposer aux dernières extrémités.

Cressonnailles répondit à cela : « Si j'ai eu lieu de m'applaudir d'abord de votre bienveillance, je n'en ai pas moins d'être surpris et affligé du discours que je viens d'entendre ; en vous écoutant j'ai repassé dans ma mémoire toutes les actions de ma vie, sans avoir pu découvrir laquelle peut vous faire concevoir une si mauvaise opinion de mon courage, et croire que je puisse être jamais capable de rendre sans combat une place aussi bonne que la mienne : convenez que je m'exposerois à être toute ma vie l'objet du mépris des honnêtes gens et de vous-même, à être taxé par-tout de lâcheté et de trahison : regardez-moi, au contraire, comme un homme capable de passer mon épée au travers du corps de quiconque me le proposeroit, et de faire périr tous ceux qui se présenteroient pour m'y attaquer, et de périr plutôt moi-même, en homme de cœur et d'honneur, pour la gloire et la défense du parti que je sers, si la fortune vouloit que je succombasse. Je sais assez que rien ne peut résister au vaillant du

Guesclin ; mais aussi du Guesclin doit savoir que Cressonnailles n'a jamais connu la peur, et que jamais il n'a cédé qu'à la force supérieure. »

Cressonnailles prononça ces derniers mots d'un air qui irrita le connétable, soit qu'il les accompagnât d'un ton d'ironie ou d'insulte; mais du Guesclin ne pût les entendre tranquillement. Il fronça ses sourcils noirs et épais qui donnoient de la frayeur quand cela lui arrivoit: Cressonnailles, lui dit-il, vous ne répondez pas comme vous le devez à la façon dont je vous ai prévenu; vous ne me rendez pas la justice de me regarder en homme franc et sincère ; ce que je vous ai dit part du fond du cœur et de l'amitié que j'ai pour vous: si vous négligiez l'avis que je viens de vous donner, vous me feriez croire que vous me soupçonneriez de mauvaise foi; et si vous me réduisiez au point de vous assiéger, croyez-en le serment que j'en fais: Je vous jure de ne pas partir d'ici sans vous avoir en ma puissance, et n'espérez plus de ma part aucun quartier ; je vous ferai sans rémission couper la tête, à vous et à tous vos camarades les officiers anglais : pensez-y à deux fois, et soyez très-assuré que je ne suis pas homme à violer mon serment.

Ces paroles prononcées d'un ton ferme, par un homme comme le connétable, firent trembler Cressonnailles : il demeura

quelques momens comme immobile; puis reprenant ses sens après une sérieuse réflexion, il laissa voir que la prudence venoit de faire en lui l'effet que la peur auroit pu faire dans un autre, et il trouva un expédient digne d'un homme d'esprit pour concilier son honneur et sa gloire avec l'amour de sa conservation. Il convint avec le connétable et s'engagea à lui rendre la forteresse de Saint-Maur, si dans un certain temps qu'ils limitèrent, le prince de Galles ne se présentoit pas avec des forces capables de le secourir. Le traité ainsi arrêté, Cressonnailles prit congé de du Guesclin de bonne grâce, et s'en retourna à l'abbaye. Là il assembla ses capitaines, et les instruisit de tout ce qui s'étoit passé entre lui et le connétable: les uns l'approuvèrent, disant qu'il étoit plus honorable de céder à la supériorité et de se rendre à des conditions avantageuses, que de s'exposer à la honte d'être vaincus et de périr avec ignominie. D'autres soutenoient le contraire, et qu'ils se feroient blâmer généralement d'avoir promis plus qu'ils ne devoient, sans avoir du moins soutenu une attaque, et plus encore sans avoir pris le temps d'avoir des nouvelles du prince de Galles ou du duc de Lancastre son frère; et que ceux qui souscriroient un tel traité auroient bien de la peine à se purger du soupçon d'infidélité et de connivence avec les Français. N'est-il pas certain, di-

soient-ils, que nombre de fois le seigneur du Guesclin a paru en armes en toutes sortes d'endroits, et qu'il a trouvé des gens qui lui ont résisté, ou qui l'ont attendu résolument ? Et nous, nous aurions la foiblesse de nous effrayer d'un serment qu'il a fait à la légère! Ce dernier avis fut interrompu par une exclamation générale de l'assemblée, qui se raugea toute dans le premier parti, en soutenant qu'il y avoit autant de raison à accepter des conditions qui sauvent l'honneur, la vie et les biens, que de brutalité à risquer de perdre ce que l'on a de plus précieux en ce monde ; que le connétable étoit toujours invincible et toujours victorieux; qu'enfin il y avoit plus d'honneur à se rendre à lui, que de résister à d'autres, comme il n'y avoit que de la témérité à se défendre contre sa supériorité et sa fortune.

Cressonnailles ajouta que tous les capitaines qui étoient dans la place en connoissoient bien les endroits foibles, et qu'il alloit leur proposer un expédient pour justifier tous les officiers de la faute qu'on pourroit leur imputer pour s'être rendus si facilement : c'étoit que chacun pliât bagage, et qu'au jour nommé, on se retirât à Bressuire et à Moncontour; que par ce moyen on satisferoit littéralement aux conditions du traité; mais qu'en quittant la place, il falloit y mettre le feu par-tout et la réduire en cendres, afin que les Français

n'en pussent tirer aucune utilité. La proposition fut agréée de tout le conseil, et on se disposa aussitôt à l'exécuter.

Pendant la trève accordée, le connétable étoit allé à Saumur pour y attendre le terme de la reddition de la forteresse de Saint-Maur. Les Anglais profitèrent de son absence, pour partir secrètement, d'autant plus que la distance de Saint-Maur à Saumur leur donnoit le temps de gagner Bressuire, ou quelqu'une de leurs autres places fortes avant qu'il pût les suivre; et pour l'insulter plus injurieusement, ils lui envoyèrent, le jour même de leur sortie, pour lui en donner avis, et lui dire que n'espérant plus le secours sur lequel ils avoient compté, ni de Bordeaux ni d'Angleterre, ils ne vouloient pas abuser de sa patience, et qu'ils se retiroient même avant le jour dont ils étoient convenus.

Quand les gens des environs de Saint-Maur virent la place en feu, et tellement enflammée qu'elle alloit tomber en cendres toute entière, ils envoyèrent en toute diligence à Saumur en donner avis au connétable, qui irrité jusqu'à la fureur, tant de cette cruelle et inique supercherie, que de l'insolent compliment qui l'avoit précédée, jura qu'il en auroit une vengeance proportionnée à l'injure. A l'instant il monte à cheval, et suivi de toutes ses troupes, il marche à la poursuite des Anglais.

Cependant ces fugitifs arrivèrent aux

aux malheurs d'un assaut; ils comprirent l'impossibilité où ils étoient de se défendre contre un chef et une armée à qui rien ne pouvoit résister; ils promirent par leur capitulation d'en sortir à jour nommé, ce qui s'exécuta. Ensuite du Guesclin fit réparer les murailles de la ville, et s'en retourna à Saumur, avec tous les chefs et seigneurs, pour y délibérer sur ce qu'ils auroient à faire.

(1371.) Toutes ces opérations n'empêchoient pas le connétable de songer à l'avenir: il avoit sans cesse des coureurs en campagne pour découvrir la situation des ennemis et leurs projets. Il sut d'eux que Robert Knolles avoit congédié son armée, que les Anglais se disposoient à repasser dans leur île, et qu'ils avoient des vaisseaux sur les côtes de Bretagne, destinés à leur transport. Sur cet avis il tint conseil, où il fut arrêté que les seigneurs de Clisson et autres de la province s'en retourneroient chez eux; que le vicomte de Rohan feindroit d'aller visiter sa principauté de Léon et ses autres terres sur les côtes, et qu'il tiendroit des troupes prêtes à tomber sur les Anglais, à mesure qu'ils arriveroient pour s'embarquer. Cette partie fut si bien et si secrètement concertée, que les Anglais au moment de monter dans leurs navires, furent chargés par les Bretons qui en tuèrent neuf cents sur la place, mirent en fuite le surplus montant à trois

cents, et firent prisonnier Robert de Neuville leur commandant. Ainsi tous ces vaisseaux mirent à la voile sans emmener personne, et sans avoir d'autre nouvelle à en porter en Angleterre, que celle de leur défaite entière.

L'hiver étoit alors dans toute sa rigueur; mais pour cela le connétable n'interrompoit pas ses conquêtes : il alloit sans cesse en avant, chassant toujours les Anglais devant lui ; et s'ils occupoient quelques petites places qui se pussent prendre sans assaut, il ne falloit que sa présence ou son nom pour qu'ils en sortissent sans l'attendre (car la saison ne permettoit pas de former des siéges). En sorte qu'il leur étoit tous les jours de plus en plus redoutable, et eux toujours plus alarmés.

Dans cette circonstance, il reçut tout à la fois deux courriers, l'un du roi de France avec des paquets de sa majesté ; l'autre du roi de Castille Dom Henri. Ce dernier courrier avoit amené avec lui deux mulets chargés d'or et de pierreries, dont ce prince faisoit présent au connétable, avec des lettres où il lui écrivoit avec la familiarité d'un ami ou d'un frère, pour l'instruire de tout ce qui étoit arrivé en Espagne à son égard, depuis le retour de du Guesclin en France; combien il avoit eu d'ennemis à combattre, soit étrangers, soit dans sa cour même, et des grands services que le Bègue de Villaines et son fils lui

avoient rendus : il le chargeoit d'entretenir l'alliance qu'il avoit faite avec le roi Charles V, et de l'assurer qu'aussitôt qu'il auroit terminé quelques affaires importantes qu'il avoit encore, il mettroit en mer de puissantes forces contre l'Angleterre : il lui demandoit aussi ses avis sur des circonstances où se trouvoit la Castille, et le prioit de lui envoyer quelques troupes françaises, supposé que le roi fût en paix ou en trève avec les Anglais; et enfin il le prioit d'agréer le présent qui lui seroit présenté de sa part, comme une légère marque de sa reconnoissance et de son souvenir. Le connétable reçut avec respect le commissionnaire de D. Henri, le chargea de lettres par lesquelles il répondoit aux siennes article par article, et il distribua tout l'argent qu'il venoit de recevoir aux gens de guerre qui avoient servi sous lui depuis qu'il étoit décoré de la dignité de connétable.

Le courrier du roi lui apportoit des ordres précis de congédier les troupes jusqu'au printemps, et de se rendre sans délai auprès de sa personne, pour concerter ensemble les opérations de la campagne suivante. Il demanda au courrier s'il avoit amené avec lui quelques bonnes voitures d'argent pour payer l'armée : il s'en faut bien, répondit le courrier; j'en ai si peu moi-même, que si vous ne me faites pas la grâce de m'en prêter pour m'en retourner, je serai obligé

de vendre mon cheval, et de m'en aller à pied (1). Du Guesclin fut piqué de l'aventure, et que le roi, en lui mandant de congédier ses soldats déjà assez mal payés de leurs montres, ne lui envoyât pas de quoi les aider à passer l'hiver sans solde. C'étoit donc pour subvenir à cela qu'il leur distribua tout l'argent qu'il venoit de recevoir d'Espagne, persuadé que le roi étoit trop bon et trop équitable pour ne pas lui rembourser quelque jour de si grandes avances, et ne pas satisfaire les soldats de ce qui leur étoit dû.

Il exécuta les ordres du roi, congédia ses troupes, et partit de Saumur, pour se rendre directement à la cour, très-résolu d'y parler fortement contre ceux qui manioient les finances du roi, et plus vivement encore en faveur des gens de guerre. Avant que de quitter son armée, il avoit contenté tout le monde, soit en bonnes paroles, soit de ses deniers, et donné à tous de si grandes espérances pour la campagne prochaine, que tous ceux qui lui dirent adieu, lui promirent de se retrouver sous ses enseignes au printemps. Il avoit aussi laissé quelques compagnies sur pied, pour maintenir les affaires en l'état où il les laissoit, et empêcher les Anglais de rien entreprendre.

---

(1) Il y a apparence que les courriers de ce temps-là faisoient de petites journées, et sans changer de chevaux. On sait que les postes à relais sont de l'établissement de Louis XI.

Le courrier que le roi lui avoit envoyé avec les ordres que l'on vient de voir, fut de retour à Paris avant que le connétable y arrivât, et rendit compte au roi non-seulement de sa mission, mais encore des paroles qui étoient échappées au connétable quand il sut qu'il ne lui venoit point d'argent pour payer ses soldats, quoiqu'assurément du Guesclin ne l'eût pas chargé de tant parler. Il dit donc au roi que le connétable seroit auprès de sa majesté dans trois jours; qu'il avoit obéi à ses ordres en congédiant son armée, mais qu'il n'avoit pas dissimulé son chagrin d'avoir reçu de pareils ordres sans argent, disant ouvertement et en public qu'il n'étoit pas juste de retenir les gens dans le service, ou bien qu'il falloit les payer suivant leurs engagemens; que c'étoit là une mauvaise conduite, parce qu'en ne leur fournissant pas de quoi vivre, on les mettoit dans le cas et dans la nécessité de ruiner les campagnes et de piller le pauvre peuple; que c'étoit une grande injustice pour de braves gens qui exposent leur vie tous les jours pour le repos et l'honneur de leur patrie, d'en être si mal récompensés, pendant qu'une multitude de voleurs, sous le nom de partisans ou de traitans, jouissoient des deniers publics, et vivoient dans le luxe et la bonne chère; que cette méthode de faire la guerre n'étoit point de son goût; que si à l'avenir on ne prenoit pas d'autres

mesures, il remercieroit le roi, lui rendroit son épée, et se retireroit en Espagne. Que c'étoit une foible excuse que de dire, que le roi manquoit d'argent; qu'il étoit bien aisé d'en trouver, et que si sa majesté vouloit lui en donner la commission, il en feroit bientôt fournir à ceux qui le cachoient, et qui ne l'avoient qu'à force d'injustices et d'infidélités dans le maniement des finances. Enfin le courrier ajouta que le connétable venoit de recevoir une somme très-considérable du roi de Castille, et qu'il l'avoit distribuée toute entière à ses troupes pour ne les pas renvoyer mécontentes.

Pendant toute la narration du courrier, le roi avoit gardé un air pensif, le bras appuyé sur l'épaule de Bureau de la Rivière, son grand chambellan, et l'homme de la cour qu'il honoroit le plus de son amitié et de sa confiance. Quand le courrier eut cessé de parler, le roi dit à son favori : « Bureau, il faudra sans doute ouvrir nos coffres au connétable, autrement il seroit homme à quitter mon service, et sortir du royaume. » Sire, répondit la Rivière, vous avez bien lieu de craindre cela; vous ne pourriez jamais faire une plus grande perte; et si dans un premier mouvement il vouloit vous rendre son épée de connétable, il faudroit tout aussitôt lui accorder tout ce qu'il vous demanderoit. Jamais vous n'aurez un pareil serviteur, ni un *ouvrier* de son espèce. »

Du Guesclin arriva à Paris exactement au temps qu'il l'avoit promis; les rues furent dans un moment remplies de gens empressés à voir ce héros chargé de nouveaux lauriers, mais vêtu d'un habillement gris aussi simple que celui du moindre de ses gendarmes. Il se croyoit assez paré de la réputation qu'il avoit acquise, et pensoit que la gloire d'un grand capitaine ne consiste pas dans l'éclat des vêtemens, mais dans celui de toutes les vertus. Il descendit dans une maison préparée pour lui, ne se donna que le temps de changer d'habit, et de se mettre en état de paroître devant le roi. De là il se rendit à l'hôtel de Saint-Pol, où ce prince logeoit alors, et n'étoit accompagné que de huit ou neuf de ses gens. Bureau de la Rivière, accompagné d'un grand nombre d'autres seigneurs, vint au devant de lui, l'aborda avec respect, et lui dit: « Soyez assuré, monsieur le connétable, que vous êtes ici le bien-venu, que votre retour y est souhaité ardemment, et que votre présence va y causer la joie la plus sensible. » Du Guesclin répondit avec sa modestie ordinaire à ce compliment flatteur, et tout de suite fut conduit dans l'appartement du roi. Sa majesté le reçut en cérémonie réglée; elle étoit sous son grand dais dans un fauteuil: dès qu'il parut, elle se leva et fit quelques pas au devant de lui, et quand il se fut prosterné devant elle, elle le releva, le prit par la main,

l'embrassa plusieurs fois, et lui dit : « Soyez le bien arrivé, mon cher ami, que j'aime sincèrement et à qui je ne dois jamais manquer ni de reconnoissance ni d'affection ; je me regarderois comme le plus ingrat de tous les princes, si après toutes les obligations que je vous ai, les services que vous m'avez rendus, les témoignages que j'ai de votre zèle et de votre mérite, vous ne m'étiez pas aussi cher que ma propre personne. —Sire, lui répondit le connétable, votre majesté oublie sans doute qu'elle parle au plus humble de ses serviteurs, ou bien elle veut me faire sentir que je ne lui ai pas rendu autant de services que mon devoir et ma charge en exigeoient de moi. —Ce n'est pas cela, dit cet excellent prince ; je suis au contraire parfaitement satisfait de vous : si vous m'avez trompé en quelque chose, c'est d'avoir fait beaucoup plus que je n'espérois, vu l'état des affaires et la rigueur de la saison. Vous aviez peu de monde, et je ne comptois sur votre sagesse que pour la défensive ; mais votre valeur a passé de bien loin les intentions de mon conseil et mes espérances. » Telle fut l'audience que du Guesclin eut du roi, où il ne fut encore question d'aucune affaire, sa majesté se réservant d'avoir avec son connétable des entretiens particuliers, comme on verra dans peu. Avant de quitter le roi, du Guesclin lui fit présent d'une nef

d'or (1) qui étoit le plus précieux de tous les bijoux que le roi de Castille D. Henri lui avoit envoyés.

Le récit que le courrier avoit fait au roi, des plaintes du connétable sur la mauvaise administration des finances et le pillage des traitans, se répandit dans la ville. Ils en prirent une terrible alarme; ils appréhendèrent qu'un homme aussi nécessaire qu'il l'étoit, et qui avoit tant de crédit, ne fît connoître au roi leurs malversations : pour y obvier ils parvinrent par des voies secrètes à faire insinuer à sa majesté de ne lui rien refuser, et que les fonds ne lui manqueroient pas. En conséquence, quoique l'argent fût alors fort rare, les bourses s'ouvrirent de toutes parts, et l'abondance succéda tout-à-coup à la disette.

Le roi, de son côté, instruit des sentimens de son connétable qu'il connoissoit franc et sincère, comme le sont naturellement tous les Bretons, souhaita d'avoir avec lui une conversation tête à tête sur cette matière. Il en fit naître l'occasion, et en lui parlant de ses desseins de continuer la guerre avec vigueur, il l'amena aisément sur le sujet qu'il vouloit, en lui disant, pour le faire parler, que tout son

(1) On ne sait ce que signifie ici le terme de *nef* : ce ne peut être qu'une petite représentation de navire. Les historiens auroient dû désigner sa grandeur, sa figure, son poids, etc. pour que l'on jugeât de sa valeur.

embarras seroit de trouver de l'argent pour satisfaire les troupes de ce qui leur restoit dû des montres passées, pour le rembourser lui-même des avances qu'il lui avoit faites, et sur-tout pour remettre de puissantes forces sur pied, l'été suivant. Il faudra pourtant en trouver, dit le connétable; car, sire, il n'y a pas lieu de penser à faire des levées, ni à maintenir les gens de guerre dans la discipline sans argent: le service se fait mal, et on fait autant de voleurs que l'on a de soldats, sans avoir le droit de les châtier, parce qu'il faut qu'ils vivent, et que l'humanité ne permet pas de punir un homme qui cherche à ne point mourir de faim. Dès à présent, dit le roi, je puis vous faire donner vingt mille francs. Eh! grand Dieu, reprit du Guesclin, vingt mille francs, il n'y en auroit pas, sire, pour un déjeuner: l'état où je vois vos affaires me jette dans le dernier étonnement: je ne conçois pas comment il est possible qu'un roi si sage et si puissant se trouve sans argent, pendant que ses peuples lui paient des tributs immenses; je suis même très-persuadé qu'il n'entre pas dans vos coffres la dixième partie des deniers qui se lèvent: il seroit bien mieux, sire, de supprimer tous ces subsides excessifs, et de mettre le pauvre peuple en état de vivre plus commodément: s'il plaisoit à votre majesté de m'en donner l'autorité et la commission, je lui promets que ses coffres

seroient bientôt pleins. Je n'ai besoin pour cela que d'en demander aux officiers de vos finances, et de leur faire rendre bon compte de leur gestion.

Mais, sire, il y a un article essentiel auquel votre majesté ne pense peut-être pas, c'est celui des gens d'église. Quel droit ont-ils pour ne point contribuer aux besoins de l'état? Ils en sont le premier corps, et c'est une raison de plus pour qu'ils fournissent aux dépenses publiques: ils adoptent volontiers cette qualité de premier corps; mais il n'a jamais été dit qu'à ce titre ils dussent être exempts des subsides généraux: au contraire, j'ai ouï dire (1) que les histoires sont pleines d'exemples, non-seulement des contributions du clergé, mais que plusieurs de vos prédécesseurs rois se sont quelquefois réservé les plus gros bénéfices pour en employer les revenus aux dépenses de leurs guerres. Cela ne souffroit point de contradiction alors: pourquoi cela en souffriroit-il aujourd'hui? La religion auroit-elle changé? Non, certainement: mais les ecclésiastiques sont parvenus à persuader à ceux qui veulent les croire, que leurs biens sont sacrés, et ils disent anathême à ceux qui y touchent; mais où en ont-ils pris

---

(1) Non-seulement les rois disposoient, dans les grandes occasions, des revenus des principaux bénéfices, mais les évêques et les abbés fournissoient des hommes à leurs dépens, et marchoient en personne.

l'autorité ? Je les défie de le faire voir ; c'est une décision émanée d'eux-mêmes, c'est-à-dire, qu'ils ont prononcé comme juges et parties. Il est encore constant par l'histoire, que non-seulement les gens d'église ont contribué aux charges des états, sur-tout dans les temps de guerres ou d'autres affaires publiques, mais qu'il y a eu des temps où les prélats, les moines mêmes portèrent les armes en personne (1), sans compter les hommes qu'ils fournissoient, leurs vassaux ou autres. Vous laisseriez-vous présentement persuader, sire, que ce soit un point de religion de les laisser vivre dans la tranquillité et l'aisance, avec de gros revenus, pendant que votre noblesse consomme son bien, et expose tous les jours sa vie pour la défense de la patrie, et pendant que le pauvre cultivateur travaille sans relâche, et se prive de tout pour fournir son contingent aux besoins de l'état ? C'est cependant, sire, le cultivateur qui fournit le plus de soldats, qu'il a élevés avec peine et aux dépens de son propre nécessaire : c'est lui qui sue sang et eau, et pour qui il n'y a aucun relâche à travailler, pour fournir aux gens d'église les fruits de leurs bénéfices, pendant qu'ils jouissent des revenus, sans soins et sans travaux : encore s'ils employoient ces grands biens comme ils le

(1) Un archevêque de Sens fut tué en combattant à la bataille d'Azincourt, en 1415.

devroient en aumônes et en bonnes œuvres, du moins ne les leur reprocherois-je point : cependant ils ne devroient pas moins contribuer à la chose publique, puisqu'ils en sont membres. Mais dès qu'on leur parle seulement de donner un florin, ils se révoltent, ils disent que le bien de l'église est sacré, que penser autrement ce seroit être hérétique. Il est vrai qu'il y a parmi eux le grand nombre de ceux qui travaillent, comme les curés, les vicaires, et autres; je ne parle pas de ceux-là, sire, par deux raisons : la première, parce qu'ils sont utiles et nécessaires; la seconde, c'est qu'ils ne sont pas ordinairement opulens. Je ne parle que de ceux qui mangent dans le luxe, la mollesse et l'oisiveté, les revenus ecclésiastiques, et sur-tout de ces riches monastères dont les biens excèdent deux ou trois fois leur nécessaire : ils accumulent tous les ans les trois quarts de leurs revenus, qui sont dans leurs mains des fonds morts, dont votre majesté et votre peuple ne tirent aucune utilité. Ce n'est pas là, sire, l'intention des rois fondateurs, ni celle de leur institution. Ils sont fondés pour prier Dieu, et avoir leur subsistance et l'entretien avec abondance, mais non pour thésauriser, engloutir la substance du peuple, et gêner le prince dans ses besoins.

Il y a encore une autre classe d'hommes que je ferois contribuer : ce sont, sire, les gens de chicane, qui ne doivent pas

jouir à leur aise et sans sortir de chez eux, des désordres publics et particuliers.

Voilà, sire, les moyens les plus justes et les plus convenables pour remplir vos coffres; et je le répète, si votre majesté veut me charger de leur exécution, je m'en acquitterai bien et promptement. Je ferai ouvrir les bourses des riches qui ne peuvent être utiles que par là, et je soulagerai votre pauvre peuple.

Le roi avoit écouté tranquillement et avec plaisir ce discours du connétable : il y reconnut son zèle pour sa personne et pour le bien général, sa franchise et sa droiture de cœur. Il l'embrassa, et lui dit : Je ressens de plus en plus votre affection; ne soyez désormais en peine de rien, j'ai donné ordre à tout, et vous serez content. Cette parole eut bientôt son effet : par un acte de la chambre des comptes, du 19 janvier 1371, le roi ordonna le payement au connétable de tout ce qu'il avoit avancé pour le service de ses armées, déduction faite des sommes payées des deniers royaux pour sa rançon au prince de Galles et à Jean Chandos (1). Du Gueslin passa le reste de l'hiver à la cour, à concerter les entreprises de la campagne suivante : il fit expédier ses mandemens, et donna le rendez-vous général à Saumur, à la fin du mois de mars.

(1) Le lecteur trouvera cette pièce à la fin de ce volume.

Le 3 mars suivant, la reine accoucha de son second fils, Louis duc d'Orléans, qui fut baptisé dans l'église de Saint-Paul, paroisse du roi, et tenu sur les fonts par Louis, comte d'Estampes, prince du sang, qui lui donna son nom, et par le connétable qui fut son second parrain, suivant l'usage de ce temps-là. Quand les cérémonies du baptême eurent été achevées, le connétable tirant son épée, la mit toute nue dans les mains de l'enfant, et lui dit : *Monseigneur, je vous donne cette épée et la mets en votre main, et prie Dieu qu'il vous doint ou tel et si bon cœur, que vous soyez encore aussi preux et aussi bon chevalier, comme fust onques roi de France qui portast épée.*

(1371.) Le temps déterminé pour le départ du connétable étant venu, il prit congé du roi, et sortit de Paris, accompagné des plus grands seigneurs de la cour, et de la plus brillante noblesse du royaume. Il prit sa route par Orléans, et au lieu de suivre le cours de la Loire jusqu'à Saumur, il entra dans le Berry, où tous ceux qui avoient reçu de lui le rendez-vous se rassemblèrent : en sorte qu'il se trouvoit accompagné du duc de Berry, frère du roi ; du duc de Bourbon leur beau-frère, des comtes d'Alençon et du Perche, princes du sang ; du dauphin d'Auvergne, des comtes de Vendôme, de Porcien, des sires de Sully, de Montagu, Hugues dauphin, de

Beaujeu, de Rochefort, de Talençon, etc. Il n'est pas douteux encore que le connétable n'eût avec lui les deux maréchaux de France (1), aussi-bien que ses fidelles compatriotes qui l'avoient toujours suivi si constamment, et qui avoient partagé avec lui les fatigues de la guerre et les triomphes.

Les succès qu'il avoit eus en Poitou, la campagne précédente, avoient considérablement reculé les frontières de la France vers la Guienne; et il avoit mis si bon ordre dans les places reconquises, par les braves capitaines et les troupes aguerries qu'il y avoit laissées, qu'il étoit aussi impossible aux Anglais de s'en remettre en possession, que de tenter d'autres conquêtes. Il avoit mis pour gouverneur dans la place de la Rocheposay, Carlonnet dont il a déjà été parlé plusieurs fois avantageusement. Il étoit élève de du Guesclin; c'étoit sous cet excellent maître qu'il avoit appris le grand art de faire la guerre et de vaincre, qu'il mettoit tous les jours en pratique contre les Anglais, en faisant des courses sur eux jusqu'aux portes de Poitiers. Il avoit pour voisins dans les places les plus proches de la sienne, d'autres gouverneurs bretons comme lui et aussi zélés, qui souvent unissoient leurs troupes aux siennes, quand il se présentoit quelque occasion de faire un coup de main, où il y eût de l'honneur à gagner.

---

(1) De Blainville, et de Sancerre qui fut connétable après Clisson.

Jean Chandos, connétable de Guienne, ayant su un jour que Carlonnet étoit aux champs avec cinquante lances et dix-huit archers, sortit de Poitiers avec trois cents hommes pour aller l'attaquer. Carlonnet étoit déjà en chemin pour retourner à la Rocheposay avec son butin et ses prisonniers, lorsqu'un des siens vint lui donner avis que Chandos le suivoit de près, et qu'il étoit déjà au pont de Lussac, prêt à passer la rivière qui les séparoit. Le Breton ne s'en étonna pas, il pressa la marche de ses prisonniers et de son butin vers sa place, et se mit en route vers le pont pour y être avant Chandos et le rompre; et en cas qu'il n'y parvînt pas à temps, il se comptoit assez fort pour se défendre, et donner le temps aux siens de mettre sa prise en sureté et lui amener du renfort. Il arriva en effet le premier au pont, mais Chandos parut à l'instant; en sorte qu'au lieu de songer à le rompre, il fallut se mettre en défense: Chandos l'attaqua, et fut très-bien soutenu par cette petite troupe qui ne s'effraya pas du nombre. Parmi les Anglais étoit un chevalier qui, ayant été prisonnier de Carlonnet dans les campagnes précédentes, avoit gardé contre lui une haine implacable, parce qu'il en avoit exigé une si grande rançon, que toute sa fortune y avoit à peine suffi. Carlonnet, après avoir bien combattu dans la rencontre dont nous parlons, tomba de cheval accablé de

fatigue et chargé par la multitude : les soldats se disputèrent à qui d'entre eux il demeureroit prisonnier, et faute de s'accorder, vouloient le tuer pour ne point faire de jaloux. Dans ce moment ce chevalier anglais, son ennemi, l'ayant aperçu, écarta ceux qui tenoient Carlonnet, et lui dit : J'ai trop d'honneur pour abuser de l'état où je vous vois, et me ressentir du mauvais traitement que j'ai reçu de vous : je pourrois même, suivant les lois de la guerre, vous ôter la vie; mais je vous la donne : vous voilà mon prisonnier, et je vous promets que je vous traiterai avec plus d'honneur et plus d'humanité que je n'en ai éprouvé de votre part.

Le connétable Chandos avoit été légèrement blessé dans la mêlée, d'un coup de flèche à la cuisse, qui ne l'avoit pas mis hors de combat : il étoit même encore à la tête des siens, pensant que les Bretons alloient tous se rendre après la prise de leur commandant, lorsqu'un Breton, remarquable par une cotte d'armes noire, chargée de campannes d'argent, lui porta un coup de sa lance avec tant de force, que ses armes en furent brisées, et que le fer lui entra bien avant dans le corps. (On attribua ce beau fait d'armes à Guillaume Boitel). En recevant le coup, Chandos s'écria : Ah ! je suis mort ! Son frère, qui se trouvoit proche de lui, en ressentit une si grande douleur, que pour se venger sur

la place même, il vouloit faire couper la tête à tous les Français prisonniers; mais Chandos eut la générosité de le défendre, et de dire que les Français n'avoient fait que leur devoir, et qu'en mourant il prétendoit rendre justice à leur valeur. Ce grand capitaine mourut de sa blessure, quelques jours après, au château de Chauvigny, où on l'avoit transporté. Retournons aux opérations de du Guesclin.

Quand les Anglais qui occupoient le Poitou apprirent la nouvelle de son départ de Paris, ils en prirent l'alarme, ne doutant pas que leur province ne fût cette année-là le premier théâtre de ses exploits; mais quand on sut qu'il avoit pris sa route par le Berry, les alarmes se tournèrent du côté de Bordeaux et de tous les pays des environs attachés aux Anglais. Son dessein étoit de commencer par les chasser du Limousin, où le prince de Galles avoit repris Limoges, Saint-Yriel et quelques autres places que le connétable avoit soumises en passant, à son retour d'Espagne. Les Anglais, comme pour faire diversion, avoient jeté de ce côté-là une grande partie de leurs forces; ils avoient même pris quelques places fortes en Auvergne, et pour se pratiquer une entrée dans la province de Languedoc, leur commandant, Jean d'Evreux, s'étoit rendu maître de la ville d'Uzès, place forte, riche et très-peuplée, qu'ils destinoient à être leur place d'armes et leur magasin général.

Le connétable pensant qu'il étoit de la plus grande importance de les chasser de cette ville, s'y rendit sans perte de temps, l'investit de tous côtés, et lui fit donner plusieurs attaques; mais la garnison en étoit si considérable, et avoit tant de ressources pour se garantir d'être forcée, que pendant quinze jours on n'y avança rien, et que le connétable fut obligé de changer de batterie : jugeant par les commencemens de ce siége, que l'affaire traîneroit en longueur, il se borna à bloquer la place, et à s'emparer si bien de toutes les avenues, que rien n'y pouvoit entrer sans la permission des assiégeans.

Quand il eut mis les choses en cet état, il alla, avec tous les princes qui l'accompagnoient, à Avignon pour rendre leurs respects au pape et lui baiser les pieds, et en même temps voir le duc d'Anjou qui se trouvoit auprès de sa sainteté. Le connétable n'y fut qu'une journée, et revint en diligence à son armée, où les affaires étoient plus intéressantes pour lui que des visites ou des parties de plaisir : il donna tous les ordres nécessaires pour la continuation du siége; et pour ne pas perdre le temps à rien faire, il en détacha quelques troupes, avec lesquelles il se mit à la campagne, chassa devant lui les ennemis tout épouvantés de sa marche et de son seul nom, et rétablit l'autorité du roi par-tout où elle avoit été affoiblie par la présence

des Anglais. Pendant qu'il faisoit toutes ses courses, et que tout fléchissoit devant lui, les princes qui en furent instruits à Avignon, vinrent bientôt le rejoindre, pour avoir part à sa gloire et à ses succès. Quand le connétable se vit fortifié de ce nombre de seigneurs et de la belle noblesse qui les suivoit, il forma le siége d'une ville que les vieilles chroniques ont nommée la Mulac, ou le Mereau, place alors très-avantageuse pour la guerre. Elle étoit occupée par un gouverneur, chevalier anglais, nommé Wlquefaire: elle fut d'abord attaquée avec tant d'impétuosité, que dans le fort d'un assaut vigoureux, ce gouverneur envoya un héraut au connétable pour lui offrir de lui rendre sa place à composition. Du Guesclin, dont l'humanité étoit une des principales vertus, écouta la proposition, composa avec cet officier, et reçut la place.

De Mulac, le connétable se présenta devant la Roche de Vauclerc, où les Anglais avoient une nombreuse garnison, qui n'eut cependant pas plutôt vu faire les dispositions pour l'assaillir, qu'elle demanda à capituler, et se rendit. Les Anglais avoient encore quantité de places de retraite dans ces quartiers-là, mais la marche du connétable les leur faisoit abandonner les unes après les autres; en sorte que par-tout où ses enseignes paroissoient, ils fuyoient devant lui, et tout se soumet-

toit. Il en fut de même dans le Rouergue et dans les environs d'Uzès : un grand nombre de villes se rendirent à l'obéissance du roi, au moyen de quoi tous les passages par où les Anglais auroient pu secourir cette ville bloquée, leur furent absolument fermés, et les assiégés se trouvèrent sans espérance d'être dégagés.

Après avoir pris tant et de si sages mesures, il revient au siége, presse la ville de si près, qu'il la réduit à la dernière extrémité, la faisant battre sans relâche par de l'artillerie qu'il avoit fait conduire de Riom et de Clermont en Auvergne. Les murailles étoient déjà entamées en plusieurs endroits, et les assiégés ne pouvoient plus suffire à réparer les mines (1) qu'on y avoit faites; les munitions étoient consommées, et la ville hors d'état de faire une plus longue résistance. Dans ces circonstances, le connétable toujours lui-même, ne crut pas devoir exposer une si grande et si bonne ville à la fureur du soldat vainqueur : il voulut sauver l'honneur et les biens de tant d'honnêtes gens qui s'y étoient renfermés, et qui alloient devenir sujets du roi : par ces raisons, il prévint lui-même le gouverneur, lui proposa de se rendre, et lui demanda ses conditions.

Le gouverneur connoissoit trop l'extré-

---

(1) Les mines n'étoient alors que des brèches que l'on faisoit au pied des murailles à coups de pics et autres instrumens, pour les faire écrouler.

mité où il étoit réduit, pour se refuser à une proposition si généreuse : les conditions du traité furent qu'il sortiroit vie et bagues sauves, lui et les siens, et qu'on les conduiroit en sureté à Sainte-Sévère, en Limousin; mais que comme c'étoit au nom du roi qu'il rendoit sa ville au connétable, il remettroit en même temps le château, avec toutes les munitions de bouche et de guerre, l'artillerie, les machines et les armes.

Du Guesclin, après avoir mis fin à tant d'opérations rapidement exécutées, partit pour la cour, accompagné, à son ordinaire, de la plus grande partie des princes et des seigneurs. Pendant qu'il avoit si bien travaillé de son côté pour l'avancement des affaires du royaume, le duc de Lancastre étoit devenu gouverneur de Guienne par la retraite du prince de Galles son frère, que son hydropisie, devenue incurable, avoit forcé de repasser en Angleterre. Ce duc, voulant signaler son avénement par quelques exploits qui lui fissent honneur, assembla des troupes pour se remettre en possession de ce que les Français avoient enlevé dans l'étendue de son gouvernement. Dans cette circonstance il eut un nouveau sujet de chagrin dont il espéroit avoir vengeance. Les Anglais occupoient dans le Périgord le château de Montpaon, où ils avoient garnison. Plusieurs gentilshommes bretons,

entre autres Guillaume de Lonval, Alain de la Houssaye, Louis de Mailly, et un nombre d'autres de la même nation, qui étoient en garnison en différentes places françaises, en étoient sortis avec deux cents lances d'élite, tirées de leurs différentes garnisons, et avoient emporté d'assaut ce château, tué beaucoup d'Anglais, pillé ce qui s'y étoit trouvé, et détruit ce qu'ils n'avoient pu emporter. Ils avoient choisi, pour faire cette expédition, le temps où le duc faisoit célébrer à Bordeaux avec pompe les obsèques de son neveu, le jeune Edouard, fils du prince de Galles, mort âgé de seize à dix-sept ans. Piqué au vif d'un événement qui sembloit être de mauvais augure pour la suite de son gouvernement, il résolut de reprendre ce château à quelque prix que ce fût. Le seigneur de Montpaon fut accusé au conseil de guerre d'avoir favorisé les Français dans la prise de son château, ou du moins de ne l'avoir pas défendu aussi vigoureusement qu'il l'auroit dû; dès qu'il sut que les Anglais venoient pour l'y assiéger, il se sauva, soit que la conscience lui reprochât quelque lâcheté, soit par crainte de la sévérité anglaise, qui souvent condamne sur les premiers soupçons, sauf à faire un examen plus sérieux dans la suite.

Le duc de Lancastre investit d'abord le château, et fit apporter des fascines pour combler le fossé. Il fut servi avec une mer-

veilleuse diligence ; les fossés se trouvèrent pleins de bois qu'on avoit fait couper par les paysans ; mais pendant la nuit les assiégés trouvèrent moyen d'y mettre le feu, et au point du jour les assiégeans n'y trouvèrent que cendres et brasiers. Les Anglais furent forcés de suspendre l'assaut, et en attendant que le feu fût tout-à-fait éteint, ils préparèrent de nouvelles fascines pour recombler le fossé, et y revenir une autre fois. Le duc étoit accompagné à ce siége des seigneurs de Pons et de Partenay (1), Louis d'Harcourt (2), Guichard d'Angles, le captal de Buch, le sire de Langeron, enfin de tout ce qu'il y avoit de plus grand et de plus puissant en Gascogne et en Xaintonge, outre les seigneurs qui l'avoient suivi d'Angleterre. Les assiégés se défendoient en gens qui faisoient bien voir qu'ils appartenoient à du Guesclin : déjà le siége commençoit à devenir remarquable par sa longueur et par son opiniâtreté, et toute la Guienne en attendoit l'issue avec autant d'inquiétude que d'impatience.

(1) Le nom de cette maison étoit l'Archevêque, dont le dernier maria sa fille unique dans la maison de Rohan, où elle porta cette terre.

(2) Il étoit de l'ancienne maison de Harcourt en Normandie, dont la branche aînée, tombée en quenouille, porta de grands biens dans la maison de Rieux, d'où ils ont passé dans une branche de celle de Lorraine qui en a porté le nom, et s'est éteinte en 1745. Mais la maison subsiste dans deux branches, dont la seconde est celle des ducs d'Harcourt, pairs de France.

A quelques lieues de là est la ville de Saint-Macaire, où se trouvoient deux illustres capitaines bretons, Jean de Malestroit et Sylvestre Budes (1). Ces deux braves officiers résolurent entre eux de secourir leurs amis assiégés dans Montpaon; il ne s'agissoit plus que de savoir lequel des deux iroit à cette expédition, chacun désirant en avoir l'honneur : ils étoient même prêts à avoir une dispute sérieuse à ce sujet, lorsqu'ils s'accordèrent de tirer au sort à qui iroit et à qui demeureroit. Le sort se déclara pour Sylvestre Budes, qui partit avec seulement douze hommes d'armes (48 chevaux). Il trouva le moyen d'entrer dans le château de Montpaon, où il fut reçu de ses compagnons avec grande joie et reconnoissance de ce témoignage d'amitié qu'il leur donnoit.

Cependant le château fut battu avec tant de fureur, qu'il y avoit déjà un grand pan de muraille par terre. La brèche étant faite, les Anglais placèrent un grand nombre d'archers pour y tirer sans relâche, afin d'empêcher les assiégés de s'y montrer pour la réparer, ou pour les empêcher de faire un logement qui facilitât l'assaut général. Les capitaines bretons avoient trop d'expérience pour ne pas voir l'impossibilité où ils étoient de tenir plus long-

(1) La première de ces maisons est éteinte; la seconde subsiste encore, et a pour chef le marquis de Guébriant.

temps : ils considéroient qu'ils avoient un grand nombre de malades et de blessés, et que les assiégeans étoient forts par la quantité et la valeur de leurs hommes, tous vieux et expérimentés soldats. Ainsi, toute résistance leur devenant désormais inutile, ils se déterminèrent à capituler, et ils firent partir un de leurs hérauts pour aller en faire la proposition au duc de Lancastre, qui dans le premier moment ne le voulut point écouter, et qui répondit qu'il vouloit que son premier exploit en Guienne apprît à tout le monde comment il savoit traiter les révoltés et les opiniâtres : que c'étoit un crime capital, selon les lois de la guerre, de résister dans une si mauvaise place, à des forces aussi puissantes que les siennes : qu'au surplus le seigneur de Montpaon étoit un vassal traître et infidelle, qui avoit introduit les Français dans son château ; qu'il en devoit faire un exemple de sévérité, et raser le château de fond en comble. Mais les seigneurs de sa cour lui remontrèrent « que tant de rigueur, au lieu de servir à en intimider d'autres, seroit au contraire d'une très-dangereuse conséquence, et ne serviroit qu'à rendre cette guerre la plus cruelle qui eût jamais été, étant bien certain que les Français ne manqueroient pas d'user à leur tour du droit de représailles : qu'outre ces considérations, il étoit toujours plus glorieux à un grand prince de pardonner, que de traiter en

toute rigueur des ennemis qui lui demandent miséricorde : que la soumission des capitaines bretons suffisoit pour démontrer sa victoire, et en étoit une preuve plus honorable pour lui, que ne seroit tout leur sang répandu : qu'à la vérité ni le château, ni ceux qui le gardoient n'étoient pas en état de soutenir un assaut ; mais qu'il n'y auroit pas d'apparence d'assaillir des gens qui se rendent, et dont la défaite coûteroit la vie à un nombre de ses meilleurs soldats : qu'au contraire un exemple de modération dans la victoire lui acquerroit l'estime de tout le monde, et la confiance de ceux qu'il soumettroit dans la suite ; que cependant il pouvoit excepter de la grâce le seigneur de Montpaon, s'il n'en méritoit pas, puisque tous les jours on fait une différence entre les sujets infidelles, et les ennemis légitimes. »

Le duc de Lancastre se rendit à ces raisons, et chargea Guichard d'Angles de dresser les articles de la capitulation. Ce seigneur poitevin, mais de l'armée du prince, s'avança vers le fossé, et ayant pris le serment des capitaines bretons que le seigneur de Montpaon n'étoit pas dans le château, il les traita avec toute la douceur et l'humanité que les circonstances lui permettoient, et le château fut rendu. Peu après cet événement, le vieux roi d'Angleterre, Edouard III, rappela son fils le duc de Lancastre, et envoya le comte de Pembroc pour commander à sa place en Guienne.

Charles-le-Sage avoit le talent de pénétrer dans le cabinet des princes ses voisins ou ses ennemis ; et il étoit si bien servi, qu'il savoit leurs résolutions aussitôt qu'elles étoient prises : ce qui étoit une grande preuve de sagesse, et qui est très-essentielle pour conduire les affaires d'un royaume. Il sut donc que le comte de Pembroc alloit relever le duc de Lancastre, et qu'il étoit prêt de se mettre en mer suivi de plusieurs vaisseaux de guerre : de son côté il prépara deux flottes, dont l'une fut mise aux ordres d'Yvain de Galles, ennemi juré de l'Angleterre (1). Cette première flotte se tint dans la Manche pour y attendre le comte de Pembroc et le combattre ; mais le hasard voulut qu'elle ne pût le joindre, en sorte que cet armement fut inutile, si ce n'est qu'il fit une descente dans l'île de Garnezey, et y défit quatre cents Anglais, commandés par Aymond Rose, gentilhomme de la nation. C'est tout ce que fit avec cette flotte le prince Yvain de Galles, malgré la bonne volonté qu'il avoit de se venger, et qu'il eût d'excellentes troupes, avec la réputation d'un très-bon officier de mer.

La seconde flotte, composée d'Espagnols, se posta près de la Rochelle. Celle-ci

---

(1) Le roi Edouard, alors régnant, s'étoit emparé de la principauté de Galles, qui appartenoit au père d'Yvain, et avoit même fait trancher la tête à ce seigneur ; après quoi il avoit fait de cette province l'apanage de son fils aîné, ce qui a subsisté jusqu'aujourd'hui.

fut plus heureuse : les Anglais donnèrent dans l'embuscade qui les attendoit pour les faire périr au port : les Espagnols les chargèrent si vigoureusement, le 23 juin 1372, que le combat dura jusqu'au soir ; et la nuit l'ayant interrompu, il recommença le lendemain avec encore plus de fureur et de succès : les navires anglais furent tous pris ou coulés à fond ; le comte de Pembroc, Guichard d'Angles et toute la noblesse qui les accompagnoit, furent faits prisonniers.

Dès que le roi eut reçu la nouvelle de cette victoire, il la manda au connétable qui étoit en Anjou, et lui écrivit qu'il se reposoit sur lui du soin de profiter d'un événement si avantageux. Du Guesclin entre donc en Poitou avec trois mille hommes d'armes, et une infanterie composée de tout ce qu'il y avoit de plus redoutable en France et en Bretagne. Il assiége d'abord Montmorillon, le prend, et passe au fil de l'épée toute la garnison. De là il se présente devant Chauvigny et ensuite devant Lussac ; mais ces deux places effrayées du traitement fait à ceux de Montmorillon, demandèrent aussitôt à capituler et furent reçues avec tous les honneurs de la guerre. De là le connétable parut devant Poitiers, avec toutes les forces du roi, et il y jeta une si grande terreur, qu'il l'auroit emporté s'il en eût fait le siége ; mais son projet présent étoit d'attaquer la Rochelle par terre

et par mer, et il attendoit pour cela la flotte d'Espagne, qu'Yvain de Galles étoit allé redemander par ordre du roi.

En attendant, il envoya Olivier de Clisson, avec trois cents lances pour assiéger Moncontour (1), place située à huit lieues de Poitiers et à quatre de Thouars. Le gouverneur de cette ville connoissoit trop bien les talens et le cœur du connétable, pour n'avoir pas prévu qu'il auroit affaire à lui, et qu'il seroit infailliblement attaqué. Il s'y étoit préparé de longue-main, et avoit garni sa place de tout ce qu'il lui falloit pour ne la pas perdre. Olivier de Clisson y donna trois ou quatre assauts sans aucun succès, et même il y avoit déjà perdu beaucoup de monde. Il envoya vers le connétable pour l'en instruire et le prier de venir incessamment le seconder avec toute son armée, et en même temps il lui fit savoir une insulte bien piquante que les assiégés lui avoient faite à lui-même, qui étoit de lui avoir fait voir l'écu de ses armes renversé et pendu au bout d'une corde à la porte de la ville, et qu'il avoit su qu'il y avoit dans la place un capitaine anglais de la garnison qui lui avoit fait cet outrage de faire pendre son aigle, pour

(1) Cette ville, alors très-forte, est célèbre dans l'histoire par deux batailles fameuses qui se sont données près de ses murs. Elle est aujourd'hui entièrement détruite, et il ne reste du château qu'une tour carrée environnée de quelques masures.

se venger de ce que lui, Bertrand, ne s'étoit pas encore acquitté d'une somme dont il lui avoit fait son obligation. Le connétable ne se souvenant pas d'abord de ce dont il s'agissoit, rêva un peu, et se rappelant cette dette, il dit à Clisson, dès qu'il l'eut rejoint : Il est vrai qu'un gentilhomme de Bretagne étant prisonnier, et n'ayant pas de quoi se délivrer, je lui ai fait une obligation avec laquelle il a payé sa rançon, et j'en ai donné hypothèque sur tout mon bien : je n'y ai pas songé depuis, parce que je lui ai cru assez d'honneur pour acquitter cette obligation comme il auroit dû ; et au lieu de m'en rien reprocher, ce seroit au contraire à lui à me la rendre et me remercier. Mais pourquoi s'en prend-il à mon écusson, et me fait-il un pareil outrage ? Je jure de ne pas manger que je ne sois dans la ville, et regardez-moi comme un homme sans honneur si je ne me fais livrer cet insolent par les Anglais, et si je ne le fais pendre à la même place où il a pendu mon écu. Tous les seigneurs de l'armée furent également offensés de l'injure faite au connétable, et jurèrent d'en avoir une satisfaction éclatante.

La nuit suspendit leur vengeance ; mais dès le point du jour, du Guesclin fait sonner l'assaut ; les troupes y courent, y volent : les uns se précipitent dans le fossé, et s'attachent à la sape ; d'autres montent jusqu'au haut des échelles ; là on combat

main à main avec les ennemis qui se trouvent aux créneaux. Le péril ne les étonne point ; les Anglais cependant se défendent avec un courage intrépide : le combat dure long-temps, et la présence du connétable anime les siens qui ne se rebutent ni du danger, ni de la résistance des assiégés. Enfin la victoire se déclare, les murailles sont forcées, tout fuit devant le soldat victorieux, les Anglais se cachent et demandent quartier : le connétable fait cesser le carnage, et on ne s'attache plus qu'à faire des prisonniers. Il se fait amener celui qui l'avoit insulté si outrageusement, le livre à l'instant au conseil de guerre, et ce malheureux gentilhomme fut pendu à la place même où il avoit commis son insolence.

La prise de Montcontour si glorieusement terminée dans l'espace d'un jour, répandit dans la Guienne les plus grandes alarmes.

Les habitans de Poitiers, consternés au dernier point, en écrivirent à Thomas de Perey, sénéchal du Poitou, leur gouverneur, en le priant de venir promptement les rassurer, s'il ne vouloit pas avoir le chagrin d'apprendre que le connétable en seroit bientôt le maître et de tout le pays. Du Guesclin instruit de cette circonstance, balançoit s'il attaqueroit Poitiers, ou s'il attendroit l'arrivée de la flotte d'Espagne pour retourner vers la Rochelle. Les ordres du roi étoient précis sur ce dernier parti ; mais il considéroit d'une part qu'il n'y avoit

pas moyen d'attaquer la Rochelle par terre, s'il n'étoit secondé d'une flotte du côté de la mer: de l'autre, que jamais il n'auroit une si belle occasion d'avoir Poitiers, qui étoit une grande et puissante ville, et la capitale d'une province, ce qui le faisoit incliner fortement à s'y résoudre.

Comme il étoit dans cette incertitude, il apprit que le gouverneur venoit en diligence pour pourvoir à la sureté de la ville et à la tranquillité des esprits. Il jugea qu'il ne venoit pas sans troupes, et que s'il pouvoit le surprendre dans sa route, le combattre et le défaire, les alarmes qui étoient déjà dans la ville, se convertiroient en désespoir, et qu'il n'auroit qu'à paroître pour se la faire remettre infailliblement. Il envoya des coureurs pour découvrir la marche du sénéchal, et par provision il fit marcher de tous côtés des partis, qui chaque jour enlevoient quelques petites places, de celles que les Anglais avoient soumises. Ses coureurs lui annoncèrent que Jean d'Evreux avoit quitté la Rochelle, et s'étoit jeté dans Poitiers. Cette nouvelle lui fit comprendre qu'il n'étoit plus temps de penser à s'en rendre maître, et qu'il falloit tourner ses vues d'un autre côté, sans s'amuser à attendre le retour du sénéchal de Percy. Cette action de Jean d'Evreux, de sortir de la Rochelle, lui parut une marque qu'on n'y craignoit rien; et dans le même temps il eut avis que la flotte d'Espagne ne seroit

pas en état de paroître aussitôt qu'on l'avoit espéré.

Cependant le sénéchal Thomas de Percy arriva à Poitiers, et pour s'opposer au progrès des Français, manda des troupes de toutes parts. Le connétable jugea que cette assemblée de toutes les forces de la province, avoit pour but quelque entreprise considérable, et que peut-être il se trouveroit quelque occasion de livrer bataille. Dans cette idée, il manda aux garnisons françaises de se tenir sur leurs gardes, et d'avoir toujours des gens prêts à se rendre auprès de lui dès qu'il les manderoit. Toutes ces précautions étoient fort sages; mais elles n'eurent point d'effet, parce que le duc de Berry voulant chasser sans retour les Anglais du Limousin, tenoit Guillaume de Percy, frère du sénéchal, assiégé dans Sainte-Sévère, et qu'il manda par un courier au connétable, qu'il le prioit de lui amener des troupes pour renforcer les siennes. Le connétable partit à l'instant à la tête de deux mille hommes d'armes, et chemin faisant prit plusieurs petites places qui se trouvèrent sur sa route, et d'où les Anglais fuyoient sans l'attendre.

Arrivé au camp devant Sainte-Sévère, il y trouve les ducs de Berry et de Bourbon, le comte de la Marche, le sire de la Tour et autres, qui tous s'y étoient rendus à l'occasion du siége. Ils n'avoient encore fait qu'investir la place et former les appro-

ches, en attendant le duc de Bourgogne qui avoit mandé qu'il vouloit s'y trouver et partager l'honneur de cette expédition. Il arriva en effet quelques jours après, suivi de la noblesse de la province, dont il avoit donné le commandement à Guy, sire de la Trimoille : au moyen de ce renfort, toute l'armée pouvoit se monter à quatre mille hommes d'armes (1), et nombre de gens de trait. La place étoit très-bien fortifiée, et la garnison qui y étoit renfermée, contenoit la plus vaillante partie des troupes anglaises. Guillaume de Perey avoit avec lui deux illustres capitaines, Richard Gilles et Richard Horme, qui ne cessoient de faire des courses dans le Limousin, et y levoient des contributions exorbitantes. Le connétable prit la conduite de ce siége, et les princes n'y étoient que comme volontaires : non qu'ils n'y eussent toute l'autorité qui appartenoit à leur naissance, soit dans les conseils, soit dans les opérations; mais tout se faisoit au nom du connétable, suivant la prérogative attachée à sa dignité, et par la déférence que les princes avoient pour sa personne et son mérite.

Du Guesclin fit d'abord sommer les Anglais au nom du roi de lui remettre la ville : ceux-ci ne tinrent aucun compte de la sommation; au contraire, ils chargèrent son

---

(1) 16,000 chevaux. Nous avons déjà dit plusieurs fois qu'un homme d'armes avoit trois cavaliers avec lui.

héraut de l'inviter à venir voir leurs murailles et leurs fossés, et qu'après cela il leur en diroit son avis. Sur cette réponse, du Guesclin s'avance avec Olivier de Clisson, le maréchal de Sancerre et l'abbé de Malpaye (1). Il trouva les murailles bordées d'archers, auxquels il défendit de lâcher leurs traits, avec autant d'autorité que s'il eût parlé aux siens. Les archers lui répondirent qu'ils ne tireroient pas, et qu'il pouvoit hardiment faire le tour de la ville, ce qu'il fit avec sa compagnie : c'étoit de la part des Anglais une témérité qui tenoit de la bravade, de laisser examiner leur ville de si près, à quatre hommes aussi intelligens dans l'art des siéges, et qui connoissoient aussi-bien les endroits foibles d'une fortification. Pendant qu'ils faisoient cette tournée, les Anglais leur faisoient différentes railleries; les uns disoient : Trouvez-vous ces fossés-là assez larges et assez profonds ? Nos murailles sont-elles assez hautes et assez épaisses, et nos tours vous semblent-elles bien flanquées ? Le connétable leur répondoit sur le même ton : Vous avez raison d'être contens de ce qui vous couvre, il n'est plus question que de savoir comment vous vous y défendrez : une mauvaise place est toujours assez bonne si de

(1) Il se sommoit Allain de Taillecol, et par sobriquet l'abbé de Malpaye. Cet usage de donner des sobriquets, même aux gens du premier rang, subsistoit encore deux siècles après, sous le règne de François I.

braves gens la gardent bien, et la meilleure place n'est pas de grande défense quand elle est mal gardée. Celle-ci sera aussi-bien défendue, répondirent les Anglais, comme elle nous défend bien; et si nos fossés sont jamais comblés, ce sera des corps des Français qui y demeureront. C'est, dit du Guesclin, ce que nous verrons bientôt. Un autre lui dit: Messire Bertrand, on ne prend pas une place telle que la nôtre aussi aisément que vous le croyez; vous avez beau être connétable de France, nos murailles sont trop hautes et vos échelles trop courtes. En ce cas-là, répliqua du Guesclin, il y aura bien de l'honneur à gagner pour celui qui sera le maître de votre ville dans quatre jours. Après qu'il eut tout bien vu et bien considéré, il leur dit: Adieu, messieurs, vous aurez bientôt de nos nouvelles; et il se retira.

Il avoit en effet trouvé la place merveilleusement bonne: Voilà, disoit-il à ceux qui en avoient fait la visite avec lui, une excellente forteresse, rien n'y manque, et il n'y a pas un endroit foible, tout y est également bien fait; ce seroit nous rendre immortels que de nous en emparer dans un seul jour. L'abbé de Malpaye lui dit en plaisantant: Il ne faut pas pour cela y aller nue tête et le bras désarmé. Tout en discourant ainsi, ils arrivèrent à la maison où logeoit le duc de Berry, et où tous les seigneurs de l'armée s'assemblèrent. Du

Gueselin fit son rapport de ce qu'il avoit vu, et de l'état de la place; les avis furent très-partagés. Les uns vouloient qu'on levât le siége, et que l'on se contentât de faire garder par des détachemens toutes les avenues, pour empêcher les vivres de passer: qu'ainsi avec le temps la ville seroit réduite à l'extrémité. Cet avis fut rejeté, sur ce que quelque nombre d'hommes que l'on employât à cet expédient, les Anglais viendroient bientôt les en chasser, et peut-être les habitans eux-mêmes.

D'autres disoient qu'il falloit demeurer devant la ville, la tenir bloquée, et attendre que la famine la forçat à se soumettre, attendu qu'il ne seroit point à propos de tenter de donner l'assaut à une place si régulièrement forte, et qu'il n'y auroit d'autre suite que de perdre bien des braves hommes, et de se retirer honteusement. Ce second avis fut plus contredit que le premier, parce que, disoit-on, si nous restons ici, les Anglais en profiteront pour reprendre tout ce que nous leur avons enlevé dans le Poitou et ailleurs; ils pourroient même faire un corps d'armée assez puissant pour venir attaquer les assiégeans, nous forcer à lever le siége, et peut-être à leur donner bataille, ce que nous devons éviter dans les circonstances où nous sommes, parce qu'il est toujours bon de travailler si bien que nous soyions les maîtres des événemens. Ainsi le parti à prendre est de

donner un assaut général, et faire défense sous peine de la vie, à qui que ce soit de s'en retirer, sinon en cas d'un bras ou d'une jambe cassée.

Cet avis passa unanimement ; mais le connétable, dont la pénétration alloit toujours au delà, y ajouta qu'il falloit envoyer encore un héraut faire à ceux de la ville une dernière sommation, et leur remontrer que s'ils s'opiniâtroient, ils perdroient avec leur place, la vie et l'honneur ; qu'ils ne pourroient jamais la défendre contre de si vaillantes troupes, accoutumées à forcer des villes, et qui ne s'étonnoient point des plus grands périls ; que ce n'étoit pas pour leur inspirer de la terreur qu'on leur donnoit cet avis, puisqu'on les en connoissoit incapables, mais par amitié et pour les préserver des malheurs dont ils étoient menacés ; qu'enfin on les recevroit à telle composition qu'ils demanderoient. « Je suis assuré, continua du Guesclin, qu'arrogans et présomptueux comme sont les Anglais, ils penseront que cette sommation est une preuve que nous les craignons, et que leur place nous fait peur : il est bon de leur donner cette opinion, parce que quand ils nous verront aller à l'assaut, comme quelques-uns d'entre eux nous ont vu faire ailleurs, ils commenceront à croire que nous sommes assurés de vaincre, et leur audace s'en affoiblira. »

Tout le monde entra dans le sentiment

du connétable, et on lui déféra la disposition absolue de l'entreprise. La sommation fut faite dans les termes où elle avoit été projetée, et reçue des Anglais comme on l'avoit prévu. Le lendemain dès le point du jour, les trompettes éveillèrent tout le monde, les soldats se rangèrent sous leurs enseignes, et les princes et seigneurs se rendirent à leurs bannières : le soleil se leva net et brillant, comme s'il eût voulu éclairer un si beau spectacle, et en faire un jour de triomphe; enfin tout marche vers la ville. Les assiégés, qui ne s'attendoient pas à être assaillis, furent étonnés de l'intrépidité des Français, et se préparèrent à les étonner à leur tour par une résistance vigoureuse. L'attaque commence, et il se fait de part et d'autre des actions de valeur incroyables; en sorte que les deux partis étoient également victorieux. Le lendemain il fut question de recommencer l'assaut, et les capitaines français vouloient donner ce jour de relâche aux soldats; mais le hasard en disposa autrement, ainsi que nous l'allons voir.

Environ sur l'heure de midi, Géoffroy Payen, gentilhomme breton, alla lui quinzième, comme pour braver les Anglais, se promener, et s'avança jusqu'à la contrescarpe du fossé : les assiégés ne manquèrent pas à leur envoyer une grêle de traits; mais ils avoient des armes à l'épreuve, qui les en garantissoient. Ce gentilhomme avoit à

sa ceinture une longue et pesante hache d'armes qui l'embarrassoit : il la planta en terre sur l'extrémité du fossé, et la pesanteur de cette hache l'ayant détachée, elle tomba dans le fossé. Il l'entendit tomber du lieu où il étoit, et comme il ne put atteindre au fond du fossé pour la reprendre, il se fit tenir par un de ses compagnons, voulant absolument la ravoir : ce compagnon se fit tenir par un autre, celui-ci par un troisième, et ainsi autant qu'il en fallut, et enfin il parvint à ravoir sa hache. Les assiégés les regardoient, et admiroient la hardiesse de ces gentilshommes; mais, quand il fallut remonter le fossé qui étoit très-profond et à fond de cuve, ils ne le purent ni les uns ni les autres. Ils appelèrent pour qu'on leur apportât une échelle, autrement ils alloient tomber dans les mains des Anglais : on en alla chercher une au quartier des Bretons, qui vinrent tous et en apportèrent chacun une. Les Anglais les regardoient comme autant de prisonniers qu'il en descendoit, et les laissoient faire. La première échelle venue fut descendue à Géoffroy Payen, pour remonter lui et ses compagnons d'aventure ; mais comme elle leur parut assez longue pour atteindre au haut des murs, et qu'ils étoient irrités de ce que les Anglais s'étoient moqués d'eux par des éclats de rire, ils la tournèrent contre la muraille, et montèrent au nombre de six. Les autres Bretons qui avoient apporté des échelles,

voyant leurs compagnons aux prises et près des créneaux, les imitent, montent après eux à l'escalade ; peu à peu l'affaire s'entame ; quelques-uns coururent au camp en donner avis et demander du secours, aussitôt toute l'armée arriva. Les assiégés, qui d'abord s'en étoient amusés, jugèrent que c'étoit tout de bon, et garnirent bien vite leurs murailles de tout ce qui étoit nécessaire pour les garder. Mais cette attaque devint si sérieuse et si opiniâtrée, qu'ils ne tardèrent pas à voir que leur ville alloit être perdue.

Dans cette opinion, Guillaume de Percy, gouverneur, chargea Richard Gilles de proposer au connétable une capitulation ; celui-ci fit appeler le connétable, et lui offrit de rendre la place aux conditions de sortir avec armes et bagages, d'emmener leurs prisonniers, et que l'on leur payât les munitions qu'ils y laisseroient. Du Guesclin ne voulut pas écouter de pareilles conditions, et répondit que les Anglais sortiroient la vie sauve et rien de plus. Quelques écrivains ont dit que les Anglais acceptèrent la proposition ; mais la plupart assurent que pendant qu'on traitoit des conditions, les Français percèrent la muraille de la basse-cour du château, mirent le feu à une grange pleine de foin, dont la fumée persuada aux assiégés que les Français étoient entrés par là, et que la ville étoit prise. Le connétable courut à l'endroit, et par sa présence

donna une nouvelle hardiesse aux siens, qui gagnèrent la muraille, tuèrent ou prirent à rançon tous les Anglais : la ville fut pillée et éprouva toutes les rigueurs d'une place prise d'assaut. Ainsi un événement de hasard occasiona la première attaque, et la valeur des assiégeans acheva la conquête d'une ville qui sembloit imprenable.

Les Anglais pris à rançon furent traités avec douceur ; mais quelques Français qui se trouvèrent dans la place, armés contre leur roi, furent tous pendus sans rémission. Il y eut même des Anglais prisonniers, à qui on permit sur leur parole d'aller chercher le prix de leur rançon ; et ceux-ci en s'en allant rencontrèrent le captal de Buch, qui venoit au secours de la place avec son armée, et leur en apprirent la reddition avec toutes les particularités, dont ils furent étrangement humiliés.

Le soir même d'une journée si glorieuse, le connétable reçut un courrier, expédié secrètement par les principaux habitans de Poitiers, avec des lettres par lesquelles ils le prioient de se rendre en Poitou, et qu'ils lui remettroient leur ville au nom du roi. Il communiqua ces lettres aux princes qui opinèrent qu'il falloit qu'il s'y transportât sans aucun délai : en même temps, sous prétexte d'instruire le roi de la prise de Sainte-Sévère, on dépêcha un courrier à sa majesté, en lui donnant avis de la proposition des habitans de Poitiers ; on lui de-

manda ses ordres en toute diligence, pour qu'on les reçût en même temps qu'on y arriveroit. Le connétable prit avec lui trois cents hommes d'armes seuls (1), montés sur autant des meilleurs chevaux de l'armée, et leur ordonna d'être prêts à partir dans une heure. Il fait courir le bruit qu'il va enlever un quartier de l'armée du captal de Buch; il part avec les seigneurs de Clisson et de Rohan, laissant ordre au maréchal de Sancerre de lui amener des troupes. Son but, en déguisant l'objet de sa marche, étoit que la troupe du captal apprît son départ par ses espions, qu'elle se tînt sur ses gardes et plus serrée, et qu'elle ne pénétrât pas son dessein, comme elle auroit pu faire si ces Anglais avoient su qu'il prenoit la route du Poitou; c'est ce qui arriva: ils furent persuadés qu'ils alloient être attaqués; pas un n'osa s'écarter du camp du captal, et du Guesclin passa sans être vu ni aperçu.

Thomas de Percy en sortant de Poitiers pour aller avec le captal au secours de Ste-Sévère, y avoit laissé pour commander en son absence, Jean Regnault, maire de la ville, fort affectionné au parti anglais. Mais les principaux habitans, qui souhaitoient retourner sous la domination française, profitèrent de l'absence de leur gouverneur, qui avoit emmené avec lui tout

(1) Je dis seuls, parce que cette fois-là ils marchèrent sans leur suite ordinaire.

ce qu'il y avoit d'Anglais dans la ville; ils consultèrent ensemble les moyens de se rendre au roi, et se déterminèrent à écrire au connétable, comme nous venons de voir. Leur secret ayant percé, ceux de la faction anglaise avoient écrit de leur part à Thomas de Perey, leur sénéchal, et l'avoient instruit de ce qu'ils en savoient. Ce sénéchal, qui avoit cru que du Guesclin avoit quitté son camp pour le venir attaquer, et que cependant il n'en avoit rien été, ne douta plus de la vérité : il se sépara du captal de Buch, et marcha vers Poitiers en toute diligence. Mais le connétable qui ne perdoit jamais un moment, et qui avoit une nuit de marche sur le sénéchal, arriva bien près de Poitiers au coucher du soleil; au point du jour il se présenta devant les portes qui lui furent ouvertes par ceux qui l'avoient demandé; de Perey y arriva vers midi, et trouva les affaires terminées, et qu'il n'avoit plus rien à prétendre sur la ville.

Quand le connétable entra dans Poitiers, le peuple quitta le lit et se répandit dans les rues à demi-habillé; ils se jetoient à genoux pour remercier Dieu de la grâce qu'il leur faisoit de les rendre à leur souverain légitime, et de leur avoir envoyé un protecteur aussi vaillant que du Guesclin, pour les défendre contre la tyrannie des Anglais : ils le suivoient en foule, le nommoient leur libérateur, le restaurateur

de leur repos, de leurs biens, de leurs vies, et avec cette pompe triomphale, ils l'accompagnèrent à la cathédrale, où l'évêque officia pontificalement au *Te Deum*, qui fut chanté avec tant de piété et de reconnoissance envers Dieu, que les larmes générales exprimoient leurs sentimens. C'est ainsi que Poitiers revint sous la puissance du roi Charles V, sans effusion de sang.

Le château tint jusqu'au lendemain. Quelques Anglais s'y étoient retirés dans l'intention de s'y défendre, et avec eux plusieurs bourgeois de leur parti. Le connétable n'avoit pas assez de troupes pour les diviser, moitié à la garde de la ville et moitié à assaillir le château, et cependant il vouloit l'avoir : il étoit à craindre qu'il ne servît aux ennemis à rentrer en possession de la ville, et que les bourgeois qui s'y étoient retirés, n'entretinssent des correspondances dans la place, qui auroient pu ébranler la fidélité encore peu solide de leurs concitoyens. Il n'y avoit d'ailleurs aucune apparence d'employer à l'assaut de ce château la bourgeoisie, qui est toujours une très-foible milice, et qui n'auroit pas été capable de l'emporter. Il considéroit encore que s'il en eût fait la proposition, le peuple se seroit imaginé qu'on n'auroit pas fait grand état de lui et de sa conservation, et que la vue des morts et des blessés qu'on auroit rapportés de l'assaut, auroit pu convertir en haine contre lui cette

affection qu'on lui avoit témoignée avec tant d'ardeur à son arrivée. Il étoit vivement affecté de toutes ces considérations pour et contre ; mais la haute réputation de sa valeur, et la grande confiance que l'on avoit en lui décidèrent ses incertitudes : ce peuple dont il n'espéroit rien, devint brave tout-à-coup, jusqu'à ne plus douter de vaincre, pourvu qu'il combattît sous les ordres d'un chef toujours victorieux : tous s'écrient qu'il faut attaquer le château, et sans lui donner le temps de parler, ils courent aux fascines, aux échelles et aux armes ; en un moment les fossés sont comblés, les échelles dressées, et les bourgeois montèrent en déterminés jusqu'au haut des murailles. Le connétable et les seigneurs qui se trouvoient avec lui, voyant cette ardeur, se mettent à la tête de cette bourgeoisie, la font accompagner par cent hommes de ceux qu'ils avoient amenés de Sainte-Sévère, pour donner l'exemple. Bientôt le château est forcé : l'habitant fond avec fureur sur les Anglais, et se venge sans quartier des maux qu'il en avoit soufferts : tout ce qu'on put faire dans l'impétuosité populaire, fut de sauver du carnage quelques bourgeois qu'on put reconnoître dans le tumulte général.

Les seigneurs anglais ayant eu nouvelles de cette expédition, ainsi que les Poitevins de leur parti, en sentirent la conséquence pour la réduction de toute la

province, et se mirent bientôt en campagne avec toutes leurs forces pour venir chasser de Poitiers le connétable; mais quand ils surent qu'outre les troupes qu'il avoit, et qui lui suffisoient pour conserver la place, le maréchal de Sancerre étoit en marche avec toute l'armée, ils changèrent d'avis et se séparèrent, les Poitevins chacun chez eux, et les Anglais du côté de Nyort, dont les habitans lassés de leur domination insupportable, fermèrent leurs portes, et leur refusèrent l'entrée de leur place. Les Anglais furieux de cet affront les attaquèrent, et comme il n'y avoit point de troupes dans la ville, mais seulement la bourgeoisie, ils l'emportèrent aisément, et exercèrent contre le peuple toutes les fureurs, les excès, les cruautés que des barbares ne commettroient pas sur leurs ennemis. Du Guesclin y avoit envoyé à leur secours deux cents hommes, sous les ordres de Thibault du Pont, gentilhomme breton; mais quand il arriva, la ville étoit prise et tout le mal fait.

Lorsque le connétable sut que les Anglais s'étoient séparés des Poitevins, il craignit que pour avoir leur revanche de la prise de Poitiers, ils n'allassent attaquer quelques-unes des places qu'il avoit conquises sur eux, et singulièrement de la Rocheposay. Il manda au seigneur Carlonnet qu'il y avoit mis gouverneur, de se tenir sur ses gardes. C'étoit un des plus redou-

tables capitaines d'entre les Bretons; du Guesclin l'estimoit et auroit été très-fâché qu'il eût essuyé quelque disgrace : Carlonnet le remercia de son avis, et l'assura qu'il en profiteroit; ensuite ayant été bien informé que les Anglais qu'il avoit à craindre s'étoient éloignés, et qu'il n'avoit plus à se garantir de leurs entreprises, il se disposa à aller lui-même les attaquer, et voulut commencer par Châtelleraut. Cette ville située sur la Vienne, dans un très-bon pays, étoit pourvue de toutes sortes de munitions, et outre une forte garnison, elle avoit un bon nombre d'habitans aguerris et affectionnés aux Anglais : elle avoit des armes suffisamment pour sa défense, des murailles assez bonnes, et la contrescarpe étoit garnie d'une palissade de gros pieux qui régnoient tout autour. Tout le peuple de la ville et la garnison même, sachant qu'il n'y avoit point d'armée en campagne, vivoient dans une parfaite sécurité, et ne pensoient qu'à se divertir. Carlonnet bien informé de toutes ces circonstances, partit de la Rocheposay, battit la campagne, fit quelque butin, et la nuit étant venue, il s'approcha de la ville à la faveur des ténèbres, du silence et d'un petit bois qui y touchoit.

Ayant eu connoissance de la palissade de pieux dont nous venons de parler, il avoit fait provision de scies sourdes et bien affilées avec lesquelles il fit couper ces pieux à raz de terre; en sorte qu'ils avoient en-

core assez de bois pour se soutenir debout, et il fit couvrir de terre l'ouvrage des scies, pour qu'il n'y parût pas, mais qu'ils pussent tomber pour peu qu'on les poussât avec la main. Ce travail lui coûta deux nuits, et le troisième jour au matin il s'approcha de la ville avec quatre cents hommes, et planta ses échelles contre les murailles. Une sentinelle entendant du bruit, cria : Qui va là ? On lui répondit du fossé, avec un ton de confiance : Tais-toi, coquin, c'est nous. Ce ton le trompa, il crut que c'étoit des gens de la ville qui ne vouloient pas être vus, ainsi il n'en remua pas davantage ; mais une autre sentinelle qui étoit au haut du beffroi à faire le guet, sonna la cloche, et se mit à crier de toutes ses forces *alarme! alarme!* Carlonnet qui étoit à portée de lui, lui cria à son tour : *Paix-là!* nous y sommes, et nous avons l'œil par-tout, nous ne dormons pas ; *paix-là!* ils sont à nous : ce stratagème le fit taire et rester tranquille. Cependant les gens de Carlonnet gagnoient le haut des murailles : quelques soldats que la cloche avoit éveillés paroissent et sont tués ; les Français entrés heureusement, se répandent d'abord dans la ville, assomment tout ce qui se présente : les habitans qui étoient encore dans leurs lits, prennent une si grande épouvante, qu'ils croyoient qu'il étoit entré dans leur ville une armée entière ; en sorte que rien ne résista, tout demanda quartier, et à peine quelques-

uns plus diligens eurent-ils le temps de se sauver dans deux tours dont on avoit fortifié le pont.

Il se trouva dans la ville des richesses si prodigieuses, que Carlonnet fut obligé d'envoyer chercher des hommes pour les emporter, le soldat ne pouvant enlever que sa charge : il lui vint deux mille hommes qui emportèrent le surplus. Il ne lui restoit plus que de se rendre maître des tours où les Anglais s'étoient réfugiés : il les fait sommer d'en sortir ; mais ils rejettent toutes ses propositions avec une sorte de mépris. Carlonnet les bloque, et pour n'être pas surpris lui-même, il fait bâtir entre la ville et le pont deux redoutes, et les garnit de bons hommes. Après quoi on chercha les moyens d'avoir ces deux tours, de gré ou de force, et on n'en trouva pas de meilleur que de faire porter en bateaux des soldats au pied des tours, lesquels à coups de pics saperoient l'un des piliers de l'arche principale : l'expédient réussit, et bientôt l'une des deux tours tomba dans la rivière. L'histoire ne dit rien de la seconde ; mais il y a apparence que ceux qui s'y étoient retirés n'attendirent pas qu'elle eût le sort de la première.

Pendant cette expédition de Carlonnet, l'armée française se rendit en Xaintonge. Les princes et seigneurs qui s'étoient trouvés au siége de Sainte-Sévère, suivirent, comptant que leur présence en cette pro-

vince avanceroit les affaires du roi, parce que tous les peuples y ayant le cœur français, ne demandoient qu'à retourner sous leurs princes naturels; et il y avoit toute apparence qu'ils se déclareroient dès qu'ils en auroient l'occasion. On savoit d'ailleurs que la flotte d'Espagne, qu'on attendoit depuis si long-temps, étoit arrivée devant la Rochelle, avec le prince Yvain de Galles, et on jugeoit qu'il ne faudroit pas moins pour prendre cette place, que toutes les forces du roi. Ainsi l'affaire de Poitiers étant solidement affermie, le connétable y laissa une garnison suffisante pour maintenir le peuple dans la fidélité, et empêcher que les Anglais ne tentassent d'y rentrer, puis il partit pour la Rochelle.

Pendant son séjour à Poitiers, il avoit envoyé devant le seigneur de Pons (1), avec sa compagnie de cent lances, et donné ordre de se joindre à Thibault du Pont (le même qui venoit de perdre ses pas pour sauver Nyort), et de mener ensemble leurs compagnies vers la Rochelle, faisant en tout trois cents lances. Ils commencèrent par assiéger Soubise, place forte et située sur la Charente. La dame du lieu, qui avoit trop peu de monde pour se défendre, se voyant pressée, écrivit au captal de Buch, qui étoit son proche parent, pour le prier de lui donner du

(1) Pons-Laurières, grande maison de Xaintonge, subsistante encore sous le nom des comtes de Pons.

secours. Celui-ci, qui étoit alors à Saint-Jean-d'Angély, ne perd point de temps, choisit deux cents hommes, s'avance vers Soubise avec le plus grand secret, surprend le camp des Français, y met tout en désordre, et réduit les deux chefs à se rendre ses prisonniers.

Le captal ne jouit pas long-temps de sa victoire. Malgré le secret de sa marche, la nouvelle en fut portée à Yvain de Galles, qui étoit alors à la rade avec ses vaisseaux. Ce prince, ennemi juré des Anglais, saisit l'occasion de leur faire un mauvais service; pour cela il tira de sa flotte quatre cents lances, et vint se mettre en bataille à couvert d'un petit bois: les Français ni les Anglais n'en avoient aucune connoissance; en sorte que le captal de Buch se croyant victorieux et tranquille, le prince Yvain fond sur lui avec impétuosité, dégage les prisonniers français, taille en pièces les gens du captal, et le fait prisonnier lui-même, avec Thomas de Percy et les autres chefs; ensuite il va droit à Soubise, et oblige la dame de faire serment de fidélité au roi. Après cet exploit, il rentre dans ses chaloupes et conduit ses prisonniers dans ses vaisseaux. Les deux seigneurs français, de Pons et du Pont, devenus libres, prirent la route de Saint-Jean-d'Angély, pour y attendre le connétable, qui devoit s'y rendre dans peu, et y mettre le siége, comme on va le voir.

Du Guesclin cependant s'avançoit vers la Rochelle avec toute son armée. Elle étoit composée de trois mille lances, avec sept à huit mille hommes de trait, et on y voyoit tous les princes et seigneurs, les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, les comtes de la Marche et du Perche, avec toute la noblesse qui s'étoit trouvée au siége de Sainte-Sévère. Il y avoit entre les Rochelois et la flotte castillane une espèce de suspension d'armes, dont tout l'effet consistoit seulement à se tenir tranquilles de part et d'autre, sans s'attaquer réciproquement; en sorte que les habitans alloient librement à leurs maisons de campagne, sur la côte, sans craindre d'être inquiétés.

Les Anglais n'étoient pas en état de tenir la campagne; du Guesclin les avoit tellement réduits et resserrés, qu'ils n'avoient pas de quoi opposer à de si grandes forces; en sorte qu'ils se tenoient à couvert dans leurs places, en attendant l'événement des grandes entreprises du connétable. Cet incomparable homme trouva sur sa route la ville de Saint-Maixent, qui fut le premier objet de ses armes. La place étoit bonne et avoit un très-bon château, qu'il étoit difficile de forcer. La garnison anglaise qui l'occupoit, jugea qu'il étoit de son honneur de conserver la ville et le château; et que par une vigoureuse résistance elle pourroit arrêter long-temps une si puissante armée, retarder ses ex-

ploits, et peut-être donner le loisir aux leurs de faire quelques efforts capables de changer l'état des affaires. Le connétable pensoit tout autrement : il vouloit avoir la place de vive force, pour affoiblir et effrayer d'autant plus les Anglais, et avancer ses conquêtes avec plus de diligence. Il fait donc attaquer Saint-Maixent; et malgré la résistance de la garnison, dès le premier assaut, il emporte la ville et le château, et abandonne l'un et l'autre au pillage de ses soldats.

Saint-Maixent étant ainsi réduit, le connétable pourvut à tout ce qui étoit nécessaire pour la conservation de la place; en continuant sa route, il prit, chemin faisant, quelques petites places, comme Mesle, Aunay, etc. Ce fut là qu'il apprit la réduction de Soubise, la prison du captal de Buch, de Thomas de Percy et des autres. Cette nouvelle, jointe à la conquête de Saint-Maixent, fut un nouveau présage des succès à venir, et augmenta l'ardeur des troupes. Aussitôt on tint conseil pour délibérer sur ce qui étoit à faire, et par où l'on commenceroit. Ce conseil se tint tout à cheval à la tête de l'armée, et il fut conclu de marcher droit à Saint-Jean-d'Angély, attendu l'alarme que devoit y avoir répandue la prison du captal; et que dans l'étonnement où on y étoit, dès que l'armée française viendroit à paroître, les bourgeois n'auroient jamais l'assurance

d'attendre l'assaut : on ajouta que pour achever, d'une part, de jeter la terreur dans la Rochelle, et de l'autre, affermir les bonnes dispositions des bourgeois affectionnés au service du roi, il étoit très-à-propos de s'emparer de toutes les places qui l'environnoient ; après quoi il seroit indubitable que les Rochellois feroient d'eux-mêmes, ce qu'on seroit en état de leur faire faire de force, quand on seroit en possession de tout le voisinage.

La résolution étant donc prise, on marche à Saint-Jean-d'Angély, où les choses réussirent comme on l'avoit prévu : les habitans se voyant sans gouverneur, et sachant, par la renommée, que le connétable n'avoit d'autre dessein que de les faire rentrer sous la domination française dont on les avoit arrachés, leur rendre le repos et les maintenir dans leurs libertés, ouvrirent leurs portes, reçurent le connétable sans lui proposer aucunes conditions, et célébrèrent cet heureux jour par toutes les démonstrations d'allégresse publique dont ils furent capables. On auroit cru que ces peuples auroient chanté quelque victoire personnelle, en célébrant leur conquête et les triomphes du connétable. Et c'est ce qui arrivoit par-tout où ce sage et heureux général réunissoit à l'autorité du roi des sujets qui en avoient été soustraits, et les arrachoit à la domination anglaise : c'étoit, pour ces sujets, des motifs de réjouissance qui

contribuoient à humilier les ennemis dont ils secouoient le joug.

Le connétable, comme dépositaire d'une autorité que le roi lui avoit confiée sans la limiter, reçut les habitans de Saint-Jean-d'Angély avec sa douceur ordinaire et naturelle, et avec une tendresse vraiment paternelle : il confirma leurs priviléges, et n'oublia rien de ce qui pouvoit leur faire goûter l'avantage du changement. On ne peut assez le louer de cette conduite modérée qui, en faisant davantage éclater sa valeur, lui soumettoit plus de villes que la force de son bras invincible. Angoulême et Taillebourg suivirent l'exemple de Saint-Jean-d'Angély, et furent traités aussi humainement; mais le gouverneur de Xaintes, Guillaume de Férancone, ne fut pas si docile : il essaya de se mettre sur la défensive, ce qui pensa occasioner du désordre. Les habitans, ainsi que leur évêque et tous les ecclésiastiques de la ville, souhaitoient se rendre à la domination du roi et rester inséparables de la monarchie française ; le gouverneur et la garnison prétendoient au contraire conserver la ville aux Anglais; en sorte que la querelle s'échauffa tellement, qu'on fut au point d'en venir aux voies de fait et aux lances baissées. L'évêque s'entremit dans la contestation, comme il étoit de son caractère et de sa dignité : il contint les deux partis, et leur épargna de verser le sang l'un de l'autre. Alors, les habitans

qui se sentoient les plus forts comme les plus nombreux, environnèrent le gouverneur, et le plus apparent d'entr'eux portant la parole, lui dit: « Nous avons tout lieu de nous louer de votre administration et de la sagesse de votre conduite depuis que vous êtes dans le gouvernement; vous n'avez jamais manqué de considération pour les habitans de notre ville: c'est en reconnoissance et par ces raisons, que nous voulons bien ne pas vous tuer, vous et tous les Anglais qui sont ici sous vos ordres, que nous regardons comme nos ennemis, dès-là qu'ils le sont des Français, dont nous sommes et serons toute notre vie les concitoyens. Ainsi il n'y a point à délibérer pour vous; il faut présentement sortir de la ville, vous et tous vos gens; emportez les uns et les autres ce qui vous appartient, et nous vous ferons conduire en sureté jusqu'à Bordeaux. »

Le gouverneur qui n'étoit ni préparé, ni accoutumé à de pareilles harangues, resta immobile à celle-là. Mais voyant que toute explication étoit désormais superflue, que tout le peuple, grands et petits, étoit alarmé de la venue du connétable, et qu'il désiroit depuis long-temps l'occasion qui se présentoit de secouer le joug des Anglais, il fut obligé de céder à la nécessité. Il se contenta de prier les habitans de lui rendre au moins ce témoignage, qu'il n'avoit abandonné la ville que par force: mais, ajouta-t-il, messieurs, je serai bien fâché s'il faut que je

rende compte de ce qui vient d'arriver; j'en suis plus alarmé pour vous que pour moi, et je souhaite que vous n'ayiez pas lieu de vous en repentir. Les habitans ne répondirent rien à ce discours, qui signifioit que peut-être ils auroient quelque jour regret d'avoir violé leur serment au roi d'Angleterre, et ne firent pas semblant d'entendre toute l'étendue de ce reproche. Ils envoyèrent vers le connétable pour lui faire leurs soumissions, l'instruire de ce qu'ils avoient fait, et lui demander, pour leur gouverneur et son monde, le sauf-conduit qu'ils lui avoient promis. Du Guesclin ratifia tout sans exception, loua leur zèle, et fit conduire en sureté jusqu'à Bordeaux le gouverneur et ses gens qui sortirent de la ville avec armes et bagages.

Il est aisé de comprendre que tant de grandes villes et de bonne défense ne se soumettoient pas, sans que toutes les petites ne subissent d'elles-mêmes la loi; aussi les Anglais n'avoient-ils presque plus rien dans les provinces de Poitou, Xaintonge et Limousin.

Après tant de succès aussi heureux que honorables, rien n'empêchoit plus d'aller directement à la Rochelle. On marche avec toute l'armée, et on s'empare de Bourgneuf et de la Tour-de-Hersart, qui n'étoient qu'à deux lieues de la place. Les princes et le connétable se logèrent à Bourgneuf, et on distribua aux troupes leurs quartiers dans

tous les villages des environs. On manda au prince Yvain de Galles et à D. Rodrigo-le-Roux qui commandoient la flotte castillane, qu'il étoit temps de presser la place. La flotte s'approcha peu à peu, et assez près pour que les soldats castillans vinssent dans de petites barques jusqu'au pied des murailles par mer, pendant que les Français alloient de l'autre côté jusqu'aux portes de la ville.

Les habitans jugèrent bientôt qu'il falloit de deux choses l'une, ou se déclarer pour la France, ou s'attendre à un siége bien dangereux, et dont les suites les effrayoient d'avance. D'un autre côté, ils considéroient qu'en abandonnant le parti anglais, et en évitant d'éprouver tout ce que la guerre a de plus cruel, ils se retournoient du côté de leur véritable patrie, dont ils n'avoient été séparés que par la force, et par un traité auquel ils avoient apporté toute la résistance dont ils avoient été capables, ne s'étant regardés sous la domination anglaise, que comme des gens réduits en servitude et traités aussi durement que des esclaves. Par ces considérations, ils travaillèrent à se procurer cet heureux changement, à se réunir aux sujets de la plus belle couronne du monde à laquelle ils appartenoient naturellement, à recouvrer leur liberté, et à prévenir les malheurs du siége qui les menaçoit. Cependant une si grande opération ne se pouvoit faire sans beaucoup de précautions et de prudence.

La ville étoit dominée par un château où les Anglais avoient une forte garnison. C'étoit comme le chef-lieu de leur tyrannie : ils en avoient fait une prison où ils renfermoient les habitans dont la fidélité leur étoit suspecte, ou qui leur résistoient. Cette prison étoit devenue si redoutable par les duretés qu'on y éprouvoit, que quand les Anglais avoient à faire quelques demandes aux habitans, ils leur montroient ce château pour les faire trembler et obéir. Jean d'Evreux, gouverneur de la ville, étoit absent; en partant pour aller au secours de Sainte-Sévère et de Poitiers, il avoit établi pour son lieutenant un gentilhomme nommé Philippe Mancel, anglais, bon homme de guerre, fort affectionné aux intérêts de sa nation et aux ordres de son commandant.

Le maire de la ville pour cette année-là se nommoit Jean Cadorier, le meilleur Français de toute la ville, homme très-accrédité parmi ses concitoyens, et celui de tous qui supportoit le plus impatiemment la vue du château. Il conçut le dessein de s'en rendre maître; mais les difficultés pour y parvenir étoient capables de le rebuter. Il imagina de donner un grand diner chez lui, d'y inviter Mancel avec tous les principaux de la ville, leur donnant à entendre qu'il avoit à leur communiquer quelque chose de grande importance pour le service du roi d'Angleterre. Mancel s'y rend sans

aucune défiance ; il trouve dix ou douze des plus considérables habitans déjà arrivés, qui le comblent d'amitié et de témoignages d'estime et de respect. Cet officier donna dans le piége ; il attribua tant de marques d'affection à la crainte que les bourgeois avoient de se trouver entre deux grandes armées de terre et de mer, et crut que c'étoit par la confiance qu'on avoit en sa valeur, que l'on le traitoit avec tant de déférence. Le repas fut magnifique, et se passa avec toute la gaîté possible : peu à peu la tête de Mancel s'échauffa par le bon vin et par la quantité ; il crut que toute la compagnie étoit d'aussi bonne foi que lui ; et comme le vin fait parler franchement et arrache la vérité aux hommes les plus réservés, Mancel parla sans rien dissimuler, et en dit beaucoup plus qu'il ne devoit. Après le dîner, le maire fit passer la compagnie dans son cabinet, tira de son bureau des lettres scellées du grand sceau du roi d'Angleterre, les ouvrit d'un air de mystère et de respect, et les donna à lire au greffier de la ville qui avoit le mot et le secret aussi bien que tous les autres. Il dit qu'il avoit reçu ces lettres la veille au soir, et qu'elles lui avoient paru d'une si grande importance, qu'il avoit jugé à propos de ne les pas ouvrir publiquement dans l'hôtel-de-ville, de crainte que dans le grand nombre il ne se trouvât quelques partisans de la France qui en eussent abusé ; qu'enfin, il

avoit cru qu'il étoit de sa prudence d'assembler chez lui les personnes les plus affectionnées au service du prince et les plus sages, pour concerter ce qu'il y auroit à faire sur le contenu de ces missives. Toute la compagnie applaudit à la conduite du maire; et Mancel, pour paroître plus zélé et mieux intentionné que les autres, les surpassa tous par les éloges qu'il lui donna, jusqu'à lui promettre d'en rendre compte au roi quelque jour, et de le lui faire connoître comme un de ses plus fidelles serviteurs. Enfin le maire, jouant parfaitement son personnage, pria la compagnie d'entendre la lecture de ces lettres, pour en délibérer ensuite sans déplacer.

Le secret de toute cette scène étoit que Mancel ne savoit pas lire : les lettres en question étoient réellement du roi d'Angleterre, et le sceau étoit bien véritable; mais c'étoient de vieilles pièces, où il s'agissoit d'affaires terminées depuis longtemps. Le greffier qui, comme nous l'avons dit, étoit d'intelligence, lut ce qui n'étoit pas écrit et ce qu'il avoit appris par cœur; entr'autres choses que le roi commandoit que l'on fit une revue de tous les hommes en état de porter les armes, tant de la ville que du château, que l'on en envoyât les rôles à Londres, et que l'on leur fît faire l'exercice tous les jours, pour les tenir prêts à tout événement. Le maire Cadorier prit la parole, et dit à Mancel qu'il jugeoit qu'il

seroit à propos de faire cette revue dans un même jour, c'est-à-dire des gens de la ville et de la garnison, parce que le cas étoit pressant, mais sur-tout parce qu'il lui appartenoit plus qu'à personne de présider aux exércices, et que ses soldats serviroient à diriger les marches et contre-marches, et à instruire le peuple, moins entendu qu'eux dans le métier, et que pour cela il faudroit les entremêler avec les habitans, pour régler les évolutions, les faire faire plus exactement, et donner le mouvement à ceux qui n'en avoient pas l'expérience.

Cette proposition fut agréée de tout le monde, et sur-tout de Mancel qui étoit ravi d'avoir une si belle occasion de montrer son savoir faire, et de se rendre recommandable à la cour; ainsi on prit jour pour faire cette revue dès le lendemain matin. L'heure venue, Mancel sort du château avec quatre-vingts hommes de sa garnison, et entre dans la place située devant la porte même du château, et où la bourgeoisie étoit déjà rangée pour l'attendre. Derrière le fossé étoient quelques masures, à l'abri desquelles le maire avoit caché deux cents bourgeois les plus résolus et les plus intelligens, et il leur avoit donné l'ordre qu'aussitôt que Mancel seroit dans la place, ils sortissent de leur cache, et vinssent se poster entre lui et le château; qu'ensuite ils s'emparassent du pont, pour empêcher absolument les Anglais d'y rentrer. Le tout

s'exécuta le plus heureusement du monde ; Mancel se place précisément où on le vouloit avec ses gens ; les deux cents hommes paroissent, s'approchent du pont, et le maire à la tête d'environ deux mille cinq cents bourgeois, fait tourner les armes contre les Anglais, qui, se trouvant investis, demandent la vie humblement et se laissent désarmer.

Il étoit resté dans le château environ vingt soldats et les valets, qui, voyant des fenêtres ce qui se passoit, coururent au pont, et le levèrent avant que les deux cents hommes de Cadorier eussent pu le gagner. Celui-ci voyant que cette partie de son projet avoit manqué, fait amener devant lui Mancel et ses soldats, les fait garotter comme des gens qu'on auroit menés au gibet, et les conduit au bord du pont : de là il appelle ceux qui étoient restés dans le château, leur commande d'en sortir, et en cas de refus, leur déclare qu'il va faire trancher la tête à leur capitaine et à tous leurs compagnons, et que quant à eux il ne leur sera fait aucun quartier. Il n'en fallut pas davantage pour les résoudre ; ils rendirent la place ; Cadorier la garnit de gens de son choix, et fit sortir de la ville tous les Anglais jusqu'au dernier.

Quand cette grande opération fut terminée, et que tout fut tranquille dans la Rochelle, la bourgeoisie envoya en porter l'avis au connétable, qui par le même mes-

sager manda qu'on lui députât le lendemain quelques-uns d'entre les principaux avec lesquels il conféreroit sur l'état présent des choses, et par la même voie leur envoya un sauf-conduit.

Le lendemain sur les dix heures, douze des principaux de la ville arrivèrent à Bourgneuf, chargés d'un plein pouvoir de la bourgeoisie, pour traiter avec les commissaires du roi. On les conduisit chez le duc de Berry, où les autres princes, le connétable et les seigneurs se rendirent. Il leur fut fait un festin magnifique, à l'issue duquel on s'assembla en conseil, et les députés y furent introduits pour faire leurs propositions. Le chef de la députation porta la parole en ces termes : « Nos ancêtres avoient reçu de leurs pères, et nous avoient transmis les sentimens les plus purs et les plus tendres dont des citoyens puissent être susceptibles pour leur patrie ; nous tenions d'eux comme un bien héréditaire leur inviolable fidélité, leur affection et leur obéissance aux commandemens de nos rois. Les malheurs qui ont affligé ce royaume pendant trop long-temps, nous ont donné occasion de faire voir que nous n'avions pas dégénéré des vertus de nos pères, et nos actions ont démontré que leur sang a toujours coulé dans nos veines : notre bonne fortune vient de nous procurer le moyen de donner à notre postérité un exemple plus grand que tous ceux que

nous avions reçus. On se souvient encore que quand la nécessité des affaires de l'état nous en a rendus pour ainsi dire les victimes, en nous séparant de la France pour nous soumettre à l'Angleterre, nous avons eu le glorieux avantage d'y résister de tout notre pouvoir; nous nous sommes plaints amèrement de nous voir retrancher d'un corps dont nous étions membres, et de ce qu'en nous faisant devenir Anglais, on nous forçoit ou à être ennemis de notre patrie, ou à être des sujets peu soumis; car il falloit nécessairement en changeant de domination, changer aussi de cœur, haïr ce que nous avions aimé, ou nous disposer à mal obéir aux nouveaux maîtres qu'on nous forçoit de recevoir. On se souvient, dis-je, qu'à nos plaintes nous joignîmes les murmures et les protestations: tout fut inutile; on nous sacrifia : et quoiqu'il semble qu'un traitement si dur auroit dû éteindre en nous l'affection de la patrie, quoique notre patrie elle-même semblât nous le prescrire, nous avons toujours conservé pour la France les mêmes cœurs et un amour filial, qui ne nous ont jamais permis de partage avec la nation anglaise. Nous nous sommes toujours considérés depuis cette cruelle séparation, comme des hommes exilés dans leur propre ville et dans leurs maisons, comme des citoyens hors de la France dans l'enceinte même de la France. Enfin, le Ciel a secondé nos vœux : nous

touchons à l'heureux moment de notre réunion ; nous avons accéléré ce moment de toute notre puissance, après l'avoir attendu si long-temps. Mais ce n'est pas assez pour nous d'avoir fait plus que nos ancêtres, nous voulons encore laisser à notre postérité un exemple qu'elle ne puisse jamais surpasser : c'est de supplier le roi avec les plus humbles instances, qu'il lui plaise nous recevoir en son obéissance, et nous accorder la condition que, sous quelque prétexte et pour quelque cause que ce soit, jamais la Rochelle ne puisse être démembrée de la couronne de France. »

Toute la compagnie applaudit à ce discours et aux larmes dont l'orateur l'accompagna. Le duc de Berry lui répondit qu'il ne pouvoit assez lui témoigner la satisfaction qu'il ressentoit, lui et tous les autres princes et seigneurs, d'une affaire conduite avec tant de sagesse, de prudence et de témoignages de zèle pour le roi ; que les sentimens qu'il leur exprimoit, étoient ceux de toute l'assemblée, et que toute la nation française ne pouvoit se dispenser d'admirer leur courage et d'en faire voir une joie publique. Qu'il ne doutoit pas que monsieur le connétable, qui représentoit la personne du roi, ne leur accordât tous les articles de leurs demandes. Oui, sans doute, interrompit du Guesclin ; non-seulement je leur accorde tout, mais je confesse hautement qu'il n'a jamais été fait et que peut-être

jamais on ne fera rien de plus agréable au roi; et pour qu'ils connoissent encore mieux la bonté et les vertus du roi à qui ils se rendent, et les engager à se maintenir encore plus constamment dans leur affection pour son service, je leur accorderai tout ce qu'ils voudront ajouter à leur première demande. Il étoit instruit que les Rochellois souhaitoient la démolition de ce fatal château qui leur avoit si long-temps déplu, et que le roi établît dans leur ville une fabrication de monnoies, et que les instructions des députés les chargeoient d'en faire instance au conseil : ainsi, il voulut les prévenir et leur accorder, comme de son mouvement, ce qu'il n'auroit pu leur refuser après la parole qu'il venoit de leur porter. De grandes raisons le déterminoient encore. Il savoit qu'il ne pouvoit faire un plus grand dépit aux Anglais qu'en abattant ce château, et qu'il leur ôteroit en même temps la tentation de recouvrer une place où ils n'auroient plus d'asile : il considéroit que ce château n'étoit plus utile à la garde de la ville, qu'il occuperoit une garnison très-dispendieuse, et qu'il y avoit toute apparence que les mêmes bourgeois qui venoient de donner aux Anglais une preuve aussi évidente de leur aversion, se défendroient bien contr'eux, sur-tout ayant à craindre leur ressentiment d'une défection aussi injurieuse : qu'en leur accordant un hôtel-des-monnoies dans leur ville, il

les engageroit de plus en plus à demeurer fidelles au roi, pour l'honneur de cette concession et l'utilité qu'ils en tireroient.

Quand le député eut entendu le connétable parler si bien en faveur de la ville, il demanda ouvertement la démolition du château et l'établissement d'un hôtel-des-monnoies. Il commençoit à discourir sur l'avantage de ces deux articles, lorsque le connétable l'interrompit : « Monsieur le député, lui dit-il, il vous suffit de souhaiter pour obtenir; le roi sait que le château lui est, et à vos concitoyens, très-inutile dans une place aussi affectionnée que la vôtre, et qu'il ne peut donner des marques trop sensibles de sa bienveillance à des sujets aussi zélés que vous et les vôtres. Nous n'avons plus qu'à dresser le traité. » Sur cela le conseil se leva, et on alla travailler à dresser les expéditions.

Pendant que l'on y travailloit, les princes et seigneurs tout debout s'entretenoient familièrement de choses indifférentes, lorsqu'un des députés dit au connétable, que ce seroit un surcroît d'honneur et de joie pour toute la ville, de prêter entre ses mains un nouveau serment de fidélité au roi; que pendant le peu de séjour qu'il y avoit fait, il avoit tellement gagné les cœurs, que tout le monde seroit charmé de lui en donner ce témoignage : Et moi, répondit le connétable, je vous jure que je n'ai jamais eu de si grande satisfaction que celle

que je ressens de votre conduite et de votre affection, et de vous voir mériter, comme vous faites, les bonnes grâces du roi.

Enfin, le traité fut expédié et signé le jour même. Le soir, les députés rentrèrent dans leur ville avec cette favorable patente, et furent reçus avec une acclamation générale et des cris de joie difficiles à exprimer. Dès le lendemain les habitans mirent la main à l'œuvre pour démolir le château; le jour suivant, du Guesclin fit son entrée dans la Rochelle.

Le soleil fut à peine levé pour éclairer une si belle fête, que le connétable envoya des troupes pour prendre possession des postes et des places, au nom du roi. Toute la bourgeoisie en armes l'attendoit dans la prairie hors de la ville; là il reçut les complimens de tous les corps; ensuite il entra accompagné des seigneurs, des volontaires et des principaux officiers de l'armée, et fut conduit avec ce beau cortège à l'église (1), où le *Te Deum* fut chanté et les actions de grâces ordinaires rendues à Dieu avec une joie publique inexprimable. Le bourgeois n'oublia rien pour rendre cette journée triomphante : les feux de joie, les festins en pleines rues, firent de la nuit suivante un nouveau jour; et rien ne manqua à l'allégresse de ce peuple délivré de la dure

---

(1) Ce n'étoit alors qu'une paroisse, qui est devenue cathédrale par la translation de l'évêché de Maillezais à la Rochelle, en 1646.

captivité où il avoit gémi. Le roi envoya ses ordres pour qu'il fût rendu au connétable, pendant son séjour à la Rochelle, les mêmes honneurs qu'on auroit rendus à sa majesté même. C'est ce que le roi avoit déjà pratiqué en plus d'une occasion, voulant que par-tout on reconnût sa propre personne dans son connétable, que tout le monde sût jusqu'à quel point il l'aimoit et l'estimoit; qu'il regardoit l'obéissance et les respects qu'il vouloit qu'on lui rendit, comme rendus à lui-même : il ne cachoit pas même sa reconnoissance pour un sujet qui savoit si bien, par la force de ses armes, étendre et maintenir l'empire et l'autorité de son maître. Les princes du sang, et même les ducs de Berry et de Bourgogne, ne lui envioient pas cette grande élévation, et portoient jusqu'au respect l'honnêteté qu'ils avoient pour lui, afin d'en donner l'exemple, et que personne ne s'en dispensât.

Dès que le traité fut signé, on l'envoya au roi, avec toutes les circonstances de la reddition de la place; après quoi douze habitans furent députés à la cour pour le faire agréer à sa majesté, et lui prêter, au nom de tous leurs concitoyens, un nouveau serment de fidélité et d'obéissance.

La joie que le roi ressentit à la réception de cette agréable nouvelle, est inconcevable; il ne se lassoit pas de s'en faire répéter toutes les particularités : il en écrivit

de sa main au connétable pour lui exprimer sa satisfaction, le féliciter de cet événement, lui témoigner combien il étoit content des Rochellois pour l'avoir traité avec le même respect qu'ils auroient pu avoir pour sa propre personne; il ajouta qu'il prétendoit que dans tout le royaume on lui rendît les mêmes hommages, comme au restaurateur de la France, qui par sa sagesse, sa valeur et sa bonne conduite rendoit à sa couronne tous les fleurons qui en avoient été arrachés, en le rétablissant lui-même dans tout l'héritage de ses pères; qu'il vouloit que l'éclat qu'il rendoit au royaume rejaillît sur un homme qui en étoit l'ornement, l'amour et l'honneur. Enfin cette lettre du roi étoit si flatteuse, que jamais sujet n'en a reçu, ni dû espérer de pareille de son maître. On regrette que l'histoire ne l'ait pas conservée dans tout son entier.

Aussi le connétable eut-il de la peine à contenir sa joie et sa reconnoissance quand il la reçut, et qu'il vit que s'il s'estimoit heureux d'avoir rendu de si grands services, il ne l'étoit pas moins de ce que ses services étoient reconnus, et de ce que les bonnes grâces d'un roi si sage n'étoient pas dues à la fortune seulement, mais qu'elles étoient vraiment la récompense de ses vertus.

Le roi commanda des réjouissances publiques dans Paris, et ordonna qu'elles se

fissent avec une magnificence proportionnée à l'événement. Les députés de la Rochelle eurent le plaisir de voir la joie du peuple, qui les environnoit et les suivoit dans les rues, et leur faisoit cent fois par jour répéter le détail de cette heureuse opération, qui fut long-temps le sujet des conversations. La ville retentissoit des éloges du connétable, et jamais il n'y eut un nom célébré avec plus d'éclat que le sien par les cris que l'on entendoit de toutes parts de *vive le roi! vive son incomparable connétable!* Il recevoit dans Paris, sans y être, les honneurs du triomphe, tels que les plus grands capitaines romains les obtenoient après d'éclatantes victoires.

Fin du Livre cinquième.

HISTOIRE

DE BERTRAND DU GUESCLIN.

LIVRE SIXIÈME.

SOMMAIRE.

Mort de Tiphaine Raguenel, femme du connétable. Guerre en Poitou. Cruel traitement fait à six soldats rochellois. Vengeance que du Guesclin en tire. Siége de Bénon. Cruauté des Anglais sur un seigneur breton. Vengeance d'Olivier de Clisson. Suite des conquêtes du connétable. Trait héroïque d'une dame. Siége et réduction de Thouars. Bataille de Chisay. Stratagème de du Guesclin qui lui réussit pour surprendre Nyort. Suite des conquêtes. Affaires de Bretagne. Révolte des seigneurs. Le roi y envoie du Guesclin qui soumet toute la province au roi. Alarmes du duc. Le peuple se révolte contre les Anglais. Le duc fuit en Angleterre. Siége et prise de Hennebon par le connétable. Kimperlé,

à son corps sur toute sa route. Sa réception royale à Saint-Denis. Service magnifique et extraordinaire que lui fit faire dix ans apres sa mort le successeur de Charles V. Son tombeau et son épitaphe.

TANDIS que le bon connétable, en donnant l'exemple des vertus les plus héroïques, humilioit l'orgueil des Anglais et rendoit à la France tout son lustre, un événement cruel vint porter l'affliction dans cette grande ame, qui procuroit le repos et la prospérité de ses compatriotes. Nous voulons parler de la perte qu'il fit de Tiphaine Raguenel, son incomparable femme, dont le plus grand éloge est d'avoir été digne de lui, comme il étoit seul digne d'elle. Jamais l'amour et la vertu n'avoient uni plus intimement deux plus grandes ames, et jamais séparation pour toujours ne fut sentie plus vivement que du Guesclin ressentit celle-là. Nous avons eu lieu de parler de cette excellente dame plusieurs fois, et nous croyons en avoir assez dit pour épargner ici à nos lecteurs une répétition inutile.

Le connétable ayant satisfait à tout ce que sa tendresse et sa douleur exigeoient de lui, partit pour la cour, où il alla prendre les ordres du roi sur la continuation de la guerre en Poitou et autres provinces voisines de la Gascogne; le roi détermina de chasser les Anglais de toutes les places

qu'ils tenoient encore. Du Guesclin fit peu de séjour à Paris, et reprit le chemin du Poitou. Le premier objet qui se présenta à lui fut le château de Bénon. Outre que la prise de cette place étoit intéressante pour les opérations ultérieures, le connétable avoit un vif ressentiment contre le gouverneur. C'étoit un gentilhomme du comté de Foix, nommé Guillaume de Paux, qui avoit fait un cruel traitement à six jeunes hommes natifs de la Rochelle, soldats de sa garnison, pour venger sur eux la défection de leur patrie. Sitôt qu'il en avoit eu la nouvelle, il leur avoit fait couper le nez, les oreilles, les lèvres et un poignet à chacun, quoique ce fussent de braves gens, qui l'avoient bien servi depuis près de deux ans qu'ils étoient dans le château de Bénon, et sans qu'il eût rien à leur reprocher, que l'affection de leurs compatriotes pour la France. Après cette cruelle opération, le gouverneur fit conduire ces six misérables à la Rochelle, et déclarer aux habitans qu'il en feroit pendre autant qu'il en attraperoit de ceux qui avoient été présens ou qui avoient contribué à la trahison qu'ils avoient faite; qu'il les regardoit tous comme criminels de lèse-majesté, et les traiteroit en conséquence; et que les autres habitans qui n'avoient point eu de part à l'affaire, il se contenteroit de les faire accommoder comme les six soldats qu'il leur renvoyoit. Du Guesclin regarda cet outrage comme

fait à toute la nation : en effet, ces malheureux présentoient à leurs concitoyens un spectacle d'horreur, qui acheva de faire détester la domination anglaise, et de confirmer les habitans dans la résolution d'être pour toujours inséparablement attachés à la France.

Il fut donc résolu dans le conseil d'assiéger la ville et le château de Bénon : il se trouva quelques difficultés à l'entreprendre; on n'avoit encore que trois échelles en état de servir, et il falloit du temps pour en faire la quantité nécessaire pour l'armée : d'ailleurs, la place étoit forte et de bonne résistance; en sorte que les opinions furent de la réserver pour un autre temps, et de commencer par réduire toutes celles de moindre importance. Mais le connétable qui n'aimoit pas les délais et qui ne trouvoit rien de difficile, fut d'un autre avis : « Allons, dit-il, les attaquer; il est impossible que des gens qui ont tant de cruauté soient des gens de cœur; je suis assuré qu'ils ne nous résisteront pas. » Il va donc lui-même jusque sur le fossé, fait appeler le gouverneur par ses hérauts, et il lui dit sommairement, que comme les Anglais étoient déjà sortis de tant de places, il étoit juste qu'ils sortissent encore de celle-là, et qu'il le sommoit de la lui remettre. Le gouverneur lui répondit d'un ton audacieux, que s'il avoit trouvé par-tout des gens aussi fidelles à leur maître que ceux qui étoient

dans Bénon, il seroit encore à se morfondre devant la première forteresse qu'il avoit assiégée ; qu'il pensoit apparemment que les Anglais étoient tout-à-fait vaincus, parce qu'il n'avoit eu affaire jusque-là qu'à des traîtres et des lâches ; mais qu'il devoit se persuader que le roi Edouard étoit assez puissant dans le Poitou, puisqu'il y avoit encore un serviteur comme lui, et une ville aussi forte et aussi bien munie que sa place. « Et moi, lui répartit le connétable, je suis fort content de ce que vous ne vous rendez pas à ma sommation ; je vous déclare et vous jure qu'il n'y a plus de quartier pour vous ni pour les vôtres, et que je vous punirai comme vous le méritez de votre orgueil et de la barbarie que vous avez exercée contre les six jeunes Rochellois de votre garnison. » Cela dit, il lui tourna le dos, et tout de suite pensa à l'attaque. Toute l'armée qui partageoit le ressentiment du chef, courut d'abord aux fascines pour combler le fossé, et on fit quantité de sacs remplis de terre.

La nuit suivante, douze hommes de la ville en sortirent montés sur d'excellens chevaux, fondirent avec beaucoup de hardiesse et de valeur sur le camp du connétable, poussèrent les premiers qui se trouvèrent devant eux, chassèrent les corps-de-gardes, et jetèrent tant d'effroi et une telle épouvante par-tout, que l'on s'imagina que le duc de Lancastre étoit entré avec

un puissant secours dans la ville. Ces douze Anglais avoient rencontré Géoffroy Payen, dont il a été fait mention au siége de Sainte-Sévère, et avoient tellement effrayé les soldats qui l'accompagnoient, qu'ils l'avoient abandonné et laissé seul à leur merci ; il fit résistance tant qu'il put ; mais il reçut tant de coups et de blessures, qu'il fut forcé de se rendre leur prisonnier. Quelques-uns du camp français, instruits de ce malheur, allèrent à son secours ; mais ils ne purent atteindre les Anglais, qui marchoient au grand trot vers la ville, et forçoient leur prisonnier de les suivre à pied : il leur demanda quartier, leur représentant que son état ne lui permettoit pas de marcher, et que s'ils lui permettoient d'aller faire panser ses blessures chez lui, il leur donnoit sa foi de gentilhomme de se rendre dès le lendemain dans leur ville. Sur cela ils lui demandèrent son nom, et quel étoit son emploi à l'armée ; il n'eut pas plutôt dit qu'il étoit un gentilhomme breton, qu'il commandoit trente hommes d'armes sous les ordres d'Olivier de Clisson, que la fureur s'empara d'eux : « Traître, lui dirent-ils, tu vas mourir, puisque tu appartiens à ce perfide Clisson, le plus cruel de nos ennemis (1). » Aussitôt ils le percèrent de tant

(1) Nous avons déja dit qu'il avoit contre toute la nation anglaise une passion qu'il portoit peut-être à l'excès, et qu'ils lui avoient donné le nom de *boucher*, parce qu'il ne faisoit quartier à aucun.

de coups, qu'ils le laissèrent pour mort sur la place, et regagnèrent leur ville à toute bride.

Clisson qui étoit à la tête de ceux qui les poursuivoient, ayant entendu les plaintes d'un homme couché sur le chemin, s'en approcha et reconnut son ami, tout prêt à rendre le dernier soupir. Il essaya de bander ses plaies; mais Payen lui dit : « Monsieur, ne vous arrêtez pas; gardez-vous de tomber dans les mains de ces hommes-là, ils vous tueroient sans miséricorde; j'étois leur prisonnier, et ils m'ont traité comme vous voyez contre leur parole, en haine de votre nom, sitôt que je leur ai dit que j'étois à vous. Je suis trop honoré en mourant, de vous donner encore quelque marque du zèle et de l'attachement que j'ai toujours eu pour vous, et du bonheur que j'ai eu de porter les armes sous vos enseignes. » A peine put-il achever ces derniers mots; il embrassa tendrement son capitaine et mourut dans ses bras.

Clisson pleura bien douloureusement la mort de ce bon officier, son ancien ami et compatriote, qui venoit de lui donner dans ses derniers soupirs un témoignage si sincère de son attachement. Il fit prier et pria Dieu pour le salut de son ame, et dans le premier accès de sa douleur, il fit un serment indiscret, de venger son sang dans celui de tous les Anglais qui dans le cours d'une année lui tomberoient entre les

mains, sans en prendre un seul à rançon, de quelque qualité ou dignité qu'il fût.

Toute l'armée française fut également irritée de la cruelle fin de Géoffroy Payen qui étoit généralement estimé, et on ne pensa qu'à la venger par un assaut général. Deux jours après tous les préparatifs étant faits, on y marche résolument; les échelles sont dressées contre les murailles, plusieurs y montent et sont renversés, et les assiégés leur crient par dérision: « Allez vous reposer chez vous, messieurs les Français, et apprenez comment il faut se tenir au haut d'une échelle, vous ne le savez pas encore. » Pendant qu'ils insultoient les Français, on entamoit leurs murailles à la sape en plus d'un endroit. Les Bretons y entrèrent les premiers en faisant retentir l'air de ce fameux et terrible cri de guerre, NOTRE-DAME GUESCLIN! Les Anglais alors ne doutèrent plus que la place ne fût emportée; ils abandonnèrent la basse-cour du château aux vainqueurs, et se sauvèrent en foule dans le donjon. Le connétable arrive dans le moment, et commande que l'on attaque cette dernière forteresse. Les ennemis voyant qu'on va les forcer et qu'ils sont sans ressource, font signe qu'ils sont prêts à capituler, et demandent vie et bagues sauves. Du Guesclin ne voulut point de conditions, et leur fit dire qu'il ne les recevroit qu'à discrétion: ils furent contraints de céder à la nécessité, et de sortir

sans armes et la corde au cou. Mais Olivier de Clisson encore tout bouillant du massacre de Géoffroy Payen, d'ailleurs ennemi passionné des Anglais et tout échauffé de son serment, demanda les prisonniers au connétable, qui les lui donna sans explication et sans se défier qu'il eût aucun mauvais dessein. L'histoire dit qu'Olivier de Clisson les assomma tous les uns après les autres à coups de hache-d'armes.

Après la réduction de Bénon, le connétable en fit réparer les fortifications et y mit garnison ; de là il alla à Marans, où les Anglais se rendirent à la première sommation, et en sortirent avec tous leurs effets. La même chose arriva tout de suite à Surgères, dont les habitans se soumirent sans peine à l'obéissance du roi, n'ayant plus rien à craindre de la part des Anglais, qui étoient sortis par une porte aussitôt que le connétable avoit paru devant la porte opposée. Il y avoit alors à Surgères pour gouverneur un chevalier anglais nommé Bernard d'Ambas, grand homme de guerre, qui tenoit prisonnière la duchesse de Bourbon, mère de la reine de France, dont il espéroit tirer une grande rançon. Il l'avoit eue par surprise dans une de ses terres en Bourbonnois, et il la tenoit renfermée avec tant de secret, qu'elle ne pouvoit même donner de ses nouvelles : d'Ambas, en quittant sa ville, l'avoit emmenée dans la tour de Broé où il s'étoit retiré, lieu si petit

et de si peu de conséquence, qu'il ne croyoit seulement pas que les Français y jetassent les yeux. Mais ceux-ci sachant qu'il y avoit conduit la princesse, l'attaquèrent, le forcèrent, et délivrèrent cette dame, que le duc de Bourbon son fils qui étoit présent retira de la tour, et fit conduire dans ses terres avec tout l'appareil convenable à son rang et à sa naissance.

L'infatigable du Guesclin marcha droit à Fontenay-le-Comte, place alors très-forte et très-considérable. Le gouverneur Jean de Harpedanne, l'un des plus grands capitaines de son temps, en étoit alors absent; il avoit laissé la ville en garde à sa femme, qui avoit assemblé auprès d'elle tout ce qu'elle avoit pu trouver d'Anglais ou de troupes de leur parti. Cette vaillante dame étoit déterminée à se défendre, et son exemple inspiroit du courage à tout son monde.

Le connétable fit investir la ville, et s'étant présenté devant la porte, il fit appeler le gouverneur; la dame parut au haut de la muraille, belle, jeune et armée de toutes pièces. Du Guesclin, surpris des grâces de cette héroïne, écouta avec respect le discours qu'elle lui tint. « C'est ici, pour vous, lui dit-elle, illustre connétable, une guerre d'un genre nouveau : vous avez jusqu'à présent triomphé de nombre de vaillans hommes, dont le devoir étoit de

vous résister, et vous allez essayer vos forces pour vaincre une femme, que la foiblesse ordinaire à son sexe devroit faire trembler en vous voyant l'épée à la main. Elle n'ignore point que vous réunissez dans votre personne le mérite des plus fameux héros dont l'histoire a conservé le souvenir ; les grandes actions qui vous ont acquis l'estime et l'admiration de toute l'Europe, lui prouvent assez qu'avec la valeur et la modération des Alexandre et des Scipion, vous possédez encore les talens guerriers et la fortune des César. Mais quels que soient ces avantages dont vous brillez, loin de m'effrayer, ils ne servent au contraire qu'à m'inspirer le désir de résister courageusement aux efforts d'un guerrier tel que vous ; peut-être, si la fortune seconde ma résolution, aurai-je la gloire de venger par votre défaite, le sang que vous avez fait couler. Si vous n'étiez qu'un général ordinaire, je pourrois ne point ambitionner l'honneur de vous combattre ; mais votre valeur anime la mienne, et vos exemples sont si beaux, que vos ennemis doivent se faire un mérite de les imiter. »

Le connétable lui répondit qu'il n'avoit jamais eu, et n'auroit jamais un avantage plus glorieux, que de combattre une si belle et si vaillante ennemie ; que tous les triomphes qu'il avoit remportés jusque-là sur les plus braves hommes du monde, ne lui étoient point si flatteurs ; mais que la

justice de la cause pour laquelle il combattoit, lui donnoit lieu d'espérer un succès tout autre que celui dont elle se flattoit; qu'en la priant de lui remettre sa ville de Fontenai, il ne lui demandoit que la restitution d'une place qui appartenoit au roi de France, et sur laquelle les Anglais n'avoient d'autre titre de possession que la violence. Il finit en la conjurant de ne pas exposer aux malheurs de la guerre une personne aussi précieuse qu'elle, et en lui promettant de sa part tous les avantages qu'elle désireroit. La dame lui répondit avec fermeté : « Je ne veux d'autre avantage que celui de conserver ma place; il y va de ma gloire, et je me couvrirois d'un opprobre éternel si j'en sortois; il n'y a aucune condition qui puisse m'y résoudre : faites donc votre devoir, brave du Guesclin, et soyez assuré que je vais faire le mien. »

Le connétable la quitta avec un regret infini de se voir obligé de traiter en ennemie une femme si estimable; il disposa toutes choses pour l'assaut, qui fut si bien soutenu par les assiégés, que les Français ne purent jamais gagner le haut des murailles. Le connétable ne fut pas fâché de cette résistance; il souhaitoit avoir la place sans la forcer, pour ne pas exposer une si belle et si vaillante amazone à la fureur et à l'insolence du soldat, qui ne l'auroit pas plus épargnée, elle et toutes les dames de sa cour, que les moindres de la ville; de

sorte qu'il se contentoit d'affoiblir les ennemis. Enfin les Anglais remontrèrent à la gouvernante qu'elle avoit fait une assez belle défense ; qu'elle voyoit assez qu'elle ne pouvoit conserver sa place, et qu'au moins elle devoit épargner le sang de ses troupes, les réserver pour de meilleures occasions, se sauver elle et ses enfans des malheurs d'un assaut ; que son mari lui en sauroit bon gré, n'ayant rien de plus précieux au monde. La dame se rendant à ces raisons, envoya un hérault au connétable, et lui fit dire que puisque c'étoit le sort de l'Angleterre de céder par-tout à sa valeur, elle étoit prête à courir la fortune des autres, et à lui rendre sa place ; qu'elle ne lui envoyoit point d'articles de capitulation, persuadée qu'un aussi généreux capitaine se feroit un devoir de la traiter en femme de sa qualité, et que sa résistance même rendoit plus digne de son estime. Du Guesclin lui répondit qu'elle sortiroit avec tout ce qu'elle voudroit emporter, elle et les personnes qui lui appartenoient, et qu'on les conduiroit en toute sureté à Bordeaux, ou à tel autre endroit qu'elle désigneroit. Ces conditions furent acceptées, et la gouvernante sortit avec ses troupes, auxquelles du Guesclin dit : « Vous devez bien remercier cette dame des conditions si douces que je vous ai accordées à sa seule considération. »

On a vu un peu plus haut que la ville de

Thouars (1) étoit du nombre de celles que le connétable avoit résolu d'arracher aux Anglais, et de soumettre à la domination française. Cette ville étoit intéressante par sa forte situation, par la fertilité du pays où elle est située, par la grandeur de la naissance du vicomte de Thouars, ses grandes richesses, sa valeur personnelle, la quantité et la qualité de ses vassaux. Il étoit constamment attaché au parti de l'Angleterre; sa seule autorité, comme étant le plus grand seigneur de la province, y soutenoit l'espérance des Anglais et entretenoit la continuation de la guerre. Il s'étoit donc préparé à soutenir le siége, et avoit auprès de lui les seigneurs de Partenay, de Pousanges, de Cors, de Crupignac, Louis d'Harcourt, Géoffroy d'Argenton, Jacques de Surgères (2), Perceval de Coulonges et beaucoup d'autres, presque tous relevant du vicomté de Thouars, et en outre tous ceux qui tenoient le parti anglais dans le Poitou.

Dès le commencement de la campagne, du Guesclin avoit regardé comme un objet essentiel au service du roi, de lui soumettre cette place et toute la noblesse qui s'y étoit renfermée, parce que d'elle seule dépen-

(1) Aujourd'hui duché-pairie sous le nom de la Trimouille, et appartenant dès-lors, et bien auparavant, aux seigneurs de cette maison.

(2) Cette ville appartient depuis long-temps, et peut-être dès-lors, à la maison de la Rochefoucauld.

doit la conquête de tout ce qu'il y avoit encore de considérable à réduire en Poitou. Il commença par l'investir, et il fit venir de Poitiers du canon pour battre les murailles. Les historiens ne nous ont transmis aucun détail de ce siége. Tout ce qu'on en sait, c'est que les choses se passèrent si glorieusement de part et d'autre, que le vicomte fut réduit à en venir à une capitulation, et du Guesclin à l'accorder telle qu'elle fut proposée. Il fut convenu qu'il y auroit suspension d'armes entre l'armée et la ville, jusqu'au jour de St-Michel (1); que si dans ce jour-là, le roi d'Angleterre en personne, ou l'un des princes ses fils, ne se présentoient pas avec des forces suffisantes pour en faire lever le siége, les assiégés se rendroient de bonne foi sous la domination française.

Cet accord conclu et signé, les assiégeans se retirèrent de devant la ville de Thouars; et pour n'être pas à rien faire en attendant le terme de St-Michel, ils réduisirent un nombre de petites places. Cependant le vicomte envoya à Londres une copie de son traité : aussitôt le roi Edouard donna ordre à toutes ses forces de mer qui étoient toutes prêtes à mettre à la voile, de se rendre à Hamptoncourt. Cette flotte étoit composée de huit cents vaisseaux de toutes sortes de

(1) L'histoire ne dit pas combien de mois il y avoit entre la date de la capitulation et le terme accordé.

grandeurs, avec beaucoup de matelots et de pionniers, en outre de cinq mille hommes d'armes et dix mille archers : on n'avoit pas encore vu sortir des ports d'Angleterre une flotte aussi considérable. Le roi Édouard III, tout vieux qu'il étoit, s'y trouvoit en personne avec le comte de Bordeaux (fils du feu prince de Galles), et le duc de Lancastre son second fils, les comtes de Cambridge, de Salisbury, de Warwick, d'Arondel, de Suffolk et de Stafford; les sires de Spencer, de Fercy, de Vienne, de Ros, de Warthe, et tout ce qu'il y avoit de plus brillante noblesse dans le royaume. Ce roi disoit qu'il venoit en France pour reprendre tout ce qu'il y avoit perdu, ou pour perdre le reste.

Le connétable averti des forces qu'il alloit avoir sur les bras, se préparoit à les soutenir. Il mit toutes ses places en état de défense, et manda à tous ses gens de guerre qui ne se trouvoient pas alors auprès de lui, de marcher à la première nouvelle du débarquement, et de se trouver dans les environs de la Rochelle, d'où il se rendroit devant Thouars. Il ne douta pas que le roi d'Angleterre ne débarquât à Bordeaux, et qu'il n'y assemblât tout ce qu'il avoit de troupes et de noblesse de son parti, pour les joindre à celles qu'il auroit amenées avec lui. Les ducs de Berry, d'Anjou, de Bourgogne et de Bourbon préparoient leurs troupes pour s'unir au connétable. Il n'étoit bruit que de guerre de toutes parts, et on

attendoit en France impatiemment l'arrivée des Anglais, bien loin de les craindre, dans l'assurance où l'on étoit que sous la conduite du plus grand capitaine qui fût jamais, il étoit impossible que l'on ne remportât sur eux une pleine et entière victoire.

Le Ciel en ordonna autrement, et ce grand armement s'en alla en fumée : le roi d'Angleterre fut plus d'un mois sans pouvoir sortir de ses ports, parce que pendant tout ce temps il fit un calme profond. Dès qu'il eut mis à la mer, qu'il eut passé la Manche, et qu'il fut prêt à doubler le cap de Finistère pour entrer dans les mers de Bretagne, il s'éleva un vent de terre qui l'en tint éloigné très-long-temps ; il doubla enfin ce cap, mais un vent contraire et violent le repoussa bien avant dans l'Ouest ; en sorte qu'après avoir lutté pendant plus de trois mois contre les vents et la mer, il fut contraint de se tourner vers les côtes d'Irlande, et de regagner ses ports, avec bien de la perte de temps et des dépenses prodigieuses.

Cette nouvelle étant parvenue en Guienne, les seigneurs anglais et les Français qui tenoient le parti de l'Angleterre, s'assemblèrent à Nyort au nombre de douze cents hommes d'armes, et mandèrent au vicomte qu'ils étoient résolus à aller le secourir, pourvu que par la capitulation avec le connétable, il ne fût pas stipulé expressément que le roi d'Angleterre ou quelqu'un

des princes dussent se présenter en personnes et en forces suffisantes. Le vicomte assembla ses amis pour délibérer sur cette proposition. Le seigneur de Partenay prétendit que le sens de cet article exprimé dans le traité ne devoit pas le gêner, parce qu'il suffisoit qu'il vînt à son secours des troupes anglaises, et que celui qui les commanderoit représentant la personne du roi, la condition portée dans le traité seroit remplie. Les autres seigneurs ne furent pas de cet avis; ils soutinrent que le sens de cet article étoit trop décisif pour qu'on pût l'enfreindre sans infidélité, et qu'il ne seroit pas de la dignité du vicomte de recourir à de vains subterfuges pour l'éluder; que par conséquent il faudroit rendre la place lorsque le terme du traité seroit arrivé. Ainsi le vicomte répondit aux seigneurs qui lui avoient écrit de Nyort, qu'il les remercioit de leur bonne volonté; mais qu'il avoit donné sa foi, et que son honneur ne lui permettoit pas de la fausser.

La veille de la St-Michel, le connétable à la tête de son armée, se présenta en bataille devant la ville de Thouars, et resta en même position toute la journée du lendemain, en attendant que le roi d'Angleterre parût pour le combattre. Il avoit avec lui dix mille lances et d'excellens hommes, jusqu'au nombre de soixante mille. Les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon étoient là en personnes, et avec eux le

vicomte de Rohan, Olivier de Clisson, le dauphin d'Auvergne, le maréchal de Sancerre, le seigneur de Sully et quantité d'autres de la première qualité, français et bretons.

Le jour de la fête étant passé, le connétable envoya un héraut au vicomte et aux seigneurs qui étoient avec lui, pour leur signifier qu'il étoit venu ou pour combattre le roi d'Angleterre s'il étoit présent, ou pour recevoir au nom du roi leur serment de fidélité; qu'il avoit avec lui des soldats résolus à sortir victorieux s'il y avoit lieu de combattre, et de se payer de leurs peines sur la ville; mais qu'il aimoit beaucoup mieux avoir soixante mille témoins de leur honneur et fidélité à tenir leur parole; que toute son armée feroit des acclamations de joie, de voir tant de si grands et si vaillans seigneurs rentrés sous la domination française, qui étoit celle de leurs aïeux. Le vicomte et les autres répondirent pour lui et pour ceux qui s'étoient engagés, qu'ils étoient tous également prêts à remplir leur promesse, et à faire voir par leur prompte obéissance quel contentement ils avoient de devenir serviteurs du roi. Ils demandèrent la permission de rendre leurs devoirs aux princes et au connétable, et ils y furent conduits. Alors les portes de la ville furent ouvertes; les soldats y entrèrent librement et sans désordre, comme si ce n'eût pas été une place conquise. On convint enfin que le

vicomte et tous les seigneurs se rendroient à Poitiers; que là ils feroient leurs sermens avec la solennité requise, et tout de suite on partit pour ce voyage.

(1372.) Au printemps de l'année suivante, le connétable rentra en campagne, et sachant que les Anglais n'avoient point de forces pour le traverser, il projeta de s'emparer de trois places en Poitou; Chisay, la Roche-sur-Yon et Lusignan. Il se réserva la première, et ne prit pour cela que cinq cents lances; il chargea de la seconde les seigneurs de Clisson, de Laval et de Rohan; et de la troisième, Alain de Beaumont, neveu des deux frères dont il a été ci-devant fait mention. Du Guesclin ayant mis le siége devant Chisay, y laissa une partie de ses gens, et alla avec le reste prendre la ville de Montreuil-Bonnin par assaut; de retour devant Chisay, il fit assaillir la place, et quelques efforts qu'ils fissent lui et les siens, ils ne purent s'en emparer. Les assiégés, glorieux de résister à un homme à qui tout cédoit, chargeoient d'injures les assiégeans, quand ils les avoient repoussés de leurs murailles. Cependant Jean d'Evreux, gouverneur de Nyort, ayant eu avis de ces trois siéges, rassembla en toute diligence douze cents hommes, et tint conseil sur ce qu'il convenoit de faire. Un des assistans nommé Louis de Jaconvelle, homme présomptueux, mais très-accrédité parmi les plus braves de sa nation (gas-

conne), et bien entendu dans le métier de la guerre, fut d'avis de commencer par aller dégager Chisay, et attaquer le connétable qui, n'ayant que très-peu de monde, seroit le plus aisé à défaire : il disoit que si on y parvenoit, le reste des Français seroit tellement accablé de cette perte, qu'ils se dissiperoient d'eux-mêmes. Et avec la modestie d'un homme de son pays, il se vanta non-seulement de vaincre, mais de ne pas rentrer dans Nyort sans y amener le connétable prisonnier : il se croyoit même tellement sûr de son fait, qu'il commanda à ses gens de faire des provisions de bouche extraordinaires, et qu'on meublât le mieux que l'on pourroit un appartement pour loger et traiter un prisonnier d'une aussi grande conséquence. Il voulut encore que les Anglais qui le suivoient à cette glorieuse expédition, missent des casaques de toile blanche par dessus leurs armes, avec des croix rouges peintes devant et derrière, s'imaginant par-là effrayer les Bretons de la troupe de du Guesclin. Cette fanfaronade de Jaconvelle plut beaucoup à Jean d'Evreux et à tous ceux du conseil, et on lui donna commission de l'exécuter. Olivier de Clisson, informé par ses espions de tous ces projets, en donna avis au connétable, qui se tint sur ses gardes, et manda à Alain de Baumont d'en faire de même.

Le connétable commença par envoyer ses coureurs en campagne pour être instruit

des démarches des ennemis ; il sut qu'ils étoient en route pour venir secourir Chisay. Il s'avisa là-dessus d'une ruse de guerre singulière, et qui lui réussit. Il fit rencontrer sur le chemin des ennemis deux voitures de vin de Montreuil-Bellay (le meilleur du Haut-Poitou), bien assuré que les Anglais trouvant ce rafraîchissement sous leur main, ne manqueroient pas d'en profiter, et que comptant que c'étoit de la provision pour son camp, ils en disposeroient sans discrétion. La chose arriva comme il l'avoit prévue : ils défoncent les tonneaux, et oubliant leur expédition, boivent si bien que la plupart s'enivrent, et se mettent hors d'état seulement de marcher ; cependant ils arrivent comme ils peuvent dans une plaine au-dessous du camp français. Là le vin leur agitant la tête, ils se font les uns aux autres des sermens qu'ils croyoient inviolables, de tuer tous les Français, excepté le connétable, Maurice de Locmaria et Géoffroy de Kaërimel : tout de suite ils envoient demander la bataille. Du Guesclin répondit qu'il savoit bien ce qu'il avoit à faire, et qu'il leur en donneroit peut-être le passe-temps.

Le connétable se trouva dans une grande perplexité : il vouloit avoir raison de l'insolence de ses ennemis et de la fanfaronade de leur capitaine, mais il avoit ordre du roi de ne rien hasarder. Dans cette incertitude, il tint conseil dans sa tente, y appela le

comte du Perche, le vicomte de Melun, Jean de Vienne, Olivier de Mauny, les deux de Beaumont, Kaërimel, du Parc-Locmaria et autres seigneurs et capitaines, et leur dit : « Vous voyez, messieurs, que les ennemis nous demandent la bataille, et se sont mis tout proche de notre camp pour nous braver ; l'honneur nous engage à la leur donner, les lois de la guerre et les circonstances l'exigent de nous ; mais vous savez aussi les ordres du roi, qui nous prescrivent de ne la pas donner si nous n'y sommes forcés. Je sens quelle gloire ce seroit pour nous de battre des ennemis qui nous insultent si fièrement, et de confondre leur orgueil ; mais j'estime qu'il est encore plus beau de se faire des lois des commandemens d'un roi, et de s'y conformer, persuadés que Dieu en donnant aux rois une partie de sa puissance, leur communique aussi une portion de sa sagesse et les éclaire de ses lumières : ainsi, donnez-moi vos avis. Devons-nous accepter le défi des Anglais ? devons-nous le refuser ? » Les seigneurs lui répondirent unanimement, que personne ne lui conseilleroit de transgresser les ordres du plus sage roi du monde ; qu'il étoit assez bien retranché et son camp assez fort pour s'y maintenir ; que si les Anglais l'y attaquoient, il les repousseroit infailliblement : ils conclurent qu'il devoit se contenter de prendre la ville qu'il bloquoit, sans se mettre en peine des discours que

les Anglais en feroient, et qu'il y auroit autant et même plus d'honneur à prendre Chisay à leur barbe, qu'à les défaire.

Il sembloit que le connétable eût incliné à ce parti par son discours, et que peut-être c'étoit par complaisance pour lui qu'on avoit ainsi opiné : cependant il pensoit tout le contraire ; il n'étoit ni accoutumé ni d'humeur à souffrir des bravades impunément, et vouloit avoir raison de celle-ci. Il demeura quelques momens pensif, puis il dit : « Pensez-vous, messieurs, qu'il nous convienne, après avoir battu les Anglais en toute occasion, de les mettre dans le cas de se vanter que nous leur avons refusé le combat ? Cela nous déshonoreroit plus qu'une défaite, parce que ceux qui ne sauront pas les ordres du roi, croiroient que notre refus viendroit de timidité. Quel égard leur devons-nous ? Nous revendiquons des provinces et des places qu'ils ont usurpées sur la couronne de France ; jamais il n'y eut une cause plus juste, ni de roi plus équitable que le nôtre ; comptons que Dieu qui est la justice même, nous secondera, étant soutenus par les plus vaillans hommes de la terre. Quand le roi nous enjoint de ne pas hasarder bataille, il entend que nous ne la donnions pas imprudemment, non que nous l'évitions honteusement. Un autre motif doit nous déterminer : tant que les assiégés verront les Anglais si près d'eux, nous ne prendrons jamais la ville ;

en les défaisant, non-seulement Chisay est à nous, mais tout le Poitou; et si nous avons du dessous, le roi ne perdra rien d'intéressant. Enfin, le service du roi, sa gloire et la nôtre, tout détermine la bataille, et marchons. »

Tous les seigneurs se rangèrent à l'avis du connétable, et le voyant très-décidé pour la bataille,. lui dirent de faire ce qu'il jugeroit être le plus avantageux, et qu'ils étoient tous prêts à le suivre, n'ayant jamais eu que gloire et honneur sous ses ordres, et qu'ils n'en attendoient pas moins dans l'occasion présente, les ennemis fusssent-ils du double plus nombreux.

Le connétable témoigna à toute l'assemblée sa satisfaction du parti qu'elle venoit de prendre, et se disposa sur-le-champ à combattre. Il n'étoit pas sans inquiétude de quelque surprise; il craignoit que les Anglais n'eussent un corps de réserve caché dans un petit bois touchant à leur camp, et son embarras étoit qu'il ne pouvoit envoyer des coureurs jusque-là pour s'assurer du oui ou du non, lorsque sa bonne fortune ordinaire le tira de peine : on lui amena un Breton de l'armée anglaise, que les Français venoient de faire prisonnier : il le questionna, et fut assuré par lui qu'il n'y avoit point de corps de réserve, et qu'ils n'avoient de troupes que ce qu'il pouvoit voir de ses yeux. Sur cela il ne balança plus.

Il fit trois corps de cette petite armée,

et les fit marcher sur une même ligne : le premier où se trouvoient les volontaires, c'est-à-dire les princes et les seigneurs, étoit sous ses ordres ; le second, sous ceux de Géoffroy de Kaërimel ; il donna le commandement du troisième à Alain de Beaumont et à Maurice de Locmaria. Il laissa Jean de Beaumont dans son camp, avec quatre-vingts hommes, ne doutant pas qu'aussitôt qu'il en seroit dehors, les assiégés ne fissent une sortie et ne vinssent y faire du dégât ; il ordonna à ce nombre d'hommes de se tenir cachés dans leurs tentes, jusqu'à ce que les ennemis y fussent arrivés. Cet arrangement fait, il fit arracher les palissades dont le camp étoit environné, et combler ses fossés : le soldat plein d'ardeur et d'espérance, exécuta cet ordre dans un moment, et dès qu'il y eut un espace assez grand pour que toute la troupe passât, il se mit à la tête, et marcha droit vers le camp ennemi.

Les Anglais cependant se plaignoient de la tranquillité de l'armée française, et assis par dérision les jambes croisées, commençoient à se vanter qu'on les craignoit ; mais quand ils virent qu'on alloit marcher à eux et que les palissades tomboient, ils firent entendre de grands cris d'allégresse. Jean d'Evreux qui les commandoit, leur fit une courte harangue, pour leur faire croire que les Français avoient eu bien de la peine à se résoudre, et qu'ils n'étoient sortis de

leurs retranchemens que par la crainte d'y être forcés. Ensuite il leur rappela le souvenir de la valeur de leurs ancêtres et de la leur propre, qui alloit en un moment réparer toutes les pertes que leur patrie avoit faites : il leur montra leur supériorité au double, leur exposa la honte qu'il y auroit à être battus par si peu de monde, et que si au contraire ils se comportoient vaillamment, ils devoient espérer de délivrer l'Angleterre de ce dangereux ennemi du Guesclin, soit en le faisant périr dans l'action, ou en le faisant prisonnier. Ces derniers mots relevèrent infiniment le courage des Anglais, et ranimèrent en eux le désir d'avoir le connétable mort ou vif : il sembloit qu'ils n'avoient que lui à combattre, et qu'ils ne tenoient aucun compte des autres.

Deux de leurs braves firent serment de le tuer : l'un, Henri Azelle, fit vœu aux preux (serment de ce temps-là), de lui fendre la tête d'un coup d'épée ; l'autre, nommé Hampton, de lui percer le visage d'un coup de lance : vingt autres en firent d'aussi ridicules, tant ils estimoient qu'il y auroit de mérite et de gloire à détruire ce formidable ennemi. Jean d'Evreux envoya deux cents Bretons et Poitevins qui étoient dans son armée, pour entamer l'affaire ; mais ceux-ci ayant fait réflexion qu'ils alloient combattre leurs compatriotes pour le service de leurs ennemis, ils leur firent signe qu'ils vouloient se ranger avec eux.

Le connétable les reçut avec joie, leur donna des louanges de leur action, et leur fit sur-le-champ tourner les armes contre les Anglais, ce qu'ils firent avec beaucoup de courage et de succès.

Dans cet intervalle, Robert Micon, gouverneur de Chisay, voyant le camp français sans troupes pour le garder, donna dans le piége que le connétable lui avoit tendu; il sortit de sa place avec cent hommes pour venir renforcer les Anglais, et se mit à traverser le camp avec la plus grande confiance; mais il fut étrangement surpris de se voir assailli par Beaumont et les siens qui sortirent de leurs tentes, et le contraignirent bientôt de demander quartier, et de se rendre. Tous ses hommes furent tués ou pris, sans qu'un seul en échappât. La nouvelle en fut d'abord envoyée au connétable, ce qui lui fit dire: Voilà un commencement qui est de bon augure, et qui promet une heureuse fin.

Cependant les deux armées s'approchèrent au petit pas à la distance d'un demi-jet de trait. Alors les flèches partirent de côté et d'autre en si grande quantité, que l'air en étoit obscurci: après quoi les Anglais fondirent avec une si furieuse vivacité sur le corps commandé par le connétable, que ce corps en fut enfoncé sans pouvoir se réunir; tout ce qu'il put faire fut de reprendre sa place. Les hommes dont il étoit composé ne s'étonnèrent pas pour si peu

de chose; ils se resserrèrent dans leurs mêmes rangs et attaquèrent les ennemis. Il faudroit des expressions surnaturelles pour peindre ici les faits d'armes du connétable : il montra de quoi sa tête, son bras, sa sagesse et son grand cœur étoient capables en agissant de concert : il avoit pour ennemis tous les Anglais, et lui seul les combattoit tous; et en se surpassant lui-même, il communiqua à toute son armée toute sa vigueur : chaque capitaine, chaque soldat partageoit la force et l'ardeur du chef, et bientôt les ennemis plièrent : ils eurent tous le sort de leurs compagnons; la plupart restèrent sur le champ de bataille, les plus heureux furent faits prisonniers. Leurs chefs se rendirent ou périrent; Jaconvelle, Richard de Mesnille, Guillaume Urselle et Hampton furent tués : Henri Azelle (qui devoit fendre la tête au connétable) perdit la sienne d'un coup de hache que lui porta Géoffroy de Kaërimel; Jean d'Evreux leur général, Aimery de Rochechouart, Ollegrave, Olive, Cresnelle et Jacques Ubille se rendirent; ce dernier étoit blessé à mort. Du côté de l'armée de France, le nombre des héros qui firent des prodiges seroit trop long à rapporter : l'histoire n'a pas même conservé tous leurs noms, mais seulement ceux de Pierre Boistel, Rostrenen, la Hunaudaye, Kaërimel, Montfort, Rochefort, Alain de Beaumont, Macé et Tristan du Parc-Locmaria, le

Bois de la Mothe, Tristan Regnault, le Bourg de Creën (le Bâtard) qui ce jour-là portoit l'enseigne de Rostrenen, Maleschat, les deux Couvran, Jean Hay (1), Alain du Pave, et l'Epinay qui prit Jean d'Evreux.

La bataille étant tout-à-fait terminée, le connétable fit sommer le reste de la garnison de Chisay, et leur fit dire que s'ils faisoient la moindre résistance, il les feroit pendre sans quartier ni exception. Ils ne s'y exposèrent pas, et dans le moment ils se rendirent à discrétion; du Guesclin, au lieu d'user de ses droits et de les faire au moins prisonniers, les renvoya sans rançon, avec un sauf-conduit jusqu'à Bordeaux. Ce n'étoit pas encore assez pour lui qu'une bataille et une ville gagnées dans un jour: il voulut profiter des faveurs de la fortune pendant qu'elle le secondoit. Sans sortir du champ de bataille, il choisit deux cents des siens, les fit monter sur les chevaux des Anglais qu'il venoit de faire prisonniers, leur fit prendre les casaques de toile dont ils s'étoient couverts pardessus leurs armes, et sous ce déguisement il les fit partir en diligence pour Nyort, à quatre lieues de là. La garnison donna dans le piége: les Français, sous la figure anglaise, furent reçus dans la ville, déchirèrent aussitôt leurs casaques, et crièrent

(1) Chevalier breton, dont Hay du Châtelet, auteur d'une histoire du connétable, descendoit, à ce qu'il en écrit lui-même.

à pleine tête : NOTRE-DAME GUESCLIN ! se rendirent maîtres des portes, et annoncèrent la victoire du jour.

Le connétable arriva à Nyort peu de jours après, avec quelques compagnies : les habitans sachant sa venue, allèrent au devant de lui hors des murs, lui portèrent leurs clefs en cérémonie, et firent entre ses mains serment de fidélité. C'est ainsi que par sa diligence et son habileté, il prit en un même jour un fort château, gagna un combat, et se rendit maître, sans effusion de sang, de la seule place considérable qui restât aux Anglais en Poitou.

Il fit rafraîchir son armée à Nyort pendant quelques jours; après quoi il se rendit au siége de Lusignan : il sembloit que tout lui fût réservé, et que sa présence fût suffisante pour que toutes les places se soumissent. Dès qu'il arriva, les Anglais de la garnison de Lusignan rendirent la ville, et n'obtinrent par capitulation que d'en sortir à pied, et de n'emporter de leurs effets que la charge de chaque homme, sans chevaux ni voitures; il leur fut donné, comme à ceux de Chisay, un sauf-conduit jusqu'à Bordeaux. Les châteaux de Chisay et de Sansay subirent la loi commune; ils se rendirent sans attendre d'y être contraints; dans le dernier, le connétable apprit la mort de son bon et ancien ami, le brave Carlonnet. Quelques-uns ont écrit qu'il fut tué de sang-froid par les Anglais,

étant leur prisonnier, ou qu'il mourut de ses blessures reçues dans un combat ; d'autres, qu'il fut tué au siége de Lusignan. Quoi qu'il en soit, les Brètons de du Guesclin furent vivement affligés de la perte d'un si brave compatriote, et firent tous serment d'en prendre vengeance dans le sang anglais.

De Lusignan, le connétable mena ses troupes devant Châtel-Allart, dont étoit gouverneur Guichard d'Angles, l'un des plus renommés capitaines anglais, mais alors prisonnier en Espagne depuis le rétablissement de D. Henri sur le trône de Castille. Son épouse étoit dans le château : se voyant investie et en danger de tout perdre, elle manda au connétable qu'une telle conquête n'étoit pas digne d'une si glorieuse épée ; qu'elle le supplioit d'épargner une femme sans défense, déjà accablée de douleur par la longue détention de son mari ; qu'elle le conjuroit de faire cette grâce à un ennemi absent, qui en conserveroit une reconnoissance éternelle. Le connétable lui répondit avec sa civilité ordinaire pour les dames, qu'il avoit toujours beaucoup estimé son mari ; qu'il saisissoit avec plaisir l'occasion de lui en donner une preuve, qu'ainsi elle demeurât sans crainte de sa part ; mais que pour faire les choses avec bienséance, et plus de sureté encore, il lui donneroit une escorte pour la conduire à Poitiers, où il lui conseilloit d'aller demander cette grâce au duc de

Berry (dont le roi venoit d'augmenter l'apanage par le don du comté de Poitou); que ce prince étoit trop bon et trop galant pour la lui refuser; en attendant votre retour, ajouta-t-il, je serai moi-même le gardien de vos terres et de vos biens. La dame prit le parti d'aller à Poitiers, jugeant bien que le connétable ne pouvoit rien de plus pour elle que ce qu'il faisoit, ni lever le siége de devant une place aussi foible, sans donner lieu à des discours désavantageux.

Arrivée à Poitiers, et introduite devant le prince, elle se prosterna à ses genoux; il la fit promptement relever, et lui demanda ce qu'elle souhaitoit de lui. Elle lui apprit que le connétable avoit investi son château avec sommation de le lui remettre; qu'en l'absence de son mari, elle n'osoit disposer de ce qui étoit à lui; qu'elle craignoit qu'il ne désavouât ce qu'elle auroit fait, ou ne la taxât de négligence pour ses intérêts. « S'il vous plaisoit donc, monseigneur, ajouta-t-elle, ordonner au connétable de retirer ses troupes, et laisser jouir de quelque repos, parmi le tumulte des armes, une pauvre femme seule, sans forces, sans appui, sans protection, je vous promets qu'il ne sera ni par moi, ni par aucun de mes gens rien entrepris contre les intérêts de la France; que je ne recevrai dans mes places personne du parti anglais : je donnerai avis à mon mari de ce

qui se sera passé, pour qu'il me donne ses ordres. Voilà, monseigneur, le sujet de mon voyage, et ce qui m'a fait prendre la liberté d'implorer votre autorité. »

Le prince accorda à la dame ce qu'elle lui demandoit; mais il exigea que ce qu'elle promettoit fût observé très-exactement, et qu'elle ne permît pas même qu'il entrât dans les places de son gouvernement des vivres ou provisions pour les ennemis : elle le promit avec serment, et s'en retourna chargée des ordres du prince, en vertu desquels le connétable leva le siége. La femme du seigneur de Mortemer fut plus facile ou plus craintive; ou plutôt en qualité de Française, elle rentra dès la première sommation sous l'obéissance du roi, et retourna par inclination à ses devoirs naturels.

C'est par ces derniers exploits que du Guesclin acheva de purger entièrement le Poitou, la Xaintonge et le pays d'Aunis de la domination anglaise. Il pourvut à la sureté des villes, mit des garnisons dans toutes, remit le commandement général des armées du roi à Alain de Beaumont, son compatriote et son proche parent; avec le titre de grand-sénéchal de Poitou : ensuite il partit pour la cour, où le roi l'avoit mandé pour lui donner ses ordres au sujet de la guerre de Bretagne. Les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon l'y précédèrent de quelques jours. Le roi le

reçut avec les mêmes démonstrations de joie, d'amitié et de reconnoissance dont il avoit déjà honoré son connétable, et ajoutoit tous les jours de nouveaux bienfaits aux éloges dont il le combloit : il ratifia sans exception tout ce que du Guesclin avoit fait, traité ou accordé en son nom ; enfin, l'histoire observe que la réception que ce prince avoit faite à ses propres frères, quoique remplie d'affection et de tendresse pour eux, n'approchoit pas de celle qu'il fit au connétable, qu'il regardoit comme l'honneur et le restaurateur de son royaume, ce qui étoit très-vrai. Enfin il réunit solennellement et inséparablement à sa couronne les trois provinces que ce héros venoit de soumettre.

Nous venons de parler d'une nouvelle guerre qui se préparoit en Bretagne : il est bon d'en exposer les motifs. On a vu, à la fin du second livre de cette histoire, l'événement de la bataille d'Auray, la mort du comte de Blois, l'établissement définitif du comte de Montfort dans le duché, et le traité de Guerrande, par lequel la duchesse héritière renonça, elle et les siens, à sa souveraineté. Le comte de Montfort, gendre d'Edouard III, avoit obligation de toute cette fortune à son beau-père et aux secours qu'il lui avoit donnés. Il avoit à sa cour un nombre de seigneurs anglais, qui la plupart ayant contribué par leurs armes à le mettre sur le trône de Bretagne ;

avoient grand crédit auprès de lui, et ne cessoient de lui représenter les bienfaits d'Edouard, la reconnoissance qu'il lui en devoit, le danger où étoient les Anglais d'être entièrement dépossédés de la Guienne, et l'intérêt qu'il avoit de les secourir dans une telle circonstance. La duchesse sa femme, fille d'Edouard, appuyoit leurs sollicitations, et lui remontroit que si les Anglais perdoient la Guienne, il avoit tout lieu de craindre que la comtesse de Penthièvre (c'est-à-dire, la duchesse Jeanne-la-Boiteuse) ne fît revivre ses prétentions, qu'elle ne recommençât à lui disputer la possession de la Bretagne, soutenue des armes de la France, du crédit du duc d'Anjou son gendre, et même des plus grands seigneurs de la province, qui avoient toujours soutenu ses droits. Le duc pensoit lui-même que les conquêtes du connétable ne se soutiendroient pas, et que toutes les provinces qu'il avoit arrachées à l'Angleterre, ayant été cédées à cette couronne par un traité de paix, fait pour le bien et le repos des deux royaumes, et ratifié de part et d'autre, ne pouvoient, sans injustice, être ôtées au roi Edouard. Tout cela ébranloit le duc de Bretagne, qui n'étoit déjà que trop disposé par inclination à prendre parti contre la France.

D'un autre côté, il étoit embarrassé par les conjonctures présentes : son beau-père étoit vieux, infirme, et dans l'ennui de ses

disgraces ; leurs amis communs étoient affoiblis : les Français au contraire jouissoient par-tout d'une prospérité constante, tout leur réussissoit ; les principaux seigneurs bretons, jaloux du grand crédit que les Anglais avoient auprès du souverain, avoient quitté sa cour, et s'étoient donnés au roi ; en sorte qu'il ne pouvoit, ni n'osoit rien entreprendre. Quand le roi éleva du Guesclin à la dignité de connétable, il avoit en même temps avancé les seigneurs bretons dans les emplois ou les grades militaires, et se les étoit attachés par des bienfaits ou par des espérances. Le duc n'étoit pas fâché que ses sujets servissent en France, et y apprissent le métier des armes, tant parce qu'ils y acquéroient des richesses, que parce qu'il se formoit parmi eux un très-grand nombre de bons capitaines, d'habiles généraux et de vaillans soldats ; en sorte que peu de provinces en pouvoient fournir autant que la sienne : de là il concluoit qu'une nation aussi affectionnée à sa patrie, ne consentiroit jamais à sa ruine.

Mais une dernière et plus forte raison encore le contenoit : il avoit fait avec le roi des traités, et lui avoit rendu hommage pour son duché de Bretagne ; il craignoit, s'il eût pris les armes pour le service de l'Angleterre, que la cour de France ne formât une prétention contre lui, de commise et de félonie, et ne confisquât sa

province ; ce qui l'auroit jeté dans des embarras dont il auroit eu bien de la peine à se retirer. Le roi Edouard cependant ne cessoit de le solliciter d'armer ; il lui remontroit que désormais ses intérêts étoient intimement liés à ceux de l'Angleterre. Ce prince, que les pertes qu'il venoit de faire en France incommodoient et irritoient infiniment, ne pouvant déterminer son gendre, lui envoya en ambassade le comte d'Herfort ; mais celui-ci fut rencontré en mer par les Flamands qui étoient alors en guerre avec l'Angleterre ; il leur donna le combat, les défit, et s'en retourna à Londres.

Toutes ces négociations entre le beau-père et le gendre ne purent rester si secrètes, que Charles V, qui étoit le plus avisé prince de son temps, n'en fût d'abord instruit : il sut qu'il y avoit des troupes anglaises prêtes à mettre en mer, pour venir se joindre à celles du duc ; il le fit savoir aux seigneurs bretons, qui avoient déjà avis de toutes ces intrigues, et qui ne doutoient pas que si leur duc étoit aidé de ces troupes, le premier usage qu'il en feroit, seroit de se venger d'eux, et de les dépouiller de leurs biens, pour s'être rangés dans le service du roi : ils se concertèrent pour prévenir leur ruine : ils répandirent l'alarme dans les villes et dans les campagnes, résolus de se bien entendre pour se saisir des meilleures places, s'en rendre les maîtres et en chasser les étran-

gers. Le duc instruit de ce projet, prit l'alarme à son tour : il craignit une révolution qui auroit pu le déposséder, et rétablir la maison de Penthièvre sur le trône de ses pères : dans cette inquiétude, il reçoit des nouvelles du roi, qui lui témoigne son mécontentement de sa conduite, lui rappelle ce qu'il lui doit, et lui défend de recevoir ni laisser passer les Anglais sur ses terres. Le duc promet d'obéir, et cependant continuoit secrètement sa manœuvre : le roi lui envoie des ambassadeurs pour le sommer comme vassal de venir le servir de sa personne et de ses troupes contre ses ennemis. Il s'en excuse sous le prétexte du traité de Bretigny qui le dispense d'armer contre le roi d'Angleterre ; le roi Charles non-content de cette défaite, exige de lui une réponse nette et positive, et le duc éludant toujours, gagnoit le temps, et par provision mit garnison anglaise dans Kimper, Morlaix et Lesneven. Aussitôt le comte de Laval s'assura de Rennes, le vicomte de Rohan surprit Vannes, et le seigneur de Quitté, Dinan. Kermartin, confident du duc, et comme ministre d'état, étoit le correspondant des seigneurs mécontens, les instruisoit de tout, et prenoit intérêt à leur parti. Il aida le vicomte de Rohan à se rendre maître de Kergouët, Carhaix, Châteauneuf et Châteaulin.

Les Anglais en garnison dans les villes

que nous venons de dire, étoient chargés de les conserver, et faisoient tout le contraire : ils exercèrent tant de violences et d'outrages contre les habitans, que ceux de Lesneven en écrivirent à Robert de Quitté pour le prier de venir les délivrer de ces fâcheux hôtes. Ce seigneur s'y rend, les bourgeois lui ouvrent leurs portes, il attaque les Anglais qui s'étoient retranchés dans une tour, les y force, et les fait tous passer au fil de l'épée sans en vouloir recevoir un seul à rançon. Sur cet événement tous les seigneurs jugèrent bientôt que leur duc n'alloit pas manquer de leur déclarer la guerre ouvertement, et que les Anglais descendroient en grand nombre dans la province pour s'emparer de leurs terres, comme Robert Knolles avoit déjà fait de Derval. Ils s'attendoient encore que le roi d'Angleterre ne manqueroit pas de tenir en Bretagne le plus de troupes qu'il pourroit, et qu'à la fin ces étrangers devenus les plus forts, s'en rendroient les maîtres; qu'on ne pourroit plus les en chasser; que leur duc perdroit sa propriété, et eux tous leurs patrimoines; qu'enfin toute sa nation se verroit soumise aux Anglais ses anciens ennemis, dont elle avoit déjà éprouvé la dure et insupportable domination.

Par toutes ces grandes et justes considérations, ils députèrent vers le roi pour le supplier d'envoyer le connétable à leur

secours avec ses troupes. Charles étoit trop éclairé, et trop jaloux des droits de sa couronne et de ceux de ses peuples, pour ne pas sentir l'importance de l'occasion qui se présentoit si favorable à la splendeur et au bien de son royaume : que s'il parvenoit à se rendre maître de la Bretagne, il seroit l'arbitre des intérêts de la nation entière et de ceux des particuliers ; qu'enfin tout y dépendroit de son autorité. La chose lui sembloit même si facile, qu'il étoit assuré que les principaux seigneurs, déjà attachés à lui par ses bienfaits, le seconderoient de toute leur puissance, et se détacheroient de leur duc qu'ils avoient offensé par leur défection, et dont ils avoient à redouter la vengeance. Le roi n'étoit plus en peine que d'un point, qui étoit de savoir si du Guesclin voudroit porter la guerre dans sa patrie ; il connoissoit le caractère des Bretons, et l'amour qu'ils portent toujours à leur pays natal. Cependant il faisoit réflexion que le connétable étoit trop sensé pour ne pas distinguer la guerre qu'il y porteroit, non contre sa patrie, mais contre des étrangers qui la désoloient et la tenoient dans l'oppression. Les seigneurs de leur côté, qui aimoient leur duc et leur province, le sollicitoient par lettres particulières ou publiques de les venir délivrer des Anglais ; mais sur-tout Jeanne-la-Boiteuse l'en pressoit plus vivement que personne, espérant que quelque

révolution pourroit arriver en sa faveur et en celle de ses enfans.

L'opinion que le roi eut du bon sens de son connétable, se trouva juste : il fut charmé d'avoir occasion, non de faire la guerre à sa patrie, mais de la protéger, et de servir tous les seigneurs, ses amis, et le peuple, et d'aller y combattre ces ennemis, qui non-contens d'entretenir le trouble dans la province, la traitoient avec tant d'outrages et de cruauté, qu'ils sembloient être en pays conquis. Il s'y rendit donc avec quatre mille hommes d'armes français (12,000 chevaux). D'abord l'effroi s'empara des Anglais; le nom seul de du Guesclin les fit trembler, mais il rassura le courage de la nation, et la confiance des seigneurs qui l'avoient appelé à leur secours. Il entra en Bretagne par Pontorson, dont il étoit gouverneur et seigneur, sa vie durant. Il étoit accompagné du duc de Bourbon, des comtes d'Alençon et du Perche, du comte de Soissons, du maréchal de Sancerre, du dauphin d'Auvergne, et de quantité d'autres seigneurs qui le suivoient par-tout. Dès qu'il eut mis le pied sur les terres de Bretagne, le vicomte de Rohan, le sire de Rieux, les seigneurs de Beaumanoir et de Beaumont vinrent le joindre : il s'empara d'abord de Fougères, ensuite chemin faisant et sans s'arrêter, de Basouges et de Saint-Aubin-du-Cormier, et vint se loger

dans les fauxbourgs de Rennes; le comte de Laval, qui s'en étoit rendu maître, le reçut dans la ville, pour la conservation de laquelle le connétable y laissa quelques troupes, et sans s'arrêter marcha droit à Gaël, château considérable et très-fortifié, appartenant au comte de Montfort, surnommé, par sobriquet, Montfort-la-Canne (1). Le connétable s'en empara et y mit garnison. Cette rapidité de conquête fit courir le bruit que la France vouloit remettre sur le trône les héritiers du comte de Blois, ou plutôt sa veuve née duchesse.

Le duc outré de la révolte de ses sujets, et sur-tout de sa principale noblesse, ne respiroit que vengeance et sévérité; et n'ayant plus de ressource que la protection qu'il attendoit d'Angleterre, il ôta toute sa confiance aux Bretons, sans en excepter ceux qui l'approchoient de plus près, et qui l'avoient toujours servi ou

(1) L'historien rapporte fort sérieusement l'origine du nom de Montfort-la-Canne, qu'il traite de miracle, et nous ne le rapportons que pour la fidélité de l'histoire.

Il dit sur l'année 1375, que depuis plusieurs siècles, à la vue et à la connoissance de tout le monde, il se fait tous les ans, le 6 de mai, fête de St. Nicolas, patron de la paroisse de Montfort, une procession solennelle et générale, à laquelle une canne vient se joindre avec ses cannetons, suit la procession jusqu'à l'autel, et y laisse un de ses petits pour offrande. Hay du Châtelet dit l'avoir vu joindre et suivre la procession, mais que la grande foule l'empêcha de voir le reste. Le nom de Montfort-la-Canne subsiste encore au milieu du dix-huitième siècle.

conseillé avec le plus de zèle et de fidélité. Les Bretons de leur part entrèrent en grande défiance d'une telle conduite, en sorte qu'il n'y avoit plus entre le prince et les sujets aucune liaison ni intelligence. Pendant cette discorde, le seigneur de Neuville, anglais, aborda à Saint-Mahé, près Saint-Malo, avec quatre mille hommes d'armes et quatre mille archers. Cette nouvelle répandue dans la Bretagne, y causa une consternation générale ; la crainte s'empara de tout le peuple, qui passa bientôt de la crainte à la haine et à la fureur contre le duc et contre les Anglais ; et ces sentimens s'augmentèrent jusqu'à la révolte ouverte, par deux grandes fautes que le prince ajouta aux premières, à la persuasion de Maliborne, l'un de ses ministres, et le plus accrédité auprès de lui.

La première faute fut, que le duc ôta toutes les places de gouverneurs aux seigneurs bretons qui les occupoient, pour leur substituer des Anglais : la seconde fut d'imposer sur toute la nation une levée de deniers exorbitante. Les peuples achevèrent de témoigner leur fureur à cette nouvelle : la révolte se manifeste de toutes parts ; on assomme les commis chargés de cette levée, et pour dernière ressource, la nation se porte appelante de l'ordonnance du duc, et relève son appel devant la personne du roi. Le duc fait rechercher les auteurs de cet appel pour

les punir sévèrement; et sans formalité, ceux qui furent découverts par les officiers du prince, furent jetés à la rivière et noyés. Les seigneurs irrités de tant de violences et de cruautés, s'en vengeoient sur les Anglais; autant il leur en tomboit sous la main, autant ils en massacroient; en sorte, disent les historiens, que jamais il n'y eut une guerre plus cruelle; car les Anglais ne manquoient pas de leur part de se venger contre autant qu'ils le pouvoient, et n'osant tenir la campagne, ils se renfermoient dans quelques places fortes. Enfin le désordre, la rebellion, les meurtres furent poussés à une telle extrémité, que le duc craignant tout pour sa personne, résolut de fuir loin de son état, pensant que son absence seroit utile à ses affaires, et que par son éloignement, il se disculperoit des malheurs qu'il prévoyoit devoir arriver dans sa province. Il s'imaginoit encore que les seigneurs bretons, quand ils ne le verroient plus, tourneroient leur fureur contre les étrangers, français ou anglais, qui pourroient envahir leur patrie. Il se flattoit que pourvu que le roi ne s'emparât pas de ses terres, il auroit toujours assez de ressources en sa personne et en sa valeur, et que le traité de Guerrande étoit tellement irréfragable, que, quelque chose qui arrivât, soit de la part de la France, soit de celle de la comtesse de Penthièvre, la paix ne pourroit se faire sans son rétablissement.

Avec toutes ces flatteuses idées, il quitte Nantes, se rend à Auray, y laisse la duchesse sa femme à la garde de Jean Augustin, chevalier anglais, qui étoit gouverneur de cette place, établit Robert Knolles son lieutenant-général dans le duché, et s'embarque à Concarneau pour passer en Angleterre.

Peu de jours après son départ, arriva par mer un nouveau secours d'Anglais, sous la conduite du comte de Salisbury, qui en passant devant Saint-Malo, brûla sept vaisseaux espagnols qui y étoient en rade, et de là se rendit à Brest, où il apprit que la révolte étoit générale en Bretagne contre le duc, et qu'il étoit parti pour l'Angleterre. Sur cette nouvelle le comte prit son parti, et s'en retourna sans débarquer.

Le connétable jugeant que l'absence du duc étoit favorable à ses projets, résolut de chasser les Anglais de tous les gouvernemens que ce prince venoit de leur donner. Il passa à Rennes, et se rendit à Dinan où les portes lui furent d'abord ouvertes; il se saisit du château de Solidor, chemin faisant donna ses ordres à Ploërmel, Jugon, Vannes et Sussinio, pour leur conservation, et de là arriva devant Hennebon où il vouloit mettre le siége. C'étoit alors une place très-forte et très-intéressante : les habitans avoient toujours été dans les intérêts du duc régnant (le comte de Montfort), et les Anglais en avoient fait une de

leurs meilleures places d'armes. Du Guesclin y fit donner plusieurs assauts ; mais la place se défendit si vaillamment, et les murailles en étoient si bonnes et si bien fortifiées, qu'il fut obligé d'employer d'autres moyens pour l'avoir. Il fit donc attacher le mineur à la muraille, et bientôt la brèche se trouva assez grande pour l'assaut, et même plus qu'il ne falloit, tant l'effet de la mine fut prompt (1). Alors les assiégeans y montèrent avec ardeur : en un moment les enseignes du connétable furent plantées sur le haut de la brèche, et la ville étoit sur le point d'être forcée. Dans cet instant fatal, la pitié s'empare de notre héros ; il ne peut considérer sans compassion l'affreuse destinée qui menace un si grand nombre de ses compatriotes. La profanation des églises, le pillage, le meurtre, le viol, toutes les horreurs inévitables dans une ville prise d'assaut se retracent si vivement à son esprit, que n'écoutant que sa générosité, il fend la presse de ses gens qui montoient à la brèche, et parvenu jusqu'en haut, il leur commanda de s'arrêter tout court, et fait signe aux assiégés qu'il veut leur parler. Sa présence et un ordre d'une bouche si respectable imposèrent tout-à-coup silence de part et d'autre : le soldat s'arrêta, et les assiégés suspendirent leurs opérations pour venir

(1) J'ai dit ailleurs ce que c'étoit que l'art de miner dans ces temps-là.

l'écouter : ce fut aux habitans de la ville même qu'il porta la parole : « J'éprouve aujourd'hui, leur dit-il, que je suis véritablement Breton comme vous, mes chers compatriotes ; ne soyons donc plus ennemis, nous sommes de la même patrie, et comme tels nous nous devons une amitié réciproque. Je suis devant votre ville, et prêt à m'en rendre maître ; mais croyez que je n'ai d'autre objet que votre repos et votre liberté : les Anglais au contraire défendent votre ville, mais c'est pour continuer à vous opprimer avec plus de dureté et d'insolence. Ainsi, mes chers amis, cessons de combattre, et ne me forcez pas de répandre un sang que je voudrois conserver aux dépens de tout le mien. Mais je proteste que si quelqu'un de la ville, oubliant ses devoirs de citoyen, est trouvé les armes à la main, je ne lui ferai aucun quartier ; et au lieu de le punir suivant les usages de la guerre, je l'enverrai au supplice infame réservé aux malfaiteurs. »

Les assiégés donnèrent à ce discours toute l'attention qu'il méritoit, et il fit sur eux un si grand effet, que les habitans quittèrent la brèche à l'instant, et que les Anglais implorèrent la miséricorde du connétable, qui leur accorda la vie, mais les fit prisonniers. Cependant quelques-uns des assiégeans passèrent outre, et se jetèrent dans la ville avec tant de tumulte, que les capitaines eurent bien de la peine à

empêcher le premier désordre; mais ils s'y employèrent avec tant de zèle et d'autorité, que le pillage cessa, et le calme se rétablit par-tout. Dès que Hennebon fut soumis, le connétable marcha droit à Kimperlé, y arriva au point du jour, fit assaillir la place, et y entra avant midi, quoique les Anglais s'y fussent défendus avec une valeur extraordinaire. Le vicomte de Rohan se fit un honneur infini dans cette conquête; il planta le premier de sa main sa bannière sur le haut de la muraille, et aussitôt les seigneurs de Beaumont et de Beaumanoir plantèrent les leurs.

Il fut trouvé dans Kimperlé une abondance étonnante de vivres, de munitions, d'artillerie et d'argent; on y fit prisonniers un nombre d'Anglais de qualité. De là on alla à Concarneau, château situé sur le bord de la mer qui en bat les murs dans la haute marée, et quand la marée est basse, la rade est à sec. Le connétable prit ce temps pour faire donner l'assaut. Les Anglais se défendirent si bien, que les Français furent plusieurs fois repoussés. Le connétable en personne se rendit au lieu de l'attaque : sa présence inspira aux siens une nouvelle ardeur; mais les ennemis également pleins de cœur et de hardiesse les soutinrent sans se relâcher. Il avoit avec lui le duc de Bourbon, les comtes d'Alençon et du Perche, le vicomte de Rohan, le maréchal de Blainville, les sires

de Beaumont et de Beaumanoir, Hervé, de Mauny, Henri de Pledren, Perrin du Clos, Chainfreval, Amaury de Fontenay, le vicomte de la Bellière, et l'abbé de la Malpaye, qui tous s'y employèrent avec une valeur extraordinaire. Ce dernier présidoit ordinairement à l'ouverture des murailles par la sape : il s'étoit surpassé ici par la hardiesse avec laquelle il avoit agit : le duc de Bourbon se présenta le premier à cette ouverture ; les Anglais vinrent la défendre, et le combat s'engagea de la main à la main. Celui qui portoit l'enseigne du duc s'y jeta à corps perdu, et reçut en un moment tant de coups, qu'il tomba mort aux pieds de son maître. Ceux qui étoient à l'escalade laissèrent leurs échelles pour venir à la brèche, en sorte que les Anglais, malgré leur belle défense, alloient être forcés, si la marée étant remontée n'eût obligé les assiégeans de se retirer pour revenir le lendemain. Mais pendant la nuit, les assiégés se déterminèrent à capituler, et dès le point du jour ils envoyèrent un hérault au connétable, pour lui offrir de se rendre et lui porter leurs conditions, qui furent accordées.

La prise de Concarneau fut un coup de foudre pour le reste des Anglais répandus dans la Bretagne ; ils n'eurent d'autre ressource que de se réfugier dans Brest, place dès ce temps-là estimée imprenable, où ils pensoient se mettre à l'abri de la force.

des armes du roi et de la valeur du connétable; ceux qui étoient dispersés dans les petites places, se sauvèrent dans Châteaulin pour de là gagner Brest. La femme de Robert Knolles saisit l'occasion pour s'y mettre aussi en sureté suivant l'ordre de son mari, en cas d'événement, n'osant faire une si grande route sans escorte. Deux gentilshommes bretons, Campson-Penhouet et de Launay, informés du dessein des Anglais, assemblèrent du monde, et firent leur partie si sagement et avec tant de secret, qu'ils se trouvèrent sur le chemin des ennemis, les chargèrent, en défirent une partie, et mirent le reste en fuite. La dame Knolles étoit dans la troupe; elle quitte sa litière, monte à cheval, et à la faveur du tumulte de l'action, s'échappe par des chemins détournés, et enfin parvient à Brest: mais tout son bagage fut pris, ses meubles, habits, bijoux et vaisselle, ce qui fut pour le soldat un butin immense, outre les effets des Anglais, tant ce qu'ils avoient apporté de leur pays, que ce qu'ils avoient pillé dans le duché. Il s'y fit aussi plusieurs prisonniers de distinction.

Cette dernière victoire acheva l'étonnement où étoient les Anglais. Leur général Robert Knolles, voyant que la fortune secondoit sans interruption les troupes du connétable, même en son absence, sort de Saint-Mahé, traverse toute la Bretagne, et se rend à Derval (terre considérable que

le duc régnant lui avoit donnée), afin de mettre ordre à sa conservation. Il laissa dans Saint-Mahé, pour commander à sa place, le capitaine Milleborne, qui ne tarda pas à juger que cette place n'étoit pas capable de résister au connétable; c'est pourquoi il prit son parti comme les autres, et se sauva dans Brest: aussitôt sa sortie de Saint-Mahé, Géoffroy de Kaërimel s'en empara sans peine, n'y ayant personne pour la défendre: les habitans au contraire, très-satisfaits d'être délivrés de ces cruels oppresseurs, lui ouvrirent leurs portes avec la plus grande joie, le regardant comme leur ange tutélaire.

Ce même Milleborne avec Robert de Neuville, les deux principaux lieutenans de Robert Knolles, s'enfermèrent dans Brest avec tout le reste de leur monde, en sorte qu'il n'en restoit plus dans toute la Bretagne: le connétable estima que par cette même raison, il falloit se rendre maître de Brest, tant pour le bien du service du roi, que pour le repos et la sureté de la province, d'autant qu'en s'en emparant, il tenoit sous sa main les derniers de ces étrangers qui avoient fait tant de maux à sa patrie, et l'avoient désolée depuis si long-temps.

Il se détermina donc à assiéger cette redoutable place qu'il connoissoit pour la plus forte de la province, et peut-être de l'Europe, tant par sa situation que par

les fortifications prodigieuses que l'art avoit ajoutées à la nature. Il ne douta pas encore que les Anglais, nation brave et belliqueuse, ne la défendissent avec toute leur vigueur. Robert Knolles, informé du projet du connétable, revint à Brest, et eut le bonheur d'y entrer. Du Guesclin fit donner plusieurs assauts, mais tous sans succès; en sorte qu'il fut délibéré au conseil de ne pas exposer tant de braves soldats et de vaillante noblesse, contre des gens que la force de leur place mettoit à couvert de toute entreprise; on jugea que de prétendre les avoir par assaut, c'étoit s'exposer à la honte de ne pas réussir, et à une mort inévitable. Il fut donc conclu de former une espèce de blocus, et de bâtir de petits forts ou bastides, avec lesquelles on empêcheroit que rien n'entrât dans Brest par terre; car on ne craignoit rien par la mer, les ennemis n'ayant pas de flotte pour y apporter du secours, ni sur toute la côte un vaisseau qui pût leur fournir des vivres.

Les Anglais s'aperçevant du dessein du connétable, et voulant éviter la famine, firent la visite de toutes les maisons, sous le prétexte de faire un inventaire exact de ce qu'ils y trouveroient de provisions, pour les distribuer avec discrétion et prudence aux soldats et au peuple de la ville; mais ils enlevèrent tout, vivres, meubles et argent, et feignant d'avoir du soupçon

de la fidélité des habitans, ils les désarmèrent tous, et se firent encore donner des otages. Cette dernière vexation remplit la ville de douleur et de larmes, et ajouta beaucoup à la haine qu'on leur portoit déjà. Ce qui arriva de là fut que, soit que l'abondance ne fût pas grande, soit que les Anglais qui consomment beaucoup, ne ménageassent pas les vivres avec assez de prudence, les assiégés tombèrent bientôt dans la plus grande nécessité. Les bourgeois sur-tout en souffrirent extrêmement; ils sentirent leur besoin et la misère avant que les Anglais commençassent à s'en apercevoir : enfin ils éprouvèrent eux-mêmes la famine, qui est, selon un ancien, la plus forte de toutes les machines de guerre, et la plus propre à réduire les villes : ils se virent forcés à faire des propositions pour se rendre : le connétable les écouta favorablement, et après quelques jours de négociation, les articles de leur reddition furent arrêtés; ils portoient que si dans six semaines ils n'étoient secourus par une armée assez puissante pour donner bataille au connétable, ils remettroient la place entre ses mains.

Cette capitulation étant conclue, et les otages donnés de leur part, le connétable quitta le siége, y laissant quelques capitaines pour l'exécution du traité; et pour ne point rester oisif, il projeta d'aller chasser les Anglais des îles de Jersey et

Guernezey (1). Ces deux îles leur étoient et leur sont encore très-avantageuses, parce que quand ils vouloient faire des descentes en Bretagne, ils y faisoient leurs magasins d'armes et de vivres, et même le terrein leur en fournissoit. Le connétable prend quelques vaisseaux qui étoient sur la côte, y embarque des troupes, et passe à Jersey : il assiége le château de Montorgueil, qui est une place forte par sa situation et les travaux qu'on y avoit faits, avec une forte garnison, et fournie de toutes les provisions nécessaires pour soutenir un long siége : il fait donner quelques assauts, fait brèche aux murs par la sape, entre l'épée à la main, et prend le château de vive force. Les assiégés se réfugièrent dans le donjon, dont les murailles étoient si hautes, que les échelles ne pouvoient aller jusqu'aux créneaux, en sorte qu'il sembloit impossible de l'avoir par assaut. Mais la valeur et l'habileté de du Guesclin étoient au-dessus des fortifications les plus redoutables. Il fait attaquer si vivement, et ses troupes le secondent avec tant d'ardeur, que dès le lendemain les ennemis étonnés et découragés envoyèrent lui offrir de remettre la place avec toutes les munitions de guerre et de bouche, si dans le jour de la Saint-Michel prochaine, ils ne recevoient

---

(1) Deux îles presque contiguës dans la Manche, à dix lieues en mer du mont Saint-Michel et à vingt-cinq des côtes d'Angleterre, à la vue du Cotentin.

du secours d'Angleterre ; et suivant l'usage donnèrent des otages pour garants du traité ; ils fournirent encore au connétable des vaissaux pour le transporter en Bretagne, sur lesquels il emmena ses otages, les prisonniers qu'il avoit faits et son butin, après avoir pillé toute l'île.

Du Guesclin de retour de cette expédition, alla au siége de Derval qui se faisoit par ordre du duc d'Anjou. Nous avons déjà dit que cette place appartenoit à Robert Knolles, lequel en étant sorti pour aller s'enfermer dans Brest, y avoit laissé une forte garnison, et pour commandant Jacques de Broce, anglais. Celui-ci fut alarmé à la vue des troupes françaises, qui tous les jours alloient à l'assaut, et chaque fois emportoient quelque avantage sur lui : il eut enfin peur d'être forcé, et jugeant qu'il étoit de son devoir de songer à sa sureté et de procurer la conservation de ceux qu'il commandoit, il convint de rendre la place, si dans deux mois il n'étoit puissamment secouru, et donna des otages. Les Français y consentirent d'autant plus volontiers qu'ils avoient nouvelle d'une action barbare, que l'on auroit peine à croire, que quelques troupes d'Anglais avoient faite à leur arrivée à Brest, où ils étoient venus pour secourir la ville avant l'expiration du traité de reddition. Ils avoient, tout en abordant, passé au fil de l'épée tous les habitans et les gens

des campagnes voisines, sans distinction d'âge, de sexe et de qualité. Ce procédé contraire à toutes les lois de la guerre, inspira au connétable une grande pitié pour ceux qui avoient péri si misérablement, et en même temps un désir bien vif d'en garantir les habitans des villes qui restoient à conquérir, et de venger une inhumanité aussi inexcusable.

Les Anglais de Brest, ayant appris que ce redoutable ennemi venoit pour les combattre, se retranchèrent pour éviter son juste ressentiment, et se fortifièrent si bien, que le connétable ne jugea pas à propos d'entreprendre de les forcer. Le temps de la capitulation n'étoit pas encore expiré, et il avoit reçu des ordres du roi, qui lui enjoignoient de lui envoyer quelques-uns de ses meilleurs capitaines, et de les suivre de près. Il s'agissoit de s'opposer aux Anglais qui se préparoient à descendre en Picardie avec une forte armée, laquelle devoit débarquer à Calais, sous les ordres du duc de Lancastre et du duc de Bretagne : il quitta le siége de Brest, et y laissant Olivier de Clisson, avec seulement six mille hommes, il prit son chemin par Kimper, Concarneau et Hennebon.

Cette descente d'Anglais en Picardie avoit persuadé au connétable que venant en France pour y faire une guerre vigoureuse, ils ne seroient pas en état de partager leurs forces, ou que s'ils les parta-

geoient, ils n'en auroient pas assez pour secourir Brest, dégager leur parole et délivrer leurs otages. Ce fut sur cette opinion qu'il partit; mais peu de jours après, il reçut dans sa route un courrier que Clisson lui envoyoit en diligence, pour l'instruire que le comte de Salisbury arrivoit par mer avec quatre-vingts vaisseaux; qu'en passant devant Jersey, il avoit fait lever le siége de Montorgueil, et qu'il venoit à Brest, à force de voiles. Sur cet avis, le connétable revint sur ses pas avec toutes ses troupes. A peine étoit-il de retour, que le comte de Salisbury descendit à terre. Le connétable, dès le lendemain de son arrivée, fit la revue de ses troupes, et ne se trouva pas en forces pour combattre les Anglais qui en avoient le double en nombre, et malgré cela il se mit en bataille dans les landes qui sont à la vue du château de Brest, cachant par sa hardiesse et son grand cœur la foiblesse de son armée: ensuite il envoya sommer le comte de Salisbury de s'y présenter, ou bien de consentir à la reddition de la place, suivant la capitulation accordée. Le comte (qui sembloit n'être venu là que pour faire montre), se tenoit pendant le jour retranché dans ses lignes, et retournoit le soir passer la nuit dans ses vaisseaux.

Il avoit ordre de ne rien hasarder, et d'aller joindre le duc de Lancastre sitôt qu'il auroit terminé la délivrance de Brest:

les choses restèrent dans cet état pendant six jours ; et le septième, Salisbury qui étoit très-grand capitaine, envoya un héraut au connétable pour lui signifier, que si dans la journée du lendemain il ne venoit pas l'attaquer, il jetteroit du secours dans la ville ; qu'en exécution du traité il offroit le combat, et qu'ainsi il ne dépendoit pas de lui qu'il y eût une bataille : mais que si le connétable n'en vouloit pas, il eût à renvoyer aux assiégés leurs otages. Le connétable répondit au héraut qu'il lui apportoit de bonnes nouvelles, et qu'il ne souhaitoit rien avec tant d'ardeur que de voir les Anglais, et contenter l'envie qu'ils avoient de combattre : c'est à eux à venir nous attaquer, dit-il, et non pas à nous à aller les chercher : ils ne sont pas en lieu où je puisse ni doive aller les attaquer ; le traité ne le veut pas ainsi. Dites-leur donc que s'ils veulent venir, nous les recevrons joyeusement, et que nous aurons de part et d'autre une aussi belle occasion d'acquérir de la gloire, qu'il y en ait eu depuis le commencement de la guerre.

Le héraut porta cette réponse au comte de Salisbury, qui pour braver le connétable, le lui renvoya sur-le-champ lui dire qu'étant gens de mer, ils n'avoient pas amené d'équipages de terre, et que d'ailleurs n'étant pas faits à aller à pied, ils ne pouvoient se rendre à ce qu'il souhaitoit d'eux, à moins qu'il ne leur envoyât des

chevaux : qu'en ce cas-là ils viendroient le trouver et le combattre, pour que le traité fût exactement exécuté. Du Guesclin fut indigné du procédé, et gardant le silence quelques minutes, il répondit au héraut : Mon ami, retournez vers votre maître, et dites-lui que puisqu'il n'est pas en état de donner bataille, je soutiens que la ville et le château de Brest me doivent être rendus : la commission qu'il vous a donnée est une dérision et une mauvaise plaisanterie : je vous en excuse sur l'obéissance que vous lui devez ; et sans la compassion que j'ai pour vous, je vous ferois pendre. Dites-lui que je n'enverrai point de chevaux à mes ennemis ; et quand je voudrois le faire, je leur demanderois de bons otages. Le héraut lui répliqua qu'il n'avoit pu se dispenser de faire sa commission, qui le chargeoit encore de redemander les otages anglais, puisque le connétable ne jugeoit pas à propos de combattre. Du Guesclin lui dit à cela : Je sais ce que j'ai à faire, portez seulement ma réponse à votre maître ; et il le congédia. Ensuite il se tourna vers sa compagnie : Voilà, dit-il d'un ton de colère, un plaisant stratagème des ennemis ! Ils savent qu'ils ne peuvent pas mettre du secours dans la ville sans nous avoir combattus ; ils viennent d'Angleterre pour ce dessein, et ils nous demandent des chevaux ! Pensent-ils être quittes pour cela de leur traité ? Je m'étonne

qu'ils ne nous offrent pas le combat sur mer, parce qu'ils ont des navires, et que nous n'en avons point. Ce n'est pas comme cela qu'on remplit les traités.

La réponse du connétable ayant été rendue aux Anglais par leur héraut, ils balancèrent s'ils devoient combattre ou non, sachant qu'il persistoit à garder leurs otages. Quelques-uns du conseil soutenoient qu'on ne pouvoit avec honneur secourir la place, sans avoir livré bataille, et que ce seroit violer les conditions. D'autres soutenoient au contraire que le lieu du combat n'étant pas expressément indiqué, leurs offres suffisoient; qu'il étoit permis à un général de chercher son avantage, et d'éviter ce qui pourroit lui nuire; qu'ainsi puisqu'ils étoient en lieu de sureté, ils devoient s'y tenir, et attendre que l'on vînt les y attaquer.

Le connétable, de son côté, indigné de ce contre-temps, regrettoit que l'occasion de combattre les Anglais, lui allât échapper. Il assembla le conseil où il mit en délibération de les attaquer dans leurs retranchemens. (Son grand cœur, qui ne trouvoit rien de difficile, le trompoit dans cette occasion). Il disoit, et quelques-uns avec lui, que si on ne les forçoit pas, on auroit au moins la facilité de faire une honnête retraite; mais que si on les battoit, on auroit un honneur infini, qu'on les extermineroit sans ressource, que l'on en

purgeroit absolument la Bretagne, et que la prise de Brest s'ensuivroit. D'autres pensèrent plus juste, et tout le monde, le connétable lui-même, se rangèrent à cet avis : que la subtilité des Anglais pour ne point combattre, n'étoit qu'une équivoque, sur ce que le lieu du combat n'avoit pas été indiqué dans la capitulation qu'ils avoient violée par ce subterfuge ; que de même, ce ne seroit point exécuter le traité, que d'aller les attaquer dans leurs retranchemens, parce que les conditions nomment expressément une bataille, et qu'une pareille attaque n'est point une bataille : quand même on les déferoit, ils auroient la ressource de se sauver dans leurs vaisseaux, et qu'ainsi on auroit hasardé en pure perte les plus vaillans hommes qui fussent en France ; que s'ils étoient victorieux, on auroit à se reprocher leur rétablissement dans la Bretagne, et les désordres qu'ils y feroient plus grands qu'auparavant : de sorte qu'il valoit mieux leur abandonner Brest, et garder leurs otages, qui seroient des témoins et des preuves de leur infidélité.

Tout le conseil se rangea donc à cette conclusion. Le lendemain le comte de Salisbury entra dans Brest, y mit une nouvelle garnison, avec toutes sortes de munitions en abondance, et se rembarqua, n'ayant pas d'autre ordre que d'empêcher la perte de Brest, sans entrer dans l'intérieur du duché. Ainsi il avoit rempli sa

mission, au moyen d'une interprétation frauduleuse de la capitulation. Après son départ le connétable partit pour Nantes. Nous parlerons de son voyage après que nous aurons vu ce qui se passa au siége de Derval.

Robert Knolles, qui en étoit seigneur, s'y étoit rendu depuis que la place s'étoit soumise à la condition de se rendre dans deux mois, si dans cet intervalle elle n'étoit secourue par les Anglais, et en avoit donné des otages. Knolles protesta de ne pas tenir les conditions faites avec Jacques de Broce son lieutenant, prétendant qu'il n'avoit pu l'engager à une chose de cette conséquence sans son consentement exprès, d'autant plus qu'il étoit dans la province même, et en conséquence il manda aux Français qu'ils eussent à se retirer de devant sa place, qu'autrement il alloit les faire charger. Ceux-ci répondirent fort sagement qu'ils ne craignoient point ses menaces; mais que pour preuve de leur fidélité à observer le traité, ils n'entreprendroient rien jusqu'au jour convenu, et qu'alors ils verroient ce qu'ils auroient à faire. Cependant le terme vint, et le duc d'Anjou de retour devant Derval, fit sommer les assiégés de tenir leur parole. Robert Knolles répondit comme la première fois, et désavoua son lieutenant. Le duc qui étoit un aussi brave et aussi généreux prince qu'il y en eût en Europe, se trouva

fort embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre, et particulièrement sur ce qu'il feroit des otages que de Broce lui avoit donnés : il en consulta un gentilhomme gascon qu'il avoit toujours auprès de lui, nommé Garcias du Châtel (1), qui étoit son maréchal de camp, et en cette qualité l'un des principaux officiers de l'armée et son confident. Celui-ci répondit au prince, qu'à la vérité et suivant l'étroite sévérité de la guerre, il pouvoit faire trancher la tête à ces malheureux otages, et leur faire porter, sans être injuste, la peine de la perfidie de Robert Knolles; mais que ces pauvres gentilshommes ne participant point à la faute, il y auroit plus de raison et d'humanité à les renvoyer, ou du moins à les retenir prisonniers, comme le connétable venoit de faire à ceux de Brest.

Le duc lui dit qu'il consentoit qu'ils fussent renvoyés; et du Châtel, comme s'il eût pressenti la cruelle scène qui alloit arriver, se pressa d'aller exécuter l'ordre du prince, et délivrer les otages. Mais il rencontra malheureusement Olivier de Clisson qui lui demanda où il alloit si vîte: du Châtel le lui dit, croyant parler sans conséquence: Olivier le fit revenir sur ses pas chez le prince, en lui témoignant qu'une affaire comme celle-là vouloit être

(1) Il n'avoit rien de commun avec les du Châtel de Bretagne, que le nom.

traitée avec réflexion. Quand ils furent chez le duc, Clisson qui étoit pour les Anglais un ennemi furieux et passionné, lui porta la parole d'un ton fort vif : Comment, monseigneur, lui dit-il, voulez-vous autoriser les Anglais à vous manquer de fidélité en toute occasion ? Si vous faites grâce à leurs otages, il ne faut plus faire de traités ni de capitulations avec eux, ils n'en observeront jamais aucuns. La pitié en pareille rencontre n'est pas une générosité, c'est une foiblesse ; vous devez en faire un exemple, ou bien il ne vous faut plus leur faire la guerre ; et si vous leur pardonnez, je déclare que je ne porterai jamais les armes pour le service du roi. Le duc fort étonné de ce discours et du ton qui l'accompagnoit, répondit avec douceur : Messire Olivier, le sort de ces quatre gentilshommes m'a touché ; mais si vous estimez qu'ils doivent mourir, je ne puis m'y opposer : je vous les donne, disposez d'eux en homme de bien, d'honneur et de réputation que vous êtes. Du Châtel n'osa contredire Clisson, qui étoit alors dans la plus haute considération, et que ses services avoient rendu nécessaire. Celui-ci n'eut pas plutôt la parole du prince, qu'il se hâta d'aller au lieu où ces malheureux otages étoient gardés. Ils étoient quatre, deux chevaliers et deux écuyers anglais ; il fait venir l'exécuteur, et envoie les quatre otages sur le bord du fossé de la

place. Ensuite il demande à parler à Knolles, qui paroît à une fenêtre du château. « Quoique vous ayiez, lui dit Clisson, assez peu d'honneur pour violer votre foi et manquer aux traités, je veux bien croire encore que vous ne serez pas si lâche que de souffrir que vos otages meurent pour votre perfidie. Vous n'avez plus que le temps de vous résoudre ou à me rendre la place que vous n'avez pas pu secourir, ou à voir périr vos amis pour une infidélité dont vous êtes seul coupable. » Robert Knolles lui répondit : « Les quatre gentilshommes que vous tenez sont mes amis, il est vrai, et il n'y a rien que je ne donnasse pour les sauver de votre inhumanité ; mais ces amis sont généreux, et préfèrent de mourir à la honte de me voir faire une chose qui me couvriroit d'ignominie, comme celle de me rendre, sous le prétexte d'un traité nul et invalide. Il faut, pour se venger sur ces quatre innocens, être aussi sanguinaire que vous l'êtes, et avoir mérité comme vous le surnom de *boucher* que vos cruautés vous ont acquis. Vous allez bientôt repaître vos yeux du sang de ces victimes que vous sacrifiez à votre fureur ; mais ce sera pour vous un aiguillon de reproche qui vous suivra par-tout, et fera votre supplice ; si votre cœur barbare est encore capable de sentiment. Portez donc jusqu'au bout votre férocité, si vous l'osez ; mais soyez certain que j'ai des prisonniers

français, dont la tête me répondra de celles de mes amis. » Cela dit, Knolles se retira sans attendre de réplique. Aussitôt Clisson fit exécuter les quatre otages; et un instant après Knolles fit avancer hors d'une fenêtre deux solives que l'on recouvrit de planches en façon d'échaffaud, et on amena quatre gentilshommes français, prisonniers dans Derval et officiers dans les troupes du roi, auxquels il fit trancher la tête; en sorte que les quatre corps et les quatre têtes tombèrent dans le fossé, à la vue de toute l'armée; ce qui fut un spectacle d'horreur et de pitié.

Aussitôt ces deux exécutions faites, le pont du château fut abaissé, et il en sortit cent hommes animés de fureur et de ressentiment, qui foudirent tête baissée sur Clisson, lequel les soutint vaillamment, car il étoit d'une force et d'une bravoure extraordinaires : il avoit auprès de lui quelques compagnies qui s'opposèrent à cette incursion des Anglais; il se fit de part et d'autre des faits d'armes incroyables. Cependant Clisson y fut grièvement blessé; et les ennemis se croyant vengés par sa mort rentrèrent dans le château.

Le duc d'Anjou leva le siége de Derval, et prit la route d'Angers, accompagné du duc de Bourbon, des comtes d'Alençon et du Perche, et du connétable qui arriva de Nantes, après l'affaire que nous venons de rapporter : le vicomte de Rohan, le ma-

réchal de Blainville, et quantité d'autres seigneurs et capitaines se rendirent aussi à Angers, d'où peu de jours après le duc et le connétable partirent pour la cour. Nous venons de dire que du Guesclin arrivoit de Nantes, et nous en avons déjà parlé, au sujet de son départ de Brest; il est temps de dire comment il s'en rendit maître.

A son arrivée devant cette ville, il en trouva les portes fermées, et ayant demandé à y entrer, les habitans lui firent une députation pour savoir ce qu'il prétendoit. Il répondit qu'il avoit ordre du roi de se saisir du duché, attendu que leur prince ayant reçu les Anglais sur ses terres, leur ayant donné passage et secours, et fait des traités avec eux, au préjudice de sa foi et hommage, et de ses sermens faits au roi, étoit tombé dans le crime de félonie, et avoit encouru la confiscation des terres qu'il avoit reconnu tenir de la couronne de France: « Au reste, leur dit-il, j'ai toujours porté à votre ville une affection singulière, et je serois au désespoir de me voir forcé à user de violence. » Les députés le remercièrent des bontés qu'il leur témoignoit, lui protestèrent qu'il n'y avoit point de ville en Bretagne où l'on eût plus de respect pour lui et d'admiration, et lui demandèrent délai jusqu'au lendemain pour assembler les habitans et délibérer entre eux. Le connétable le leur accorda, en disant

qu'ils prévinssent leurs concitoyens, qu'il étoit résolu de ne pas partir de là qu'il ne fût maître de Nantes; qu'ainsi ils n'avoient qu'à lui proposer les moyens les plus doux et les plus aisés, et qu'ils le trouveroient traitable. La bourgeoisie s'assembla dans la maison-de-ville: on entendit la réponse du connétable par la bouche des députés; on concerta celle qu'il falloit lui faire; et le lendemain, on les renvoya lui dire: « Nos concitoyens ont été saisis du plus grand étonnement quand nous leur avons fait notre rapport de ce que vous nous avez ordonné de leur dire; ils ne peuvent croire que le roi, le plus juste et le plus sage des princes, veuille les contraindre à violer les sermens de fidélité qu'ils ont prêtés par ses ordres exprès au duc notre souverain seigneur; ils ne peuvent pas croire non plus, que vous, qui êtes Breton et l'honneur de votre patrie, soyiez capable d'employer la force de vos armes pour l'assujettir à une domination étrangère. Dans ces dernières années, votre présence en Bretagne a fait la joie publique, fondée sur votre valeur et votre naissance, qui nous assuroient que vous n'y combattiez que pour la défendre contre la violence et l'avarice des Anglais; si nous avions le malheur de voir que vous prétendiez nous soumettre à la France, tous les vœux que nous avons faits pour la prospérité de vos armes et pour la conservation de votre personne qui nous est si

précieuse, se changeroient en exécration; et l'objet de notre amour et de notre espérance, deviendroit celui de nos alarmes et de notre haine. Notre étonnement a fait place aux réflexions sur votre demande, et permettez-nous de vous dire qu'elle nous a paru tellement déraisonnable, qu'elle a répandu dans toute l'assemblée une consternation générale. En effet, quand notre duc auroit manqué au roi en quelque chose, qu'est-ce que sa faute auroit de commun avec nous? Et si sa conduite a déplu au conseil de France, en sommes-nous autorisés à lui manquer d'obéissance et de fidélité? Nous croyons, au contraire, que plus il est pressé par les forces supérieures du roi, plus nous devons faire d'efforts pour le soutenir, et garantir sa personne de la foudre que nous voyons prête à le frapper. Quelle faute donc a-t-il faite? En est-ce une que d'avoir maintenu ses traités avec ses anciens alliés? L'a-t-on vu en armes sur les terres de France? Y a-t-on vu ses troupes ou ses sujets? Au contraire, toute notre plus illustre noblesse vous a suivi par-tout pour le service du roi, et vous a aidé dans la conquête de la Guienne. Est-ce donc un crime pour notre duc de n'avoir pas fait la guerre au roi d'Angleterre dont il est gendre? A-t-il dû violer les liens d'une alliance aussi sainte et aussi naturelle, puisqu'il est certain que par le traité de paix, on l'a borné à la neutralité, en

compensant les devoirs de vassal avec ceux de gendre ?

Cependant pour montrer combien nous sommes soumis aux volontés du roi, et notre parfaite confiance en votre probité, nous avons deux propositions à vous faire ; si vous les acceptez, nous sommes prêts à vous ouvrir nos portes. La première est que si notre duc revient dans son état, nous pourrons le reconnoître pour notre prince, sans qu'il nous soit rien reproché, et sans empêchement ; mais en revanche nous nous engageons à ne recevoir aucun autre prince. La seconde, que nous serons nous-mêmes dépositaires de tous les deniers publics jusqu'à la paix, sans que le roi, ni le duc lui-même en puisse disposer auparavant. Si ces propositions vous agréent, notre ville vous recevra avec la plus grande joie, et vous aurez la satisfaction de voir nos concitoyens vous exprimer leur reconnoissance, comme à l'auteur de leur repos et au libérateur de leur patrie : si nous étions assez malheureux pour que vous n'acceptiez pas ces deux conditions, permettez-nous de vous déclarer que nous sommes tous dans la résolution de mourir, plutôt que de manquer à nos sermens, en violant la fidélité que nous devons à notre prince. »

Le connétable entendit cette harangue avec toute l'attention qu'elle méritoit. Tout en l'écoutant, son esprit actif en pesoit les

conséquences : il considéroit d'abord qu'il n'y avoit aucune apparence que le duc revint jamais en Bretagne, sinon par un traité de paix, ou par quelque révolution qu'il n'y avoit pas lieu de prévoir : ensuite il voyoit que par ces conditions la ville de Nantes et le comté nantois devenoient séquestrés pour être rendus à la paix, au prince qui en devroit jouir, soit le roi, soit le duc : d'ailleurs, en acceptant ces deux conditions, il ménageoit la peine et le temps d'un siége qui pouvoit être long, et l'empêcher de se rendre en Picardie où sa présence devenoit, comme nous l'allons voir, très-nécessaire pour les affaires du roi : enfin il s'épargnoit le chagrin de détruire une ville de sa province, et de verser le sang de ses concitoyens. Par toutes ces considérations qui furent l'ouvrage d'un moment, il agréa et ratifia les deux articles proposés et entra dans la ville comme en triomphe, aux acclamations d'une joie universelle. Il donna sans perte de temps ordre à toutes choses, et se rendit auprès du duc d'Anjou qui étoit alors à Derval, comme on l'a vu, de là à Angers, et tout de suite à la cour en grande diligence.

Il étoit temps qu'il y arrivât ; on y savoit déjà que le duc de Lancastre avec le duc de Bretagne étoient descendus à Calais ; que leurs troupes y débarquoient successivement, et même qu'il se joignoit à eux

des étrangers de toutes parts, dans l'espérance de partager avec eux les dépouilles de la France. Le roi de son côté avoit fait ses préparatifs pour les recevoir, et il avoit commandé que tout fût prêt en Picardie et en Champagne pour marcher au premier ordre.

(1373.) Le connétable, en arrivant à la cour, fut reçu du roi encore avec plus d'honneurs et de témoignages de satisfaction que jamais, et en le félicitant sur les lauriers qu'il avoit recueillis en Bretagne, ce prince lui dit : « Ce n'est pas assez pour vous, brave connétable, d'avoir chassé les Anglais du Poitou, de la Guienne deçà la Garonne et de la Bretagne, et d'avoir engagé à mon service vos vaillans Bretons; il vous est encore réservé de garantir tout le royaume des incursions dont il est inondé, et de cette multitude d'ennemis qui le menacent d'une perte générale : cette gloire n'appartient qu'à vous, et j'attends ce grand service de votre amitié, de votre courage et de votre expérience. » Le connétable répondit modestement au roi, qu'il lui obéiroit avec toute l'exactitude possible, qu'il tâcheroit de remplir ses intentions, et d'empêcher les Anglais de ne rien entreprendre au détriment du royaume; et sans perte de temps, il se disposa à partir.

Dans ces entrefaites, le roi reçut un héraut de la part du duc de Bretagne, avec la lettre suivante.

A mon très-chier seigneur le roi de France.

« Sire, Charles roi de France, qui vous réclamez être souverain de mon duché de Bretagne, il est bien vrai que depuis le temps que j'étois entré en la foi et hommage de la couronne de France, j'ai à vous toujours fait mon devoir envers ladite couronne, et envers tous autres ausquels il appartenoit; mais ce nonobstant, vous, par vous et par vos gens, sans connoissance de cause, seulement par procès de fait, avez fait entrer par votre commandement et soutenance, votre connétable, votre puissance et force de guerre, en mon duché de Bretagne, pris tout plein de moi villes, châteaux et forteresses, pris prisonniers, les uns rançonnés, et les autres mis à mort; et à moi ont fait et font tout plein d'autres outrages, torts, dommages et vilenies non réparables; et parmi ce, vous m'avez scientement, de votre propre volonté, et tout outrement et ouvertement montré mon ennemi, et imaginé à moi mon état défaire et détruire, parce que vous ne me voulez rendre les terres que promistes à moi avoir rendre à certains temps, tant par lettre et scel comme autrement, comme je vous en ai plusieurs fois requis; ce qui fait à moi grands couts et missions, en moi déboutant et mettant tout hors de la foi et hommage et obéissance de ladite couronne, sans coulpe et meffait de moi ou de ma partie,

sans aucune cause raisonnable, dont il moi en déplaise trop, si que parmi les avant dites choses et causes, et tout plein des autres griefs qui à ce moi chassent. Je vous fais savoir que en votre défaut je me tiens du tout franc, quitte et déchargé de la foi et hommage qu'ay fait à vous et à la couronne de France, de toute obéissance ou sujétion faite à vous, ne à la dite couronne, ne à autre cause de vous ou de la mesme couronne, et vous tiens et répute mon ennemi, ne vous ne devez point merveiller, si je en fasse dommage à vous et à votre partie, pour moi revancher des très-grands outrages, torts, dommages et vilenies devant dites. »

Le roi, sans faire voir aucune émotion, répondit de bouche au héraut, qu'il n'étoit pas besoin que le duc son maître lui déclarât la guerre, puisque toute sa conduite passée marquoit assez son inimitié et ses mauvaises intentions. Il donna ensuite tous les ordres nécessaires pour s'opposer à l'irruption des Anglais.

Les ennemis avoient déjà commencé à faire quelques dégâts dans l'Artois et dans la Picardie, et marchoient au nombre de soixante mille combattans. On regrette avec raison que les historiens ne nous ayent transmis aucun détail d'une campagne si glorieuse, où la prudence et l'habileté de du Guesclin dissipèrent cet orage terrible qui menaçoit la France d'une entière dé-

solation. Tout ce que l'on en sait est que le connétable, à la tête d'un camp volant, s'attacha aux Anglais avec tant de succès et de bonheur, qu'il leur fit quitter ces deux provinces; et les chassant toujours devant lui, il leur fit traverser le Forez, l'Auvergne, le Limousin, et les conduisit ainsi jusqu'à Bordeaux, après leur avoir fait passer les rivières de Loire, d'Allier, de Dordogne et du Lot, sans leur avoir laissé prendre aucune ville, ni leur avoir seulement donné le loisir de se ranger en bataille.

La misère et la disette furent si grandes dans l'armée anglaise, qu'à peine avoit-elle du pain: les chemins étoient jonchés de soldats exténués par la faim et par une si longue marche; ils abandonnoient leurs chevaux faute de provisions; enfin cette misère fut si grande, qu'elle mit en dissension les ducs de Lancastre et de Bretagne: le premier reprochoit au second qu'il auroit dû fournir l'armée de vivres et d'argent, puisque ce n'étoit que pour son service et son rétablissement qu'elle avoit passé en France. A quoi celui-ci répondoit que l'Angleterre n'avoit eu en vue que de recouvrer la Guienne; que ses intérêts à lui n'avoient que très-peu de part dans ce grand armement, et que même ils n'auroient eu leur tour qu'après le premier objet: cela les divisa de telle sorte, qu'ils se séparèrent tout-à-fait, et se rendirent par des routes

différentes, l'un à Bergerac, l'autre à Bordeaux. Tout cela se passoit vers les fêtes de Noël 1373.

Les Anglais firent la revue de leurs troupes, et trouvèrent à peine six mille hommes de soixante mille avec lesquels ils avoient débarqué à Calais, au mois d'août précédent. Avec quel plaisir ne liroit-on pas les marches et les traits de sagesse et de prudence du connétable, pour avoir ainsi fait marcher devant lui une armée si nombreuse, l'avoir consumée par elle-même et par la disette ! Enfin voilà dans une seule campagne le Poitou soumis, la Bretagne conquise, la France délivrée d'un des plus grands périls où elle se soit jamais trouvée, et une multitude d'ennemis réduits à rien, le tout par la conduite et la valeur d'un seul homme.

Après tant de travaux et de fatigues, du Guesclin se trouva avoir besoin de quelque relâche. La perte qu'il avoit faite de son excellente femme, Tiphaine de Raguenel, lui étoit toujours présente : cette dame ne lui ayant pas laissé d'enfans, toute la France regrettoit que de deux personnes si estimables il ne fût point resté de rejeton qui fît revivre la valeur du père et les vertus de la mère : on souhaitoit généralement que cela devînt possible en engageant le connétable dans de nouveaux liens, et que l'on vît sortir d'un si grand homme une race de héros qui eussent perpétué le nom, le mérite et

la réputation de leur auteur. Tous ses amis s'employèrent à lui trouver une femme digne de lui, et dont il méritât l'alliance : ils jetèrent les yeux sur Jeanne de Laval, fille unique de Jean de Laval, seigneur de Châtillon, et d'Isabelle, dame de Tinteniac. Il l'épousa à Rennes, au mois de janvier 1373 (1). La fête se fit avec toute la magnificence possible, et avec l'éclat convenable à la dignité du mari et à la haute naissance de la femme, et en présence des plus grands seigneurs de la Bretagne, Pierre de Villiers, Hervé de Mauny, sire de Thorigné; Gui de Laval, sire de Loné; Jean de Coüesme, sire de Monte-Jan (2), et grand nombre d'autres. Du Guesclin donna pour douaire à sa nouvelle épouse le tiers des terres qu'il avoit en Bretagne, et la jouissance du comté de Longueville, le tout à vie, la propriété réservée à qui elle appartiendroit. Elle lui donna, en cas qu'il lui survéquit, la terre de Montmuran et le château de Tinteniac, dont elle voulut qu'il prît le titre de sire de Tinteniac.

(1) J'ai dit ailleurs que l'année alors commençoit à Pâque, à quelque date que ce jour tombât, et qu'elle n'a commencé au premier janvier qu'en 1564, par ordonnance de Charles IX. Le lecteur doit s'en souvenir dans l'occasion.

(2) Seigneur angevin. Monte-Jan est sur le bord de la Loire, vis-à-vis d'Ancenis. Il y a eu de cette maison un maréchal de France, sous Charles VII, créé en 1537, mort la même année.

(1374). Au commencement de la nouvelle saison, il se présenta une occasion avantageuse pour les affaires du roi, et où la valeur et l'habileté de du Guesclin ne furent pas inutiles. Le sujet étoit qu'entre le défunt prince de Galles et le comte de Foix, il s'étoit élevé une contestation pour quelques seigneuries que celui-ci possédoit en Guienne, et dont il prétendoit devoir jouir à titre de souveraineté indépendante; le prince soutenoit qu'elles relevoient de lui à cause de son duché de Guienne. Le conseil d'Angleterre auroit volontiers jugé en faveur du prince; mais il avoit à ménager le comte de Foix, à cause des guerres perpétuelles avec la France, dans lesquelles on craignoit qu'il ne prît parti contre les Anglais, à qui il étoit utile dans des occasions; ainsi on l'amusoit toujours par des espérances flatteuses.

Le duc d'Anjou et le connétable voulant profiter de ces favorables circonstances, prirent prétexte des villes en litige tenues par le comte de Foix, et entrèrent dans le pays avec une armée de quinze mille hommes de pied, sans la cavalerie et les gens de trait. Ils donnèrent pour raison de leur invasion que la plus grande partie de la Guienne étant retournée à l'obéissance du roi, ses généraux d'armées étoient obligés de conserver ses droits. L'événement étonna beaucoup le comte de Foix: il essaya de se mettre en défense; mais outre que la partie

n'étoit pas égale, le nom seul du connétable avoit porté l'effroi par tout le pays, et personne n'étoit si hardi que d'y paroître en armes. La première hostilité fut contre l'abbaye de Saint-Sylvier (1); c'étoit une place assez forte, bien munie de vivres et d'une bonne garnison. Cependant l'abbé ne se croyant pas en état de résister, envoya vers le duc d'Anjou pour lui représenter qu'on n'avoit rien à reprocher à lui, ni aux siens, du côté du respect qu'ils lui devoient, ni du côté du service du roi; qu'on ne l'avoit jamais vu à la guerre contre la France (2); qu'il promettoit de se conduire toujours avec la même fidélité, que même sa foiblesse étoit une caution de sa parole: qu'il le supplioit donc d'épargner une ville qui n'avoit jamais pris parti, et des habitans entièrement soumis à sa puissance. Le duc d'Anjou et le connétable se contentèrent des promesses et des soumissions de l'abbé, et passèrent outre, après avoir reçu de lui des otages.

De là ils se rendirent devant la ville de Lourdes, dont les habitans alarmés dé-

(1) Cette abbaye est absolument ignorée : il n'en est fait mention ni dans les dictionnaires historiques, ni dans le *Gallia-Christiana*. Cependant il paroît que c'étoit une ville fortifiée et un monastère considérable. Nos conjectures se bornent à croire que l'un et l'autre ont changé de nom.

(2) C'est une preuve de ce que j'ai dit plus haut, et qui est de fait, que les moines et les évêques même fournissoient des troupes, et marchoient en personnes.

clarèrent d'abord à Arnoul de Vire, leur gouverneur, qu'ils vouloient se rendre. Celui-ci, homme courageux et habile, les écouta tranquillement, et après leur avoir donné le temps de calmer leur effroi, il fit si bien, moitié par promesses, moitié par menaces, qu'il les ramena à la résolution de résister aux Français. En effet, le connétable ayant paru devant les murailles, et ayant fait sommer le gouverneur de sortir de la ville et de la rendre au roi, de Vire répondit, que le comte de Foix son maître lui avoit confié cette place pour la lui conserver, et non pour la remettre à ses ennemis; qu'en acceptant cette commission, il avoit fait serment de s'y défendre jusqu'à la mort, et que sa foi et son honneur étoient ses cautions auprès de son prince, et aux yeux du public. Ensuite il se retira, et dit à ceux qui l'avoient accompagné: Vous voyez que les Français se croient déjà en droit de nous commander; mais j'ai assez bonne opinion de toute la compagnie, pour penser que personne ne rendra jamais de soumission qu'au comte de Foix, notre prince; ainsi allons nous préparer à nous défendre, et espérons de la justice du Ciel qu'il protégera notre résistance, parce qu'elle est de notre devoir, parce qu'on nous attaque sans droit ni raison, et contre toutes les lois de la guerre, parce qu'enfin il n'y a point eu d'infraction de la paix entre le roi de France et notre comte.

Le connétable ayant fait au conseil son rapport de la réponse du gouverneur de Lourdes, il fut résolu de lui donner l'assaut dès le lendemain. Au point du jour tout marche, on place les échelles, et bientôt on gagne les créneaux : les assiégés se défendirent avec une opiniâtreté et une valeur étonnante ; le combat dura presque jusqu'au soir, enfin de Vire fut tué. La mort de ce trop brave commandant fit perdre courage à ses gens, qui fléchirent de tous côtés ; les Français ayant gagné les murailles et s'étant répandus dans la ville, firent un massacre horrible : la fureur du soldat n'épargna rien, et avant que les chefs pussent arrêter le carnage, tout fut passé au fil de l'épée et la ville pillée. La nuit même n'interrompit point la désolation de cette malheureuse place, où à peine quelques habitans s'échappèrent à la faveur des ténèbres. Le duc d'Anjou et le connétable leur firent du bien pour les aider à réparer la perte de leurs maisons et effets.

Ensuite l'armée marcha par Castelbon et Castelneuf, et vint mettre le siége devant la ville de Sault, qui appartenoit en propre au comte de Foix, et où il avoit mis pour commandant Guillaume de Paux. Le siége fut assez long pour donner le temps au comte de faire ses réflexions. Il appréhenda qu'une si puissante armée ne le dépouillât de toutes ses terres ; et enfin il se résolut

de proposer un accommodement : il envoya vers le duc d'Anjou, qui se prêta avec la plus grande facilité à la confection d'un traité. Les conditions furent que celui des deux partis qui, à certain jour convenu, se trouveroit être le plus fort devant la ville de Montsac, demeureroit le maître de tout le pays contesté : moyennant cet accord, la guerre cessa dans le comté de Foix, et c'est tout ce que les historiens en ont rapporté.

De là le prince et le connétable attaquèrent les places appartenant aux Anglais : ils débutèrent par la Riole (ou la Réole), dont le siége les occupa trois jours ; ils prirent tout de suite Langon, Saint-Macaire et Condose, et en peu de jours ils furent maîtres de quarante places, villes ou châteaux, les uns de vive force, d'autres par soumission volontaire. Après quoi le duc d'Anjou partit pour Paris, ayant été nommé par le roi son frère, lieutenant-général en Bretagne ; le connétable le suivit à la cour.

Pendant ces expéditions, le terme de la reddition de Bécherel expira. Cette place avoit été assiégée par Olivier de Clisson et le vicomte de Rohan, que le connétable en avoit chargés dès le temps qu'il commandoit en Bretagne ; ils avoient avec eux pour faire ce siége un nombre de seigneurs et gentilshommes normands. Le siége avoit duré une année, et il avoit été convenu que si la place n'étoit pas secourue aux fêtes

de la Toussaints suivante, elle ouvriroit ses portes. Après cet accord les assiégeans s'en étoient retirés, et y avoient laissé peu de monde. Olivier de Clisson, après s'être donné le temps de guérir du coup mortel qu'il avoit reçu devant Derval, avoit fait le voyage de Gascogne, d'où il se rendit exprès à Bécherel pour l'expiration du traité, qui fut fidellement accompli, et la place rendue en son temps.

(1374). Les seigneurs de Rohan, de Laval et lui avoient encore de grandes raisons pour se rendre en Bretagne, où le duc qui venoit de quitter le duc de Lancastre à Bordeaux, devoit dans peu arriver par mer. La présence de ces seigneurs y maintint les affaires du roi, tellement qu'il n'y eut pas une seule ville qui voulût ou osât recevoir le duc; et que ce prince, après avoir passé quelques jours à Auray avec la duchesse sa femme, fut contraint de reprendre le chemin de Bordeaux, d'où le duc de Lancastre et lui partirent pour l'Angleterre, au mois de juillet 1374. Cette année se passa sans aucune opération militaire, parce que le pape s'entremit à procurer au moins une trève entre le roi de France et le vieux Edouard.

Çe père commun des fidelles envoya deux légats: au premier, l'archevêque de Ravenne; au second, l'évêque de Carpentras, dès le commencement de cette année. Par leur moyen, il fut convenu d'une

suspension d'armes jusqu'au dernier août, auquel jour les deux rois se rendroient dans les environs de Calais pour aviser en personne à la prolongation de la trève, ou même, s'il étoit possible, à une paix définitive.

Dans cet intervalle il arriva au connétable un événement que son histoire ne doit pas omettre. On a vu, dans le temps, que le roi D. Henri, lors de son couronnement en Castille, avoit donné par reconnoissance à son bienfaiteur du Guesclin, le comté de Soria. Ce prince désirant réunir à la couronne ce comté et toutes les autres terres démembrées de son domaine, fit proposer au connétable d'en faire l'échange, contre la personne du comte de Pembroc, prisonnier en Espagne. Le connétable y consentit, traita de sa rançon à cent vingt mille livres, en reçut une partie, et lui rendit sa liberté sur sa parole pour le reste. Mais le comte de Pembroc, après avoir traversé la France, s'étant rendu à Calais, eut peu de temps après occasion de faire un voyage en Flandres, et mourut à Bruges. Il avoit fait porter avec lui son argent dans cette ville, et devoit à certain jour consigner le reste de sa rançon aux bourgmestres. Du Guesclin ayant appris la mort de Pembroc, fit saisir cet argent; mais le duc de Lancastre en obtint main-levée, et s'en empara. Le connétable en porta ses plaintes au parlement

de Paris, et y fit assigner les bourgmestres, lesquels maltraitèrent l'huissier qui leur donna l'assignation, et ne comparurent point. Du Guesclin demanda au roi la permission de leur aller faire la guerre; mais le roi eut la bonté d'assoupir l'affaire, en se chargeant de lui payer à certain terme cinquante-quatre mille francs, que ses héritiers reçurent après sa mort.

Cependant le duc de Bretagne, profitant de l'absence du connétable qui étoit alors sur les frontières de Flandres, rentra encore dans ses états avec trois mille archers qu'il avoit amenés d'Angleterre. Il prit d'abord quelques villes, mit ensuite le siége devant Saint-Brieuc, et le leva bientôt après pour aller surprendre Olivier de Clisson et quelques autres seigneurs bretons qui étoient dans les environs de Kimperlé, et qui n'eurent que le temps de se renfermer dans cette forteresse. Le duc les y assiégea avec toute la fureur qu'inspire le désir d'une vengeance prochaine. Clisson et ses compagnons, sachant qu'il n'y avoit aucune grâce à espérer pour eux de la part du prince, et qu'il étoit résolu à les traiter comme des sujets rebelles, se défendirent avec toute la vigueur possible. Mais ils furent pressés si vivement et réduits à une si grande extrémité, qu'ils s'attendoient d'être forcés à tout moment, et qu'ils étoient déterminés à se faire tuer, lorsque leur bonne fortune les tira de ce

dangereux état. Le duc de Lancastre envoya deux gentilshommes aux Anglais qui servoient le duc de Bretagne, pour leur annoncer qu'il y avoit une trève générale arrêtée à Bruges, et en conséquence leur défendre de faire le moindre acte d'hostilité contre les serviteurs du roi. Cette nouvelle, arrivée le plus à propos du monde, obligea le duc de Bretagne de se retirer de devant Kimperlé, et de laisser les seigneurs bretons en liberté. Il partit pour aller joindre sa femme à Auray, d'où il la conduisit à Brest; là ils s'embarquèrent tous les deux, et passèrent en Angleterre; lui en particulier alla passer une année chez le comte de Flandres, son proche parent.

Le connétable, dans un de ses voyages de Bretagne, en passant par la Normandie, avoit assiégé la ville de Saint-Sauveur-le-Vicomte; il étoit convenu que si dans un certain terme elle n'étoit pas secourue, elle lui seroit remise. Ce terme venu, il se présenta avec six mille lances devant la place, qui se rendit sans difficulté : il y établit garnison, et en donna le gouvernement à un gentilhomme de son pays. Peu après le roi lui en donna la seigneurie, avec la propriété de la ville de Pontorson (1), pour lui et ses enfans ou descendans mâles

(1) Nous avons déjà relevé la contradiction qui se trouve dans l'histoire au sujet de Pontorson, que les uns disent être un don du roi à du Guesclin, d'autres un propre du chef de sa mère.

(ce qui n'eut pas lieu) ; ne croyant pouvoir trop récompenser la valeur, le zèle et le grand service de son connétable. Peu auparavant il lui avoit encore donné la seigneurie de Montfort-l'Amaury, qui appartenoit au duc de Bretagne, comte de Montfort, lequel en avoit donné le gouvernement à un seigneur de Lannion (d'une des premières maisons de Bretagne). Dans l'acte de la prise de possession, le connétable est qualifié, très-noble et très-puissant prince (1). Le roi, quelques années après, retira le comté de Montfort, pour quinze mille francs d'or. Pendant qu'il étoit occupé à la conquête du Poitou, Charles dont la générosité et la reconnoissance étoient inépuisables, lui avoit fait présent de Fontenay-le-Comte et de Montreuil-Bonnin, qu'il avoit repris sur les Anglais : du Guesclin les vendit au duc de Berry, et eut de lui en compte du payement, la terre de Cachamp, près de Paris, dont le connétable fit par la suite présent au duc d'Anjou, qui aimoit ce lieu comme sa patrie, y ayant été nourri.

Il y avoit déjà plus d'un an que la trève duroit, et que les gens de guerre étoient dans une oisiveté qui les ennuyoit fort, lorsque le sire de Coucy (2) se mit en

---

(1) On ne voit rien dans toute son histoire qui autorise cette haute qualification : il n'a même sur son tombeau que celle de NOBLE HOMME.

(2) Très-grande et très-illustre maison de Picardie, éteinte il y a environ deux siècles.

fantaisie (les historiens n'en donnent point le motif), que le duché d'Autriche lui appartenoit; pour s'en mettre en possession, il y mena un nombre de capitaines et soldats bretons; mais l'expédition n'ayant pas tourné à sa satisfaction, il revint bientôt sur ses pas. Le roi ne fut pas fâché de ce contre-temps; au contraire, le retour de ces Bretons lui fut fort utile. Les ministres des deux couronnes n'ayant pu s'accorder à Calais, pour la paix ou la continuation de la trève, il y avoit apparence que la guerre alloit se rallumer avec plus de violence qu'auparavant. La mort récente du vieux Edouard étoit une conjoncture très-avantageuse à la France, tant par la minorité du jeune roi Richard, fils du défunt prince de Galles, que par le peu d'estime que l'on avoit pour le duc de Lancastre son oncle, déclaré tuteur, et par les mécontentemens secrets de la plupart des seigneurs d'Angleterre. D'un autre côté on connoissoit la sagesse du roi, l'affection de ses sujets, et leur soumission à son autorité, le mérite de ceux qui le servoient, soit dans le ministère, soit à la tête de ses armées : tout cela donnoit lieu de penser que la France alloit recouvrer son ancien lustre, et tous ses avantages.

Le roi, pour ne pas perdre un moment dans de si heureuses circonstances, dès que les Bretons du sire de Coucy furent de retour, les envoya à son frère le duc de Bour-

gogne, qui assiégeoit Ardres, et qui après que le siége eut duré quelques jours, s'en rendit le maître. Ensuite de quoi le roi les envoya au connétable, alors occupé en Normandie à faire la guerre à Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, qui avoit encore osé se déclarer ennemi de la France, depuis l'exécution des deux émissaires qu'il avoit envoyés à la cour pour empoisonner le roi (1), à quoi ils n'avoient que *trop réussi*; mais sans tout l'effet qu'il en attendoit, le roi ayant été promptement secouru. Cependant le mal subsista, dégénéra en fièvre éthique, et peu à peu, après deux années de langueur, mit cet excellent prince au tombeau, deux mois après la mort de du Guesclin.

Le connétable donc, accompagné du seigneur de la Rivière, faisoit la guerre en Normandie, et avoit déjà saccagé dans le comté d'Evreux quelques villes appartenant

---

(1) Belleforest rapporte qu'au printemps de l'année 1373, d'autres disent 1374, le roi fut averti que le roi de Navarre avoit chargé deux scélérats de l'empoisonner : l'avis vint trop tard, le mal étant déjà fait. Le roi avoit été secouru si heureusement, que le poison ne fit point tout son effet. Ces deux hommes, dont l'un se nommoit de la Rue, l'autre Pierre du Tertre, furent découverts, mis à la torture et écartelés. Ils confessèrent avoir commis ce crime à l'instigation de Charles-le-Mauvais.

Le Ciel en prit une vengeance terrible. En 1386, ce mauvais prince tomba malade d'une espèce de sciatique par tout le corps. Ses médecins le firent envelopper dans des toiles détrempées d'eau-de-vie : par la mal-adresse d'un officier, le feu prit aux toiles, et il y fut brûlé tout vif.

au roi de Navarre. Ayant reçu ce renfort de Bretons, il pensa à faire quelques expéditions plus considérables. Il assiégea Pont-Audemer, et battit la ville et le château avec nombre de pièces de canon, en sorte que les murailles furent bientôt en poudre; mais malgré cela les assiégés se défendoient avec une si furieuse opiniâtreté, qu'on ne put les réduire. Le connétable leur faisoit donner avis de ne pas attendre la dernière extrémité, qu'il étoit disposé à les traiter humainement; mais que s'ils l'obligeoient à les forcer, il n'y auroit quartier pour personne, et que tous y périroient sans rémission et sans exception : ils l'écoutèrent enfin et se rendirent; la garnison fut conduite prisonnière à Cherbourg, et le connétable fit raser le château.

De là il marcha droit à Mortain, dont les habitans effrayés de se voir attaqués par un homme dont le nom seul répandoit la terreur, et se voyant éloignés de tout secours, ouvrirent leurs portes; tout ce qui s'y trouva d'hommes appartenant au roi de Navarre furent conduits à Cherbourg, comme ceux de Pont-Audemer.

D'un autre côté, D. Henri, roi de Castille, envoya des troupes dans la Navarre, sous la conduite du Bâtard d'Espagne, en sorte que ce mauvais prince, attaqué de tous côtés et par deux ennemis beaucoup plus puissans que lui, ne savoit comment se retourner, ne pouvant ni s'éloigner de

ses états où sa présence servoit à soutenir le courage de ses serviteurs, ni donner du secours à ses sujets de Normandie. Dans cette perplexité il s'adressa au nouveau roi d'Angleterre, et voulut lui persuader qu'il avoit intérêt de le prendre sous sa protection. Il le prioit de considérer l'injustice criante qu'on lui faisoit, de supposer, pour l'opprimer, que les deux criminels qui avoient empoisonné le roi de France, n'avoient agi que par ses ordres; que cet horrible artifice n'avoit été mis en œuvre que pour le faire détester de tout l'univers, et pour écarter les soupçons de dessus les véritables auteurs du crime. Il ajoutoit encore d'autres motifs politiques pour engager le roi d'Angleterre à ne pas l'abandonner: il écrivit les mêmes choses au duc de Bretagne, et répandit par-tout des manifestes, où il eut l'audace de laisser entrevoir que l'empoisonnement du roi étoit le crime de ses trois frères.

La lettre de Charles-le-Mauvais au roi d'Angleterre fit un effet considérable: nous avons vu plus haut que le duc de Lancastre, oncle de ce roi, son tuteur et régent du royaume, n'étoit ni aimé, ni estimé: les seigneurs de la cour, sur-tout les jeunes gens, saisirent cette occasion pour l'éloigner. Ils persuadèrent d'abord au jeune roi de prendre dans ses mains le timon de ses affaires: ensuite ils lui firent entendre que la plus grande gloire d'un roi étoit d'être le

protecteur des princes opprimés; que la conjoncture présente lui étoit si favorable, qu'il ne devoit pas la laisser échapper; enfin ils animèrent tellement son courage, qu'il sollicitoit lui-même les intérêts du roi de Navarre auprès des gens de son conseil, et qu'il déclara vouloir passer en France, en personne, pour y faire connoître à cet ancien allié les effets de sa protection. Ceux de la même faction persuadoient d'un autre côté au duc de Lancastre qu'il n'y auroit pas de sagesse à permettre que le roi son neveu fît ce voyage; que ce seroit l'exposer à n'avoir pas d'honneur de sa première expédition, et plus encore que ce seroit compromettre sa personne à l'incertitude des événemens de la guerre; que même il laisseroit penser qu'il l'auroit lui-même porté à cette entreprise téméraire, pour jouir plus absolument de la puissance souveraine; que s'il arrivoit quelque malheur à ce jeune roi, toute l'Angleterre le lui imputeroit; que pour obvier à tout cela il ne pouvoit faire rien de mieux, que de prendre lui-même le commandement de l'armée; que cela étoit dû à sa naissance et à sa capacité, et que c'étoit pour lui le seul moyen d'éviter les reproches ou la haine de la nation.

Le duc donna dans le piége, et remontra au jeune roi, qu'il lui suffisoit de faire entendre son nom au delà des mers, et de secourir ses alliés; que les victoires qui se

remporteroient sous ses auspices, lui seroient aussi glorieuses que s'il y eût été présent; que l'honneur lui en reviendroit tout entier, parce que les rois sont censés être par-tout où on agit en leur nom. Le jeune Richard eut bien de la peine à se rendre à ces raisons; mais on lui fit entendre qu'il étoit de son intérêt que le duc de Lancastre passât en France, parce que pendant l'absence du roi, s'il restoit seul en possession de la régence, il pourroit bien s'emparer du trône, et se rendre le maître absolu : qu'à la vérité ce soupçon étoit injurieux à un si grand prince, dont la sagesse et la fidélité étoient connues; mais qu'en fait de politique et d'affaires d'état, la défiance même est une vertu. Richard enfin se rendit, car il est rare que les princes ne prennent aisément l'alarme, quand on leur fait voir leur autorité en danger.

Ainsi il passa tout d'une voix au conseil d'Angleterre d'envoyer un prompt et puissant secours, tant pour le roi de Navarre, que pour le duc de Bretagne. Le duc de Lancastre se chargea du commandement général, et fit partir avant lui une partie de son armée sous les ordres de Robert-le-Roux, se disposant à le suivre de près avec la flotte, et voulant se régler sur ce que le Roux auroit fait en abordant. Celui-ci mit pied à terre à Cherbourg, grossit son corps d'armée de toutes les garnisons qui s'y étoient rendues de toutes les places dont

le connétable les avoit chassées. Du Guesclin crut la circonstance favorable pour assiéger cette ville, parce qu'en s'en rendant maître, il ôteroit au roi de Navarre la dernière qui tînt encore pour lui; et qu'il y feroit un grand nombre de prisonniers et et un riche butin.

Sans perdre un moment il s'avance avec son armée, ordonne ses quartiers, et attaque Cherbourg à différentes reprises: les assiégés résistèrent si bien, que le connétable obligé de renoncer à les avoir de force, se borna à les bloquer par terre; mais comme ils avoient la liberté de la mer, ils recevoient de nouveaux rafraîchissemens tous les jours.

Ce fut pendant ce siége, qu'Olivier du Guesclin eût le malheur de tomber entre les mains des Anglais. Ce digne frère du connétable ayant eu avis (peut-être par un faux espion) que les Anglais se disposoient à faire une vigoureuse sortie, se mit en embuscade pour les surprendre: ils lui tombèrent en effet sous la main, et il les chargea avec sa valeur ordinaire; mais soit trahison, soit qu'il fût mal soutenu, il fut fait prisonnier par un gentilhomme navarrois, nommé le Coq, qui le conduisit dans la ville, d'où on le fit passer en Angleterre: sa prison fut longue, et il n'en sortit qu'en payant une très-grosse rançon. Quelques jours après cet accident qui fit beaucoup de peine au connétable,

voyant que la place ne pouvoit être forcée sans armée navale, et le roi n'en ayant point alors, il prit le parti de se retirer. Le duc de Lancastre de son côté pensa que la ville de Cherbourg occuperoit plus long-temps les Français, et lui donneroit le temps de faire de grands progrès en Bretagne : dans cette idée il alla avec toute son armée mettre le siége devant Saint-Malo, ville très-forte dès ce temps-là, d'un abord difficile, et aisée à défendre : aussi les assiégés résistèrent-ils vigoureusement.

Le roi instruit de cette entreprise des Anglais, manda au connétable d'aller faire lever le siége de Saint-Malo. Il passa aussitôt de Normandie en Bretagne, accompagné des ducs de Berry et de Bourgogne, avec les comtes d'Alençon et de la Marche, le dauphin d'Auvergne, le comte de Guynes, les maréchaux de Blainville et de Sancerre, les sires de Clisson, de Laval, de Rohan, de Beaumanoir, de Dinan ; on s'attendoit à la cour et par tout le royaume qu'il y auroit une bataille, et on espéroit à tout moment d'en apprendre le succès ; mais le connétable n'eut d'autre objet que de chasser les Anglais et de dégager la ville. Il se logea dans un poste si avantageux pour les incommoder, et il y réussit si heureusement, que dès le troisième jour, le duc de Lancastre jugea qu'il ne pouvoit demeurer dans son camp, et que les vivres alloient lui manquer, les Français s'étant rendus

maîtres de la campagne; en sorte qu'il n'avoit de ressource que d'envoyer faire des provisions en Angleterre, ce qui auroit emporté tant de temps, qu'il n'en auroit pas fallu la moitié pour le faire périr de misère, lui et les siens. Il étoit encore dans une autre situation aussi embarrassante; c'étoit la difficulté de sortir de son camp à la vue d'un général aussi vigilant que le connétable, qui auroit tous ses avantages contre lui: cependant il lui demanda le combat, mais du Guesclin ne voulut rien mettre au hasard d'une bataille. Il se contenta de faire battre la campagne, et de donner fréquemment de fausses attaques au camp ennemi, dont la mer détruisoit deux fois par jour tous les travaux, ainsi que ceux qu'ils faisoient contre la ville. Le duc de Lancastre s'en ennuya; il avoit envie de retourner à Londres, où ses intérêts le demandoient: par ces raisons, il assembla son conseil, où il fut décidé tout d'une voix, qu'il n'y avoit aucune apparence de prendre Saint-Malo; qu'il falloit lever le siége et se rembarquer, ce qu'ils firent.

A peine étoient-ils en mer, que le connétable reçut des lettres du duc d'Anjou, qui le pressoit vivement de se rendre auprès de lui en Guienne: il se mit aussitôt en chemin avec le maréchal de Sancerre et quantité d'autres seigneurs. Le duc savoit que la plupart de la noblesse gasconne

étoit mécontente du gouvernement de Thomas Felleton grand-sénéchal d'Aquitaine, sur-tout de ce qu'il avoit fait trancher la tête au sire de Pommiers sur le prétexte d'intelligence avec les Français : il crut devoir profiter de ce mécontentement général pour l'attaquer, et que pour commencer à affoiblir les Anglais, il falloit se rendre maître de Bergerac ; que cette première conquête faciliteroit la prise des autres villes, et peut-être de Bordeaux même ; qu'elle mettroit à couvert le Limousin, le Rouergue et le Quercy, et délivreroit les peuples des contributions que les Anglais levoient impitoyablement. Du Guesclin chemin faisant passa par la Bernardière, château occupé par quelques Anglais, et qui leur servoit de retraite pour faire des courses contre les sujets de France : mais dès qu'ils surent que le connétable approchoit, ils mirent le feu au château et s'enfuirent. Condat se rendit sans attendre d'être attaqué.

Le connétable et le maréchal de Sancerre étant arrivés à l'armée du duc d'Anjou, y trouvèrent le comte d'Armagnac, le sire d'Albret, Bertrand d'Albret son cousin, le prince Yvain de Galles, Jean de Beuil, Pierre de Beuil, Maurice de Trésiguidy, Alain de Beaumont, Alain de la Houssaye, Guillaume et Pierre de Mornay, Jean de Vers, Beaudouin Cremoux, Thibault du Pont, Héliot de Callac,

et plusieurs autres nobles français ou bretons. Le duc alors commanda d'assiéger Bergerac : les Anglais en abandonnèrent les faubourgs, les Français s'y logèrent, et le duc dans le couvent des Cordeliers. Les premiers jours se passèrent en escarmouches; mais quand toutes les troupes eurent joint l'armée, on tint conseil pour décider absolument comment on attaqueroit la place. Les uns opinèrent de commencer par un assaut général, et ce premier avis fut assez goûté. On trouva ce moyen prompt, sûr, glorieux, et même utile, en ce que l'on auroit l'honneur de prendre une place excellente à la pointe de l'épée, que le soldat y feroit un butin qui l'enrichiroit, et que l'opération achèveroit de donner aux Anglais le plus grand effroi. D'autres pensèrent au contraire qu'on ne pouvoit attaquer de force une si bonne place, sans s'exposer à perdre un grand nombre de très-braves hommes; que si on recevoit quelque échec, les Anglais abattus reprendroient courage, et trouveroient moyen de prolonger la guerre; qu'il étoit digne de l'humanité et de la religion dont les assiégeans faisoient profession, de considérer les suites affreuses et inévitables de la prise par force d'une ville si intéressante; que les soldats enrichis par le pillage et chargés de dépouilles, quitteroient l'armée en grand nombre, pour aller jouir du malheur des vaincus; qu'outre ces

considérations, le bien des affaires du roi demandoit la conservation d'une place qui, par sa situation, sa grandeur et sa force, commandoit et tenoit assujetties les provinces de de-là et de-çà la Dordogne; on concluoit donc à s'en rendre maître avec le temps et la patience.

Le connétable parlant à son tour, fit comprendre à l'assemblée que les affaires des Anglais ne pouvoient être en plus mauvais état; que la conquête de la Guienne étoit absolument nécessaire, et qu'elle étoit devenue facile par les circonstances; qu'il savoit que les lettres de Thomas Felleton, grand-sénéchal de Guienne, quoique très-pressantes pour demander du secours en Angleterre, n'avoient rien produit, parce que tout y étoit en confusion, par la haine que le peuple portoit au nouveau roi Richard et à toute la maison de Lancastre; qu'au contraire la fortune sembloit s'être rangée du parti français; que les forces actuelles et la situation des affaires, le décidoient à ne pas perdre un temps si précieux; qu'ainsi il falloit assaillir Bergerac sans délai; qu'il s'en promettoit le plus heureux succès, ayant à y employer les plus braves hommes du monde, et qui avoient emporté tant de places plus fortes que Bergerac.

Sur cet avis, et la résolution prise de donner l'assaut, on envoya chercher à la Réole une machine qui y étoit toute prête,

que l'on nommoit *une truye :* son usage étoit de lancer de grosses pierres, et de contenir aisément cent hommes à l'abri des coups : on chargea de l'aller prendre et de la conduire au camp, trois cents lances sous les ordres de six capitaines, Pierre de Beuil, Jean de Vers, Beaudouin de Cremoux, Alain de Beaumont, et les sires de Gaures et de Montalay.

Pendant que ce détachement alla faire sa commission, le connétable qui avoit l'œil par-tout, fut informé que Felleton, général en chef pour le roi d'Angleterre, tenoit la campagne avec six cents lances, suivi de plusieurs grands seigneurs du pays, les sires de Mucidan, de Duras, de Rozem, de Carlis, de Langourant et quelques autres. Il envoya le prince Yvain de Galles, Pierre de Mornay, Thibault du Pont et Héliot de Callac avec deux cents lances, pour veiller à la sureté des terres d'entre la Dordogne et la Garonne. Felleton trop foible pour attaquer le camp de Bergerac, pouvoit (et c'est ce que le connétable craignoit) dévaster la campagne, fourrager les blés ou les brûler, rompre les moulins, et faire tout le mal possible pour affamer les assaillans. Yvain de Galles et ses compagnons le suivirent dans tonte sa route, et marchoient toujours sur ses ailes.

Les Anglais de leur côté surent par leurs espions que Pierre de Beuil étoit

commandé pour amener au camp la machine construite à la Réole, et qu'il avoit déjà passé à gué la rivière au-dessus de Bergerac. Felleton, qui étoit grand et brave capitaine, alla se poster à Yvret par où de Beuil devoit nécessairement passer pour gagner la Réole, et déguisa si bien sa marche à Yvain de Gallès, qu'il fut le premier à Yvret; il dressa son embuscade si avantageusement, qu'il pouvoit voir le corps des Français sans en être découvert. Les Français arrivent, donnent dans l'embuscade, sont chargés vigoureusement, et se défendent de même. Déjà la victoire inclinoit du côté de Felleton, dont la troupe étoit plus forte, lorsqu'un événement singulier changea les affaires. Les valets, qui suivoient avec les équipages, apercevant d'un peu loin le combat, accoururent vers leurs maîtres, et par hasard ou par une heureuse inspiration, se mirent à crier de toutes leurs forces NOTRE-DAME GUESCLIN! A ce cri les Français se ranimèrent, et les Anglais, que ce cri faisoit toujours trembler, se ralentirent. Dans le moment même, Yvain de Galles, qui suivoit Felleton à la piste, arriva comme le combat duroit encore, fondit à toute bride sur les Anglais et les prit à dos. Comme ils avoient déjà tous rompu leurs lances et qu'ils étoient las et désarmés, Yvain de Galles eut d'abord un grand avantage; cependant ils se rassurèrent, soutinrent très-bien ce

nouveau choc, et tuèrent d'abord Thibault du Pont et Héliot de Callac, deux braves et vaillans Bretons, qui furent très-regrettés. Le combat dura encore long-temps avec une égale opiniâtreté; cependant les Anglais succombèrent à la fin : Felleton fut saisi et fait prisonnier par un vaillant gentilhomme du Limousin, nommé Guillaume de Lignac. Les seigneurs de Duras, de Langourant, de Rozem et de Carlis eurent le même sort; on les présenta au duc d'Anjou et au connétable. Ainsi la *truye* fut heureusement conduite au siége de Bergerac, et on se disposa à donner sans délai un assaut général. Les assiégés voyant que l'affaire alloit devenir très-sérieuse pour eux, leurs familles et leurs biens, firent leurs réflexions, et ne virent point d'autre ressource que de proposer une capitulation. Ils en parlèrent à Perducas d'Albret, leur gouverneur, et lui exposèrent qu'il ne falloit pas attendre les dernières extrémités pour se rendre à des conditions plus dures qu'ils ne les auroient en prévenant l'assaut. D'Albret s'y opposa de toutes ses forces, leur remontra le déshonneur éternel dont ils alloient se couvrir; qu'ils avoient une bonne et forte garnison, une place abondamment fournie de vivres et de munitions; qu'ils étoient en état de se défendre contre toutes les forces de l'Europe, et que ce seroit pour eux une gloire infinie d'avoir fait lever le

siége de leur ville à une armée à laquelle aucune autre place n'avoit résisté.

Cependant l'armée française étoit déjà en bataille, chacun se range sous son enseigne, les trompettes font un bruit terrible; déjà l'on marche contre la ville, les assiégés bordent leurs murailles de soldats, et l'assaut alloit commencer, lorsque le connétable suivi d'un héraut, s'avance jusqu'au bord du fossé, fait appeler le gouverneur et les habitans, et leur dit: « Si vous aviez voulu suivre les conseils que je vous ai donnés au commencement du siége, nous serions aujourd'hui bons amis, vous ne me mettriez pas dans la nécessité de vous faire attaquer, et vous dans celle de vous défendre. Considérez la disproportion de vos forces avec les nôtres; balancez avec jugement ce que vous pouvez espérer et ce que vous devez craindre: ce que vous gagneriez si vous réussissiez, et les malheurs qui vous arriveront, si nous avons l'avantage; et dans ce cas, songez quel seroit le sort de votre patrie. Revenez donc, c'est moi qui vous en prie, de l'aveuglement où l'on vous a retenus trop long-temps; rendez-vous aux volontés du plus puissant et du meilleur roi du monde, qui vous comptera parmi ses bons sujets, qui loin de vous retrancher vos priviléges, les augmentera et vous garantira de toutes violences et de toute servitude. Qu'est-ce que les Anglais peuvent

faire pour vous, quand ils ne peuvent plus rien faire pour eux-mêmes, que leurs armées sont défaites, et leurs chefs sont dans nos prisons? Comparez encore la différence d'une domination étrangère, avec celle de tous vos compatriotes : voyez leurs enseignes parmi les nôtres; voyez les plus proches parens de votre gouverneur prêts à lui donner l'assaut, et jugez de là combien notre cause paroît juste à tous les honnêtes gens, et combien celle de nos ennemis est inique. »

Après ce discours que les assiégés écoutèrent avec une attention respectueuse, ils ne demandèrent qu'un quart d'heure pour se consulter sur la réponse qu'ils auroient à faire. Perducas d'Albret se flattoit de détruire les raisons que du Guesclin venoit d'exposer, mais on ne lui donna pas le temps de parler : tous les habitans lui déclarèrent unanimement qu'ils vouloient se rendre, et que s'il s'y opposoit, ils alloient le traiter en ennemi. D'Albret les voyant absolument déterminés, n'eut plus d'autre parti à prendre que de sortir de la ville avec sa garnison. Aussitôt les habitans députèrent vers le connétable pour faire leur traité, et il leur accorda plus qu'ils ne demandoient; voulant par cet exemple faire connoître aux autres villes, qu'il ne leur étoit qu'avantageux de changer de domination.

Cette expédition étant ainsi heureuse-

ment terminée, le connétable laissa une garnison à Bergerac, et pensa à aller en avant. Castillon fut attaqué le premier, fit quelque résistance et se soumit, et Jacques de Montmartin (1) y fut établi gouverneur. Sauveterre, Montségur, Auberoche, Saint-Macaire et nombre d'autres petites places se rendirent d'elles-mêmes. Alain de la Houssaye et Alain de Saint-Paul, tous deux Bretons, étant allés faire une course sur le pays ennemi, prirent d'assaut le château de Cadillac.

Ce cours d'heureux succès fut interrompu par une nouvelle bien agréable au duc d'Anjou : il apprit que la duchesse sa femme, fille de la comtesse de Penthièvre, étoit accouchée à Toulouse : il l'aimoit trop tendrement pour n'être pas empressé de l'aller voir ; ainsi il suspendit les opérations de la guerre, congédia l'armée, avec ordre aux soldats et aux officiers de se tenir prêts à le rejoindre au premier avis, et partit pour Toulouse avec le connétable et la plupart des seigneurs. Ils trouvèrent la princesse relevée de ses couches et déjà parfaitement rétablie ; ils passèrent avec elle quelque temps en plaisirs et en fêtes publiques. Les danses, les tournois, les courses de bagues se succédoient tous les jours ; les bourgeois mêmes y étoient invités.

---

(1) Seigneur dauphinois, de la maison des Allemands ; cette branche a fini en la personne de la maréchale de Balincourt, morte en 1763.

Du Guesclin, en partant avec le duc d'Anjou, avoit chargé le prince Yvain de Galles, Eustache de la Houssaye, Trésiguidy et quelques autres braves Bretons, de faire la petite guerre avec seulement cinq cents lances, qu'il leur laissa. Ils attaquèrent d'abord Mortagne sur mer; mais n'étant pas en force suffisante pour la prendre par assaut, ils la bloquèrent, au moyen d'un nombre de petits forts qu'ils construisirent aux environs. Ils eurent le malheur de perdre là le prince Yvain de Galles, qui fut assassiné en trahison par un gentilhomme de Galles, jadis son sujet (Jacques de Laubé), à qui il avoit donné asile chez lui, et qu'il avoit fait l'un des officiers de sa maison. Après cette mort, les autres capitaines gardèrent leurs postes pour continuer le siége, lorsqu'ils apprirent que le seigneur de Neufville avoit débarqué à Bordeaux, le 8 septembre, avec quatre mille hommes, et qu'il marchoit droit à Mortagne pour faire lever le siége, et délivrer le Souldic de Lestrade (1) qui y commandoit. Comme les Français ne se sentoient pas en état de résister à une troupe si puissante, ils se renfermèrent dans le fort Saint-Léger, qui étoit le meilleur de ceux qu'ils avoient construits, y firent de nouvelles fortifications, et sou-

(1) Ce terme est unique dans l'histoire pour signifier le seigneur d'une terre, comme le captal de Buch étoit unique en Gascogne.

tinrent si bien l'attaque des Anglais, que Neufville ne pouvant les y forcer, leur permit d'en sortir avec armes et bagages.

Cependant le connétable reçut à Toulouse des lettres du roi qui lui mandoit de se rendre à la cour. N'étant plus nécessaire auprès du duc d'Anjou, il partit sans délai, avec le maréchal de Sancerre, traversa l'Auvergne où les Anglais faisoient de grands dégâts, ordonna quelques troupes pour les réprimer, et arriva à Paris vers la fin de l'année 1379.

Dès le mois de juillet précédent, le roi avoit fait assigner le duc de Bretagne à comparoître en personne à la cour des pairs, au quatrième jour de décembre, pour répondre aux conclusions que son procureur-général prendroit contre lui. Le jour venu, le roi se rendit au parlement, accompagné de tous les princes du sang et de tous les pairs dont les pairies subsistoient (excepté le duc de Guienne et le comte de Flandres), plusieurs prélats et les grands officiers de la couronne. Canard, avocat-général, fit appeler à la table de marbre Jean de Montfort, ci-devant duc de Bretagne; le duc ne comparoissant point, ni personne pour lui, le même avocat-général demanda défaut, et pour le profit, requit: « Qu'il plût au roi déclarer le duc sujet rebelle et contumax, incapable de posséder aucunes terres relevantes de la couronne, et en conséquence

dire que le duché de Bretagne, avec tous les droits de souveraineté y attachés, demeureroit confisqué ; faire défenses aux sujets de plus reconnoître ledit Jean de Montfort pour leur duc, et de lui rendre aucune obéissance ; réunir ledit duché à la couronne de France, ensemble toutes les terres dont le défaillant avoit fait hommage. »

La comtesse de Penthièvre, Jeanne-la-Boiteuse, veuve de Charles de Blois, avoit envoyé à la cour des pairs les principaux seigneurs de son conseil, Gui de Cleder, Raoul de Keradan, Hüe des Fosses, Olivier de la Villeléon, Géoffroy de la Motte et Jean le Vayer, avec ordre de se trouver au parlement, le jour de l'assignation, et de faire ce qu'ils trouveroient bon pour la conservation de ses droits. Après que l'avocat-général eut conclu, ces députés demandèrent la permission de parler, et remontrèrent que les conclusions ne pouvoient être admises au préjudice des intérêts de la comtesse de Penthièvre, dont ils étoient procureurs ; que le traité de Guerrande, qui étoit le seul titre de Jean de Montfort pour se dire duc de Bretagne, étoit nul et de toute nullité ; qu'il n'avoit été conclu que par violence faite à ses ambassadeurs, contre la défense qu'elle leur avoit faite d'y consentir ; qu'elle avoit porté ses plaintes et protesté contre cette injustice ; que Montfort avoit rompu le

traité en y contrevenant, et que l'infraction des articles essentiels du traité, étoit de sa part autant qu'une renonciation; qu'elle demandoit donc à être rétablie dans l'état où elle étoit avant le traité; état qui, outre les lois de sa province et les droits de sa naissance qui l'y maintenoient, étoit confirmé par l'arrêt de Conflans. Ils alléguèrent encore un nombre de raisons dont la principale étoit que par ce même traité de Guerrande, il étoit dit que, dans le cas où le comte de Montfort ne laisseroit point d'enfans mâles, le duché retourneroit à la comtesse de Penthièvre ou à ses héritiers; que par conséquent la possession de la Bretagne ne lui appartenoit pas en propriété incommutable, et que cette clause emportoit une substitution formelle, etc.

Les gens du roi répliquèrent à toutes ces raisons par d'autres trop longues à rapporter ici, et établirent que Jean de Montfort avoit été en légitime possession, et persistèrent dans leurs conclusions.

Après eux, le roi parla avec beaucoup de grâce et d'éloquence. Il fit voir à la compagnie de quelle conséquence il étoit de sévir contre Jean de Montfort, qui non-seulement s'étoit rendu coupable de toutes les infidélités possibles, mais avoit fait au royaume une guerre déclarée, et se tenoit encore actuellement chez les ennemis de la France, les sollicitant de continuer la guerre. Après quoi le prince

fit recueillir les avis de tous ceux qui assistoient au parlement, et prononça lui-même que Jean de Montfort étoit coupable du crime de félonie, déchu de la dignité de duc de Bretagne et de celle de pair de France; son duché et toutes ses autres terres réunis à la couronne. Quand le roi eut achevé de parler, une voix s'éleva dans la foule, et dit qu'elle s'opposoit à l'exécution.

Aussitôt après l'arrêt prononcé, Charles V en donna avis à tous les seigneurs bretons qui étoient dans son service, et leur manda de se rendre auprès de sa personne pour affaire qui les intéressoit. Comme il les avoit comblés de bienfaits et d'honneurs, par préférence même à ses propres sujets, il s'attendoit que tous se soumettroient à ce qui venoit d'être jugé. Ils se rendirent donc à la cour en grand nombre, les seigneurs de Clisson, de Laval, de Rohan, de Malestroit, de Lohéac (1) et quantité d'autres : il leur exposa ce qui s'étoit passé, les motifs qu'il avoit eus pour réunir la Bretagne à sa couronne, et les avantages qu'ils y trouveroient eux-mêmes; puis il ajouta avec beaucoup d'adresse et de subtilité, qu'il avoit envoyé en Bretagne un corps de

(1) Très-ancienne et très-noble maison de Bretagne, connue depuis sous le nom des comtes de Donges, et éteinte par la mort du dernier comte, en 1764.

troupes aux ordres du duc de Louis de Bourbon, du maréchal de Sancerre, de l'amiral de Vienne et de Bureau de la Rivière son grand-chambellan, à qui il avoit donné ordre de recevoir d'eux les places qui étoient entre leurs mains, pour les mettre en sureté contre les entreprises de Jean de Montfort, leur ennemi commun et le sien, et leur épargner les peines et les dépenses qu'il leur en coûteroit pour s'y maintenir.

Les seigneurs écoutèrent avec respect ce discours du roi, mais ils n'en comprirent pas moins le sens et le but, et répondirent en termes généraux qu'ils feroient toujours ce qui intéresseroit son service, la gloire de leur patrie et leur honneur personnel. Le comte de Laval prit la parole, et pria le roi de considérer qu'étant cousin-germain du duc, il ne pouvoit s'empêcher de ressentir quelque répugnance naturelle à travailler à la ruine d'un parent si prochain; qu'il le supplioit donc de traiter le duc avec sa clémence accoutumée, de vouloir bien oublier ses fautes passées, et de faire grâce à un prince qui avoit l'honneur d'être de son sang, en le remettant dans son état; que le duc se repentoit de l'avoir offensé par ses infidélités, et qu'une grâce si essentielle l'engageroit pour l'avenir à une reconnoissance éternelle et à une fidélité inviolable. Le roi se contenta de lui répondre simplement qu'il

souhaitoit que cela fût, comme il le disoit: ensuite il leva le siége, et les congédia.

Quoique tout cet épisode ne soit pas directement relatif à l'histoire du connétable du Guesclin, nous avons cru devoir lui donner place ici, parce qu'il fait voir une variation d'événemens bien singulière, et que les travaux de notre héros, sa sagesse, sa valeur dans la conquête qu'il venoit de faire de la Bretagne, furent tous perdus presque dans un jour. Il nous suffit, pour en abréger la relation, de dire que tous les Bretons se réunirent en faveur de ce même duc contre lequel ils s'étoient armés; que les grands et le peuple virent avec douleur le dernier coup porté à leur prince, et leur patrie devenue une province de France; que tous ou la plupart se retirèrent du service du roi, se rendirent chez eux, rappelèrent leur duc de son bannissement volontaire; que toutes ses villes le reçurent avec les témoignages d'une joie universelle, et qu'enfin les seigneurs français que le roi avoit chargés de retirer les places tenues par les seigneurs bretons, ne virent point d'autre parti à prendre que d'abandonner l'entreprise, et de se retirer avec leurs troupes.

Le roi fut très-piqué d'un événement si contraire à ses vues et à son attente: un changement si précipité de la part de la noblesse bretonne et de toute la nation le surprit à l'excès. Il ne s'attendoit pas qu'un

prince haï, méprisé, fugitif, fût devenu dans un moment l'objet de l'amour, du respect et de la soumission de ceux-mêmes qui l'avoient dépossédé. Il comprenoit encore moins que tant de seigneurs et d'autres nobles qu'il avoit en toute occasion honorés de sa confiance, comblés de biens, qui l'avoient servi si long-temps et avec tant d'attachement, qui étoient encore plus que jamais dans le cas d'éprouver ses faveurs et sa générosité, abandonnassent si promptement son service, pour se ranger du parti d'un prince foible, pauvre et sans appui, et dont ils devoient plutôt craindre le ressentiment et la vengeance, que rien attendre de ses bienfaits et de sa protection. La sagesse du roi et sa prudence qui ne l'abandonnoient jamais, le trompèrent étrangement dans cette occasion-ci, où tous les Bretons sans exception donnèrent à leur duc une preuve de leur amour national, en se soumettant à lui, excepté cependant le seul Olivier de Clisson, qui étoit pour lui un ennemi irréconciliable, comme le duc en étoit un pour Clisson.

Le roi, qui regardoit le connétable comme une ressource certaine dans les occasions fâcheuses, lui écrivit à Pontorson, et lui manda de rentrer en Bretagne, non pour y faire la guerre, mais pour en retirer avec honneur les troupes françaises qui se trouvoient engagées trop avant; qu'il espéroit que sa présence y rétabliroit l'hon-

neur de ses armes, et amèneroit les choses au terme d'un accommodement avantageux; qu'il lui laissoit la conduite de toute cette affaire, et qu'il se souvînt seulement qu'il étoit son connétable, le plus considérable de ses serviteurs et le meilleur de ses amis. Du Guesclin se fit un devoir et un honneur d'obéir à une invitation si flatteuse: il mande quelques compagnies, les joint à celles qu'il avoit toujours auprès de sa personne, et entre en Bretagne.

Il y trouva les choses étrangement changées: ce n'étoit plus ce concours de peuple qui venoit au devant de lui avec des acclamations de joie et de respect; il n'entendoit plus ces beaux noms de libérateur, de restaurateur de sa patrie; plus d'invitation de la part des villes et des communautés de les honorer de sa présence: les soldats n'avoient plus cet empressement de sortir de leurs forteresses pour l'y recevoir et lui rendre obéissance. Au lieu de tous ces anciens avantages, il voyoit tout fuir au bruit de sa marche; les routes n'étoient plus pour lui que de tristes solitudes; enfin tout lui représentoit la terreur et la haine du peuple; les villes lui refusoient leurs portes, et si quelques garnisons alloient à sa rencontre, c'étoit pour le charger et le traiter en ennemi: aussi avoit-il à combattre les mêmes soldats avec lesquels il avoit tant de fois vaincu, pris des villes, gagné des batailles. Le comble de ses

peines étoit que ses propres soldats et ses hommes d'armes l'abandonnoient pour se ranger du côté de leurs anciens camarades et compatriotes.

Le roi irrité contre la nation bretonne, congédia tous les bretons qui se trouvoient dans ses troupes, et leur ordonna de sortir de son royaume, ainsi qu'à tous ceux du même pays, et fit en cela une faute inconcevable de la part d'un prince aussi sage qu'il l'étoit. Le connétable et Olivier de Clisson se trouvèrent alors sans soldats: le duc d'Anjou s'avança vers la Bretagne avec quelques troupes, et n'eut aucun succès: toute la province étoit en armes, chacun se fortifioit; on se préparoit à la guerre de toutes parts, tant pour n'être pas surpris, que pour être en état d'attaquer. Il fut fait quelques trèves, mais elles n'eurent aucunes suites.

Le connétable vivement affligé de se voir abandonné des siens mêmes, maltraité dans sa patrie dont il avoit toujours été l'honneur et la gloire, et où il avoit reçu autant d'hommages qu'on auroit pu en rendre à la personne du roi même, sollicita sa majesté de lui permettre de se retirer dans sa terre de Pontorson, ou de l'employer ailleurs. Dans ce même temps, quelqu'un (1) jaloux de sa gloire ou de sa fortune, ou quelque faux courtisan, insinua

(1) On verra ci-après que ce fut Bureau de la Rivière.

au roi que le connétable ne l'avoit pas servi en cette occasion avec son zèle et sa fidélité ordinaires; que comme Breton, il avoit sans doute favorisé le parti de sa nation, l'entreprise des seigneurs et le rétablissement du duc. Le bruit courut que le roi avoit prêté l'oreille à ce soupçon, et quelque ami de du Guesclin lui en ayant donné avis, aussitôt il quitte l'armée, jure que puisque sa fidélité est devenue suspecte au roi, il ne portera jamais l'épée de connétable, et qu'il passera le reste de ses jours en Espagne, où il avoit assez de bien pour vivre heureux et tranquille.

Il en écrit au roi, se plaint de l'injustice d'un tel soupçon, le supplie de reprendre l'épée dont il l'a honoré, et se justifie de l'outrage que des gens mal intentionnés lui ont fait en le rendant suspect; il ajouta que pour satisfaire à ce qu'il se devoit à lui-même, il protestoit que sa fidélité ne s'étoit jamais démentie un moment, ni son zèle diminué; que dans l'occasion dont il s'agissoit, il avoit agi avec sa diligence accoutumée; que le déplaisir de faire la désolation de sa propre patrie n'avoit retardé ni ses soins, ni son obéissance, ni sa vigilance.

Le roi, sur qui cette mauvaise rumeur n'avoit fait aucune impression, et qui n'avoit jamais douté du zèle du connétable, lui répondit avec tous les témoignages possibles de sa satisfaction, et lui envoya à

Pontorson où il s'étoit retiré, le duc d'Anjou son frère et le duc de Bourbon pour le rassurer sur sa confiance. Du Guesclin les reçut avec les honneurs et le respect dûs à deux si grands princes, et avec toute la joie que lui donnoient leur présence et le souvenir de l'amitié qu'ils lui avoient toujours portée. Le duc en l'abordant l'embrassa et le tint long-temps serré entre ses bras : « *Beau cousin connétable*, lui dit-il, vous ne disposerez pas de vous ; l'amitié que vous avez pour moi l'emportera sur votre promptitude ; le roi veut que vous repreniez l'épée de connétable que je vous rapporte de sa part. Nous vous en prions, mon cousin de Bourbon et moi, et tout l'état vous en sollicite avec nous. »

Le connétable répondit que sa résolution de quitter le royaume étoit prise fermement ; qu'il ne pouvoit servir un prince qui n'auroit plus de confiance en lui, ayant pu le croire capable de le trahir ; qu'enfin il lui étoit impossible de surmonter le ressentiment qui lui en restoit dans le cœur, ni de se remontrer dans une cour prévenue contre lui, qui avoit toujours eu les intentions les plus pures et les plus droites. « Croyez-moi, mon cher cousin, lui dit le duc de Bourbon en l'interrompant, ce bruit de cour n'a fait aucune impression sur l'esprit du roi ; il sait que votre fidélité est égale à votre valeur, qu'elles sont toutes deux inébranlables ; ainsi rendez-vous aux

volontés du roi; reprenez l'épée de connétable que monsieur le duc d'Anjou vous remet de sa part, et donnez-nous à l'un et à l'autre la satisfaction de vous avoir déterminé. Il étoit digne de vous et de votre rare mérite d'être connétable de France deux fois. » Tout cela ne put résoudre du Guesclin; la conversation sans être décidée fut suspendue par l'arrivée d'un courrier chargé de lettres du roi pour le connétable. Elles portoient que les Anglais étoient rentrés dans les places reconquises en Guienne par les Français, et qu'ils en avoient chassé les garnisons; que sa valeur et son expérience l'appeloient où le mal étoit le plus pressant; que lui seul étoit capable d'y rétablir l'autorité royale; qu'enfin il souhaitoit qu'il allât y commander ses armées, et qu'il espéroit qu'il ne lui refuseroit pas cette marque de sa fidélité constante.

Après la lecture de ces lettres, le duc de Bourbon prit la parole et dit: « Eh bien! vous refuserez-vous encore aux désirs du roi? —Non, répondit pour du Guesclin le duc d'Anjou: je suis caution que mon cousin le connétable ne pourra résister contre un si beau témoignage de la bonté et de la confiance du roi, sur-tout dans une conjoncture où il doit voir qu'il est regardé comme un homme nécessaire. Un cœur aussi généreux que le sien doit se rendre à un traitement si honorable. » Du Guesclin

prit la parole à son tour, assura les princes qu'il n'avoit jamais eu la pensée de quitter la France sans aller prendre congé du roi, et sur-tout sans se justifier de l'injure faite à son innocence; qu'il étoit tout prêt à aller prendre les ordres de sa majesté, et même, si elle le désiroit, de commander ses armées en Guienne, et de terminer sa carrière de connétable dans les mêmes pays où il l'avoit commencée à son retour d'Espagne. Mais, ajouta-t-il, quand j'en aurai chassé les ennemis, j'exécuterai le serment que j'ai fait de quitter le royaume. Cela dit, il reprit sans difficulté l'épée de connétable de la main du duc d'Anjou, et peu de jours après il partit pour la cour.

L'histoire ou vie de Louis II, duc de Bourbon, rapporte cet événement en termes que nous croyons devoir mettre ici, suivant l'original, pour la satisfaction des lecteurs. Il nous apprend d'abord que l'auteur du mauvais avis donné au roi contre le connétable fut ce même Bureau de la Rivière, premier chambellan et favori de Charles, que nous avons vu plus d'une fois dans le cours de cette histoire faire les honneurs pour le roi, à la réception du connétable.

Puis l'auteur dit: *Ce vaillant chevalier, messire Bertrand du Guesclin, qui tant de chevaleries ot faites, tant que par sa proesse estoit connestable de France, fut trop malcontent des paroles qu'on lui rap-*

porta, et en ot moult grand deuil, car il estoit chevalier de grand cœur, et dit: Puisque le roi me tient pour suspect qui l'ay loyaument servi, je ne demeureray jamais en son royaume, ains m'en vois en Espagne où j'ai ma vie très-honorable, car y suis duc, et lui rends son épée. Dont pour ce vint un si grand bruit en ce royaume, que ce fut merveille pour le sieur de la Rivière, et tant que tout le monde le commença à haïr, et montrèrent au roi Charles tous les grands seigneurs pourquoi le mouvoit de débouter ce vaillant chevalier messire Bertrand du Guesclin, que si bien l'avoit servi, et estoit mauvais exemple aux autres. Et sur ce le roi de France Charles s'avisa, et voulut réparer la chose, et envoya les ducs d'Anjou et de Bourbon en Bretagne pour appaiser le connestable du courroux qu'il avoit. Lesquels allèrent au Pontourson, et là mandèrent le connestable qui à eux vint volontiers. Et lui venu, dit le duc d'Anjou: Connestable, fait-il, monseigneur le roi nous envoye à vous, moy et beau cousin de Bourbon, pour ce que vous avez été malcontent d'aucunes paroles qu'il vous a mandez, c'est à savoir qu'on lui avoit donné à entendre que vous teniez le parti du duc de Bretagne, et vous devez être bien lié et joyeux quant à telles choses vous mande, lesquelles le roi ne crut oncques. Véez-cy l'épée d'honneur de votre office,

reprenez-la, le roi le veut, et vous en venez avec nous. Les paroles finies du duc d'Anjou, répondit le bon connestable : Mon redouté seigneur, je vous remercie humblement des paroles que me dites, et des paroles que m'avez aussi dites, que le roi ne crut oncques, dont je remercie le roi, nonobstant le grand bruit qui en a couru. Et veuille bien, monseigneur, que le roi sache que je l'ay servi bien loyaument comme prudhomme, et ne lui fis oncques trahison. Car si je servois le duc de Bretagne qui est contre lui, je serois traître contre lui, qui est le plus grand roi qui vive ; et dites au roi que j'aime mieux mon honneur que toutes les seigneuries et biens qu'il pourroit me donner ; et cela je lui certifie. Si vous remercie de l'épée que m'avez apportée, je ne la reprendray point ; baillez-la à un autre qu'il lui plaira. Car pour l'ôter de soupçon et tous autres, je m'envoie en Espagne, et vous jure par ma foi que jamais en ce royaume je ne demeureray. Dont le duc d'Anjou fut moult courroucé, et dit au connestable : Ah ! beau cousin, ne faites point ceci, et ne le mettez point en vostre teste. Adonc parla le duc de Bourbon : Cousin connestable, je vous prie que ne faites ce que vous dites ; car monseigneur le roi vous veut moult grand bien, et vous l'avez bien desservi, et feriez mal de le laisser en cette manière ; et lors répondit

le bon connestable : Ah ! monseigneur de Bourbon, j'ai été en votre compagnie en tous les plus grands faits de ce royaume, et vous et moy avons déchassé le duc de Bretagne de son pays, qu'il n'y avoit qu'un chatel : il est mal à croire que je me fusse rallié avec lui. Et quant à ce que vous me requerez de demeurer, vous êtes le sieur du royaume qui plus m'avez fait de plaisir, et qui je voirois plus volontiers, et à qui je suis plus tenu après le roi. Mais je vous jure et promets par ma foi de ce que je vous ay dit, vous n'en trouverez point le contraire, vous suppliant que l'amour que avez toujours eue à moi, vous ne la vouliez point oublier ; car où que je sois, je vous serviray de corps et de chevance, et n'oublieray jamais les plaisirs que vous m'avez faits, et vous prie que vous ayez souvenance de celui qui m'a brassé ceci ; car vous savez les tours qu'il vous a faits et fait tous les jours, et ne tardera deux mois que je ne passe en votre pays, et verrez que je ne m'en iray mie seul.

A tant s'en allèrent les ducs d'Anjou et de Bourbon rapporter au roi les paroles de son connestable, que pour nulle rien plus ne le pouvoient convertir à faire demeurer. Dont le roi fut moult courroucé et dolent, et dit le bon duc de Bourbon devant tous en la présence du roi (après ce que ot parlé le duc d'Anjou) : Monseigneur,

vous faites aujourd'huy l'une des plus grandes pertes que vous fissiez piéçà longtemps ; car vous perdez le plus vaillant chevalier et le plus prudhomme que je cuidasses oncques : mais voicy de son état, et ont malfait ceux qui ont commencé ceci. »

Quoique cet extrait de la vie de Louis II ne dise pas que du Guesclin reprit l'épée de connétable comme nous l'avons dit, il est pourtant certain qu'il la reçut de la main du duc d'Anjou, et la garda seulement pour aller en Guienne, suivant les désirs du roi : la suite le prouve, puisque ce prince le reçut et le traita en connétable, et qu'il mourut, pour ainsi dire, cette épée dans les mains.

Le roi Charles fut ravi de joie quand il vit son cher connétable, et de ce que cette démarche étoit une nouvelle assurance du zèle et de l'affection qu'il conservoit pour son service. Il lui dit qu'il avoit appris avec bien de la douleur que quelques personnes ennemies de sa couronne et du repos de l'état avoient fait courir le bruit qu'il n'avoit pas été satisfait de sa conduite dans la dernière révolution de Bretagne ; mais que c'étoit une imposture fabriquée pour les brouiller ensemble, dont il voudroit connoître les auteurs pour les punir avec une sévérité qui serviroit d'exemple pour l'avenir. Du Guesclin se jeta aux pieds du roi, lui rendit grâces de tant de faveurs,

l'assura que la vie lui auroit été désormais insupportable, si un soupçon aussi injurieux à son honneur eût subsisté, et eût non-seulement effacé tout ce qu'il avoit eu le bonheur de faire jusques-là, mais l'auroit rendu un objet de mépris et d'indignation. « Rassurez-vous contre toutes ces frayeurs, lui dit le roi; je vous connois plein d'honneur et de vertus; je sais que vous m'aimez, et vous ne devez pas douter de mon amitié, de mon estime et de ma reconnoissance; ainsi je ne puis croire que vous me refusiez jamais vos services. »

C'est ainsi que se passa cette première entrevue : pendant le séjour que le connétable fit encore à la cour, il eut avec le roi plusieurs conférences sur les affaires présentes. Un jour entre autres, étant seul à seul, le roi lui ouvrit son cœur et lui dit: « Je vous ai rappelé de Bretagne, parce que vos services ne m'y étoient plus nécessaires; ne croyez pas que j'aye eu dessein de dépouiller le duc de ses états; je veux au contraire le conserver et le détacher de ses alliances avec mes ennemis, et qu'il se mette en devoir de mériter ma protection: je veux qu'il s'allie avec moi, et qu'il devienne bon Français. Il y trouvera son avantage et nous le nôtre; je compte y parvenir plutôt par la douceur que par la force des armes. Depuis que vous avez quitté la Guienne, les Anglais ont profité de votre absence pour reprendre presque

toutes les places que vous aviez conquises dans votre dernière campagne : il m'importe pardessus toutes choses de donner le repos à mon royaume, ce que je ne peux faire qu'en en chassant ces étrangers, qui y entretiennent le trouble et la désolation; et pour cela il faut leur porter la guerre jusqu'en Gascogne, pour les empêcher d'y faire de plus grands progrès, et de faire de là des diversions en France, où je souhaite réunir tous les esprits et les cœurs de mes bons sujets; enfin, monsieur le connétable, j'ai une si grande confiance en vous, que je vous regarde comme seul capable de les renvoyer dans leur île; et que si le duc de Bretagne étoit si mal conseillé que de persister dans sa rebellion et dans le parti anglais, et qu'il nous forçât enfin de lui faire sérieusement la guerre, personne que vous n'en auroit le commandement. »

Le connétable remercia le roi des assurances qu'il lui donnoit que sa confiance en lui n'avoit souffert aucune altération. Il applaudit à la sage résolution où il étoit contre les Anglais, et encore plus à celle qui regardoit le duc de Bretagne : « Attendu, disoit-il, qu'il n'y aura jamais ni paix ni tranquillité dans le royaume, tant que les Anglais en occuperont une partie, et que votre majesté aura la guerre avec les princes de France : car, d'entreprendre de ruiner ces princes, ce seroit mettre le royaume dans le plus grand péril, tant

parce qu'il faudroit partager vos forces, que parce que ces mêmes forces se consumeroient peu à peu et inutilement. Mais l'essentiel pour votre gloire et votre service, c'est la conservation du duc de Bretagne; parce que cette vaillante nation, ennemie jurée des Anglais, ayant ses princes particuliers, demeurera toujours attachée à la France, et sera une pépinière inépuisable de braves soldats et de bons capitaines. Si au contraire elle se voyoit réduite en province de France, elle se relâcheroit peu à peu de son attachement, et deviendroit moins belliqueuse à proportion qu'elle seroit moins considérée. Il y a même, ajouta-t-il, plus de gloire pour un grand et puissant roi d'être le protecteur des princes voisins, que d'envahir leurs états; parce qu'en les assistant de son secours, il acquiert la confiance des autres, leur donne l'espérance d'être protégés dans l'occasion : dans cette assurance ils demeurent fidèles et soumis. » Que quant aux Bretons, le roi étoit trop éclairé et trop juste pour ne pas convenir que dans les dernières campagnes ils avoient fait preuve de leur bravoure, de leur zèle et de leur constance dans son service; qu'ils avoient contribué plus que personne au succès de ses armes; mais qu'il craignoit que dans l'expédition en Guienne, dont sa majesté le chargeoit, on ne s'aperçût que ces mêmes Bretons ne seroient plus dans ses compagnies: que pour lui, l'âge dont

il commençoit à sentir le poids, ne ralentiroit ni son zèle, ni son ardeur à le servir; mais que son aigle perdoit tous les jours quelque chose de son ancienne légéreté, sur-tout depuis qu'on lui avoit arraché les plumes en congédiant ses compagnons inséparables : qu'il n'espéroit plus de vaincre, séparé de ceux qui l'avoient autrefois secondé à prendre tant de places, et à gagner tant de batailles. A ces derniers mots, le connétable ne put retenir ses larmes; le roi lui-même s'attendrit, et lui dit : « Je n'oublierai jamais les grands services que les Bretons m'ont rendus sous vos ordres, et je vous promets de ne rien négliger pour qu'ils vous rejoignent bientôt; mais j'espère que les Français que vous allez commander ne seront pas moins ardens à faire leur devoir; il leur suffit d'être conduits par un général comme vous, pour être vaillans et aguerris. Allez donc, brave connétable, partez, et emportez avec vous l'assurance d'être de tous mes serviteurs celui que j'aime et que j'estime le plus; et que je vois en vous l'appui de ma couronne, l'honneur de mon règne, l'espérance de mes armes, et la terreur des Anglais. »

Peu après cette favorable audience, le connétable disposé à partir, alla prendre du roi son dernier congé, (en effet ils ne se revirent plus.) « Allez, lui dit ce bon et et sage prince, allez chasser mes ennemis,

et étendre les bornes de mes états. Je n'ai point d'ordres à vous donner; vous êtes vaillant, sage et fidelle ; vous êtes expérimenté ; je me repose sur vous et sur votre prudence de tout ce que vous aurez à faire et à entreprendre ; tout ce que vous ferez ne pourra être que bien. » Le connétable répondit par de nouvelles protestations de zèle pour le service du roi ; qu'en partant pour la Guienne, pénétré de ses bontés, il ne désiroit plus autre chose que l'honneur de vivre et de mourir avec la qualité de son serviteur le plus fidelle et le plus affectionné. C'est ainsi que le roi et son cher du Guesclin se séparèrent pour toujours.

Ce grand homme avoit plus d'une raison pour souhaiter d'aller commander en Guienne. La première étoit qu'aussitôt cette guerre terminée, il vouloit faire entrer ses troupes sur les terres de l'église, pour s'y faire faire raison de la mort de Sylvestre de Budes son cousin, qui avoit eu le cou tranché par le crédit et la passion du cardinal d'Amiens son ennemi capital (1). La seconde raison, qui étoit un sentiment bien naturel, étoit que ne voulant absolument prendre aucune part dans la guerre déclarée au duc de Bretagne, ni contribuer à la ruine et à la désolation de sa patrie, il

(1) Ce seigneur avoit épousé une du Guesclin : il eut la tête tranchée à Mâcon, par ordre du pape Clément VII. *Voyez* d'Argentré, liv. VIII, chap. 288.

espéroit que la guerre qu'il alloit faire en Guienne, bien plus intéressante pour la France que celle de Bretagne, mettroit peut-être le roi dans la nécessité de tourner toute son attention et toutes ses forces de ce côté-là, et même de donner la paix aux Bretons, pour les attirer à son service, comme il le lui avoit promis. Enfin il jugeoit que le duc d'Anjou, ennemi juré de la nation anglaise, entreroit dans son sentiment et le seconderoit, attendu que toutes les conquêtes faites en Guienne lui étoient promises pour être unies à perpétuité à son gouvernement de Languedoc.

Ces sages conjectures du connétable eurent tout leur effet : le roi et le duc d'Anjou sentirent bientôt l'importance dont il étoit pour eux et pour le royaume de rentrer en possession de la Guienne, et d'en chasser les Anglais, par préférence au projet de dépouiller le duc de Bretagne : aussi ne pensèrent-ils plus qu'à l'objet essentiel, et ils conclurent avec ce duc une trève qui se termina bientôt par un traité de paix, au moyen de laquelle les deux nations devinrent amies ; et celle qui avoit fourni à l'autre tant de braves hommes, n'eut pas la honte d'être vaincue par celle qu'elle avoit tant de fois rendue victorieuse. Il semble par les événemens que leur union définitive devoit se faire un jour, comme nécessaire à la tranquillité commune ; c'est ce qui s'est enfin effectué par un décret de

la Providence, qui a procuré l'alliance de la duchesse Anne avec deux de nos rois, Charles VIII et Louis XII.

Du Guesclin, en reprenant à Pontorson l'épée de connétable de la main du duc d'Anjou, et s'engageant à aller encore servir le roi en Guienne, et à en chasser pour toujours les Anglais, renouvela son serment de passer de là en Espagne, pour y jouir le reste de ses jours des grands biens et des honneurs qu'il avoit dans ce pays-là. Sur cette résolution, le duc de Bourbon le pria de prendre sa route pour la Guienne par sa province de Bourbonnois, où il vouloit lui rendre tous les honneurs qu'il pourroit. Le connétable alla en effet le voir dans son duché, y fut reçu comme le roi auroit pu l'être, et y passa quelques jours en fêtes et en plaisirs : ensuite il continua sa route, comblé de présens du duc, entre autres d'un hanap (grand gobelet) d'or, émaillé des armes du prince, qui lui fit promettre de s'en servir toute sa vie, et d'y boire à sa santé. Il lui donna aussi son ordre de l'Espérance, qui étoit un collier d'or fort riche, et il le fit accompagner pendant quatre jours de route par six de ses principaux gentilshommes.

Du Bourbonnois, le connétable alla en pélérinage à Notre-Dame du Puy en Vélay, où il fit ses dévotions et des dons. Pendant son séjour, il y reçut des députés

du peuple du Gévaudan, qui lui firent leurs plaintes des violences, vexations et autres mauvais traitemens qu'ils éprouvoient de la part de la garnison anglaise qui occupoit Château-Neuf-de-Randon. Il ne tarda pas un moment à leur accorder leur demande, et partit pour commencer par là les hostilités, et chasser les Anglais de cet asile.

Il assiégea donc cette place où étoit une forte garnison qui faisoit tous les jours des courses, désoloit les environs, et faisoit payer chèrement au pauvre peuple la liberté de travailler, de faire son commerce, et même celle de cultiver la terre. Les assiégés étoient braves et déterminés à se bien défendre : ils essuyèrent plusieurs assauts généraux, et les soutinrent avec la plus grande vigueur. Les attaques réitérées coûtoient beaucoup de monde à l'armée française, et souvent la vie à des capitaines distingués : les assiégés n'en souffroient par moins, et si les Français ne parvenoient pas à les forcer, ils avoient au moins l'avantage de ruiner peu à peu leurs murs et leurs défenses; ils les resserroient de jour en jour, et les tenoient dans une appréhension continuelle d'être pris d'assaut.

Les deux partis également inquiets de l'événement, entrèrent en négociation, et convinrent, d'une part, de cesser les attaques; de l'autre, de rendre la place,

si dans le 12 juillet les Anglais ne recevoient pas un secours suffisant pour faire lever le siége.

Le connétable cependant tomba malade dans le cours de cette suspension d'armes. Son mal fut une fièvre continue très-violente, accompagnée des symptômes les plus dangereux. Les médecins espérèrent d'abord de l'en guérir, à la faveur de sa bonne constitution, de leurs soins et des remèdes; mais ils ne tardèrent pas à juger la maladie mortelle, tant par la violence de la fièvre et des redoublemens, que par l'excessive chaleur qu'il faisoit alors, et davantage à cause des fatigues sans relâche que le héros avoit essuyées pendant quarante ans, et qui enfin l'avoient épuisé. Quand on sut dans l'armée la déclaration des médecins, il est impossible d'exprimer la douleur des soldats, des capitaines et des seigneurs; la consternation fut générale; il sembloit que chacun allât perdre un père ou un ami précieux : les autels étoient jour et nuit environnés de gens qui y portoient leurs vœux et leurs prières pour sa conservation. Les assiégés même (chose étonnante), dès qu'ils en furent informés, firent des prières publiques, et demandèrent à Dieu la guérison d'un ennemi si redoutable pour eux, mais si plein de vertus, si bon, si généreux dans la victoire, qu'ils s'estimoient glorieux de lui rendre les armes.

Du Guesclin sentit son état et ne s'en alarma point : il connut que sa dernière heure approchoit, et quoiqu'il n'eût qu'environ soixante ans, il jugea lui-même qu'il avoit perdu ses forces par un travail trop violent et trop continuel, pour qu'elles ne fussent pas épuisées ; il se prépara avec une tranquillité d'ame admirable à ce grand passage : il ne s'occupa que de son salut, et reçut avec une piété exemplaire les sacremens de l'église ; la cérémonie fut honorée par les larmes et les gémissemens des assistans ; et le héros mourant fit voir qu'une ame vraiment chrétienne sait allier l'espérance avec le repentir de ses fautes, et la confiance en Dieu avec les frayeurs de la mort. Muni des secours de l'église, il donna ordre à ses affaires domestiques, fit son testament, récompensa généreusement les gens de sa maison, fit à Jeanne de Laval sa femme (1), et à Olivier du Guesclin son frère, des largesses proportionnées à la tendresse qu'il leur avoit portée toute sa vie ; chargea le maréchal de Sancerre de supplier le roi de sa part d'avoir pour ces deux chères personnes autant de bontés qu'il en avoit eues pour lui, et de leur continuer sa protection. Enfin il ordonna que son cœur fût porté

---

(1) Elle se remaria en 1384 à Guy XII.e de Laval, et mourut en 1433, âgée de quatre-vingt-quatre ans.

et inhumé dans l'église des Dominicains de Dinan en Bretagne (1).

Ce grand cœur appartenoit à la terre dont il avoit été formé : il devoit y être, pour ainsi dire, une semence de héros pour l'avenir; de ses cendres devoient renaître d'autres cœurs dignes de le remplacer, des connétables de Richemont (2), des Tanneguy du Chatel, des maréchaux de Rieux, de Lohéac (André de Laval), et de Gié (Pierre de Rohan), tous deux sous Louis XI; d'autres seigneurs de Rohan, des Laval, des Carnavalet, des Guébriant, et tant d'autres.

Quand du Guesclin eut terminé ses arrangemens, il fit apporter sur son lit l'épée de connétable; puis rappelant ses forces, il la prit toute nue entre ses mains avec autant de vigueur qu'il l'avoit portée au milieu des batailles, et la considéra quelques momens en silence, comme pour se rappeler la gloire qu'il avoit eue à l'obtenir, et celle qu'il avoit acquise en la

(1) Cette disposition testamentaire donne lieu de croire que sa première femme Tiphaine Raguenel étoit enterrée dans cette église, et qu'il vouloit lui donner ce dernier témoignage de l'amour et de l'estime qu'il lui conservoit encore depuis sa mort.

(2) Arthus de Bretagne, comte de Richemont, connétable sous Charles VII, succéda au duché de Bretagne par la mort de Pierre son frère, et ne voulut pas se démettre de sa dignité de connétable, disant que ce qui lui avoit fait tant d'honneur, lui en feroit encore toute sa vie. Il mourut en 1458, le 26 décembre.

portant. Tous les spectateurs attendoient l'issue de cette action ; enfin il prit la parole, et l'adressa au maréchal de Sancerre : « Je viens, lui dit-il, d'examiner, en considérant cette épée, si j'ai manqué à la bien employer ; j'avoue que d'autres que moi en auroient fait meilleur usage, mais personne n'auroit eu les intentions plus pures ; je ne regrette en mourant que de n'avoir pas chassé tout-à-fait les Anglais du royaume, comme je l'avois espéré ; Dieu en a réservé la gloire à quelqu'autre qui en sera plus digne que moi ; c'est peut-être à vous, monsieur le maréchal, que le Ciel en fera la grâce : je le souhaite, et vous regarde comme l'homme du royaume à qui l'honneur en appartient principalement. » Ensuite il se fit découvrir la tête, et après avoir baisé respectueusement cette épée, il dit au maréchal : « Recevez-la de ma main, et je vous supplie, en la rendant au roi, de lui exprimer toute ma reconnoissance de ses bienfaits, et mes regrets des fautes que je pourrois par imprudence avoir faites contre son service, mais qui n'ont jamais été volontaires ; assurez-le que je meurs son serviteur et le plus humble de tous. Adieu, monsieur le maréchal. »

Il embrassa tendrement ce seigneur, qui reçut l'épée, fondant en larmes, et tous les assistans comme lui. Son lit étoit environné de vieux capitaines qui l'avoient toujours suivi, et dont les services et les

blessures avoient mérité des récompenses qu'il ne pouvoit plus ni leur donner, ni leur procurer. Il jugeoit que si leur douleur provenoit de la perte qu'ils alloient faire, elle étoit encore causée par la vue de la situation fâcheuse qui les menaçoit; il fit un nouvel effort pour leur dire : « Mes chers compagnons, vous voyez mon état, et que la mort qui me surprend vous laisse privés de ce que j'aurois voulu faire pour vous ; mais que cela ne vous décourage pas. Si je ne puis plus parler au roi en votre faveur, que vos services parlent pour vous : continuez de le bien servir ; il est juste et généreux, et je compte qu'il vous récompensera tous comme vous l'avez mérité : mais avant que de mourir, je veux vous dire encore une parole que je vous ai dite mille fois : « *Souvenez-vous que par-tout où vous ferez la guerre, les ecclésiastiques, le pauvre peuple, les femmes et les enfans, ne sont point vos ennemis ; que vous ne portez les armes que pour les défendre et les protéger:* je vous l'ai toujours recommandé ainsi, et je vous le répète pour la dernière fois, en vous disant mon dernier adieu, et me recommandant à vous. »

Il parla encore pendant quelques momens, mais ce ne fut que de ce qui regardoit l'éternité, l'instabilité des choses de ce monde, leur fragilité, la fausse gloire qu'il présentoit; il témoigna combien il en étoit détaché, en termes qui exprimoient

bien qu'il ne les avoit jamais estimées ni recherchées par affection ; que depuis longtemps il s'étoit préparé à cette séparation, et que dès sa jeunesse il s'étoit appris lui-même à vivre assez bien pour ne point craindre dans la vieillesse les approches de la mort. Ensuite il demeura près d'un quart d'heure en silence, les yeux fixés sur un crucifix qu'il tenoit à deux mains, et dans cet état il fit deux ou trois soupirs, et rendit à Dieu sa belle ame, cette ame privilégiée, que Dieu avoit ornée de toutes les vertus humaines, dont l'exercice qu'il en a fait l'ont rendu, pour son siècle et pour les siècles à venir, un modèle difficile à imiter, et supérieur à tous ceux que l'antiquité pourroit nous proposer.

Le maréchal de Sancerre, Olivier du Guesclin, Olivier de Mauny et quantité d'autres seigneurs, reçurent ce dernier soupir avec une affliction plus aisée à ressentir qu'à exprimer, et dont rien ne pouvoit les consoler, sinon la ferme espérance que tant de vertus étoient déjà couronnées par une heureuse immortalité.

Ce triste jour, que les annales de France doivent compter parmi les plus malheureux jours de la monarchie, fut le 13 juillet 1380, à midi, du Guesclin ayant alors soixante ans ou, selon quelques-uns, soixante-deux.

Le 12 du mois étant passé, et le terme venu que, suivant le traité dont nous avons parlé, les Anglais devoient remettre

la place de Castel-Randon, le maréchal de Sancerre alla sur le bord du fossé, fit appeler le commandant, le somma de lui livrer la place et d'en sortir, suivant les conventions. Cet officier répondit qu'il étoit prêt à exécuter le traité, quoiqu'il y fût seul engagé, et envers le connétable seul; ainsi si monsieur le connétable, dit-il, veut bien prendre la peine de venir la recevoir, je la lui rendrai à l'instant. Le maréchal ne put contredire une proposition si raisonnable, et se retira, promettant une réponse définitive dans deux heures; comme l'état où il avoit laissé le connétable, qui étoit à l'agonie et n'avoit plus que quelques momens à vivre, le pressoit de se rendre auprès de lui, il y courut, mais il ne put rendre réponse que sur les trois heures, parce que du Guesclin mourut à midi, qu'il y eut beaucoup d'ordres à donner et d'arrangemens à prendre, et que l'affliction générale et celle du maréchal en particulier l'occupèrent long-temps.

Il retourna donc vers la place, annonça au commandant la mort de ce grand homme. Le commandant en ressentit une douleur bien vive, et répondit en homme généreux et de grand cœur: « Je ne vous ai pas promis de vous rendre ma place, c'est à M. le connétable que j'ai donné ma parole, et que je veux la tenir; mais je veux que ce soit d'une façon extraordinaire, qui exprime l'honneur que je lui ai toujours porté, et

que je conserve à sa mémoire : j'aurois en honte d'ouvrir mes portes à tout autre que lui ; il est juste, tout mort qu'il est, de lui rendre ce que je lui dois ; je vais porter sur son cercueil les clefs d'une place dont il est réellement vainqueur. »

Le maréchal reçut avec joie une proposition si honorable pour le défunt, protesta que toutes les conditions accordées s'exécuteroient scrupuleusement ; il envoya ses ordres pour disposer toutes choses, tant dans la maison du connétable que dans le camp, pour cette triste et glorieuse cérémonie, ce qui fut fait dans un instant : l'armée se rangea en bataille, les enseignes volantes et les armes droites, en un mot avec l'appareil d'une victoire. Les Anglais sortent de la ville, tambours battans, traversent le camp, et arrivent au logis du général défunt ; ils le trouvent sur le même lit où il étoit mort, entouré des hérauts d'armes, son épée de connétable nue auprès de son corps, sur un carreau de velours violet, semé de fleurs-de-lis d'or, et l'appartement rempli par les plus grands de l'armée.

Le maréchal de Sancerre introduisit le commandant anglais et ses capitaines : ils se mirent d'abord à genoux, et firent leur prière ; le commandant se releva, et portant la parole au connétable, dit : « Ce n'est point à ce corps que je vois gissant et insensible, c'est à vous-même, monsieur le connétable, que je rends ma place ; votre

ame immortelle a eu seule le pouvoir de me réduire à la rendre aux Français, quoique j'aie juré au roi d'Angleterre de la lui conserver jusqu'à la dernière goutte de mon sang. » Cela dit, il posa les clefs aux pieds du mort, et se retira lui et les siens, tous fondant en larmes. Ainsi notre connétable, toujours victorieux, eut encore dans le cercueil l'honneur d'un triomphe dont l'histoire ne fournit aucun exemple.

La mort de cet excellent homme fut honorée des larmes universelles de toute la France : il n'y avoit peut-être pas eu avant lui roi ni prince si généralement regretté. La consternation se répandit et fut égale dans l'armée, à la cour et dans les provinces. Les Anglais mêmes la ressentirent, et pleurèrent ce vainqueur, si plein de générosité et d'humanité, et même si libéral envers ceux qu'il soumettoit. Mais personne ne témoigna une plus vive affliction que le roi; sa douleur fut inexprimable, aussi elle étoit bien juste et bien digne du prince et du sujet. Il aimoit tendrement son fidelle connétable; il connoissoit toute l'étendue et la valeur des services qu'il en avoit reçus, et jugeoit par le passé de ce qu'il pouvoit espérer pour l'avenir.

Dès que le connétable eut rendu l'ame, le maréchal de Sancerre devenu chef de l'armée fit embaumer le corps, et transporter dans l'église des Cordeliers du Puy en Vélay, où ses entrailles furent enterrées;

et le corps resta en dépôt pendant quelques jours, pour qu'on lui fît des services solennels, et ensuite qu'on le portât en Bretagne dans la sépulture de ses ancêtres.

Par-tout où ce précieux reste passa, le convoi fut accompagné d'un concours prodigieux de peuples, qui avec de grands gémissemens prioient pour lui, le combloient de bénédictions et d'éloges : les chapitres et les évêques le recevoient dans leurs églises, et il n'en partoit qu'après les services qui se faisoient pour lui, et des oraisons funèbres, où on ne le qualifioit pas moins que de conservateur du royaume, de libérateur de la patrie, etc.

Mais ce fut dans la ville du Mans que le peuple se surpassa; il se souvint d'avoir eu à du Guesclin l'obligation de la conservation de la ville contre les Anglais, de la vie, des biens, de la liberté des citoyens. Pour en témoigner leur reconnoissance, les habitans arrêtèrent le convoi, et vouloient conserver chez eux les restes de leur bienfaiteur, lorsqu'il arriva des ordres du roi avec un cortége de sa part pour accompagner en grande pompe le corps jusqu'à Saint-Denis, lieu de la sépulture des rois, où ce prince avoit fait construire une chapelle pour lui et pour la reine Jeanne de Bourbon sa femme, qui y reposoit depuis l'an 1377. Ce fut dans cette chapelle et dans le même caveau qu'il fit inhumer le corps de son cher connétable, pour que la

mort même n'eût pas le pouvoir de les séparer l'un de l'autre ; il fonda une lampe qui devoit brûler jour et nuit à perpétuité devant le tombeau qu'il lui fit faire : c'est un monument de marbre de trois pieds d'exhaussement, sur lequel est représenté de grandeur naturelle la personne du connétable en marbre blanc, couché de son long les pieds vers l'autel, et derrière sa tête, on lit cette succincte épitaphe : *Cy gît noble homme, messire Bertrand du Guesclin, comte de Longueville, connétable de France, lequel trépassa devant Castelneuf-de-Randon en Gévaudan, le treizième jour de juillet* M.CCC.LXXX. *Priez pour son ame.*

Le roi ne tarda pas à rejoindre la reine sa femme, étant mort peu de mois après le connétable.

L'histoire s'étend sur les honneurs rendus à ce grand homme après sa mort par-tout où il passa, particulièrement à Chartres, suivant les ordres que le roi avoit donnés pour qu'on lui fît la même cérémonie que l'on auroit faite au convoi d'un roi. L'évêque, accompagné de son chapitre et d'un clergé immense, alla processionnellement au devant du corps, que l'on déposa dans la cathédrale ; on y chanta l'office des morts, qui fut continué toute la nuit, et le lendemain on célébra un service solennel avec toute la pompe possible ; après quoi le convoi fut reconduit comme il avoit été

reçu, et suivi d'une prodigieuse affluence de monde, clergé, nobles et peuple.

La ville de Paris se disposa à surpasser toutes les autres, et à rendre à ce héros les derniers devoirs avec un appareil qui exprimât dignement la douleur publique et générale; toutes les boutiques furent fermées en signe de la tristesse du peuple : mais le roi en disposa autrement; il fit arrêter la marche à Saint-Cloud, et de là ordonna que l'on se rendît à Saint-Denis à travers la campagne. Le peuple y courut en foule, et y fit retentir l'air de ses gémissemens, mais sur-tout d'éloges et de bénédictions. Le service se fit là avec toutes les cérémonies, la pompe et la magnificence observées aux obsèques des rois; les ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, étoient à la tête du deuil, accompagnés de tous les plus grands et les plus illustres personnages du royaume, en grand nombre. On prononça une oraison funèbre, honneur jusque-là réservé aux rois et princes, et qui, suivant l'opinion de M. le Laboureur, n'avoit été, avant du Guesclin, accordé à aucun seigneur ou gentilhomme.

Le même auteur rapporte, dans l'histoire de Charles VI, un nouvel honneur que ce prince fit au connétable, dix ans après sa mort, que nous ne pouvons nous dispenser de rapporter; les circonstances en sont si remarquables, que nous ne croyons pouvoir mieux faire que de transcrire les propres termes de ce savant écrivain.

« Auparavant que de partir de Saint-Denis, le roi voulut que toute la noblesse qu'il y avoit rassemblée, assistât aux funérailles de messire Bertrand du Guesclin, qui avoient été jusque-là différées; et il n'y eut personne qui ne fût bien aise de rendre ce devoir à une mémoire si précieuse, et d'avoir un exemple, par la pompe royale de cette cérémonie, qui pût engager les gentilshommes à faire des actions qui les rendissent dignes de tous les honneurs qu'on rend aux souverains. L'église avoit été préparée (d'autant qu'on se divertissoit aux tournois), et on avoit mis la représentation de cet illustre défunt sous une grande chapelle ardente, toute couverte de torches et de cierges, au milieu du chœur, qui en fut aussi tout environné, et qui brûlèrent tant que le service dura.

» Le deuil fut mené par messire Olivier de Clisson, connétable de France, et par les deux maréchaux, messire Louis de Sancerre et messire Mouton de Blainville; il étoit représenté par le comte de Longueville (Olivier du Guesclin, frère du défunt), et par plusieurs autres seigneurs de qualité, tous de ses parens ou de ses principaux amis, vêtus de noir, qui firent l'offrande d'une façon toute militaire, et qui n'avoit point encore été pratiquée dans notre royale abbaye (1). L'évêque d'Auxerre

---

(1) Jean-le-Laboureur, né à Anguien, alors Mont-

qui célébroit la messe conventuelle, éta[illegible]
à l'offerte, il descendit avec le roi po[illegible]
la recevoir jusqu'à la porte du chœur, [illegible]
là parurent quatre chevaliers armés [illegible]
toutes pièces, et des mêmes armes du fe[illegible]
connétable, qu'ils représentoient parfaite-
ment, suivis de quatre écuyers montés su[illegible]
les plus beaux chevaux de l'écurie du roi,
caparaçonnés des armoiries du même con-
nétable, et portant ses bannières jadis si
redoutables aux ennemis de l'état. L'évêque
reçut ces chevaux par l'imposition des mains
sur leurs têtes, et on les remmena en même
temps qu'il retourna à l'autel; mais il fal-
lut pour cela composer du prix ou de la ré-
compense, pour le droit des religieux et
de l'abbaye, à qui ils appartenoient. Après
cela marchèrent à l'offrande le connétable
de Clisson et les deux maréchaux, au mi-
lieu de huit seigneurs de marque, qui por-
toient chacun un écu aux armes du défunt,
la pointe en haut en signe de perte de sa
noblesse terrestre, et tous entourés de
cierges allumés. Puis suivirent M. le duc
de Touraine, frère du roi; Jean comte de
Nevers, fils du duc de Bourgogne; mes-
sire Pierre, fils du roi de Navarre, tous
princes du sang, et messire Henri de Bar,

morenci, en 1623, mort en 1675, a donné beaucoup d'ouvrages au public: son frère Louis fut bailli de l'abbaye de St-Denis, et après lui son fils. Le dernier du nom est mort en 1745.

aussi cousin du roi, tous la vue baissée, et portant chacun une épée nue par la pointe, pour marque qu'ils offroient à Dieu les victoires qu'il avoit remportées, et qu'ils avouoient qu'on les avoit reçues de sa grâce par la valeur du défunt. Au troisième rang parurent quatre autres des plus grands de la cour, armés de pied en cap, conduits par huit écuyers choisis entre la plus jeune noblesse de la cour du roi, portant chacun un casque entre les mains; puis quatre autres aussi vêtus de noir, avec chacun une bannière déployée et armoriée des armes de du Guesclin, qui sont *d'argent à l'aigle impériale de sable.* Tout cela marcha pas à pas avec beaucoup de gravité et de marques de deuil, et chacun en son ordre s'agenouilla devant l'autel, où furent déposées toutes les pièces d'honneur, et se retira dans le même ordre, après avoir baisé les mains du prélat officiant. Après l'offerte, l'évêque monta en chaire devant la chapelle des martyrs, pour faire l'oraison funèbre, et il ne s'acquitta pas moins heureusement des louanges qu'il devoit à la mémoire de son héros, que de l'obligation d'inspirer à toute la noblesse là présente, la généreuse obligation d'aspirer à la même gloire. Il prit pour thème: *Nominatus est usque ad extrema terræ*, sa renommée a volé d'un bout du monde à l'autre; et fit voir par les grands récits de ses grands travaux de guerre, de ses merveilleux faits d'armes,

de ses trophées et de ses triomphes, qu'il avoit été la véritable fleur de la chevalerie, et que le vrai nom de *preux* ne se devoit qu'à ceux qui, comme lui, se signaloient également en valeur et en probité. Il exhorta les nobles à servir sa majesté avec une parfaite soumission; il leur remontra que ce n'étoit que par son ordre et pour son service qu'ils devoient prendre les armes: mais la présence du roi ne l'empêcha pas de dire aussi qu'il falloit que la cause en fût juste, et qu'il falloit encore que leur intention fût droite et équitable, pour les rendre innocens de tous les malheurs et des cruautés de la guerre; et par toutes sortes d'exemples qu'il tira de toutes les histoires tant saintes que profanes, qu'il falloit autant d'honneur et de vertu que de valeur et d'expérience dans les armes, pour mériter dans cette condition la grâce de Dieu et l'estime des hommes, et pour être digne de la réputation de messire Bertrand, qu'il recommandoit à leurs prières, et pour lequel il alloit achever la messe. »

Jeanne de Laval, veuve du connétable, rendit à la mémoire de son illustre époux tout ce que le respect et la tendresse pouvoient inspirer à une femme qui avoit connu tout ce qu'il valoit, et fit un nombre considérable de fondations à perpétuité pour le salut de son ame.

Du Guesclin eut pour successeur dans la charge de connétable de France, Olivier

de Clisson (1), mais non pas aussitôt après sa mort; Charles V lui destina cette dignité, et ordonna en mourant deux mois après Bertrand, qu'elle lui fût déférée ; en sorte qu'il n'en fut revêtu que sous le règne suivant. Olivier du Guesclin, frère du connétable, lui succéda dans le comté de Longueville en France, et dans la charge de connétable en Espagne, où il fut appelé par le roi Dom Juan, fils et successeur du roi Henri de Transtamare : il lui rendit de grands services, avec un nombre de chevaliers bretons qui l'avoient accompagné, dans la guerre que ce prince eut avec le roi de Portugal.

Nous avons déjà dit que du Guesclin fut marié deux fois, et qu'il ne laissa point d'enfans de l'une ni de l'autre femme. Les historiens disent, les uns qu'il eut un bâtard, d'autres trois : du Châtelet est de ce dernier avis, et ajoute que le premier des trois naquit en France, fut nommé Michel, et servit sous Charles VI; que les deux autres naquirent en Espagne, et il ne nomme pas les mères; que l'un d'eux nommé Bertrand, fut chevalier de Calatrava et commandeur de Médula : il ne dit pas le nom du second; mais de bons auteurs espagnols prétendent qu'il est auteur de la maison des

(1) Le même dont il a été si souvent fait mention dans cette histoire ; ennemi passionné de la nation anglaise, qui le nommoit le *Boucher*, parce qu'il ne faisoit quartier à aucun.

marquis de Fuentès dans l'Andalousie, que d'autres font descendre d'un seigneur de la maison de Léo en Bretagne, compagnon d'armes de notre héros : cependant les apparences seroient plutôt, que les seigneurs de Fuentès devroient leur origine à du Guesclin, à cause de leurs armoiries qui sont d'or à l'aigle impériale de gueules; l'usage étant alors, comme nous l'avons déjà observé, que les cadets, et particulièrement les bâtards, changeassent les pièces ou les émaux. C'est là tout ce que les écrivains nous ont conservé de la postérité du connétable.

Quant à lui, ils conviennent tous de sa difformité dans l'enfance, que les années avoient peu corrigée ; que sa personne, sa physionomie, son regard, tout étoit désagréable ; qu'il avoit le visage tout rond, le cou court, les cheveux touffus, la taille ramassée, les jambes mal faites, les épaules épaisses et un peu élevées. Il semble que l'auteur de la nature avoit voulu, par les disgraces du corps, faire un contraste plus frappant avec les grâces de l'ame, du cœur et de l'esprit, dont il l'avoit comblé : enfin il fut le plus laid de tous les hommes, et cependant aucun n'a réuni avec plus de justice et d'étendue l'amitié, le respect, l'estime de son siècle et de la postérité.

Cependant ces disgraces corporelles étoient tempérées par de grands avantages: sa voix étoit gracieuse, il avoit la parole douce et très-aisée ; son esprit étoit vif,

son intelligence facile à concevoir et à se faire entendre. Il avoit même de l'éloquence, comme on l'a dû remarquer dans plusieurs occasions, où il parloit sans préparation avec beaucoup d'énergie, sur-tout quand ses troupes l'engageoient à les haranguer et faisoient silence pour lui témoigner qu'elles souhaitoient de l'entendre. Nous ne parlerons pas de ses autres talens militaires, de sa sagesse, de sa patience, ni de ses vertus, comme de son humanité, de sa douceur, même dans la victoire ; de sa générosité qui fut excessive, de sa vivacité, soit à prendre son parti, soit à répondre sans délibérer aux propositions ou capitulations des ennemis, de son exactitude dans la discipline militaire ; non plus que de sa piété envers Dieu, de son attachement à ses souverains, et de sa charité pour tout le monde : son histoire est un tissu sans interruption de toutes les vertus rassemblées, qui nous autorisent à dire de lui ce qui a été dit d'Alexandre, que malgré la haute fortune où il est parvenu, il a été toute sa vie plus grand que sa fortune.

Alliance entre Bertrand du Guesclin e Olivier de Clisson.

A TOUS CEUX QUI CES LETTRES VERRONT BERTRAN DU GUERCLIN, duc de Mou line, connestable de France, et OLLIVIEI DE CLIÇON ; SALUT. Sçavoir faisons que pour nourrir bonne paix et amour perpé tuellement entre nous et nos hoirs, nou avons promises, jurées et accordées entr nous les choses qui s'ensuivent : C'es assavoir que nous Bertran du Guerclin vou lons estre aliez et nous alions à tousiours à vous messire Ollivier, seigneur de Cliçon contre tous ceulx qui pevent vivre et mou rir, excepté le roi de France, ses frères, le vicomte de Rohan, et noz autres seigneur de qui nous tenons terre, et vous promet tons aidier et conforter de tout notre pooir toutes fois que metier en aurez et vous nous en requerrez. Item que ou cas que nul autre seigneur de quelque estat ou con dition qu'il soit à qui vous seriez tenu de foy et hommage, excepté le roi de France, vous vouldroit déshériter par puissance et vous faire guerre en corps, en honnour ou en biens, nous vous promettons aidier, deffendre et secourir de tout notre pooir, si vous nous en requerez. Item voulons et consentons que de tous et quelconques prouffitz et droictz qui nous pourront venir

et escheoir dore en avant tant de prisonniers pris de guerre par nous ou nos gens, dont le prouffit nous pourroit appartenir, comme de pays raençonné, vous aiez la moitié entièrement. Item ou cas que nous sçaurions aucune chose qui vous peust porter aucun dommage ou blasme, nous le vous ferons sçavoir et vous en accointerons le plustost que nous pourrons. Item garderons vostre corps à nostre pooir comme nostre frère. Et nous Ollivier, seigneur de Cliçon, voulons estre aliez et nous alions à tousiours à vous messire Bertran du Guerclin dessus nommé, contre tous ceulx qui peuvent vivre et mourir, exceptez le roi de France, ses frères, le vicomte de Rohan et noz autres seigneurs de qui nous tenons terre, et vous promettons aidier et conforter de tout notre pooir, toutes fois que metier en aurez et vous nous en requerrez. Item que ou cas que nul autre seigneur de quelque estat et condition qu'il soit, à qui vous seriez tenu de foy ou hommage, excepté le roy de France, vous vouldroit déshériter par puissance et vous faire guerre en corps, en hounour ou en biens, nous vous promettons aidier, deffendre et secourir de tout notre pooir, si vous nous en requerez. Item voulons et consentons que de tous et quelconques prouffitz et droicts qui nous pourront venir et escheoir dore en avant, tant de prisonniers pris de guerre par nous ou nos gens, dont le prouffit nous pourroit

appartenir comme de pays raençonné, vc aiez la moitié entièrement. Item ou c que nous sçaurions aucune chose qui vo peust porter dommage aucun ou blasm nous le vous ferons sçavoir et vous e accointerons le plustost que nous pourron Item garderons votre corps en nostre pooi comme nostre frère. Toutes lesquelles chose dessus dites et chacune d'icelles nous Bertran et Ollivier dessus nommez, avon promises, accordées et jurées, promettons, accordons et jurons sur les seintz Evangiles de Dieu, corporellement touchiez par nous et chacun de nous, et par les foys et sermens de nos corps bailliez l'un à l'autre, tenir, garder, entériner et accomplir, sans faire ne venir encontre par nous ne les nostres ou de l'un de nous, et les tenir fermes et agréables à tousiours. En tesmoin desquelles choses nous avons fait mettre nos sceaulx à ces présentes lettres, lesquelles nous avons fait doubler. Donné à Pontorson, le 23 octobre, l'an de grâce 1370. Par monsieur le duc de Mouline. Voisins.

Quittance donnée au connétable du Guesclin par le roi.

CHARLES, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE; à tous ceulx qui ces lettres verront, SALUT : Notre amé et féal connestable BERTRAN DU GUESCLIN, comte de Longue-

ville, nous a remontré que comme il nous ait pieça baillé ses lettres, par lesquelles il confesse avoir eu en prest de nous et nous devoir plusieurs sommes de deniers; c'est assavoir trente mille francs d'or que nous lui feismes prester et bailler en trois paiemens pour lui aider à mener en Grenade les gens de compaignie qui estoient en nostre royaume.... et 40,000 francs d'or que nous feismes payer pour lui et à sa requeste à feu Jean Chandos, duquel il estoit lors ou avoit été prisonnier de la bataille de devant Auroy en Bretaigne, et les lui devoit de sa rançon; et 30,000 doubles de Castelle dont nous fusmes pleiges et en feismes notre debte, et les feismes payer pour lui et à sa requeste au prince de Galles, dont il avoit été lors ou avoit été prisonnier de la bataille de devant Najres en Castelle, et les lui devoit pour sa rançon; et nous ayens mandé par plusieurs nos lettres et messaiges à nostre dit connestable étant alors en Castelle ou service de nostre très-cher et amé cousin le roi de Castelle, que toutes autres choses laissées, il nous venit servir avec le plus grand effort des gens d'armes qu'il peust contre nostre adversaire le roy d'Angleterre, qui nous avoit suscité guerre par lui et par ses subgiez, amis et alliez, et il soit venu et ait amené en nostre service des gens d'armes de la duchié de Bretaigne et autres, qui lors étoient ou service de nostre dit cousin,

lesquelx nous ont servis depuis sa venue loyaulment et profitablement en nostre dite guerre, et pour ce as grandement fraié du sien; et depuis que il fust venu devers nous et nous l'eusmes fait nostre connestable, ait eu pour lui et pour les gens d'armes de sa compaignie..... plusieurs sommes de deniers, desquelles il a baillé ses lettres..... Si vous faisons sçavoir que pour considération du bon et profitable service que nostre dit connestable nous fit quand il mena lesdites gens de compaignie hors de nostre royaume et autrement, et depuis son retour en nostre dit royaume et fait encore chaque jour, nous lui avons octroié de grâce spéciale et octroions par la teneur de ces lettres, que desdites sommes de francs et doubles de ce qu'il nous doit, comme dit est, et de tout ce qu'il a eu par les mains de nos dits trésoriers des guerres et receveurs.... soit faite compensation à ce qu'il nous puet ou pourroit demander et en quoi nous lui pourrions être tenu.... Pourquoi donnons en mandement à nos amés et féaux gens de nos comptes à Paris, etc...... Donné à Paris le XIX jour de janvier, l'an de grâce M. CCC. LXXII, et de notre règne le VIII.

FIN.





